

vie pas la mienne

Roman

David Ruzicka

I

Je suis arrivé de bonne heure au croisement des chemins. L'heure n'avait pas beaucoup d'importance puisque ce n'était pas un rendez-vous, mais l'idée d'être en avance sur un événement qui devait se produire durant la journée, je ne sais pas pourquoi, me rassura quelque peu. La forêt était fraîche et les arbres, silencieux. En fait je ne dus pas attendre très longtemps. Elle arriva à 09h45 exactement, se postant près du ruisseau et avalant plusieurs lampées rapides d'eau, son long cou frétilant brilla sous un rayon de passage. La biche n'avait pas peur, mais j'avais peur pour elle. En la voyant vraiment arriver, j'eus en réalité l'idée saugrenue qu'elle n'était pas là, qu'elle était artificielle ou alors une biche domestiquée, si tant est que ce soit possible, envoyée par un fermier pour me narguer. Les brindilles ne craquaient pas sous ses pattes, ses oreilles tournaient un peu dans tous les sens et ses paupières, larges, se fermaient à moitié alors qu'elle se désaltérait. Elle ne voyait pas qu'elle allait mourir. Et j'ai ricané : qui le voit ? Qui le voit si ce n'est moi ? J'ai du faire un pas de côté car elle a sursauté. Elle a fixé un moment le tronc derrière lequel je me cachais, faisant un pas de travers et glissant sur de la glaise, mais ses articulations si fines se sont vite rattrapées et elle s'est redressée, droite, cette fois consciente d'un danger. Le pressentait-elle ou avait-elle vraiment entendu quelque chose, était-ce une palpitation de l'air véritable ou son esprit était-il en contact avec des couches supérieures de la Nature ? Des questions bourdonnaient en cet instant, mais c'était trop tard, il aurait fallu y penser avant. Car la biche se retrouva, du fait de son sursaut, exactement dans la position imaginée, dressée, tendue sur la rive glissante, tremblant dans l'air matinal, reniflant dans ma direction. Dans son dos un canon pointa et la balle la percuta en plein crâne. Elle vacilla, comme surprise, le soleil filtrant des branches brilla un moment dans ses yeux et ce reflet, cet infâme reflet, je le revis en moi tôt ce matin en me levant, un éclat final qui avait scintillé dans mon café comme dans ma vision, avant qu'elle ne s'écroule dans la glaise. Et même en cet instant je savais ce que j'allais entendre: "Joli coup, Gégé !" J'ai encore murmuré contre l'écorce chauffant sous le soleil:

"En plein dans le mille..." Et de ce fait j'entendis ce ricanement gras gicler dans l'air vierge de la forêt: "Joli coup, Gégé ! En plein dans le mille !" La biche gisait et j'avais attendu sa mort, je l'avais attendue tel un charognard. Le chasseur gigota de fierté et je m'effondrai en tremblant, comme elle avant. J'étais glacé et un peu mort en moi, mais cela, je ne l'avais pas vu, dans mon café, ce matin.

La canne semblait molle au creux de ma main et je clopinais péniblement le long de la rue centrale, sous le soleil de midi. Les habitants s'éteignaient chez eux, à coup de nourriture paysanne. J'entendais parfois une radio ou la télé se plaindre d'une fenêtre, mais dans l'ensemble le village vivait sa mort estivale. Qu'elle était douce à coté de celle planant dans la forêt plus tôt ce matin ! La biche, enfin de compte, ce n'était pas grand chose, mais si elles étaient vraies aussi, toutes ces idées étranges m'explosant la cervelle au réveil, depuis quelques semaines ? Malgré la chaleur, j'eus un frisson. Chaque ombre, chaque frôlement de la sueur, les quelques regards abrutis m'esquivant, chaque bruit inattendu écrasé sous le soleil entamèrent une danse macabre. L'ombre du chêne bicentenaire au milieu de la place ne m'apporta aucun réconfort. Je me suis assis sur ce même banc où autrefois j'avais rencontré ma femme, sous ce même arbre où je m'étais assis il y a quelques années, seul cette fois, après son enterrement. Un instant, la vision de ces branches figées, intemporelles, calma l'errance tordue de mes pensées. Et puis je considérai mes propres mains, et elles ressemblaient à ces branches, entremêlées autour de la canne, elles me donnaient l'impression de dépasser de ma vie, de n'être plus tout à fait ma possession. Je les ai agitées devant moi, quel clown !, où allais-je chercher toutes ces idées récemment ? La vieille bigote au-dessus du bistrot, avant de fermer ses volets, m'agrafa un regard hargneux. Le vieux fou fait danser ses mains comme des marionnettes maintenant, sous le chêne, faudrait l'emmener à l'hospice. Je l'entendais déjà, au café, devant sa fille, et pour cela pas besoin d'être devin. Et puis sa fille me mena à sa petite fille, 22 ans, et sa petite fille me mena à ses yeux de biche et j'ai repensé à l'éclat final dans les grands yeux noirs, ce matin. Que deviendrait un tel éclat dans les yeux de sa petite fille ? J'ai frappé le tronc avec toute la violence que je pouvais donner à ma canne : hein, qu'en penses-tu grand frère ? Tu as bien du en voir, des pendus à tes branches, non ? Des yeux globuleux grignotés par les corbeaux, des visages gonflés, verdâtres, tu as du en baver dans ta jeunesse, non ? J'ai

arrêté de le frapper, plus par essoufflement que par manque de rage. Ensuite, j'ai ri, on m'observait sans doute, j'ai ri du regard qu'un être censé aurait pu poser sur moi. Et puis j'ai ris encore plus fort parce que je me suis rappelé que dans ce village, il n'y en avait pas, il n'y en avait jamais eu, d'être censé. Et que ce talent ignoble que je possédais désormais, si on peut parler de talent, existait sans doute afin de compenser les siècles d'abrutissement enveloppant cette commune. Je me suis senti réconforté en partant : je ne voyais plus cela comme une punition mais bien comme un pouvoir.

S'il y avait une personne dont il était agréable d'imaginer la mort, c'était mon voisin. Mais pour cela il aurait fallu que je le fasse moi-même, et à la hache de préférence. Il était bûcheron. Il aurait mérité une vache pour lui tenir compagnie, hélas cette espèce non plus n'était pas attirée par lui. Je sais, les pires ennemis sont toujours nos voisins, mais en face de la négation du concept de diplomatie, la négation incarnée, je n'aurais même pas pu parler d'ennemi, ni de méchanceté délibérée de sa part, non, c'est le vide même de sa présence qui m'était un fardeau, si je puis m'exprimer ainsi. Il n'existait pas mais il était là malgré tout, il ne vivait pas à deux pas de ma maison, mais en même temps sa maison, aussi crasseuse et massive que lui, me narguait de la cuisine au salon. J'aurais voulu l'amener à un cours de philosophie afin de démontrer, preuve à l'appui, le sens du non-sens. Il y a certains êtres humains qui méritent de mourir, parce qu'ils n'existent pas, enfin, pas vraiment : ils se traînent du lever au coucher, suivant la direction du devoir à accomplir, obstinément. Je ne suis pas en train de dire que je souhaite la mort de quiconque, ni même celle de mon voisin, je suis en train de dire que cette biche ce matin-là n'était à priori pas prête à mourir, ou du moins aucune cause logique n'aurait pu aboutir à sa mort, alors que certains individus, tel mon voisin, sont psychologiquement disposés à mourir, jour après jour, pourtant contre toute logique ils vivent encore, c'est hallucinant. Pourquoi pas lui ?, me disais-je. Pourquoi pas moi ? Un vieux prof solitaire à la retraite, ça mérite de mourir, non ? Et puis je me suis immobilisé sur le palier, observant Râ, un chat vagabond, alors qu'il m'observait aussi. Je lui ai demandé: "Dis-moi, Râ, mérite-t-on de mourir ?" Il a miaulé pour dire qu'il s'en balançait et aussi qu'il avait faim. Ces questions, je me les étais posées à la Fac de Lettres, il y a cinquante ans, et voilà que la sénilité m'en rapprochait à nouveau. Mais non, ce n'était pas la sénilité, ni l'aura pesante de mon voisin, c'était la faute à mes nuits, à mes visions, et mes réveils avec cette boule de nerf qui m'appuyait sur le

ventre. Je me suis croisé devant le miroir de l'entrée et j'ai remarqué que mon visage, les commissures fermées de mes lèvres, mes yeux noirs, les plis épais, exprimaient sans aucun doute possible une rage contenue. Un enfant aurait eu peur de moi. Et d'ailleurs n'importe qui, aurait eu peur de moi. J'ai effleuré la couverture de ce vieux livre emprunté à la bibliothèque, "le don de divination", emprunté sans raison puisque la première page m'avait déjà ennuyé. Je l'ai effleuré afin de bien me rendre à l'évidence: j'avais agi de la sorte, je m'étais bien rendu à la bibliothèque municipale et j'avais subtilement glissé le livre dans ma sacoche. Auparavant, je n'avais jamais rien volé de toute mon existence.

En regardant à nouveau dans le miroir, j'ai réalisé que le bûcheron se tenait à quelques pas dans mon dos. La hache pendait de sa main. Comme dans les films d'horreur, sauf que ce n'est pas un sentiment d'horreur qui m'a saisi, mais cette impression diffuse que je reconnus aussitôt, cette impression nauséuse de déjà-vu. Il avait sa tenue de bûcheron-type habitant un village-type, sa chemise à gros carreaux, son jean XL et ses bottes de marche et son regard était fidèle à lui-même, immensément absent. Il observait l'air, pataugeant dans une rêverie mort-née. Il a réussi à bouger d'un pas dans ma direction et le plancher a craqué. Je tiens à souligner le fait que le plancher a effectivement craqué. Ce détail dans ce type de vision était inhabituel. Je n'avais jamais eu le son jusqu'alors, surtout durant la journée. Peut-être que les états subconscients du matin m'en avaient déjà apportés, mais ma mémoire n'en gardait aucune trace. Il y a eu à ce moment une lueur d'intelligence dans son regard, il avait l'air d'observer le soleil et de chercher un courant d'air. Il a appuyé sa main contre le mur, près de ma copie de Vermeer, et a fait mine de pousser légèrement, comme pour vérifier la stabilité de la construction. J'entendais des oiseaux pépianant et une brise dans les feuillages. Mon voisin a opté pour l'action et il a soulevé sa grosse hache, la lançant violemment contre le mur, à plusieurs reprises. Je fus positivement surpris par la souplesse de sa posture et je me fis vaguement la remarque qu'en définitive il devait exister un soupçon de vie sous cette carapace de chair et de poils. Mine de rien, le trou dans mon mur s'élargissait. Mais il ne montrait aucun signe de relâchement. Une langue épaisse pointa d'entre ses lèvres alors qu'il redoublait d'effort. Puis il se redressa de tout son long et appuya encore un peu sur le mur. Je n'avais bien sur aucun doute quant à ce que toute cette activité laborieuse était sensée mimer. J'avais

là une vision typique d'un instant-type de son existence de bûcheron-type. Et cette impression lancinante de déjà-vu aurait pu s'expliquer jusqu'alors de bien des manières. Sauf qu'il s'agissait de "mon" bûcheron dans "mon" corridor. A ce moment le déjà-vu s'intensifia d'un cran, il avait observé attentivement mon plafond encore pendant quelques secondes, puis soudain il a fait un autre pas dans ma direction, il a remarqué quelque chose à ses pieds et s'est brusquement agenouillé. Son lacet était détaché. La boule de nerf au creux de mon estomac se resserra en même temps que ses mains peu adroites renouaient lentement le lacet. Malgré le peu d'amour que je lui portais, j'eus envie de lui hurler de se dépêcher ou d'abandonner, lorsqu'un courant d'air rempli des effluves d'un bois estival vint me souffler une mèche dans le miroir, suivi tout de suite d'un craquement sourd. Il y appliquait tout son intelligence, sur le lacet et au second craquement, plus marqué, c'était déjà trop tard. Le haut de son corps fut projeté en avant et sa tête vint embrasser sa chaussure, dans une posture seyant à un contorsionniste, pas à un bûcheron. Un tronc invisible venait de lui briser la colonne et il râla un moment, avant que sa vie-type de bûcheron-type ne s'éteigne.

Je suis allé frapper à sa porte une heure plus tard, pendant que je laissais cuire ma crème de choux fleurs. Qu'allais-je lui dire ? Bonjour, ne retournez pas au travail, vous allez mourir ? La dernière fois que je lui avais adressé la parole, c'était au moment de son emménagement, sept ans plus tôt, lorsqu'il était venu me demander si j'avais du sucre. Je lui avais répondu, un peu en avance sur mon opinion de lui, que je ne consommait pas cette denrée nocive et que même si j'en avais eu je ne lui aurais rien donné parce qu'il me paraissait avoir un problème de surpoids. Il était resté statufié sur le pas de porte pendant vingt secondes, l'air de quelqu'un venant d'apprendre la mort de sa mère, en un peu plus abruti. La distance présomptueuse séparant les êtres s'était soudain abattue entre nous, pour ne jamais se relever. Un tic désagréable me tordait la lèvres, devant sa porte. Je repensais à mon souhait de tout à l'heure, j'avais voulu le voir mort à la place de la biche ce matin. Mais c'était un réflexe, n'est-ce pas, on ne souhaite pas vraiment la mort des autres, n'est-ce pas, et je me suis demandé dans quelle mesure mes visions auraient pu subir l'interférence d'un subconscient taraudé par ses problèmes de voisinage. J'étais bien au-delà de penser que ce fut possible. Si elles venaient de quelque part, ces visions, c'était d'un lieu plus enfoncé que le subconscient lui-

même, elles le traversaient certes, mais pour y imprégner uniquement la peur et le dégoût. Dans le cadre de cette réflexion cependant, il y avait une autre idée qui me semblait terriblement invisible, celle du rapport direct de causalité, dans le maelström atomique nous donnant forme à nous et aux circonstances nous environnant, du rapport de cause à effet entre mes visions et la mort y succédant. De quoi donner envie de ne plus vivre du tout, immédiatement. L'armoire prit place dans l'embrasure. Il paraissait plus intelligent de près que de loin, ce qui représente sans doute un avantage non négligeable. L'emballage dans ma main me parut un peu trop ridicule.

"Mouï ?"

"Bonjour ! Et bien vous allez peut-être trouver cela un peu étrange, mais figurez-vous que je vous amène du sucre."

"Ah ?"

"Oui, c'est sans doute pour adoucir un quiproquo qui n'a pas lieu d'être..."

"De qui ?"

"Non. Un quiproquo. Enfin, un malentendu. Vous êtes bien bûcheron n'est-ce pas ?"

"Ça se voit tant que ça ?"

Il m'a alors arraché le paquet des mains et il a, doucement, refermé la porte.

En retournant chez moi et en voyant ma crème de choux-fleurs brûlée, j'eus cette pensée d'une traite : Crève, charogne. J'ai même donné un coup de pied dans le vide à l'endroit où il était mort auparavant. Mon dos a lancé une alerte au calme et j'ai dû reprendre ma canne. Du sucre brun de qualité, en plus. Je l'ai revu baisé sa chaussure dans cette position désarticulée et j'ai souhaité que ce fût là mon propre pied. Tout dans ma vision indiquait que cela se produirait cet été. De toute façon mes visions n'allaient jamais au-delà de quelques mois dans l'avenir. Surprenant, je ne remettais déjà plus du tout en cause la justesse de mes visions, elles étaient aussi tangibles qu'un calcul mathématique. Et puis en laissant le destin suivre son cours, je me suis rassuré : qu'elle que fût mon pouvoir d'éviter les événements futurs, ceux-ci n'en surviendraient pas moins, sous une autre forme dans un autre lieu. Mon voisin allait y passer, sous un arbre ou sous un train, bientôt. Bien entendu ce dernier raisonnement restait à prouver, de même qu'un éventuel lien causal entre mes visions et leur achèvement concret. Pour me calmer, j'ai vidé une boîte de

chocolats de Bruxelles. Mais la démonstration était-elle seulement possible ? Même si je parvenais à sauver quelqu'un d'une mort certaine et que cette personne quelques temps plus tard décédât néanmoins, qu'aurais-je démontré ? Tout aussi bien une coïncidence, un hasard, il m'aurait fallu procéder de la sorte à des échelles statistiques, et encore, à ce moment c'est mon deuxième problème qui aurait été souligné. De l'influence d'une étude de cette envergure sur les faits eux-mêmes. Je me promenais parmi ces idées parce que je ne savais pas quoi faire d'autre de ce qui m'arrivait. A quoi bon sauver une biche de la balle d'un chasseur si c'est pour qu'elle s'écrase un peu plus tard sur un pare-brise en tuant avec elle toute une famille ? Voilà pourquoi je parlais de dégoût, parce que ces visions ne m'étaient d'aucune utilité. De plus, combien d'êtres vivants meurent chaque seconde, combien sur toute cette planète ? Le plus souvent je ne reconnaissais pas ceux que je voyais mourir, alors pourquoi pas tous les autres aussi ? Pourquoi ne m'était-il pas donné de voir seconde après seconde l'aberration d'une humanité entière basculant dans le noir rangée après rangée ? Je voyais la mort de certains individus jusque dans les mois à venir, mais cette conviction était du même acabit que le sentiment de déjà-vu m'étrangeant à chacune des visions, une certitude que je devrais qualifier d'outre-tombe; je voyais ces inconnus pour la plupart, ces bêtes aussi, je les voyais eux, sans raison apparente, et devant la boîte de chocolats je me suis senti la lie du savoir, responsable damné d'une famille d'inconnus morts-vivants.

Il faisait encore chaud à 19h30 et j'ai décidé d'aller à la piscine, sans manger. La marche entretenait assez bien mon corps et j'étais fier de pouvoir me tenir droit, malgré ma canne. Là-bas il y avait encore beaucoup d'enfants, leurs mères et des jeunes filles. Les pères étaient devant le foot, au bistrot, c'était le jour du foot. Quelques jeunes filles faisaient des exercices d'échauffement pour se préparer à faire des figures sur le plongeur de trois mètres. Des nuages soulignaient le coucher de soleil tels de des porcinets perdus dans l'immensité bleue. Je compare toujours les nuages à de petits porcs, ça me vient de mon enfance, de mon père qui répétait souvent par temps pluvieux : les cochons sont de retour. J'étais positivement surpris par l'agilité de ces jeunes filles, la sécheresse et la précision de chacun de leurs gestes, la fluidité de leurs corps. L'une d'elle fit son premier saut, une vrille éclair et son corps fila droit dans la surface lisse. Je me fis la réflexion que leurs

corps étaient étonnamment beaux et fragiles, à coté des rebords en béton de la piscine, leurs arêtes comme aiguisées. Elles ressemblaient à des mandarines posées près d'un hachoir. Une femme opulente passa près de moi, j'étais assis près de la sortie, et me jeta un regard méchant, pour me signifier sûrement que je n'étais pas le bienvenu en ce lieu de divertissement populaire, du moins est-ce ainsi que je le compris. C'est incroyable la haine que certaines personnes vouent aux vieux, me fis-je remarquer dans un élan de théorie généraliste, et j'ai ricané comme un pet suite à son passage, parce qu'il était évident que cette haine-là n'était destinée qu'à moi seul. La grosse avait été une de mes anciennes élèves, une de celles que ma baguette et mon mode disciplinaire martial d'antan avaient du faire mordre la poussière à plusieurs reprises durant une jeunesse somme toute peu traumatisée, ou pas assez à mes goûts. La jeunesse campagnarde n'est pas traumatisée, elle est tout au plus bovine, et lorsqu'elle se fait excentrique, elle devient vulgaire. Les jeunes filles poursuivaient leur défilé de sauts, l'un plus gracieux que l'autre, mais leurs élans lisses et leurs seins juvéniles prirent soudain l'aigreur monumentale des corps des mères. Je les vis vieillir et à leur place s'installa un défilé de corps huileux, des phoques grasseyant faisant ployer le plongeur et glissant comme des limaces avant d'exploser dans l'eau l'une après l'autre pour remonter ensuite à la surface comme des ballons pompés à mort. Pauvres filles champêtres destinées à se reproduire avec des joueurs de foot ratés et à engraisser juste à coté de l'enclos des porcs ! L'une d'elle trottina à nouveau jusqu'au bout du plongeur et se mit en position, mais là il se produisit un phénomène curieux, le plongeur ploya effectivement comme si soumis au poids de l'une de ces grosses vaches de mère. Le surveillant remarqua tout de suite l'étrangeté et il siffla. Le son strident paralysa la foule, mais c'était trop tard. Le plongeur se fendit et la tête de la jeune fille alla heurter directement le rebord en béton, le craquement de la boîte crânienne porta jusqu'à moi et sa tête prit un angle bizarre.

Plusieurs filles hurlèrent, l'une d'elle s'évanouit, un petit garçon de peut-être cinq ans se précipita vers le corps inerte et poussa la tête du pied, celle-ci prit un angle encore plus fantasque : la fille, si elle avait été encore vivante, aurait pu jeter un oeil sur ses omoplates. Le surveillant mit vite fin à toutes ces gamineries, disposa le corps en position de sauvetage et entreprit un bouche à bouche, je dois dire, des plus inconvenant. J'eus encore la vision fugace de l'oeil de la biche, ce matin, mais teinté d'une lueur différente, comme si elle avait voulu me dire à l'instant de sa mort que j'étais l'unique coupable. La foule

formait maintenant un demi-cercle autour du corps près de la piscine, considérant mollement cette jeune fille sauvée, j'avoue y avoir pensé, d'un avenir assez ennuyant. Il y avait sa mère qui hurlait sur elle et là j'eus encore une surprise de taille : il s'agissait de la grosse de tout à l'heure, celle qui m'avait cisailé du regard. Bon sang, elle s'était déjà reproduite, ça ne me rajeunissait pas tout ça. Et puis alors, elle s'est redressée, hagarde, et elle a regardé autour d'elle en vacillant. Il faut préciser que c'est particulièrement peu élégant, une femme de son envergure qui vacille, ainsi j'explique le sifflement sardonique qui m'a échappé. Je fus étonné car elle s'est arrêtée sur moi, dans mon coin, et à mon tour je me suis levé, comme si j'avais été appelé. Tous les regards convergèrent lorsqu'elle me pointa lentement du doigt en hurlant: "C'est lui ! Vous m'entendez tous ?! C'est luuuuuu !!!" Puis ces paroles à peine cohérentes furent suivies d'autres borborygmes de lamentation effrénée. Le surveillant la prit, il était tout maigre et longiligne, il lui tapotait sur le dos, leur couple était parfaitement ridicule. Je me suis tenu bien droit et j'ai soutenu le regard des autres, comme si je n'avais pas l'habitude d'être observé par une pléthore d'yeux incrédules, vaguement menaçants pour certains, les grosses femmes surtout, et il y en avait beaucoup. Je me sentais effectivement concerné par ce qui venait de se produire, et ce sentiment de culpabilité m'agaça au plus haut point. Défiant, je suis sorti sans même m'appuyer sur ma canne. Le "C'est lui !" résonnerait sans doute encore longtemps dans le crâne de ces demeurés, Bien que conscient que je n'aurai jamais à me disculper, j'essayais néanmoins de m'inventer des excuses et ce second réflexe d'autodéfense, sans aucun fondement, n'arrangea pas mon humeur. Parce qu'en plus il y en avait parmi elles qui étaient superstitieuses et je détestais d'avance cette coalition silencieuse des grosses mères contre moi. Je n'avais rien fait, bande de crétins, et même si une pensée avait pu tuer, pourquoi m'en serais-je pris à cette pauvre fille ? J'essayais de me convaincre de la coïncidence immanente aux activités humaines et aux pensées y liées mais aucune théorie ne me satisfît, au point que le lendemain, encore enragé, j'ai osé allumer la radio. Les nouvelles locales parlèrent du décès d'un bûcheron, accidentellement écrasé par le tronc mort d'un vieux pin, précisait-on. J'ai lorgné sur la maison de mon voisin en souhaitant que son successeur prît l'initiative d'une jolie rénovation.

Je m'étais confectionné un organigramme assez troublant. On aurait pu me faire chanter pour une dénonciation à la police avec ce papier. Toutes les personnes dont je suspectais avoir vu la mort y figuraient, encerclées et parfois liées entre elles en fonction des dates et des lieux

de décès ou simplement parce que j'estimais qu'un lien lointain ou évident pouvait les rattacher, tels qu'une parenté ou une proximité de voisinage. A vrai dire, cela ne m'a amené à rien de percutant, si ce n'est qu'une étude un peu plus approfondie me révéla une corrélation amusante : trois d'entre "mes" morts, comme je les appelais, avaient été à l'école avec mon fils pendant au moins deux ans. A cette demi-révélation, j'ai considéré un moment d'un oeil fade mon nouveau voisin qui emménageait avec sa femme, un joli morceau de rebonds féminins. Mon fils, cet ignorant qui avait voué sa jeunesse à des études en économie pour terminer haut fonctionnaire dans une banque de renom, à la recherche d'un maximum d'argent pour un maximum de loisirs inutiles, tels que de jouer au golf ou de passer plus d'heures devant la télé, incarnait le modèle social de l'homme parfait assumant et s'assumant. Enfin, je n'allais tout de même pas me lancer dans une critique de la nouvelle génération, puisque c'est ce à quoi nos discussions rares et soporifiques nous menaient tout le temps. Les dates concordaient et alors ? J'aurais aussi bien pu aboutir au nombre 666 en jouant suffisamment longtemps avec toutes ces dates de décès, et alors ? Tout ce qui m'arrivait était de la faute de mon fils ? La bonne blague ! Tout au plus, il était coupable de ne pas ramasser les poubelles de ses voisins de palier. Une coïncidence ironique fit que le postier jeta à ce moment devant ma porte un recommandé de sa part. Normalement, les postiers sonnent pour vous donner un recommandé. Mon nouveau voisin soulevant une table trouva la force de me saluer d'une main tout en ayant l'air jovial. Il ressemblait à mon fils et je ne lui ai pas répondu, par contre je me suis permis un court attendrissement sur les fesses moulées de sa femme. A mon âge, on imaginait pas que je puisse observer ce genre de choses : c'est fou ce que la perception de la vieillesse contient de préjugés.

En allant à la poste il se mit à pleuvoir et une relative fraîcheur calma la douleur dans mon dos. Et puis j'imaginai aussi les fesses de ma nouvelle voisine se frotter doucement à califourchon sur mes reins. Je n'ai pas à juger bien sur du comportement des employés aux guichets postaux, mais cette fille juchée derrière sa vitre, teinte en blond, m'offrit durant notre court entretien un sourire voluptueux, pour une employée de la poste s'entend, et je me suis arrêté pour lui rendre son sourire dans un automatisme de politesse auquel je suis peu habitué, ce qui provoqua un visible regain d'intérêt de sa part puisqu'elle me couva du regard, je crois que c'est l'expression qui sied le mieux, jusqu'à ma sortie, un peu précipitée. Elle aurait retroussé sa jupe pour moi

immédiatement dans les toilettes publiques du coin de la rue que cela m'aurait semblé la suite logique de son comportement. Mon fils m'écrivait pour dire qu'il me poursuivait en justice, à cause de l'héritage de sa mère que depuis des années je refusais de lui transmettre. Il ne le méritait pas.

En retournant de la poste, le fantasme s'est effectivement poursuivi. Les clôtures, les catadioptrés, les cheminées, les jets d'eau dans les jardins, et même les bouches d'égout largement ouvertes, possédaient un revers obscène, une attitude phallique et éjaculatoire. Il y avait quelque chose de troué dans l'air. La justice invoquée par mon fils ne devait pas y être pour grand-chose. Même au summum de sa gloire adolescente, mon fils n'avait jamais ramené que des évolutions modernes du concept de boudin. Sa femme actuelle, je dis actuelle par souci télévisuel d'actualités, puisqu'il en changeait au gré de ses humeurs et qu'en matière affective je ne lui avais donné aucune éducation, ressemblait à une radiographie. En arrivant chez moi j'ai remarqué que mes nouveaux voisins avaient presque fini de vider la camionnette. Voilà un autre vide qui ne demandait qu'à être rempli. D'ailleurs la voisine vint me voir alors que je mélangeais le riz complet avec mon jus de tomates. Elle m'offrait une terrine de porc locale. J'aurais du lui faire une remarque au sujet de la composition calorique et vitaminique de la viande de porc, mais dans la succession sexuelle de mes pensées, étrangement, je l'ai invitée à boire un thé. Mon dos s'était allégé et j'avais abandonné ma canne, bien que la migraine des temps chauds et humides prenait lentement sa place. Alors qu'elle s'asseyait en croisant ses jambes nues sous le short et ses fesses moulées dans la cuisine, je dois dire que j'avais toujours mon fils en tête à cause de l'enveloppe posée sur la table. C'était complètement fou, mais en m'excusant je suis quand même allé me tamponner les cheveux aux toilettes. Et j'eus la désagréable surprise de voir mon fils dans le miroir. Il me souriait. Ses lèvres avaient quelque chose de doux et de sympathique et en m'exerçant un petit peu j'eus l'effronterie de me sentir charmant. A sa place. Mon regard donnait un je-ne-sais-quoi de mystérieux à la fadeur des ses expressions usuelles. Le restant de l'expression n'eut pas longtemps à découvrir son objectif puisque lorsque je suis retourné à la cuisine la voisine moulée dans son short languissait à côté d'une bouteille de vin. Elle avait sans doute envie d'être mieux débouchée que par son mari. L'acte se produisit rapidement sur la table, à côté du coulis de tomates, non parce que je

faiblissais, mais parce que ma voisine en avait tellement besoin. Elle hurla quelque peu, et ce son me revigora durant des minutes supplémentaires, non que son mari occupé à porter la table de chevet pût nous entendre, mais il y avait dans ce hurlement une relation profonde qui me troubla. Deux jours plus tard, alors qu'elle voulait me saluer depuis leur véranda un soir ensoleillé, je crois qu'elle s'est simplement évanouie à la vue du vieillard boiteux qui trottinait sur sa canne pour aller faire ses courses, et que j'étais. Une ambulance est passée la chercher.

Certains pourront être surpris de la facilité avec laquelle j'acceptais ce qui m'arrivait. Cette impression cependant est erronée, puisqu'on pourrait se dire que la succession des événements suivait une logique propre, et c'est là précisément que l'erreur réside. Je n'ai pas vécu ce que je décris mais j'ai vécu ce que je raconte maintenant : au moment où je le vivais, j'étais halluciné. Mais il n'y a aucun sens à essayer d'expliquer pourquoi une grenouille devient une princesse. En accueillant mon voisin effaré devant la dépression nerveuse de sa femme, je ne me disais pas que c'est parce que sa femme avait vu mon fils, un fils sensuel prototype du plaisir sexuel, à ma place, je me disais que ma propre folie, pour ne pas dire sénilité, amalgamait la réalité dans un délire de solitaire, que j'imaginai vivre la vie d'un autre, derniers instants de liberté finale avant que la vérité ne m'enferme dans l'asile. Je ne m'inquiétais pas plus qu'un enfant effrayé le temps de quelques minutes dans un train fantôme. D'une certaine manière timide, je saute les étapes de l'horreur. Mon nouveau voisin était psychologue et il parlait de "crise nerveuse", ce terme ponctuait chacune de ses phrases alors que je lui resserrais une rasade de mon meilleur rhum. J'avais envie de le consoler de n'avoir pas été moi-même le temps d'une infidélité. Evidemment, il était délicat de lui expliquer que sa femme l'avait trompé avec quelqu'un qui n'existe pas, surtout venant de la part de ce quelqu'un. Elargir l'horizon d'un psychologue revient presque automatiquement à parler de paranormal. Il parlait de la peur de la vie de couple alors que je voyais le cul de sa femme élargi par l'angle de la table pendant qu'elle hurlait que je la prenne "par derrière". Néanmoins ses mots de psychiatre eurent le bienfait de me permettre de voir les limites de l'analyse de l'âme par l'âme : on ne conçoit que ce qui a été fait, on ne conçoit pas l'incrédible. Or j'étais l'incréation incarnée, j'étais ce-qui-ne-peut-pas-exister. Du moins est-ce ainsi que je me sentais en face du discours ininterrompu

du psychiatre. Il vivait son discours et en même temps son discours était mort et à chaque souffle de mots il le tuait un peu plus. Par exemple : "Je l'aime tellement", qu'il répétait, et à chaque fois je voyais le cul de sa femme balancer contre moi dans un hurlement un peu plus audible.

"Vous avez du connaître la peur du bonheur, non ?"

"Avant, sans doute. Maintenant j'ai peur de ce qu'on croit vrai, comme le bonheur."

"Pourquoi ? Le bonheur ne peut pas être vrai ?"

"Le bonheur, c'est une impression de bonheur, ça dure le temps d'y croire."

Il est parti un peu pété, et je me suis dit en le voyant piétiner ses roses, qu'il avait l'air heureux.

Je suis allé rendre visite à ma voisine, à quelques kilomètres de là, dans sa nouvelle résidence avec les aliénés. Au bout d'un champ de pommiers, c'était assez charmant, l'odeur fraîche et piquante de la pomme, exception faite des hurlements réguliers provenant de l'aile droite. Je m'y rendais sans aucun but particulier, mais l'attitude effondrée de mon voisin, qui venait régulièrement me pleurer dans le salon, ainsi que la mort accidentelle de mon ancien voisin, le bûcheron, me poussaient peut-être vers un grand élan de générosité altruiste. Je ne sais pas pourquoi je voyais un lien tissé entre mes voisins, des plus récents à mes débuts ici, il devait exister une énergie propre aux relations de voisinage, une force élémentaire qu'on avait sans doute oubliée, une mythologie du voisinage et une science, la vicinologie par exemple. J'avais encore tellement à apprendre. En arrivant devant la bâtisse, parmi quelques gens voûtés errant doucement, je remarquai sur les escaliers du porche un médecin qui se faisait poignarder par deux individus vêtus en noir. Avec les fous murmurant à part eux tout autour, le tableau était assez amusant. J'ai repéré sur sa plaquette le nom du médecin ensanglanté et gémissant étalé sur les escaliers, et je m'apprêtais à aller le demander au bureau d'accueil lorsque j'ai croisé le regard d'un des fous qui me souriait malignement. Il m'a tout de suite surpris car il semblait voir la même chose que moi. Il a trottiné sur la cour gravillonnée dans ma direction et a fait un large écart par-dessus les jambes du médecin, secouées de derniers spasmes. Je savais pertinemment qu'il n'y avait aucun corps étalé là mais j'étais trop habitué à mes visions pour les considérer comme des événements autres qu'intimes. L'idée que ce fou y assistât

aussi me fit frissonner. Il se rongea les ongles, puis les doigts, puis les poings entiers tout en balançant nerveusement d'un pied sur l'autre, sans oser me regarder plus d'une demi-seconde. Il avait des pansements partout sur les bras et des traces de morsures enflées en dépassaient. Pour me défendre, je lui fis la remarque impertinente qu'il avait l'air d'un fou on ne peut plus ordinaire. Il marmonna quelque chose d'à priori insensé : mieux vaut deux fois qu'une. Je ne sais pas s'il avait voulu dire que j'étais aussi fou que lui ou au contraire qu'il ne l'était pas plus que moi. L'un dans l'autre je me sentais vexé. Et puis il a rajouté : les animaux aussi, hein ? Et là je me suis vraiment senti mal à l'aise. Je pus deviner derrière toute son attitude tressautante qu'il avait du être quelqu'un de respecté autrefois, son visage, abstraction faite des tics, était parcouru de rides sages que j'attribuerais plus à un Honoris Causa. Soudain il m'a saisi par les poignets pour me fixer profondément : "Nous ne sommes pas seuls, vous savez", dans un chuchotement. A ce moment il a hurlé car le jeune médecin qu'on venait de voir mort me tapotait sur l'épaule.

"Je vois que vous discutez avec Emile, notre schizophrène préféré."

J'ai tout de suite réagi avec un sang-froid remarquable :

"Enfin, je ne parlerais pas vraiment de discussion, quoi qu'il soit en effet assez bavard. J'admiraïs plutôt ses morsures en me demandant s'il mordait aussi les autres."

Le médecin m'a montré une dentition étonnamment jaunie par la nicotine, dans un sourire de politesse.

"Et vous êtes ?..."

Emile s'était enfui en courant et il guignait sur nous maintenant, depuis un tilleul massif. Comment pouvais-je ne pas comprendre sa réaction ? Ou encore plus extraordinaire : comme avais-je réussi à rester serein devant tout ce qui m'arrivait, et ces visions morbides en particulier ? Pourquoi n'étais-je pas ici, en train de radoter sur un banc en sa compagnie, assommé par les calmants ? Les dents jaunes du médecin, entre lesquelles il enfilait une nouvelle cigarette, ne me rassurèrent pas vraiment sur ce point : comme tout bon psychiatre, il devait suspecter la normalité de n'être qu'une forme un peu plus raffinée d'asile. Or j'essayais désespérément d'avoir l'air normal, comme on peut l'être en discutant avec une personne qu'on vient de voir morte. Emile à sa manière m'avait montré la pression phénoménale à laquelle j'étais soumis.

"Monsieur ? Vous venez en visiteur sans doute ?"

"Oui. Oui. C'est exactement ça. Mais dites-moi, si j'étais vous, j'irais travailler ailleurs."

Je suis resté tétanisé, voilà que je me mettais à marmonner comme l'autre. Je compris tout de suite ce qui me manquait pour être à mon tour enfermé dans ce type d'établissement. Une certaine dose de compassion, de gentillesse profonde. J'étais sec comme un marin centenaire. Je m'étais immédiatement repris et le médecin considéra mon allusion comme de la comédie.

"Vous feriez un bon imitateur, mais entre parenthèses sachez que je n'apprécie jamais beaucoup qu'on se moque d'eux."

Son bras acheva un demi-cercle comme un roi présentant son peuple du haut des marches. Il me conduisit vers la chambre en question, et par un acte d'autoconservation je crus bon de lui préciser que j'étais le voisin de cette dame. Il a tiqué.

"Le voisin du n°7 ?"

"En effet oui, le n°7. Son mari vous a parlé de moi ?"

"Et bien, je vous voyais, sans offense, beaucoup plus jeune. Cette patiente nous décrit plutôt un homme dans la trentaine."

J'ai failli m'exclamer qu'elle voulait sans doute parler de l'incarnation en mon fils qui s'était produite l'autre jour, mais comme derrière cette remarque il y aurait eu du non-sens, je me suis tu. Il a hésité à ouvrir la porte.

"Cette patiente vit un trouble sexuel compulsif, à tendance paranoïaque. Et elle nous parle souvent de son voisin. Voilà tout. Je vous en prie, entrez. Ses sédatifs sont bien contrôlés. Maintenant."

Il n'a pas éteint sa cigarette pour rentrer dans la chambre. Elle se tenait près de la fenêtre, observant sans doute la beauté magistrale d'un vieux chêne en train de mourir au milieu du parc. Quelques uns de ses congénères gambadaient joyeusement autour. Cette scène champêtre contrastait hypnotiquement avec la grisaille de la chambre. On aurait dit que des soldats allemands se cachaient sous le lit. Elle s'est brusquement retournée comme si elle m'avait attendu :

"Vous avez des cafards chez vous ?"

"Et bien je vous laisse entre... voisins !"

Le médecin me tendit encore le reflet jaunâtre de son sourire avant de doucement refermer la porte. Cette douceur me rappela l'élégance oisive de la fille à la piscine dans son jet au ciel, son corps entouré de bleu et de rose un moment de survie absolue, avant qu'elle n'aie la nuque brisée par le rebord en béton. L'illusion de cette solitude ne dura cependant pas longtemps, puisqu'un petit œil noir veillait sur

notre bien depuis un coin reculé de la chambre. Je voyais même la caméra zoomer de temps à autre.

"Je n'ai pas plus de cafards que je n'ai de sentiments."

"Il y a un rapport ?", me reprocha-t-elle d'un pas.

"Je ne sais pas."

"Il y a dix ans quand je me baladais d'une ville à l'autre sans savoir quoi faire, je me suis arrêtée dans un endroit qui m'a marquée, je ne sais plus pourquoi. C'était chouette. Une grande ville et tout. J'avais une petite chambre infestée de cafards et j'étais heureuse. Maintenant j'ai une belle maison, sans cafards. J'ai fait du chemin depuis. Et je n'ai plus de sentiments. Sauf un soir, là, il y a quelques temps, je sais plus quand, j'ai vu des cafards partout et j'ai aimé un homme à nouveau."

"Alors, il y a un rapport", m'aventurai-je.

"Alors pourquoi vous en parlez justement ?"

Echec et mat. Pourtant, je m'efforçais d'être bon aux échecs. Mais quand on invente une pièce et qu'on la pose au milieu du jeu, la partie se complique. Je me fis brièvement la réflexion que c'était ça, vivre. Elle se déplaça latéralement comme devant une entité maléfique.

"Je n'ai pas parlé de cafards... C'est vous au contraire qui..."

"Vous avez parlé de sentiments", coupa-t-elle.

L'œil de la caméra me gênait. Le chêne dehors, croulant sous le poids estival, me gênait. Derrière la caméra, il y avait quelqu'un qui bientôt serait tué par des cambrioleurs, cela aussi me gênait. J'étais acculé à devenir plutôt honnête.

"Je suis vieux. Je vais bientôt mourir."

"Si la vie, c'est ce que vous m'avez rappelé l'autre jour, alors vous en êtes plein."

"Vous êtes amoureuse de moi ?"

"J'en ai l'air ?"

"Si les tarentules peuvent tomber amoureuses, alors oui."

"Vous avez peur que je vous bouffe ou que je vous avale ?"

Je fis semblant de ne pas comprendre la différence, mais elle ne me crut pas. Il y avait un air et demi chez elle qui m'ennuyait. C'était un peu comme si elle m'observait moi et quelqu'un d'autre à la fois, à moins que cette impression ne fût causée par la caméra. J'étais assez confus. Je me rassurai en me rappelant que les femmes m'avaient toujours rendu confus, voilà au moins un trait de caractère qui lui avait résisté aux récents changements.

"Je suis juste venu vous dire que je suis désolé, que tout ce qui s'est passé l'autre jour, s'il s'est passé quelque chose, était un véritable malentendu."

"Vous n'avez pas voulu me sauter ?"

"A vrai dire il y avait une électricité dans l'air qui m'a un peu dépassé. Je ne suis pas moi-même ces derniers temps. L'âge sans doute."

Il me vint à l'esprit que notre dialogue était enregistré et que beaucoup de ses allusions pouvaient donner l'impression que je l'avais violée. J'imaginai déjà les autochtones se poulécher les babines à la nouvelle du vieux pervers secret que j'étais. L'étiquette de pédophile suivrait sans doute automatiquement puisque c'est à la mode. La perspective du jeune médecin, qui devait écouter notre petite dispute, crevant sur les escaliers de son hôpital me fut soudain plus agréable. Les événements sont en définitive une succession illogique de causes.

"Je n'ai pas vraiment le profil d'un violeur, vous ne trouvez pas ?"

Elle a eu un cri rauque à arracher les amygdales et elle s'est jetée à mon cou : j'avais oublié que les femmes pouvaient être à ce point griffues. Malgré les sédatifs, ils eurent du mal à me l'arracher. Elle me rappela ma femme à l'époque, quand j'avais arrosé d'acide de batterie son rosier, je ne sais plus pour quelle raison.

En rentrant chez moi j'ai considéré un moment ma petite maison sous le soleil abrutissant et j'ai trouvé que quelque chose clochait. Je me suis approché lentement, j'ai ouvert le portail américain, et j'ai entendu un cri de joie venant de l'intérieur, ce type de joie que seuls les enfants sont capables de montrer. Mon dos m'élança et une douleur d'origine inconnue me crispa l'estomac. J'avais pourtant bien mangé mon bol de céréales sans sucre ce matin. Une fillette d'environ 5 ans jaillit de l'entrée et courut vers moi en riant aux éclats. J'eus le réflexe étrange de m'agenouiller pour l'attraper dans mes bras, comme dans les films où le soldat heureux rentre à la maison. Mais je ne sais pas de quelle guerre je rentrais. La fillette s'est évaporée dans l'air tremblant à quelques mètres de moi. Le jardin était vide, mon voisin le psychologue me fixait bizarrement depuis la fenêtre de sa cuisine, puis disparut à son tour, plus banalement, derrière le rideau. Je me suis rappelé alors pourquoi j'avais arrosé d'acide le rosier de ma femme. C'était parce qu'elle m'avait annoncé qu'elle était enceinte. En me relevant j'ai repensé à la voisine, à notre séance d'amour dans ma cuisine à côté du recommandé de mon fils, et je compris soudain pourquoi mon estomac se tordait dans tous les sens.

Même à mon âge on peut être père théoriquement. Et c'est fou comme dans ce domaine la pratique vient si souvent confirmer la théorie.

"Elle m'a trompé. J'en suis sûr maintenant. A chaque fois que je lui rends visite elle a ce petit sourire en coin et elle ne me regarde plus dans les yeux."

C'était vraiment ridicule de se retrouver coincer dans l'histoire de ce couple. Je regrettais mon bûcheron, tout avait été si simple avec lui, grâce à un peu de sucre.

"A propos, pourquoi vous êtes-vous agenouillé devant votre entrée l'autre jour ? Vous savez que vous avez une drôle de réputation en ville ?"

Et lui là, pourquoi ne mourrait-il pas tout simplement comme la biche, au lieu de venir régulièrement consommer mon meilleur rhum ? J'eus peur de cette pensée : la mort était trop proche de moi.

"Il y a une ville ici ?", hasardai-je.

Il avala une autre rasade, m'ignorant à nouveau comme seul un psychologue ivre sait le faire : "Arg, elle me trompe c'est évident. Avec le médecin. Il est grotesque ce médecin. Il la bourre de calmants et il abuse d'elle."

Il aurait pu dire : il l'abuse avec des calmants et il la bourre, le sens et la portée en auraient été subtilement différents. Mes doigts pianotaient sur la table en chêne de la cuisine. J'eus envie d'écrire comme rarement dans ma vie. Mais il faisait trop chaud. Cette association me parut absconse.

"Dans ce cas elle ne vous trompe pas. C'est du viol."

Un désenchantement quasi philosophique me gagna en voyant mon voisin jouer pensivement avec un couteau spécialement acheté pour les fines herbes. Et le lendemain matin, lorsque le postier jeta le courrier avec ce dédain quasi usuel depuis quelques temps, je compris assez vite les points d'exclamation sur la première page du journal local. On avait assassiné "sourire jaune" sur les marches de l'asile. Les enquêteurs suspectaient un mari éploré et paranoïaque accompagné d'une personne encore non identifiée. "Le mari a été arrêté", commentait-on tranquillement sous une photo floue de mon voisin.

Je ne mis pas longtemps à comprendre qu'une trame puissante se tissait tout autour de moi. Mon allusion à la tarentule, entre autres choses, avait été en ce sens prémonitoire. Un détail fit cependant que

je me remis à manger du chocolat. Cette vision de la petite fille. Je tripotais le recommandé de mon fils en hésitant à l'appeler. Je savais qu'il serait particulièrement satisfait de me voir déboursier pour un appel longue distance et il me retiendrait sans doute pour me raconter ses déboires avec sa nouvelle femme. Un élève prétentieux m'avait dit une fois que la vie est trop courte pour s'ennuyer, mais bon c'était aussi le genre de type à sortir des banalités comme "s'aimer c'est regarder dans la même direction" dans une dissertation sur l'homosexualité. A défaut d'ennui, j'ai donc décidé d'appeler mon fils. Je ne lui ai pas vraiment laissé le temps de poser les politesses d'usage : "L'une de tes femmes est enceinte en ce moment ?"

J'ai entendu ce ricanement sifflé tel un pet que je reconnus indéniablement comme une preuve de notre lien généalogique (car j'avais souvent eu des doutes à ce sujet), il n'a pas lambiné :

"Mes femmes ? Je croyais que tu appelais à cause de la convocation du juge."

"Quelle convocation ?"

"Tu as du recevoir récemment une convocation pour l'héritage de ma mère."

Il avait toujours eu cette façon hautement irritante de s'approprier feu ma femme.

"Ta mère a eu un héritage ?"

Je sentis sa main se crispier sans réponse autour du combiné. J'aurais dit match nul. Etant en forme malgré mon dos, mon genou, cette convaincante et néanmoins lancinante envie d'écrire me tenaillant depuis l'annonce de l'arrestation de mon voisin et la venue chez moi de la voisine, rentrée d'hôpital dans le cadre d'un appui psychologique à domicile avec une infirmière noire et demeurée qui n'hésitait pas à me l'amener pour n'importe quel caprice ("vous comprenez monsieur, son mari est mort là-bas, l'asile c'est pas bon pour elle"), j'ai relancé :

"Donc, tu as une ponte prévue prochainement ?"

"Qu'est-ce que ça peut te foutre en fait ?"

"Tu as remarqué que nos discussions deviennent si stériles que peu à peu nous ne parlons que sous la forme d'interrogations ?"

"Non et toi ?"

"Moi oui justement."

J'ai raccroché, ayant reconnu dans le ton de sa voix si audacieusement hargneuse l'absence du stress généralement précurseur d'une ponte. D'ailleurs si cela avait été le cas, il m'aurait appelé : il se réjouissait tellement d'avoir une autre bouche à nourrir de son salaire et de son

absence. Il n'était donc pas directement impliqué dans ma vision, mais je ne m'y étais pas vraiment attendu.

Le soir même je vis la voisine marcher nue dans mon jardin. Elle brillait sous la lune et sa chevelure blonde lui donnait l'allure d'une héroïne hitchcockienne. Je me suis rappelé que depuis longtemps je n'avais plus marché nu et l'envie me vint de sentir la fraîcheur piquante du gazon, des lacis d'air sous les bras et entre les jambes. Cette idée m'excita. Je me suis tout de suite déshabillé. A nouveau, mon corps me parut plus jeune au contact de la nuit et c'est ainsi qu'elle me reconnut en s'avançant vers moi dans un sourire, elle a avoué qu'elle était heureuse de me retrouver. Elle m'a pris la main comme dans un conte de hobbits, sans les habits, et nous nous sommes dirigés ensemble vers la route. J'entendais une phrase résonner, venue d'un lointain cours de littérature : "L'air était plein de senteurs." L'asphalte était encore chaud et ce contraste l'attira contre moi doucement, furtive sa main se glissa entre mes jambes dans un réflexe attendrissant. Je voyais sur son visage combien elle était sûre de m'aimer, pourtant cette certitude ne servit qu'à durcir mon érection. Il y a, dit-on, des arbres capables de rajeunir. Il leur faut de plus en plus de temps pour s'épaissir à mesure qu'ils grandissent, leur circonférence grossit et pour eux le temps se concentre jusqu'à ce que, tout près de la dernière écorce, le temps vire à l'infini. Voilà comme je sentais mon sexe grossir au creux de ses mains : vers l'infini. Mais toute cette coriacité de nos corps collés entre l'asphalte et le ciel était sans importance. Ce qui était important, c'est que je devenais un autre et qu'elle aussi ne semblait plus savoir d'où elle venait ni où elle allait. Ce fut un moment unique car entre nos quatre mains nous étions perdus, totalement. J'agrippais ses fesses à en mourir. C'est beau d'être perdu. Ce fut un moment comme ceux dont on se rappelle de très loin, lorsqu'on ressent une certaine paix à contempler sa propre vie. Du moins jusqu'à ce que le fourgon nous arrive dessus. Je me suis ratatiné comme un vampire transpercé dans un film d'horreur. Les phares de l'engin se sont arrêtés en hurlant au ras des fesses de ma voisine, je sentais même sur mes mains leur chaleur, sur le moment, plutôt inquiétante. C'était un de ces vieux bus Volkswagen avec des phares ronds et ahuris. Dans un soupir tremblant tels que doivent faire les gens venant d'échapper à la catastrophe, je me suis demandé pourquoi si peu de voitures récentes ont les phares ronds. Ma voisine a rigolé, pourtant contre ma poitrine son cœur dansait un tango. Et cette idée,

associée à la rondeur des phares comme celle de ses seins, me donna envie de l'embrasser. Ce que je fis. Et elle me le rendit bien.

On est allé tous les trois boire une tisane chez moi, c'est-à-dire avec l'hirsute qui conduisait, aussi ahuri que les phares de son bus. En fait il était plutôt effrayé, n'arrêtant pas de parler d'un film fantastique où un type se perd en voiture et finit dans un village de fous. Après un moment, il se calma devant notre nudité, rigolant. Dans la trentaine, de petites lunettes cerclées de métal, avec les plantes carnivores dessinées sur son t-shirt, comme sur son bus d'ailleurs, il avait tout l'air d'un anarchiste désœuvré. Il s'est tourné vers ma voisine qui se tenait droite et son buste sous la lumière tiède de la cuisine possédait quelque chose de sculptural :

"Alors comme ça tu t'es dit que tu inviterais monsieur ton voisin pour une ballade nocturne à poil ?"

Elle a souri poliment, son mutisme, personnellement, m'intimidait, mais le conducteur ne s'en offusqua pas :

"Excuse-moi, mais tu t'appelles comment ?"

Dans les proportions des relations universelles, parler à une femme nue en la tutoyant devait lui sembler plus naturel que d'adresser la parole à un retraité nu. Elle a répondu presque dans un soupir :

"Zoé."

J'ai cru bon de rajouter, juste pour y mettre un peu du mien dans la relaxation générale :

"Zoé sort de l'asile psychiatrique."

Il a quand même marqué le coup en blêmissant. J'ai poursuivi tranquillement :

"Votre infirmière dort ?"

"Oui. Je lui ai donné les somnifères qui m'étaient destinés. J'ai peur de lui avoir donné une dose un peu trop forte."

Nous sommes donc allés tous les trois vérifier ça. La grosse noire était profondément assoupie devant une émission vantant les mérites électroniques d'une ceinture d'amaigrissement. Je ne sais pourquoi je l'aurais imaginée ronfler, alors je suis allé voir un peu plus près. Non elle ne ronflait pas. En me voyant secouer mollement la tête, l'anarchiste a bondi :

"Putain ! Elle est morte ?!"

"Je ne suis pas un spécialiste mais –putain- elle ne respire plus. Et elle est un peu froide à mon goût."

Zoé a simplement remarqué :

"C'est dommage. Elle était gentille."

L'autre a rebondi :

"Putain ! Faut appeler la police !"

"Je me serais attendu à plus de discernement de votre part, jeune homme. Surtout venant d'un anarchiste. Si nous appelons la police, ma voisine sera arrêtée. Il s'agit, sauf erreur, d'un meurtre avec préméditation."

"Mais je ne suis pas anarchiste ! J'ai jamais fait de politique ! Je bosse pour un petit groupe de punk métal moi."

Il a repris son air de héros malheureux plongé dans un film fantastique.

"Zoé ? Comment vous sentez-vous ? Vous êtes pâle."

"Je vois des corbeaux noirs, beaucoup de corbeaux dans le ciel et ils volent au-dessus d'un lac dans les montagnes."

"Oui. A bien y réfléchir, vous avez toujours été pâle."

Le conducteur avait profité de cet échange amical pour sortir son téléphone portable et son pouce pianotait à toute vitesse.

"Dites donc, le n° de la police est beaucoup plus court."

"Mais non, j'envoie un SMS à un pote."

Il paraissait clair que j'étais le seul à affronter honnêtement la situation. J'ai pris la vague initiative de traîner le corps vers la cave, histoire de s'en débarrasser pour quelques heures et d'avoir le temps de voir venir, mais elle était trop lourde. Pestant contre mes visions qui en l'occurrence auraient permis de devancer cet événement, je me suis souvenu que j'étais encore nu. C'est aussi à ce moment-là que Zoé m'a sauté dessus par derrière, s'agrippant aux cheveux elle me secouait la tête dans tous les sens, les jambes fermement serrées autour de ma taille. Son sexe tout chaud au creux de mon dos, dans une autre situation cela aurait été excitant, mais elle s'en est prise à mon cou, pleine d'une surprenante vigueur pour quelqu'un qui parlait de lac et de montagne.

"Tout ça est de votre faute !!! Tout ça vient de vous ! Je vous hais, je vous hais, sale vieillard !"

Sur le point d'étouffer j'ai entendu un "bong" et puis Zoé s'est écroulée. L'anarchiste brandissait une petite poêle Tefal, aussi ronde que les phares de son bus, que ses yeux, ahuris une fois de plus. J'ai repris mon souffle en essayant d'imprégner mon regard de toute la gratitude que je n'ai jamais pu donner.

"OK. Elle est complètement camée cette gonzesse. Cette fois j'appelle les kufs."

"Et votre pote il a répondu au message ?"
"Ouais. Il a dit qu'il fallait que j'arrête de fumer."
"Ne faites pas ça. N'appellez pas la police. Elle n'est pas elle-même et puis... tout n'est pas vraiment de sa faute."
Il m'a regardé en resserrant la poigne autour de sa Tefal.
"Alors vous sortez de l'asile vous aussi ?"
"Je sais cela va vous paraître délirant une fois encore, mais cette femme est éperdument amoureuse de moi."
"Et ? Ceci explique cela ?"
Il tendait sa Tefal vers la grosse noire gisant pas loin de lui. Zoé s'est lentement redressée en se frottant le crâne. Les anti-dépresseurs augmentaient sans doute sa résistance aux chocs. Elle a pleuré, puis elle a hurlé combien elle m'aimait, que je n'étais qu'un sale égoïste, mais que ce n'était pas moi, ce vieux salaud, mais quand même moi. Elle a fini par miauler une parole sensée, "que tout allait de travers depuis le déménagement." J'ai à mon tour supplié le conducteur de nous emmener loin d'ici et quelques minutes plus tard un joint l'a finalement convaincu.

Le matin suivant, après avoir découvert le corps de l'infirmière, ils trouvèrent aussi chez moi le couteau qui avait servi à tuer le chef de clinique de l'asile psychiatrique. Un journaliste particulièrement peu inspiré parla même des "amants maudits." En fuite. Durant combien de temps un cafard se souvient-il de la mort à laquelle il a réchappé de justesse ? Sur l'autoroute cette question se répétait à l'infini comme les traits tillés du paysage, pendant que le conducteur nous annonçait, dans la fumée d'un autre nuage d'herbe :
"Vous verrez, c'est vachement sympa. Y'a un lac et des montagnes."
Il me fit un clin d'œil en récupérant de justesse le dépassement d'un poids lourd.

La sensation de fatuité immanente à tous ces événements est parfaitement authentique. Il n'y avait pas vraiment de fil conducteur auquel j'eusse pu me rattacher, si ce n'est peut-être l'œil noir de la biche et la nuque brisée de l'adolescente à la piscine municipale. Et en y réfléchissant je me disais que la venue du hippie (il était passé du stade d'anarchiste au stade de hippie post-électronique) avait été remarquablement chronométrée. Mais le départ précipité du village où j'avais passé les vingt dernières années de ma vie ne me faisait regretter que mon médecin. Un homme très doux qui aimait m'entendre parler

de mes hémorroïdes en hochant de la tête d'un air sévère. Je lui manquerais sûrement. Il y avait toute cette inexplicable et grossissante haine envers moi que j'abandonnais et c'était léger. Les villageois m'avaient associé à la mort et sans doute que mon départ leur donnerait l'impression que la mort s'en allait aussi. Au fond, et cela me fit ricaner devant une station BP passant à toute vitesse, peut-être n'avaient-ils pas tellement tort. Je n'en savais rien.

Je n'appris que deux mois plus tard le dessèchement soudain et la mort du vieux chêne sur la place centrale. Mais de mon côté, mon dos ne me coinçait plus, mon genou me laissait tranquille, je me sentais à vrai dire de plus en plus jeune pour un homme de 70 ans. Et si plus de la moitié des femmes du village avaient été ensuite confrontées à un problème de stérilité, comme je l'appris de mon fils, je n'allais tout de même pas réagir comme cet ancien collègue qui, ayant économisé durant de longues années d'un labeur lycéen afin de réaliser son rêve : acheter une maison pour ses parents dans le sud de l'Italie, s'était suicidé en apprenant le crash de ceux-ci dans de leur premier et dernier vol pour Rome. J'en blâmais donc pour ma part les terribles occurrences du chaos universel : une théorie aussi vague que rassurante.

"Vous êtes dans vos pensées ?"

"Il y a de quoi, non ?"

"Vous voulez une taffe ?"

J'ai refusé poliment mais Zoé s'est penchée près du conducteur et lui a pris le joint. Elle avait dormi toute la nuit à l'arrière et elle était plutôt radieuse.

"Bon Dieu, il est tard et j'aurais surtout besoin de mes corn-flakes", remarquai-je dans un élan nostalgique qui les fit rire. C'était la première fois depuis des années, depuis la mort de ma femme, que je faisais rire quelqu'un.

C'est le problème concret du passeport qui me fit rire à mon tour deux heures plus tard. Nous avons tout juste pris le temps de nous rhabiller et Zoé avait son porte-monnaie pour la carte de crédit, mais nos identités, je crois bien que nous les avons abandonnées.

"Je connais une vieille route par les montagnes, mais mon tacot passera jamais."

"Non ! Il faut affronter la réalité !"

Nous nous sommes retournés en même temps pour voir si c'était bien Zoé qui avait parlé. Du coup le bus a fait une embardée et la glissière

n'est pas passée loin. Il a fallu quelques minutes pour nous remettre du nouveau ton de Zoé. Elle semblait énergique, claire, directe, et une lueur de malice donnait à croire qu'elle avait arrêté ce matin les anti-dépresseurs ou les calmants, ou les deux, et qu'il serait bon qu'elle n'en reprît plus. J'ai finalement osé un :

"Oui, mais. La réalité, c'est l'arrestation à la douane."

"Qui sait ?"

"Ah moi je n'en sais rien. Mais j'essaie de deviner."

"Tes visions ne t'ont pas mené trop loin jusqu'à maintenant. Alors ne parlons pas s'il te plaît de devinettes."

Je me suis retourné encore une fois. Elle était passée au tutoiement. Ses jambes dépassaient délicatement de sa jupe et un soleil sympathique lui moulait les genoux collés l'un contre l'autre dans un raffinement presque chinois. Espiègle son sourire ? Je ne saurais en juger, car l'espièglerie était un jeu qui jusqu'alors ne m'avait jamais été offert. Je savais par contre que je ne me sentais plus du tout comme un retraité. J'ai quand même assené, pour la formalité :

"Mes visions ne me parlent pas des survivants, mais de ceux qui vont mourir."

Le hippie a maugréé :

"Ceux qui vont mourir te saluent."

Et c'est vrai qu'en accélérant vers la douane son tacot avait l'air d'un vieux char sur le point d'être éventré. La simplicité clairvoyante de la jeunesse est décidément un talent qu'il faut essayer de reconquérir avec l'âge. Les panneaux défilaient indiquant des villes que je n'avais jamais vues que sur des cartes d'avant-guerre : mon ex-lycée se fichait de la géographie.

L'amour de Zoé pour ma personne semblait total et je me l'expliquais assez mal car après tout, son mari était en prison. Malgré son ton cru, je la voyais bien qui débordait d'une joie enfantine à mon égard. Elle souriait quand je la regardais en silence, elle me posait des questions comme à une grande personne et quand je lui parlais de l'époque de l'enseignement elle m'écoutait comme si je lui avais raconté un conte de fée. L'amour est une excroissance subtile, à tremper de préférence dans l'imaginaire : la réalité l'applatit comme de l'asphalte. Elle pensait sans doute que le grand amour de sa vie l'avait enfin touchée, sans s'expliquer pourquoi il s'agissait d'un vieux retraité somme toute banal, ce qui devait la vexer. Le reste, tel son mari en prison, était laissé aux pertes et profits. Contrairement aux douaniers qui s'agitèrent autour

du bus coloré, elle ne suspectait pas qu'une force maléfique, peut-être, eût provoqué la succession de ces événements. Quant à moi, à côté de la sensation de nouvelle liberté, je dois dire que cette idée m'harassait, rendant chaque plaisir douteux, aigre. En baissant ma vitre, je ressemblais à l'une de ces plantes carnivores dessinées sur le bus.

"Papiers s'il vous plaît."

Un collègue demandait au hippie de tester les clignotants. Un autre ouvrit la porte arrière. Une heure avant, nous avions allumé de l'encens pour remplacer l'odeur de l'herbe.

"C'est quoi cette odeur de brûlé?", demanda-t-il en soulevant le matelas posé à l'arrière.

"C'est de l'encens que j'allume pour me sentir mieux", sourit Zoé.

"Et bien justement, c'est là le problème, Monsieur, j'ai oublié mes papiers."

Le mien m'a regardé comme si je venais de dévaliser une banque. C'était absolument désagréable, de se sentir à ce point suspecté, puis je me suis souvenu du conseil du hippie : ces gars-là suspectent tout le monde, c'est leur job de suspecter. Il faut passer outre pour être au-dessus de tout soupçon. Alors au lieu de m'empêtrer dans une excuse bidon, j'ai fait comme Zoé, je lui ai souri. Je devais avoir l'air un peu sénile.

"C'est votre fille là-derrrière ?"

"Non c'est ma copine. Moi je suis son fils."

L'intervention du hippie désarçonna le brigadier un quart de seconde. Je dois avouer qu'elle me surprit aussi.

"Et vous ? Vous avez vos papiers ?"

Le hippie lui tendit un passeport écorné.

"J'amène mon père voir un peu de pays mais il n'a pas vraiment l'habitude de voyager et on s'est rendu compte à mi-chemin qu'il avait... oublié ses papiers. Quoi."

Le "quoi" était certainement de trop. Et lorsque Zoé avoua les avoir oublié aussi, ils dirigèrent le bus vers une aire d'attaque. A ce moment, j'ai pensé surtout à la circulation de l'information dans notre civilisation, comment elle zèbre le monde à toute vitesse ; car je voyais mon passeport et celui de ma voisine, nos photos copiées à échelle digitale, mitraillant tous les commissariats du pays, et peut-être au-delà. Oubliant bêtement que le chaos est d'autant plus grand que la vitesse est importante, j'imaginai qu'un ministre grassement réveillé devait nous avoir, déjà, sur sa table de travail avec son conseil de guerre se penchant sur nos visages noir blanc. Mon sourire se crispa au point

même qu'une plante carnivore eût semblé plus sympathique. Sur le bord de la route, j'ai alors remarqué un type vêtu d'un pagne en train de se nettoyer vigoureusement le corps. C'est bizarre, il avait tout l'air d'un Sâdhu. Ou alors une sorte de Gandhi, sauf qu'il portait des lunettes de soleil rondes. Les policiers nous ont sorti pour nous fouiller mais j'étais si atterré par la présence de ce type que j'en oubliais presque de me comporter en hors-la-loi qui doit avoir l'air normal. Les choses tournaient mal cependant : ils venaient de découvrir dans la poche arrière du hippie une petite barrette noire qui les fit sourire.

"Alors ? Vous laissez votre fils fumer des joints en cachette ou le coquin vous le cachait, Monsieur ?"

Il s'est retourné pour voir ce que j'observais avec autant de fascination dans son dos.

"Il y a un problème ?"

"Ça ne concerne vraiment pas mon père, il est au courant de rien !"

Ils ont poussé mon "fils" contre le bus en lui tenant les mains dans le dos et Zoé s'est approchée de moi, comme si elle avait voulu s'accrocher à mon bras. L'eau débordant du bassin du Sâdhu était pleine de sang. Il se frottait de plus en plus fort, on aurait dit qu'il cherchait à se débarrasser de sa propre peau.

"Votre nom s'il vous plaît Monsieur."

"Barnes, il s'appelle Barnes."

"Toi fiston, tu parleras quand je te le demanderai, s'il te plaît. Barnes, et votre prénom ?"

Je m'attardais fixement sur la radio du douanier. J'allais répondre "Radio" quand :

"Radio ! Radio Barnes l'écrivain impitoyable ! C'est pas vrai ! Ça fait bien dix ans non ?"

Un gradé s'approchait, grassouillet, jovial, moustachu. Il s'adressait à moi.

"Alors comme d'habitude en train de te fourrer dans le pétrin, hein ? Allez, allez, que vas-tu encore nous pondre ?"

Ce fut comme un grand pas de danse en arrière : les douaniers reculèrent ensemble. Le gradé m'a pris à part, m'a laborieusement parlé de sa situation conjugale périlante, m'a tapé plusieurs fois dans le dos pour marquer son bonheur de me revoir, puis il a commenté cette histoire d'herbe : "Des broutilles." Il m'a quand même demandé de bien surveiller mon fils qui était sur la mauvaise pente, m'a fait promettre de lui dédicacer mon prochain livre, puis il nous a souhaité

bon vent, s'éloignant en secouant la tête et murmurant : Barnes, Radio Barnes, c'est pas vrai, Barnes... Ses sbires nous firent brièvement signe de circuler. Dans le bus, après un moment de silence halluciné, Barnes ralluma un joint :

"Vous le connaissiez ce type ?"

"Pas du tout."

"Mais vous vous appelez Barnes comme moi ?"

"Pas du tout."

"Mais comment ce type a su que je m'appelais Barnes alors moi ?!"

"Aucune idée."

"Et Radio c'est pas votre prénom ?"

"Non plus non."

L'autoroute grimpait dans une vallée tapissée de forêts. Le paysage était magnifique. Je me disais que Radio Barnes serait un très bon pseudo pour un écrivain et ce pensant Zoé m'en-laça pour m'embrasser au creux du cou. Le paysage était vraiment magnifique. Le Sâdhu avait disparu. Je n'avais pas mal au dos, mais à la tête.

Les semaines qui suivirent furent essentiellement marquées par l'accueil chaleureux du squat. C'était une vieille bâtisse jaillie d'un autre âge au milieu d'un champ de maïs éclatant, non loin d'un lac abandonné, si un lac peut l'être. Zoé s'était tout de suite mise à dépoussiérer notre chambre comme pour préparer un nid alors que moi j'acquerrais rapidement la réputation de grand promeneur. La campagne alentour était aussi vierge que splendide et je m'étonnais qu'une telle nature, acharnée et florissante, puisse exister encore. Le groupe de jeunes qui vivait là était dans l'ensemble à la recherche d'une harmonie que la société, disaient-ils, n'avait pas pu leur apporter. Il y avait en eux une profonde révolte qu'ils manifestaient généralement par des actes de petit terrorisme, comme d'aller couler un bloc de béton au milieu d'un chantier de route ou de centres commerciaux poussant aux abords des villes, de sorte que le coût supplémentaire causé par la pose de ces blocs poussait les entreprises à stopper les chantiers, voir, parfois, à les abandonner. Ils boycottaient aussi tous les aliments sortis des "chaînes pourries du capitalisme" pour ne s'en remettre qu'à leur potager qui, il faut le dire, était plus riche et fertile qu'aucun potager de ma connaissance. Je m'étais présenté à eux en tant que Radio Barnes pour faire peau neuve, donc tout le monde m'assimila au paternel de "Barnes le hippie", sans poser plus de question. La civilisation qu'ils dépeignaient, le soir après le

dîner communautaire, m'effrayait au point que je me demandais parfois si nous parlions du même monde. Il me semblait y avoir beaucoup de relents de socialisme, voire du communisme idéal, dans leurs discours, mais tout cela était teinté de leur vision de l'actualité. Serge, l'un des durs, parlait "d'anti-pictogrammisme" pour signifier son dégoût de l'ère du logo. Il cultivait toutes sortes d'herbes hallucinogènes dans un coin du potager et régulièrement la nuit, grâce à des cartes de crédit volées, il allait vider les réserves d'essence des stations dans des barils en plastique empruntés à la ville la plus proche. Il aimait bien les tatouages et après avoir fumé une de ses cigarettes fait maison il aimait bien les montrer aux filles. Certaines parmi elles allaient y voir de plus près dans sa chambre. Je pense à Elodie, la brunette qui avait abandonné ses études de sciences sociales et qui survivait grâce aux restes de sa bourse. Quand elle allait voir dans la chambre de Serge, tout le monde savait qu'on ne pourrait pas dormir avant un moment, jusqu'à ce qu'elle finisse de crier. Trente ou quarante-cinq minutes généralement, plaisantait Zoé.

Une routine familiale régnait dans la maison, entrecoupée d'engueulades passagères entre les chefs mâles du groupe au sujet de qui allait faire quoi ou de ce qui devait être réparé par qui, et de toute façon rien n'était jamais fait ni vraiment réparé. C'était un mode de vie par à-coups spontanés, par envies passagères de faire plaisir aux autres ou au contraire de haïr tout le monde. Je me plaisais à être hors sujet, du fait de mon âge sans doute, dans un univers lui-même hors sujet. Il y avait deux enfants, Sandra, mais tout le monde l'appelait soeurette, et Gaïa, huit et quatorze ans respectivement, mais Gaïa en faisait vingt, détail toujours troublant lorsque Barnie (il avait pris ce surnom depuis mon arrivée, Barnie le petit Barnes) la prenait dans ses bras comme si elle avait encore été une gamine. Leurs parents ne se connaissaient guère, ils vivaient ensemble dans le galetas mais Angar, le père, était d'Afrique du Sud et son français se limitait à quelques translations sommaires de l'afrikaans. Mais Julie et lui avaient l'air de bien s'entendre, de s'aimer, je pourrais dire de s'aimer par signes complices que seul leur couple pouvait comprendre, le langage de l'amour peut-être. Les enfants étaient d'un autre gars, le "buveur de bières", l'appelait Julie dans un réflexe qui la faisait se frotter le bras comme après un coup de poing. Il était parti, il était loin, c'était du passé. C'était agréable comme le passé avait peu d'importance dans la maison, balayé par le bruissement des maïs et la splendeur inlassable

du ciel. Et peut-être aussi, par les joints spéciaux de Serge qui tournaient chaque soir après le repas, m'évitant poliment.

Il y avait un dragon à la cave. La maison datait d'une époque indéfinissable, certes on pouvait reconnaître un vague style néo-classique dans les frontons et certains pilastres s'effritant, mais l'allure bringuebalante de l'ensemble faisait plutôt penser au sommet d'un château gothique qui se serait brutalement affaissé sur ses fondations. Avec des câbles tendus au hasard sur la toiture, des tubes rouillés servant autant de gouttières que de cheminées, et une parabole comme cerise (Julie, malgré les théories incendiaires du groupe concernant les médias, était tout le temps devant la télé, sauf quand c'était son tour de faire la cuisine ou lorsqu'elle se disputait avec Gaïa au sujet de devoirs pas faits et qui ne l'étaient que très rarement), l'allure générale passait donc du gothique au surréalisme, voire au vaisseau spatial échoué. C'est pourquoi lorsque Soeurette osa enfin s'asseoir sur mes genoux je pris très au sérieux son aveu chuchoté à l'oreille, au sujet du dragon à la cave. D'autant plus quand elle m'avoua qu'il était arrivé en même temps que moi. Elle ne l'avait dit à personne car le dragon lui avait interdit de parler sous peine de se fâcher, sauf à moi. A moi elle pouvait me le dire parce que le dragon voulait que je le sache. A vrai dire, me murmura-t-elle après un instant de réflexion, savante et adulte comme seuls les enfants savent l'être, à vrai dire le dragon m'attendait. La cave était le fourre-tout de la maison, avec en bruit de fond une chaudière qui ne demandait qu'à exploser : Fabio, le technicien du groupe, un garagiste au chômage, avait réussi à la faire démarrer lorsque l'automne s'était refroidi. Il y avait une grande salle voûtée et humide qui durant l'été servait parfois à organiser des fêtes au frais, mais lorsque je suis descendu les meubles étaient entassés partout et je n'y voyais rien. Soeurette m'avait laissé en haut des escaliers, disant qu'il valait mieux que j'y aille seul. Ma bougie ne m'aidait pas beaucoup et j'avais avancé lentement lorsque la chaudière s'est soudain éteinte. Ça devait être un mécanisme d'économie, mais le silence suintant qui prit place réussit presque à m'impressionner. J'ai fouillé autant que possible sous les matelas spongieux et les canapés éventrés, et je commençais à me dire que ces enfants avaient décidément trop vécu dans des pièces enfumées à la marijuana quand vers le fond de la salle un meuble a craqué. Je ne sais pourquoi j'ai pensé à ce moment au bassin rempli de sang du Sâdhu à la douane. J'ai levé ma bougie pour apercevoir une sorte de grosse dinde trotinant dans ma direction. Comme tout le

monde, je n'aime pas vraiment les caves, bien que je n'aie jamais vraiment eu de problème existentiels avec les caves, mais cette chose sortant de l'obscurité pour se dandiner vers moi me prit au dépourvu et je lâchai un bref cri. Je n'avais pas l'habitude de manifester ma peur, surtout à cette époque intimement tordue.

Bon je parle de dragon comme un ethnologue parlerait d'anthropologie. En fait la chose ressemblait au mélange d'une grosse dinde, d'un serpent et d'un aigle à quatre pattes. La bougie ne m'en révélait pas beaucoup, si ce n'est les écailles multicolores luisant dans l'obscurité et les griffes acérées de ses pattes arrières. Le dragon se tenait uniquement sur ses pattes arrières et ainsi dressé les deux petites griffes de ses pattes avant devenaient à vrai dire plus inquiétantes. Une langue épaisse et fourchue zébra la nuit. Je ne saurais qualifier l'expression d'un dragon, n'étant pas expert dans ce type de mythologie, mais je pourrais prétendre avec assez d'assurance que celui-ci brillait d'une lueur sardonique.

"Vous semblez surpris de me trouver ici."

"Je ne devrais pas ?"

Il se purlécha encore l'écorce de ses babines. Dans la mesure où je voyais un dragon, sa voix, aigüe et craquante, me parut très justement proportionnée à son allure générale.

"Certes, je suis encore petit. Mais j'étais plus petit avant et je serai plus grand après."

"Je n'en doute pas. Et cela risque de poser un problème, d'ailleurs."

"Je ne sais pas encore cracher du feu, mais quand je saurai je brûlerai le tout et il n'y aura plus aucun problème."

"Mais pourquoi avoir choisi cette cave ? Il y a des gens biens qui vivent ici."

"Choisi ? Mais. Vous. Vous vous moquez de moi, Radio. C'est vous-mêmes qui m'avez amené ici."

"Et pourquoi aurais-je fait ça ?"

"Ça je n'en sais rien. Mais j'imagine que c'est parce que le temps presse."

Ce disant il cracha une flammèche bleuâtre :

"Excusez. Ça me brûle la gorge de temps en temps."

Je suais beaucoup et mes mains me démangèrent. Derrière lui brillèrent les touches d'une vieille machine à écrire. Le dragon apprécia ma trouvaille.

"Entre autres, c'est mon cadeau pour toi, Radio."

"Entre autres quoi ?"

"Choses."

"J'avais compris merci."

"Bien, à côté de cette machine, je t'offre aussi le temps qui presse."

L'éclat de ses écailles se fit suave et il trépigna du plaisir de son propre mystère. Lorsqu'il se retourna pour disparaître dans le fond de la salle j'eus l'impression fugace de le voir immense, et sa queue épaisse de serpenter lentement vers la nuit, suintante de kérosène alors qu'il toussait une dernière flammèche. A son passage, un canapé chancela sur une table et bascula avec fracas. Je ramassai la machine à écrire aussi vite que possible et remontai l'escalier quatre à quatre.

Cette chose n'avait pas dit son dernier mot et je la trouvais un peu trop joueuse à mes goûts. Soeurette m'attendait devant la porte de la cuisine où les autres, c'était l'heure, fumaient en silence un pétard. Elle souriait, remarquant sans doute mon expression légèrement décomposée, satisfait d'avance par ma rencontre :

"Il t'a aussi offert un cadeau ?"

"Oui mais à toi Soeurette, à toi, il t'a offert quoi ?"

"Il m'a offert un secret", chuchota-t-elle toute heureuse. "Il m'a dit que bientôt j'aurai une petite sœur à la maison... On peut être papa et grand-papa en même temps ?"

J'ai du blémir de manière inaccoutumée.

"Radio ça va ?"

Le comportement si adulte de cette petite devenait presque dérangeant. J'ai hoché la tête pour ne rien dire et suis remonté dans ma chambre. La trame des événements ne se tissait plus, elle m'emballait. Ecrire ou brûler vif était l'aberrant dilemme.

Avec les dernières ressources de sa carte de crédit, Zoé avait acheté un chauffage à gaz. La chaudière centrale ne fonctionnait que pour l'eau chaude, il fallait se débrouiller autrement dans les chambres et l'avancée précipitée de l'hiver me fit, non sans surprise, regretter la douce et moderne indifférence aux saisons de ma maison. Depuis mon départ, j'avais effacé d'où je venais. J'ai découvert Zoé dans sa chambre en pleine posture de yoga, un truc complexe où les jambes prennent la place des bras et les bras disparaissent on ne sait trop où. Je ne savais pas qu'elle pratiquait le yoga et cela me fit penser que ces temps beaucoup de petits changements s'opéraient en elle. Elle avait d'abord décidé d'arrêter de fumer avec les autres, ensuite elle avait complètement arrêté de me comparer à son mari emprisonné, le psy en taule, et puis elle devenait plus bavarde et câline. Malgré ma libido

de grand-père gonflé à bloc j'avais parfois de la peine à l'assouvir. Son désir de moi, de mon corps, me semblait si totalement disproportionné que je la soupçonnais de simuler une vie d'amour et de couple dans je ne savais quel but secret. Ou essayait-elle de se convaincre ? En la voyant dans cette posture de yoga, son amour m'apparut aussi tortueux que les ellipses du dragons quelques instants plus tôt. En dernier ressort, j'imaginai quelque fascination psychosomatique pour mes talents cachés, pour le monde à part guidant mes pas (ou les trompant mais ceci elle ne le remarquait plus) et dont elle m'auréolait d'un air entendu quand nos colocataires trop pétés partaient sur des délires druidiques afin de s'expliquer la marche du monde. Il y avait tellement peu d'enfance en eux tous, me dis-je en refermant doucement la porte, cette posture de yoga me donnant finalement une légère envie de baiser toute cette jeunesse pour oublier toute la folie de cette machine à écrire, ils se révoltaient contre un monde de chiffres, d'injustices et de manipulations aussi mesquines que savantes, et en fin de compte ils voyaient l'humanité tel un agrégat d'erreurs monstrueuses. Et lorsqu'ils faisaient les fous, ils gesticulaient comme des adultes qui auraient désespérément envie d'oublier qu'ils le sont tellement, mais sans espoir. D'où les bombes, les tags, les violations sous la bannière de la liberté de penser. Zoé s'était cambrée comme un chat pour relaxer son dos j'imagine. Avait-elle mal au dos ? J'avais des médicaments pour cela puis je me suis rebiffé : les médicaments étaient punis par la loi de la maisonnée, l'homéopathie, et encore, si le praticien était digne de porter son titre, l'idéal étant toujours quelque obscure savoir ancestral, à la fois druidique, japonais et hindou. Je cachais mes anti-inflammatoires sous le matelas. Zoé esquiva mes mains autour de sa taille avec un sourire. Et puis pour passer à autre chose elle réarma avec ces cartouches si typiquement féminines :

"Radio, on a un problème de tunes."

"Je croyais qu'on vivait ici au-delà de ce type de problème."

"Jusqu'à ce que Julie et Serge me fassent gentiment comprendre qu'il nous faudrait un peu participer au fonctionnement de la maison. Ils n'osent pas venir vers toi. Ils te croient vieux et ils respectent ça. Mais la nourriture coûte, le mazout aussi, l'électricité encore plus et ils doivent racheter du bois de chauffage pour les poêles de la maison."

"Parce que je ne suis pas vieux et je ne mérite pas le respect ?"

"Disons que je sais très bien ce que tu caches sous ton masque de pépère gentil avec les enfants et silencieux avec les autres."

Elle était fantastique : elle voyait en moi un pouvoir que je ne voyais pas. Elle en avait peur, elle en était fascinée, mais je devinai qu'un impératif plus puissant que la pression de la maisonnée était en train de lui donner envie de me secouer. Bien sûr je savais de quoi il s'agissait, mais je refusais de le savoir. Ou alors ce qu'elle voyait derrière le "gentil pépère", c'était le "pépère lubrique".

"C'est la soirée des révélations ?"

"Tout se concentre en un point, tout se concentre", éluda-t-elle laconiquement.

Elle posa les deux bougies bordeaux au bois de santal sur la table basse, me fit reculer vers l'entrée – la pièce devait faire trois mètres sur quatre avec deux fenêtres hautes dont l'élégance n'égalait que leur transparence au froid, et dans les champs nocturnes au-delà je crus entendre les épis se frotter les mains, alors qu'une rafale profita une fois de plus des fissures tentantes de la maison. Zoé commença alors à doucement relever son t-shirt, avec dessiné dessus l'éléphant des croyances posé sur la plume du doute, vantant les mérites de la zététique, un cadeau de l'un des allumés à cause du Z de son prénom sans doute, elle arrivait aux seins et déjà je ne croyais plus qu'il s'agissait là d'autre chose que d'un aveu. Elle avait posé les bougies pour accentuer dans sa silhouette la nouvelle rondeur de son ventre. Quelqu'un devait naître, quelqu'un devait mourir, fut ma première et plutôt étonnante pensée. Enfin, après cela, je n'ai plus eu de pensées. Je suis descendu à la cuisine où il n'y avait que le poêle pour crépiter, la cuisine et son plafond à trois mètres qui m'écrasait, et j'ai volé une bouteille de vin. C'est à cette époque exactement que j'ai commencé à boire, mieux vaut tard que jamais. Dans le salon éteint une autre folle s'étirait dans une autre posture encore plus incompréhensible. J'ai vaguement pensé qu'elle peut-être aurait aimé d'une relation charnelle avec moi, pour me rendre compte en m'approchant que sa position était plutôt du genre définitive. J'eus le même réflexe qu'avec l'infirmière de Zoé : ma main sur ses lèvres. Je l'ai abandonnée à sa propre mort en buvant au goulot. Le lendemain, toute la maison fut réveillée par le hurlement de Gaïa, sauf moi.

Car les jours suivants, alors que la police vadrouillait dans la maison à la recherche d'une explication sur cet empoisonnement au "poppers", du nitrite d'amyle, et que je tendais mollement à chaque inspecteur une pièce d'identité falsifiée par les soins ingénieux du maniaque informatique du groupe, Loque (il portait bien son surnom), je m'échinai essentiellement à répondre à cette question qui ne m'avait

plus posé problème depuis plus de quarante ans, depuis que mon ex-femme m'avait fait prendre conscience que jamais je ne serai écrivain et que plutôt je devrais m'essayer au métier poétique de professeur de lycée. L'argent. Chaque inspecteur débarquant dans ma chambre sans frapper me rappelait qu'il était exclu d'utiliser un quelconque chèque ou une carte bancaire liés à mon ancienne identité, sans parler de l'inutilité d'une telle tentative puisque mes biens avaient du être saisis et la maison léguée à mon fils. Cette idée de legs forcé me pinçait l'estomac d'horreur.

C'est seulement l'arrivée venteuse des premières neiges, après l'enterrement de la jeune fille et la clôture de l'enquête, qui m'accula à l'irrationnel devant la vertigineuse réalité de notre situation matérielle (le vin aussi y fut pour beaucoup je pense). Je me suis donc contenté d'aller à la banque la plus proche. La file d'attente était longue, surtout des hommes humides, toussant, des fermiers que l'ennui du manteau blanc poussait à faire les comptes. Je dis irrationnel, car au moment d'arriver en face de l'employée, aussi morne et fade que sexuellement attirante, à cause du décolleté qu'elle exhibait aux raclements ennuyés de la file d'attente, je ne savais absolument pas quoi dire. Heureusement, je tenais bien l'alcool. Après un silence toussant derrière moi :

"N° de compte s'il vous plaît ?"

"A vrai dire. Je n'ai pas de compte."

"Vous n'avez pas de compte chez nous ?"

"Non."

"Vous souhaitez en ouvrir un peut-être ?"

"Non. En fait je viens juste pour l'argent."

"Alors dans ce cas j'aurais besoin de votre carte de crédit..."

"Mais je n'ai pas de carte de crédit."

"Alors vous avez la carte d'une banque affiliée ?"

"Non, non. Je n'ai aucune carte."

"Dans ce cas donnez-moi au moins votre chèque !"

"Je pourrais retirer de l'argent avec un chèque ?"

"Ah mais bien sûr, oui oui, j'aurais juste besoin aussi d'une pièce d'identité."

"Mais je n'ai pas de chèque."

Une vieille vache posée à côté de son mari pouffait dans mon dos sans discrétion. Mais je me contentais de fixer intensément la jeune employée, et vu que l'alcool ne me permettait pas de prolonger un regard très perçant, je déviais souvent sur son décolleté. Le ridicule

abrupte de cette situation m'effleura encore quelques secondes, jusqu'à ce que je sente une possibilité. Je n'ai pas lâché. Il y avait là une possibilité. Une faille béante, un truc géant. Proportionnel à la taille indécente de ses seins et à l'ahurissement subtilement méchant de sa bouche ébahie. Et j'ai souri, et elle a rougi, et elle a passé une main pour soulever ses cheveux, et j'ai discrètement passé ma langue sur la lèvre inférieure, et elle a rougi encore comme prise de chaleur. Puis tout en se redressant un peu sur sa chaise elle a tapoté sur son clavier. C'était un bruit tout doux et harmonieux et je savais que toute la salle, soudain muette, était hypnotisée par le frottement des touches l'une contre l'autre comme des bas qui crissent. La vache pouffait toujours mais cela virait à la nervosité spasmodique.

"Oui, je comprends votre situation, ce n'est pas tous les jours facile", murmura Miss Bank & Money.

"Effectivement."

"Et c'est combien qu'il vous faudrait ?"

Désespéré par tant de vitesse, je me suis repris au hasard :

"Dix mille euros s'il vous plaît."

"C'est une somme ça."

"On n'est jamais trop prudent."

De quelque part sous sa table est sortie une liasse de billets qu'elle a compté avec précaution avant de me la tendre dans un sourire timide dont je ne l'aurais pas crue capable. J'ai passé le sas alors que la file d'attente reprenait son train-train. Par la vitrine je la vis qui me lançait encore un sourire nostalgique, comme si j'avais réussi à réveiller un iguane de sa torpeur. Je n'avais jamais goûté de flocons aussi doux. A mon âge pourtant.

La morale de l'histoire c'est qu'il n'y en a pas. Zoé ne posa pas de questions, elle a brièvement souri en ramassant l'enveloppe pleine d'euros, elle m'a fait comprendre qu'elle n'attendait pas autre chose de moi. Elle caressait souvent son ventre et devenait rêveuse, entre les moments où son appétit sexuel prenait le dessus. Je coupais le bois chaque matin et asseyais petit à petit une sorte de rôle de gourou dans la maison. Depuis la mort de l'une de leur croyante à la liberté anti-médiatique ils avaient tous pris une allure plus posée et mon silence avait ceci d'avantageux qu'il pouvait être interprété comme un signe de sagesse. Il est évident que je n'allais pas leur parler de mon problème de dragon grandissant à la cave. Soeurette sur ce point ne mentionna plus rien, si ce n'est qu'un jour un peu avant Noël elle m'amena dans

une pièce vide à l'angle de la maison, la pièce ayant appartenu à la défunte. J'avais pensé d'abord qu'elle voulait jouer à cache-cache, mais il me paraissait de plus en plus clair que cette petite fille avait d'autres plans pour moi. Elle est ressortie en me demandant d'attendre ici, parce qu'il y avait dans cette pièce "de gentilles choses qui bougent comme les fées", a-t-elle confié. Était-elle la seule à se rendre compte que j'étais complètement perdu et se jouait-elle de moi ? Les enfants ont ceci d'exceptionnel que lorsqu'ils se comportent comme des adultes ils deviennent légèrement effrayants. En fait sur le moment je ne pensais pas ainsi, je n'avais qu'une seule chose en tête depuis des semaines, affolant mes nuits et engourdissant mes journées : les reflets chromés de la machine à écrire qui, sans surprise, était en parfait état de marche. J'avais même tapé "bonjour tout le monde" sur une page aussi brumeuse que le paysage alentour. La pièce était vide et les volets fermés laissaient passer juste assez de lumière pour s'en rendre compte. Un tournoiement bizarre faufilait un courant d'air d'un coin à l'autre. La maison était pleine de trous et le blizzard convivial saluant la fin de l'an soufflait depuis plusieurs jours. Une pièce vide, c'est intimidant, mais celle-ci après un moment n'était décidément rien de plus que vide. Elle craquait en harmonie avec les craquements d'ensemble. J'ai saisi la poignée de la porte lorsque quelqu'un a posé une main sur mon épaule. Et j'ai tout de suite pensé à la machine à écrire.

"Radio Barnes, l'écrivain renommé", ricana-t-on à l'oreille dans un susurrement saupoudré d'épines. C'était le Sâdhu.

"Ecrire est à l'homme ce que la Tarentule est au mâle. Artiste passionné sans blabla le futur est dans le guide et le salut du blabla est aussi passionné que la Tarentule qui aime l'homme au mâle est l'écriture." Ce disant il fit balader une araignée velue le long de son bras rachitique. "Ne trouvez-vous pas que le bras est long et la Tarentule joyeuse qui aime la longueur à ceci près qu'impression de lenteur ?" Je ne sais pas pourquoi il me rappela ma femme. "La vérité c'est que le Java danse mon frère mais celui-ci ne sait pas faire un pas en Java qu'il est avant." Il souffla un peu sur l'araignée qui frissonna comme sur le point de me sauter au visage. J'entendis le rire d'une femme joyeuse qui sortait le soir avec une copine juste pour le plaisir d'être draguée, puis le rire se confondit à un inconvenable couinement de truie. "Connaissez-vous la réponse à l'énigme ?" La continuité du ton de sa voix était aussi parfaite que le délire de ses propos. "Mais mes propos n'ont de délirants que le poids irradiant de leur sagesse,

très cher." J'eus certainement un peu plus peur en me rendant compte qu'il pouvait lire dans mes pensées. "Certes je le peux mais encore, ce n'est pas tout, encore faut-il pouvoir lire." Je devinais enfin une pensée cohérente : il voulait dire que de lire dans la pensée était comme de savoir lire tout court, mais on peut lire beaucoup de pages et beaucoup de livres sans rien comprendre, et la vérité était que le poids de la tarentule sur son bras devait être aussi léger qu'une danse pour que l'acte d'écrire devienne l'acte de la lecture de sa propre pensée. Je ne comprenais cependant toujours pas ce que son frère venait faire là-dedans, ni le rire d'une femme joyeuse sortant avec sa copine. Y avait-il dans l'acte de lire sa propre pensée en la comprenant une ressource charnelle ? Et celle-ci était-elle la barrière abaissante de la chair de l'être ? D'où le couinement... Il fronça pour m'observer d'un air perplexe et l'araignée en profita pour sauter à mes pieds, qu'elle renifla tout aussi perplexe que son maître.

"Je n'ai pas pensé juste ?", osais-je.

"Ce n'est pas une question de pensée, c'est une question d'être non ?"

"D'être non ?"

Je commençais à comprendre que ce Sâdhu maigrichon était ma source d'inspiration et que l'araignée grimpant prudemment le long de ma jambe était ma femme. Enfin, ma défunte. Elle avait toujours réussi à tout bloquer en moi. Ses arguments : la raison. Or qui a raison ne peut forcément avoir que raison. Pourtant on peut avoir tort et être dans le vrai. Cette idée, confrontée au vertigineux immobilisme de mon existence, cette idée d'avoir vécu dans le sillage de la raison, du ce qui doit être fait est ce qui a été fait et du ce qui a été fait, dans le sens logique de la raison, du bon, du bien, du réussi, de l'honnête, est ce qui devra être fait, cette idée me combla du dégoût de moi-même. Comme seule cette araignée savait le provoquer.

"Elle mord vous savez ? Et son venin et son mortel sont imprudents du fond de l'eau qui boue."

Une fois de plus, je vivais un moment crucial mais ce moment m'échappait et cela me mit en nage.

"En rage vous voulez dire ?"

Non je voulais bien dire en nage comme le mari de la truie riant pour se faire draguer, ce vieux porc resté chez lui devant la purée, quelle que soit sa composition chimique, voire télévisuelle. L'araignée approchait du plexus et guignait sur ma gorge d'un air ennuyé de devoir mordre. Sa tête et ses yeux étaient aussi minuscules et noirs que ses pattes désagréables. Elles avaient un poids rugueux. L'esprit est horrible au

goûter. En tout cas comparé aux huîtres. J'ai eu durant plusieurs semaines une trace noire sur le cœur. Une croix qui disait : fermé pour cause de débarras. Qu'ils fussent bons ou pas n'était pas de mon ressort. Mais en ressortant de la pièce j'ai agrippé Soeurette souriante au collet et je l'ai sommée de dire tout ce qu'elle savait. Soeurette s'est mise à pleurer en disant que je n'avais rien compris, à sa manière si adulte. Puis elle a enfourché le cheval de bois égaré dans le salon glacial en bas et elle m'a avoué que je ne savais pas jouer à cache-cache. Ses pleurs rendirent Julie inhabituellement miséricordieuse, mais à mon égard ses yeux jaillirent de la brume des pétards pour devenir serrés, suspicieux. L'esprit finalement n'est pas aussi mauvais que les huîtres, surtout si on le compare aux bouches de fontes automatisées préparant les biscuits au chocolat.

"Tu n'as rien d'autre à dire ?"

Serge n'avait pas l'air de manger des biscuits au chocolat en se massant le biceps juste au-dessus de son tatouage de Nike à l'envers avec ajouté en petit «...n'a pas de chaussures ?" La table ronde pesait sur moi autant que la nouvelle barbie de Soeurette qui lui prenait tout son temps, entre les ustensiles de cuisine et l'épouillage du bois de chauffage. D'ailleurs à les voir tous comme ça autour de la table je me rendis compte que je n'étais parmi eux qu'une sorte d'idole déçue. Mon ambiguïté résidait uniquement dans qui j'étais, pas dans la situation qui était l'œuvre d'une chose se dépassant soi-même. En fait je n'avais pas dit grand-chose lorsque Serge me posa la question. J'avais juste dit que je ne savais pas pourquoi la maison depuis mon arrivée vivait tant de calamités et j'avais émis un doute quant à ma responsabilité dans le mauvais fonctionnement de la chaudière nous privant d'eau chaude depuis deux semaines. L'assemblée posée sur moi respirait calmement et sans pitié. Il leur fallait un coupable et plus ce dernier paraîtrait chimérique, paranormal presque, plus l'idée qu'ils se faisaient de leurs assemblées extraordinaires planant au-dessus du peuple, des médias et des groupes d'influences comme une cigogne portant le messie, serait respectée et mise en valeur. Bref j'avais la haine sur mon dos, une haine de la pire sorte : une haine spirituelle. Seule Zoé semblait totalement indifférente à l'évènement : elle caressait de plus en plus souvent son ventre grossissant et puisque son appétit sexuel avait pris des proportions inhumaines elle s'était sentie obligée d'avoir recours à Loque pour l'aider (m'aider ?) à les satisfaire. Elle ne savait pas que je savais et c'était l'unique point confortable de

cette situation autrement loufoque (en apparence, angoissante en réalité, si tant est que je sache ce qu'angoisse signifie).

"Parce que moi j'ai des nouvelles plutôt inquiétantes qui viennent du village..."

Admirablement, Serge étirait le suspense.

"On y dit qu'un type a hypnotisé la banque entière avant Noël et s'est barré avec toute la caisse."

Il a arrêté de mâchouiller son joint pour le refiler à Gordana, une nouvelle recrue qui occupait un cagibi au galetas parce que la chambre de la morte était encore trop malsaine, selon ses dires. Je ne pouvais pas vraiment la contredire sur ce point.

"Cent mille euros."

Il y a eu des craquements de chaise gênés. J'avais remarqué ça chez eux : l'argent les gênait. Ils en avaient forcément besoin, ils auraient voulu s'en passer mais c'était impossible et ils le haïssaient ou, plus subtilement, faisaient semblant d'être au-dessus de "ça", comme s'il n'existait pas. Quand ils en parlaient, c'était toujours pour se plaindre, précisément, d'être obligé d'en parler. Cette attitude bien sûr faisait qu'ils ne s'en souciaient qu'en dernière extrémité, et comme ils vivaient tout le temps dans un état d'extrémité financière, de précarité, ils en parlaient pratiquement tout le temps. Ce qui les énervait. Et les gênait.

"On n'a pas de description précise du type, à cause de l'hypnose, mais le boulanger répète qu'il a aperçu un vieux type sortir de la banque sur le moment. Et maintenant beaucoup de gens murmurent des trucs bizarres sur la maison, en plus avec la mort de Véronique, tout ça fait que même le boulanger me tire la gueule. Pas à vous ?"

Tout le monde a plus ou moins acquiescé. J'ai failli approuver avant de me rendre compte qu'on parlait de moi. J'étais complètement ailleurs depuis l'histoire du Sâdhu, rien ne me concernait plus. Comme d'habitude l'assemblée se termina sur des décisions que personne n'appliquerait. Des murmures inaudibles, voilà ce qu'ils étaient du haut de leur tribune révoltée. Une seule chose resta cependant : un silence tenace entre eux et moi, des politesses crachées et un respect de l'âge qui avait viré à la crainte refoulée du point d'interrogation que j'étais. Mais je n'allais pas m'en plaindre, grâce à cette haine secrète j'avais trouvé l'énergie pour commencer à écrire. C'est tout juste si Zoé me fit un commentaire : "Tu parles de moi aussi ?" Les femmes, il faut que tout leur tourne autour. Non, j'y parlais de la Tarentule. Ce qui, après quelques lignes, tendait à revenir au même. C'est fou comme il est facile de passer de dix mille à cent mille euros de bouche à oreille :

ceci démontre je crois l'aberration d'une société de communication. J'essayais de l'oublier à chaque ligne, car l'idée de devoir écrire pour communiquer me paraissait aussi divagante que de passer de dix mille à cent mille euros.

Je n'avais jamais imaginé qu'écrire serait aussi épuisant. La seule chose qui me parut véritablement réussie était le titre avec mon pseudonyme. "Les Rêveurs", de Radio Barnes : j'avais réfléchi durant plus de deux heures, hésitant entre un "de" et un "par" Radio Barnes. Et si ma plus grande réussite était teintée de cette frustration, cela laisse présager de l'état dans lequel me mettait la suite. J'étais lessivé. Entre chaque mot je repensais à ma femme et je la voyais froncer sur la page, et au bout d'un paragraphe je la voyais sur son lit d'hôpital avant sa mort, avec des tubes hérissés sur son visage, elle se redressait d'un bloc comme les vampires et me rappelait bêtement que j'allais être en retard au lycée. Je ne parle pas des fins de pages, qui étaient l'agonie sans cesse répétée de ma femme râlant entre deux bulbes de salive mousseuse que jamais je n'aurais du oser faire cela, jamais, que je voulais sa mort. J'étais un soldat partant sur le champ de bataille avec sa mère. Mais la peur de la tarentule était encore plus grande. Je l'aurais oubliée avec le temps, cette peur, sans la haine tressautante et journalière de mes colocataires. Evidemment, comme source d'inspiration, on a fait mieux. La première phrase disait: "Ma femme m'en voudra, mais comme elle est partie faire les courses je vais en profiter pour manger un peu du chocolat que je cache à la cave ,derrière la boîte à outils". C'était déjà un échec en soi puisque ma femme ne pouvait m'en vouloir sur quelque chose qu'elle n'apprendrait pas. Mais j'avais juré de ne rien effacer et de ne rien recommencer. Non, je ne l'avais pas juré sur la tombe de ma femme, mais sur la tête du dragon grandissant à la cave, pour lequel "le temps presse" : d'ailleurs si dans ma première phrase il y avait le mot "cave" c'était sans doute à cause de lui. Je le soupçonnais d'être une forme de surmoi grossissant au rythme du ventre de Zoé, mais je ne m'expliquais pas comment Soeurette avait réussi à rentrer en contact avec mon surmoi, à moins qu'elle ne fut "surelle" elle-même.

J'avais enseigné la littérature toute ma vie sans avoir la plus infime notion du phénomène de l'écriture en soi. J'avais menti toute mon existence et on m'avait payé pour cela et j'en avais même retiré une grande satisfaction. Dans les mécanismes sociaux, tout est question

d'avoir et non d'être : ce fut ma deuxième phrase, ça ne voulait rien dire mais j'avais trouvé sur le moment que ça sonnait bien, et comme je m'étais juré de ne rien effacer... Mais j'ai tout de suite tenté de me rattraper sur la troisième phrase : je suis une plaque de chocolat que ma femme n'a jamais rêvé d'avoir. Il y avait le côté chocolat, le côté être et avoir, et enfin le rêve rappelant le lecteur à mon titre, titre que j'avais choisi sans aucune idée du texte pouvant le justifier ni de la trame pouvant le soutenir. Je m'apprêtais à reboire au goulot lorsque Zoé a osé rentrer sans frapper, coupant court ma muette satisfaction. Comme un adolescent et son premier paquet, j'essayais de lui cacher que je buvais. Raté dès ce jour.

"Ta machine réveille Gordana et elle est venue me dire qu'elle aimerait que tu arrêtes."

"Et les cris des femmes de Serge, elle est aussi venue te dire de les arrêter ?"

Devinez quoi, ô médiums immortels ? Elle se caressa le ventre.

"Zoé, il faut qu'on parle de cet enfant."

L'alcool me rendait hardi, comme à la banque.

"Tu veux aussi qu'on parle de l'argent que tu m'as ramené et des bouteilles que tu caches dans l'armoire ?"

"Tout s'est passé trop vite. Peut-être même que cet enfant n'est pas de moi mais de ton mari..."

"Mon mari était impuissant."

Je n'aurais pas du bien sûr, et ce n'était pas dans mon éducation, mais j'ai éclaté de rire. Je l'avais encore en tête, ce pauvre bougre s'enivrant dans ma cuisine avec mon rhum.

"Excuse-moi. Mais tu rends alcoolique tous les hommes avec qui tu vis ou tu les rends impuissants ? Ou peut-être tu t'arranges pour qu'on les enferme ?"

"Avec toi, c'est différent."

Elle s'est approchée en retroussant un peu sa robe de nuit, zappant du combat au charnel comme seules les femmes de la génération télécommande savent le faire. Quand on dit "avec toi", c'est toujours différent, quand on n'est plus "avec toi", c'est toujours pareil. Ces sentences me mitraillaient la tête alors qu'elle faisait semblant de s'intéresser à ce que j'écrivais pour mieux se cambrer entre mes jambes, comme si j'avais connu des milliers de femmes avant elle. Mais j'en ai pensé une de plus: les généralités sont le refuge de l'homme. Elle a commencé à frotter ses fesses sur moi en haletant. Mon érection laissait présager la pire débauche mais c'est ce moment que choisirent

mon fils et ma femme pour rentrer à leur tour dans la pièce. Bien sûr, c'était aussi impoli qu'incongru. Littéralement, la débandade fut totale. Ils ouvrirent l'armoire où je cachais mes bouteilles et se mirent à boire tour à tour avec un entrain surprenant, pour une morte et un banquier je veux dire.

"Si tes visions ne nous laissent même plus baiser tranquilles..."

"Et Loque dans ton lit, c'était une vision aussi ?"

Elle est sortie en claquant la porte : elle commençait à me connaître. Gordana au-dessus a du me détester.

Ma chambre était la plus grande de la maison, avec un balcon qui donnait sur les champs. Un charmant parquet patiné par les occupants successifs. Maintenant qu'on m'accusait d'être l'usurpateur spirituel de la maison, les mâles, à l'esprit de territorialité plus poussé, jalousaient ma position. Cette situation envenimée me réconfortait, je jouissais dans toute sa plénitude de

mon attitude de dictateur intouchable. J'hésitais depuis plusieurs semaines à mettre un point final à la seule ombre au tableau : accrocher un rideau sur ma porte car ses deux vitres longilignes au verre granuleux nuisaient à ma magnanime intimité.

Une nuit de pluie battante de la fin de l'hiver, alors que je noyais une absence totale d'inspiration dans l'ivresse tout en me donnant l'air d'un roi déchu, je vis une silhouette claire passer dans l'obscurité devant ma porte. Pourtant personne dans les pièces voisines ne donnait signe d'existence. C'était un coeur de la nuit aussi endormi que ronflant (Fabio ronflait à l'usage de tous). Mais la maison craquait de partout et je n'avais sans

doute pas entendu quelqu'un se lever pour aller aux toilettes. La silhouette blanche repassa et là j'eus le temps de m'arrêter sur elle car elle se posta juste devant ma porte. Je fus étonné de constater qu'il s'agissait d'un enfant. Celui-ci s'approcha jusqu'à coller son visage, que je ne distinguais pas, tout contre la vitre bosselée de ma porte. Il appuya une main, son visage était flou mais je crus le voir sourire, lorsqu'il appuya l'autre main je distinguai dans sa petite poigne le scintillement d'un couteau. Non, en fait c'était un ciseau et cela me rassura car il y avait un rapport au bricolage. L'alcool me faisait divaguer, je déglutis, Soeurette bricolait à trois heures du matin ? L'enfant semblait plus petit qu'elle et surtout, ce détail me fit me lever lentement, il n'avait pas de cheveux. Je dirais afin de m'ennoblir que je n'ai pas osé bouger plus avant, alors que j'étais tétanisé. La boisson ne

me permettait plus de garder mon habituelle placidité en face des visions, ou alors c'était autre chose : plus je m'enfonçais dans une brume assommante, plus mes visions devaient taper cru pour m'atteindre. J'ai louché sur la bouteille quasi vide en l'insultant. L'enfant avait commencé à pianoter doucement de sa main libre sur la vitre. La peur, c'est un peu comme de se demander continuellement et sans répit pourquoi le rideau de douche est tombé tout seul dans la baignoire au milieu de la nuit, une variété arctique d'angoisse parfaite. Cet événement était important dans les étapes de mes visions car je ne parvenais plus à me distancer de ce que je voyais. Le cauchemar m'avait rejoint. L'enfant, la chose, le truc, frotta lentement sa joue contre la vitre rugueuse. J'ai soudain décidé d'agir en lui balançant ma bouteille dessus, ce qui eut pour principale conséquence un grand éclat de verre brisé et l'enfant qui s'enfuit dans l'obscurité. Le vent rabattit une bourrasque de pluie à ce moment mais je crus bien distinguer un hurlement. Au lieu de faire comme dans les films d'horreur où on ne comprend jamais pourquoi le héros veut absolument aller voir dans le grenier ce qui provoque ce bruit, j'ai sagement décidé d'aller me coucher. Mais voilà, Zoé n'était pas dans notre lit. Et ce lit vide m'effraya plus que d'aller voir où elle était passée. Peut-être parce qu'il n'était même pas défait alors qu'elle m'avait souhaité bonne nuit quelques heures plus tôt, dans un calme qui me parut tout à coup surnaturel. Un nouvel hurlement rebondit sur les murs en même temps que moi. C'était la voix de Sourette. Ou alors celle de Gaïa. En tout cas pas un adulte. La chambre de Loque donnait directement sur la cage d'escalier au même étage, mais non Zoé n'était pas dans son lit, ni Loque d'ailleurs, comme me le confirma la lumière blafarde de son ordinateur. J'ai commencé à comprendre : Zoé m'organisait une glauquerie dans le but de me ridiculiser, moi et mes visions. Elle en avait finalement parlé aux autres, des "choses bizarres" qu'elle avait vécu en ma compagnie et Barnie, assez prompte à se soumettre à l'opinion générale, avait du confirmer virulemment. Il reparlait souvent de notre passage à la frontière, pour en rire officiellement. De figée mon expression se fit hargneuse et lorsque j'entrevis mon visage dans la glace surplombant l'escalier je fus surpris de me trouver détestable. J'en avais assez bavé, on ne me la faisait pas à moi, j'avais la tête de quelqu'un sur le point de tuer, si cette tête est possible. Cette fois je reconnus Gaïa, un autre hurlement surplomba les bourrasques, provenant du salon. Pour matérialiser ma rage, je suis rentré dans la chambre de Serge : elle était vide aussi. J'avais envie d'empoigner cette

blondasse de Zoé pour la forcer à genoux à me lécher le cul. Mais à mesure que je m'approchais du salon un doute s'insinuait : avaient-ils rasé les cheveux de Soeurette juste pour la mise en scène ? Un nouvel hurlement me fit ralentir le pas : Gaïa jouait décidément bien son rôle. Soumettre des enfants à telle parodie était dégueulasse, mais il fallait s'attendre à tout de cette bande d'hallucinés notoires. Pour la forme, j'ai attrapé la hache posée à l'entrée. Son poids dans ma main me solidifia d'un cran. Gaïa se tenait au milieu du salon, raide, puis elle lança encore un hurlement à s'en arracher la trachée, mais toujours immobile : elle fixait quelque chose vers le fond du salon. Je me suis avancé derrière elle, remarquant son pyjama taché de sang. Ou alors c'était de la marmelade. J'avais de la peine à distinguer. Je me suis arrêté à un mètre derrière elle, au-delà de toute intention de la rassurer, tant ma théorie de la mise en scène se liquéfiait à chaque pas, parce que je voyais maintenant. Ils étaient tous là. La grande table des soupers communs avait été appuyée contre un mur pour libérer l'espace. Ils se tenaient en demi-cercle. Ils étaient tous nus. Je ne reconnus pas la note burlesque propre en général à mes visions, aussi morbides fussent-elles, il y avait là un relent de réalité spectrale auquel je ne pouvais rien accrocher. Gaïa hurla encore et j'eus de la peine à ne pas lui répondre en écho. Zoé était couchée au milieu du demi-cercle, Soeurette lui caressait le ventre, sa main parcourant de petits cercles rapides pour une incantation, à genoux à ses côtés, elle se retourna, tenant les ciseaux dans son autre main, elle me sourit. Sa bouche était édentée. En effet, elle était chauve. Sa grande soeur ne l'inquiétait pas, au contraire ses hurlements presque scandés participaient à la sorcellerie de l'acte. Zoé était nue aussi, elle avait les jambes écartées, et elle poussait. Des filaments noirs, tentaculaires, serpentaient d'entre ses lèvres, tentant d'écarter au maximum son sexe, s'enroulant lascivement autour de ses jambes comme des veines enflées et palpitantes. Le premier choc passé, je ressentis étrangement que ce n'était pas moi ça, que ce n'était ni moi ni ne m'appartenait. Les autres se donnèrent la main et entonnèrent un chant hindou guttural. La scène n'était pas exactement celle que mes yeux me restituaient. Je m'explique : telles des images subliminales, j'apercevais par brefs à-coups la scène véritable qui se distinguait sur un seul point : Soeurette n'était pas chauve et elle avait toutes ses dents. Une couche déchantant la réalité pour mieux me faire comprendre l'essence du moment. Le cœur du maelström à l'œuvre : la petite Soeurette. Elle se jouait de tous les habitants, y compris de l'hystérie de sa grande sœur, dans un

but qui me dépassait. Si ce n'est que Zoé était au centre de son attention. Je perçus une légère contrariété dans l'air face au calme qui me reprit malgré la corruption envoûtante enflant avec les chants graves. On m'avait voulu spectateur, non acteur, crus-je comprendre. La hache dans ma main était maintenant un petit jouet de boîte de mécano jusqu'à douze ans. Les images subliminales me restituaient parfois la vraie hache mais celle que je voyais, et sentais, était carrément ridicule. On voulait m'appréhender comme le reste de la maisonnée. Me contrôler, faire que je me déshabille et que j'aie gentiment me joindre au reste du groupe pour psalmodier leurs incantations. Les hommes étaient tous en érection et moi-même j'avais une barre de plomb entre les jambes. Ce fut l'étape de ma lutte intime la plus pénible. L'appel tentant d'une jouissance permanente, tout à la fois douce et violente. J'avais besoin de baisser mon pantalon pour sentir mon sexe dur en l'air. L'idée de cette fraîcheur paraissait déjà en soi comme un firmament de plaisirs et au-delà se dessinaient des interdits d'une extase inimaginable. C'était évident il fallait que je me déshabille, j'ai défait ma ceinture et tout de suite j'ai senti ma semence lentement parcourir mon membre, n'arrivant jamais au bout tout en avançant continuellement. Je ne crois pas que ce soit 1^e terme approprié: c'était divin. Soeurette m'encouragea d'un sourire édenté que je jugeai d'une sensualité exorbitante. Ceci jusqu'à ce que brutalement je débandasse. Le Sâdhu était rentré dans le salon :

"Tu manges trop de chocolat, Radio, ça va te faire des boutons quand tu seras grand."

Sa tarentule n'avait pas l'air contente, elle frémissait, nerveuse, l'air carrément agressive. Les chants gutturaux accompagnés des cris de Gaïa tentèrent de s'amplifier, Soeurette se désintéressa soudain de moi pour se concentrer sur les cercles au-dessus du ventre de Zoé, elle devait terminer son job urgemment. Mais Loque se détacha alors du groupe, il ne bandait plus, pour s'approcher de Gaïa et la prendre dans ses bras, chuchotant des paroles rassurantes. Une plaie béante s'était ouverte sur sa poitrine et je sus, comme pour la biche, comme polir les autres, qu'il allait bientôt mourir. Le Sâdhu s'approcha, observant la scène autour de Zoé d'un sourire évasif : "Oui Radio, il te faudra un mort pour arrêter ceci, mais ce sera un mort pour le mieux de l'équilibre général, vois-tu." Les autres ramassèrent alors leurs habits en robots et sortirent en file indienne, murmurant absurdement à chaque passage :

"Bonne nuit Radio."

A quoi le Sâdhu répondait d'un hochement entendu. Seule Soeurette s'échinait encore sur Zoé. Mais le cœur n'y était plus, les filaments sur les jambes de Zoé s'étaient liquéfiés pour former une tache sombre comme du sang sous ses fesses. Et la scène bascula en claquant : je voyais Soeurette comme je l'ai toujours vue. Loque, aussi absent que les autres, sortit pour aller coucher Gaïa endormie dans ses bras. Quelque chose avait été à l'oeuvre dès mon arrivée, une chose puissante en face d'une autre chose, je

pus le reconnaître, pas moins évoluée. Le Sâdhu posa sa main sur ma nuque comme pour me relaxer après un match de boxe et l'araignée en profita pour trotter sur mon épaule. Je croyais savoir ce que signifiait un "sifflement de haine", mais cette nuit seulement j'entendis pour la première fois toute la force de cette expression. Soeurette siffla de haine, se postant juste en face de moi à quelques mètres, les cheveux tombant bas sur son front épaissi par la rage, impossible de distinguer ses yeux. Elle avait l'air d'une caissière qu'on vient de déranger dans ses comptes de fin de journée.

"Il n'y a pas de raison valable ! C'est une enfreinte aux conventions ! Il y a des zones !"

"Et les habitants de cette maison, ils n'ont pas de zones ?"

"Je ne parlais pas des HS !", cracha-t-elle.

"Dans le ventre de cette femme, il y a MA zone."

Soeurette fut déstabilisée. Je ne savais pas du tout de quoi je parlais, mais cela semblait logique. Et elle a ronchonné :

"Je croyais qu'après la cave et la chambre de la morte on s'était mis d'accord..."

"Ce n'est pas parce que j'ai peur de cette naissance que je n'en veux pas."

"Mais enfin ! C'est vous quand même qui êtes arrivé chez MOI ! Il y a un minimum de respect face à la création des circonstances favorables qui vous ont permis de trouver refuge ICI !"

"Ne te donne pas plus de pouvoir que tu en as, petite."

Elle a jailli de derrière les rideaux, pâle et luminescente comme seule une morte peut l'être, je parle de la yogi trouvée overdosée près de la cuisine. Elle se jeta dans ma direction d'un grand bon disgracieux, avec l'idée je crois de me planter sa seringue pleine d'air profondément dans le cou. Seulement au milieu de son saut elle passa devant la cheminée et il y eut un soulèvement impressionnant de tout le plancher à cet instant, un jet de feu d'une pureté aussi blanche que carbonisante traversa la pièce, volatilissant au passage la yogi. Les fondations

centenaires vacillèrent encore une fois, c'était le dragon à la cave qui se retournait pour aller se coucher. Il avait grandi plus vite que je ne l'imaginai. Pétilante, la tarentule retourna sur l'épaule du Sâdhu qui étterna, à cause de la fumée, ricana, et sortit.

"Je suis humiliée", maugréa Soeurette.

"Ces habitants méritent plus de respect."

"Venant de votre part, ça m'étonne. Ils ne valent pas mieux."

J'ai hésité au souvenir de mon opinion méprisante des autres, avant d'asséner dans une hypocrisie sauvagement cachée :

"Vos expériences de laboratoire s'appliqueraient mieux à d'autres qu'eux. Il y a des banquiers qui auront plus d'estime pour vos choix."

J'ai eu un peu honte de penser à mon fils à ce moment. Elle a abandonné Soeurette en clopinant sur sa canne vers la porte vitrée donnant sur le jardin, sur la nuit. Soeurette s'est affaissée dans un soupir comme au milieu d'un mauvais rêve. La vieille, sèche et rabougrie, s'est encore retournée pour me fixer, yeux bleus, limpides, depuis une jeunesse immémoriale :

"Le ménage que vous faites ne restera pas impuni."

Cette sentence pompeuse fut complètement anéantie par la peine qu'elle eut à soulever la poignée rouillée de la porte. Elle pesta contre l'arthrite dans ses doigts et clopina dehors. Soeurette respirait tranquillement, Zoé avait perdu un peu de sang, mais ça n'avait pas l'air trop grave : je les ai couchées toutes les deux. Elles étaient étonnamment légères.

La période qui suivit cette nuit fut plutôt gentille. L'amnésie de mes colocataires était aussi totale que le peu de connaissance qu'ils avaient d'eux-mêmes. C'était peut-être du aussi à l'adoucissement printanier, mais je pencherais plutôt pour la théorie de la libération émotionnelle, pour ne pas parler d'envoûtement et d'exorcisme, termes chargés de trop lourdes connotations. Cette humeur gaillarde les conduisit tout naturellement à préparer un attentat. Gordana se révéla beaucoup plus bavarde qu'avant. Elle était illégale, avait travaillé au noir, puis elle avait emménagé chez un type bon genre sous-louant une pièce de son appartement, pour se rendre compte quelques semaines plus tard que le type en question était l'un des principaux responsables d'un service luttant contre l'immigration clandestine. De plus, il la harcelait sexuellement chaque soir en rentrant du sport, tout suant d'hormones frustrées et ankylosé de fierté musculaire. Puis elle changeait de sujet pour se plaindre d'avoir été battue par un gars

qu'elle avait rencontré à la sortie d'une boîte. Elle revenait sur son colocataire qu'elle avait finalement suriné, comme elle avait vu faire son grand frère durant la guerre sur un conducteur de taxi d'une autre religion. Puis elle parlait de son dégoût des religions et elle prolongeait sur sa découverte récente du dernier scandale importé de Californie : l'être humain était

en réalité entouré d'un oeuf de fibres énergétiques dont le point nodal se situait dans le dos et dont la vertu principale était de nous permettre de nous déplacer dans d'autres mondes. Elle enchaînait sur un voyage en Indes deux ans plus tôt, où un autre gars, rencontré celui-ci durant une rave en Thaïlande l'avait aussi injustement frappée. Et plus elle parlait, plus je me rendais compte que tous ces

types qui l'avaient frappée n'avaient peut-être pas eu si tort. Loque était tout le temps d'accord avec elle : il était amoureux. Nous étions huit dans le bus de Bernie. Julie répondait aux commentaires de Fabio sur le monologue de Gordana, tandis qu'à l'avant Bernie demandait à Serge coincé entre Fabio et Gordana quelle route on devait prendre pour joindre le plus rapidement le bord de mer. Zoé s'amusait avec Gaïa. J'étais étonné par la capacité de chacun à ne pas écouter l'autre. Ils étaient comme les villageois de mon village en définitive, malgré leur culture, leurs idées, leurs théories, leurs recherches personnelles, leurs idéaux et leurs quêtes, se plaignant d'une situation qu'ils avaient eux-mêmes inventées. Leur plus terrible condamnation, sans appel : il y a de la place pour tous dans leur vision du système pourri, même, et surtout, pour eux. Assis devant à côté de Bernie, par je ne sais quel miracle de l'inconscient ils me détestaient un peu moins pour me laisser cette place, j'observais la mer qui se rapprochait de nous. Soeurette était restée à la maison avec une tante de Julie qu'on avait sortie de la poche pour l'occasion : Mme Engler. La petite était fiévreuse. Julie parlait de varicelle mais ce n'était pas ça. Je ne pouvais rien pour sa fille. Du fond de mon incompréhension totale des phénomènes m'entourant, je comprenais néanmoins que les énergies passées ne pouvaient être changées, sous peine de déstabiliser encore plus l'équilibre général. La mer grandissait et son vent était tiède, nous avions ouvert les fenêtres, mon dos m'élançait sur toute la colonne depuis la nuit de l'échange, comme si j'avais soulevé un éléphant, mais chaque goulée d'embrun me raffermissait, me rajeunissait. La tension au fond de mon corps s'épanouissait vers le ciel pour ne laisser qu'un

creux de points d'interrogation. Avec leur plan, nous allions droit à la catastrophe, oubliais-je.

Je n'avais pas accordé assez d'attention à leurs objectifs qui étaient plus qu'un délire d'adolescent. Ceci je pense à cause d'une découverte ennuyante juste avant notre départ. J'étais arrivé au bout du ruban de ma machine à écrire. En soi ce n'était pas aussi dramatique puisque le modèle était toujours disponible en papeterie, par contre je fus captivé par les lettres qui s'étaient imprimées à l'envers sur le ruban, des lettres, des mots, des phrases, des paragraphes entiers à l'envers. J'eus envie d'aller voir ce qui avait été imprimé au début du ruban, autrement dit avant que je ne découvre la machine à la cave. J'ai ainsi remonté le temps phrase après phrase d'une lecture à l'envers, à la recherche de mon apparition remarquable sur ce ruban avec les mots "ma femme". Je fus d'abord consterné de voir combien souvent ces mots se répétaient. "Ma femme" ne manquait pas un paragraphe pour s'exprimer, mais je me fis la promesse d'y remédier avec le nouveau ruban. Je suis finalement arrivé au "ma femme" devant "Barnes", puis "Radio", puis "Les Rêveurs". Il y avait là un long espace vierge que je crus un moment définitif. Mais non (je remets ici les lettres dans le bon ordre, non les mots dont l'inversion me semble pertinente : "Olive'd huile'l de à mélangée lauriers de purée de 1/3 et or'd atomique essence 1/3, raffiné non brut mazout de 1/3 : dans ruban ce tremper, fait été a qui ce, suit qui texte le illuminent et Barnes.R inventent syncrétiques universelles coïncidences les que afin. créativité la de magnétique nodal le sur, x latitude et y longitude, Atlantique Océan'l de profond plus au, Sud Hémisphère, salée eau'l dans noyé d'abord ruban. Sécher Laisser." Suivait à nouveau un long espace vide puis, et c'est là que j'ai vidé ma bouteille cul sec sans pouvoir retenir un frisson, j'ai vu de nouveau le titre apparaître, puis mon pseudo, puis "ma femme" puis phrase après phrase tout le texte que j'avais tapé jusqu'alors, pour arriver net au début du ruban au dernier mot écrit récemment: "... puisque je m'étais méfié d'elle depuis le début." "Début". Fin, début, fin, début, recommencement, centre pyramidal où trônaient mon nom et le titre, début, fin, milieu, symétrie parfaite, à ceci près que tous les mots précédant mon propre texte se présentaient sur le ruban à l'endroit. Barnie me sortit de ma rêverie en me tendant les jumelles avec un sourire victorieux. On voyait se dessiner à l'horizon les falaises d'une petite île. Si on voyait les mots sur le ruban à l'endroit c'est qu'ils avaient été écrits à l'envers, lettre après lettre dans une copie inversée dont Mozart aurait été fier. Je n'ai

pas réagi, passant les jumelles à l'arrière, où tous trépignaient. Loin de leur émoi, j'arrivais à la conclusion faramineuse mais non moins inutile que ma vie, au vu des événements récents et depuis un point indéterminé dans le passé, était dirigée par mon inconscient. Personne d'autre que moi n'avait pu écrire ce texte à l'envers, "préparer" ce ruban de cette manière, personne d'autre que moi n'avait pu cacher la machine à écrire à la cave dans le seul but que je la trouve moi-même. Mon inconscient écrivait ma vie afin que je la vive ainsi. Mes visions des morts à venir n'étaient pas des visions, mais une forme subtile de souvenirs inconscients, issus d'une mémoire intimement liée aux archétypes. Et eux là autour de moi, étaient-ils les fictions de mon inconscient ? Je les ai observé un à un sortir du bus et courir joyeusement sur la plage. Que ma révélation survint à la vision de la mer me sembla aussi tout à coup curieusement préparé à l'avance. Non, eux ils étaient vrais, il me suffisait pour cela de repenser à la hargne de la vieille. Ils avaient été l'enjeu de ma première rencontre avec un "autre" véritable. Je me suis retourné vers Serge derrière préparant un canot pneumatique, il m'a souri comme depuis longtemps je ne l'avais vu : eux, les pauvres, existaient bien, existaient trop. Ils étaient les vrais inconscients.

"Un problème, le vieux ?"

Les frères Zorteil avaient décidé d'habiter sur une île déserte au large des côtes, une île qu'ils avaient racheté à coup de millions afin d'y construire un château imprenable en quelques mois, construction durant laquelle les ouvriers avaient été échangés toutes les trois semaines pour n'impliquer personne dans l'idée globale du projet. Leur vision du monde les avait averti d'une catastrophe globale et il s'agissait pour eux de survivre coûte que coûte pour voir à leurs pieds la déchéance de l'humanité s'incarner. Leur richesse, quasiment aussi imprenable que le château, ne se calculait plus, elle s'accumulait dans leur dos même à leur insu, l'argent appelant l'argent. Les frères Zorteil avaient imaginé une villa de luxe surplombant l'océan, derrière les murs prolongeant la falaise se cachaient deux piscines, des halls et des salons aussi fastueux que l'imagination capitaliste peut le permettre, c'est-à-dire une reconstruction néo-classique de délires aussi post-modernes que pharaoniques. Ils n'avaient pas compté pour leur survie dans une humanité en pleine noyade. L'ironie étant que, selon Fabio qui s'était abondamment renseigné à leur sujet, leurs actions les rendaient propriétaires de plus des trois-quarts du mazout brut arrivant en Europe et de l'ensemble quasi princier des sociétés de

diffusion et de distribution de livres. Ils possédaient donc leur propre destruction. Ils avaient racheté et revendu tout ce qui pouvait l'être sur l'ancien continent et leurs succès d'avait d'égal que leur solitude. Ils étaient jumeaux, célibataires, et si la sauvegarde de leur patrimoine génétique connaissait quelque chose de positif, c'était, selon Fabio encore, l'absence d'un rejeton capable de supporter le poids de leur empire. Malheureusement, pour compenser l'absence d'une hérédité digne de ce nom, les frères Zorteil avaient imaginé une nouvelle forme de succession royale : à leur mort, protégé par une batterie d'avocats, de notaires et d'informaticiens, le bébé qui reprendra l'ensemble de la gestion de leur empire se nommera "Zortix2". Le n°2 parce que le n°1 avait été une version test de ce programme de gestion financière, capable, grâce aux toutes dernières découvertes en matière d'intelligence artificielle, de prendre soi-même les meilleures décisions relatives à l'épanouissement éternel du patrimoine des deux milliardaires. Et il se trouvait que Zortix2 et son cortège de processeurs avaient été provisoirement stationnés sur l'île des jumeaux, octogénaires et presque aussi mourants que séniles, avant d'être déménagé "dans un lieu encore plus sûr". Certains journalistes imaginatifs parlaient ni plus ni moins de sa mise en orbite. En résumé cela signifiait aux yeux de mes colocataires que si on détruisait Zortix2 leur empire s'effondrerait comme une vermine de moins sur la surface de la planète. Dans ce but, on avait un canot pneumatique à rames, du matériel de plongée et une calculatrice miniature confectionnée par Loque pour déjouer les protections digitales du château.

"J'ai un mauvais pressentiment pour tout cela", avouai-je.

"Ouais, c'est le rôle des vieux. En attendant tu as accepté de maintenir le canot à flan de falaise le temps qu'on agisse... Barnie restera ici avec Gaïa pour nous diriger la nuit grâce aux phares du bus."

"Je pense qu'on ne peut pas faire confiance au journal qui a fait cette enquête au sujet des frères Zorteil. Je pense que vos plans s'appuient sur du vent."

"Radio, d'abord c'est pas un journal, c'est un magazine de revendications et d'action directe. On connaît personnellement le gars qui a écrit l'article. Il y est allé, lui, sur l'île..."

"Il y est allé dans sa tête", relançai-je, "c'est plein de contradictions..."

"Radio, t'a jamais eu la foi, ça je l'ai su dès le début. Maintenant je vois aussi que tu es lâche. Continue à écrire, pépère, nous on agit : c'est le principe de l'action directe et ça a toujours été notre principe."

Fabio et Loque sont arrivés et ils ont tiré le canot en direction de la marée montante. Zoé et Gaïa dansaient ensemble et leurs cheveux faisaient des flammes autour d'elles. Le ventre bombé de Zoé commençait à bien se voir, il y avait là un être rougeoyant comme le soleil au-dessus de l'horizon et je l'ai senti rayonner sur nous comme le soleil aussi, dans un terrible élan d'espoir. Gaïa courait le long des vagues alors que nous nous éloignions, nous faisant de grands signes en sautant, de grands signes qui parurent de plus en plus insignifiants. La mer était calme et ils ramaient en silence et leur action directe se sentait de plus en plus petite et puérile, cernée par l'immensité des eaux. Le crépuscule avait son mot à dire et pendant que je caressais la surface de l'eau il me vint à l'esprit que les océans recevaient et irradiaient la pensée des Hommes, qu'ils étaient notre force essentielle et notre noyade inévitable tout à la fois. J'ai souri à cette idée saugrenue mais en même temps je ne sais pourquoi j'ai repensé à l'arbre au milieu de la place du village, chez moi, émanation terrestre de l'éternité que j'effleurais maintenant des doigts, et un lien primordial que j'avais un moment deviné resta encore enfoui quelque part. Zoé à l'autre bout du canot me fixait intensément, son visage si minuscule sur le fond des vagues reflétait la pâleur du ciel se couchant, elle paraissait éternelle dans sa féminité et cruellement humaine dans sa peur. Notre silence n'était pas seulement un respect muet à la mer, mais aussi et surtout l'expression de notre peur à tous. J'eus envie d'une bouteille et je me suis senti moche.

La nuit était sur nous quand nous longeâmes la falaise de l'île des frères jumeaux. Nous arrimâmes le canot à quelques mètres d'une fissure repérée sur des cartes, Serge me jeta un regard plein de victoire. Selon le plan préparé minutieusement, il s'agissait maintenant pour d'enfiler les combinaisons et de plonger dans la faille sur quelques dizaines de mètres. Ils s'étaient tous entraînés dans le lac près de la maison, Loque avait échangé des bonbonnes pleines contre un peu d'herbe. La houle s'intensifia et les vagues s'écrasaient de plus en plus violemment autour de nous. Zoé peinait à enfiler sa combinaison et je me suis trouvé lâche. Je l'ai arrêtée d'un geste, les autres nous ont regardé, puis ont regardé Serge, il m'a donné son accord d'un geste sec. Zoé nous attendrait. Le silence qui suivit sous l'eau me paniqua complètement, j'étais convaincu que je ne pourrai pas respirer. Suspendu dans le noir, Loque devant moi se détachait des faisceaux des lampes balayant la falaise, mes oreilles sifflaient et je voulus remonter immédiatement, sur le point d'étouffer. Loque m'a pris la

tête entre les mains, il a serré, ses yeux perçant son masque droit dans les miens, puis il m'a fait signe d'inspirer profondément. Etonnamment, il avait raison, je pouvais respirer. L'air était métallique. Nous avons avancé dans la fissure.

Le ressac faisait subtilement vibrer les parois autour de nous, de sorte que ce vide paraissait presque vivant, presque vaginal. Après la panique vint une paix quasi euphorique. Pour la première fois depuis longtemps je n'ai plus pensé à ma femme ni d'ailleurs à tout lien physique à ce monde : notre silence en surface s'exprimait maintenant de nous au vide infini que le ressac loin au-dessus de nos têtes renflait dans un écho angélique. Je me suis détourné un instant des silhouettes inexistantes des autres, l'entrée de la fissure était légèrement plus claire et j'aperçus une immense ombre grise pleine d'écailles glissant, sentencieuse sur le fond absent de l'océan. Je vis aussi de petites lumières oranges au loin dans les abysses, de peu probables réverbères. Les morts. Les morts guettaient. Même ici. Peut-être, surtout ici. Etoiles brûlantes d'un feu inversé. Ces lueurs me rappelèrent l'expérience surprenante que j'avais eue juste après mon hold-up miraculeux à la banque. Tout de suite après, j'étais allé aux toilettes dans le troquet du coin. Ce genre d'endroit totalement inexistant où pourtant, par je ne sais quelle magie urinaire, on se sent infiniment unique. La porte moyenâgeuse avait éteint le brouhaha des ivrognes, elles étaient minuscules, tout juste la place de se glisser entre un lavabo centenaire et le siège sur lequel, c'était visible, avaient trôné des rois enclins à des orgies coûteuses en excréments divers. Le néon bourdonnait toujours, débordant un peu du temps alloué au précédent pisseur. L'interrupteur lumineux était juste dans mon dos mais je me suis dit que je ferai vite. J'allais donc tout naturellement baisser la braguette lorsque la lumière s'est éteinte. J'ai pivoté pour rallumer mais là dans l'obscurité totale j'eus comme un léger glapissement d'effroi. La lueur simili-sodium de l'interrupteur n'était plus juste derrière moi mais brillait maigrement dans le noir, éloignée de plus d'une dizaine de mètres : la nuit avait dilaté l'espace. Pris de vertige j'ai voulu m'appuyer contre le mur mais je suis presque tombé à la renverse. J'ai tâtonné autour de moi, il n'y avait pas plus de murs que de toilettes. La logique voulant néanmoins que je rallume je me suis dirigé prudemment, m'attendant pourquoi pas au trou béant d'un abîme sous les pieds, vers la lueur de l'interrupteur. Je restais fixé dessus vu que c'était mon seul repère. Et une silhouette est passée devant. Puis une autre, et une autre encore. Où que je fusse, il y avait du monde là-dedans. Un

monde silencieux. Qui allait bientôt se frotter à moi si je continuais à avancer. Ils étaient là avec moi, je le sus. Non, pas les envahisseurs. Les morts. J'ai remarqué que les silhouettes passant devant l'interrupteur se tenaient main dans la main. C'était une ronde. J'en étais le centre. C'était drôle en fait, parce que je me suis rendu compte que l'interrupteur, c'était moi finalement. Une lumière évanescence et orange irradiait de mon corps, mes veines bourdonnaient d'une force électrique. Et les chants graves que les morts murmuraient autour de moi s'intensifiaient à mesure que leur cercle irrationnel se resserrait. Je ne pus dire s'ils m'en voulaient, s'ils me blâmaient ou au contraire s'ils me suppliaient. J'étais leur phare incandescent. On a rallumé et le patron a qu l'air plus louche que d'habitude en me regardant. J'avais mon sexe à l'air et j'étendais les bras comme un zombie. On a fait gentiment comprendre au vieux sénile que les toilettes étaient réservées aux clients.

Loque a attrapé mon bras et m'a sorti du silence et de ses lueurs oranges.

"Bordel Radio tu foutais quoi ?", m'a poliment insulté Serge.

Nous étions au fond d'un ancien puit garni d'une échelle rouillée. Fabio terminait d'accrocher un filet dans lequel nous mîmes chacun nos affaires de plongée. Gordana et Julie devaient passer les premières : en haut il y avait un filtre qu'il fallait extraire pour se glisser sous la plaque de fonte et ouvrir aux autres, mais l'orifice était trop étroit pour les hommes, selon les calculs savants de Loque qui avait pris plaisir à mesurer le tour de poitrine des expéditionnaires. L'odeur et une substance brunâtre glissant entre les doigts nous firent pester l'un après l'autre, de puits le canal était passé au rôle d'égout. Plus nous montions, plus nous rejoignons une mixture d'urine et de merde, pas exactement une montée au ciel. Les filles passèrent sans problème, enfin si la merde maculant leurs visages n'est pas considéré comme un danger imminent, par contre la plaque de plusieurs dizaines de kilos, bien que décadencée, causa quelques soucis. Gordana venait de se retourner un ongle, cri trop longtemps répercuté, et Jolie nous chuchota depuis l'autre côté que ça ne bougeait pas, que la rouille ou la merde devaient etc. etc. Toutes les lampes de poche se tournèrent vers moi. Par la force des événements, j'étais le seul dont le tour de poitrine n'avait pas été mesuré. Il y a donc un avantage en ce monde à être en forme de baguette magique à 70 ans, irritable et maigrichon comme un marin épuisé par trop de tempêtes invisibles. Je leur ai souri en passant à côté d'eux sur l'échelle, je crois que c'était un sourire d'infinie

supériorité. Le visage maculé de merde, il faut souligner la prouesse. J'ai réussi à passer l'angle droit bourbeux et à trois la plaque a bougé assez pour que Serge puisse y glisser un pied de biche. Nous étions dans le local des citernes. Les filles devaient rester sur place, surveiller notre unique échappatoire. Loque a utilisé un innocent trousseau de clés pour nous faire passer de pièce en pièce. Les corridors et les locaux techniques étaient aussi nombreux que dans une centrale nucléaire. Fabio tenait le plan, Serge, armé de son pied de biche, terminait la file. Ils avaient l'habitude de se retrouver dans ce genre de situation les trois, leurs gestes souples, leur communication silencieuse, leur paralysie synchrone au moindre bruit suspect en dehors des vibrations de la chaudière, commando d'idéalistes dont toute la force d'existence tenait à ce genre de moment. Et puis quelques marches, une porte blindée vite mise à bas par l'armée cliquetante de Loque, nous nous sommes trouvés dans la vie intime des milliardaires jumeaux. Notre sensation commune d'excellence originale et subversive fut anéantie par la clarté et l'immensité immaculée des lieux. Les murs étaient de porcelaine, aux plafonds à dix mètres environ des fresques pastels montraient des nuées d'angelots, au sol du marbre blanc. Le dépouillement des décors n'avait d'égal que la majesté qui en émanait. Aucun salmigondis, aucune fioriture, aucun débordement, tout était net et droit comme dans un musée d'avant-garde fatigué d'exposer. Nos combinaisons collaient ridiculement au sol pour nous rappeler que nous n'avions rien à faire ici. De titaniques parois au verre opaque s'éclaircèrent lorsque Loque les effleura, elles coulissèrent en silence, révélant un salon dont la baie vitrée donnait sur le large depuis le sommet de la falaise. L'océan nous parut lointain et anecdotique. Nous n'étions pas censés faire ce tour du propriétaire, mais la curiosité n'est-ce pas ? Dans une autre partie du salon, dont les portées défiaient l'architectonique, une piscine jaillissait de la nuit au-dehors sous une paroi vitrée pour s'étaler jusqu'à nos pieds, blancheur irradiée de pureté par un faisceau sous-marin, presque tentante. Il y avait les coups inoffensifs du vent, il y avait nous, muets devant cet expressionnisme au service d'une mégalomanie d'imitation du paradis.

Les milliardaires, allergiques à l'idée d'être épiés, avaient exclu les systèmes de surveillance de toutes les zones privées. Bien sûr, pour compenser fastueusement, le pourtour de l'île en était truffé. Loque avait parié sur leur négligence en matière de caméra infrarouge en accostant par le large. Dans le hall en forme d'octogone, un escalier

taillé à même la falaise, polie pour l'occasion, amenait vers des étages qui menaçaient d'être encore plus somptueux. Il y avait sur un mur une immense polygraphie des frères jumeaux en train de serrer la main à un quelconque dignitaire politique, en arrière-plan la Joconde qu'ils venaient d'acquérir secrètement : l'original était quelque part sur cette île. Cependant, alors que les autres tergiversaient je ne sais où, un autre détail exclusif attira mon attention. La noire empreinte d'une main sur le mur en porcelaine. Comme si un sympathisant de l'art brut s'était perdu dans ce blockhaus futuriste. Evidemment, l'un de nous s'était appuyé là de sa main pleine de merde. Il était par ailleurs intéressant de remarquer que nous ramenions la merde issue de l'embonpoint jumelé des milliardaires dans ce sanctuaire de l'épure, sorte d'accomplissement scatophile de leur richesse. J'ai dérangé Fabio sur le point de monter à la suite des autres pour lui indiquer ma découverte : il n'a pas eu l'air d'apprécier, haussant les épaules il a poursuivi. Il n'avait rien vu. Cette main était là pour moi uniquement. Pris d'un accès de propreté, je suis allié gratter. Certes, cette substance vient du corps mais elle est autrement plus symbolique, ce n'était pas de la merde mais du sang séché. L'empreinte était immense pour une main d'homme : voici la marque véritable de la force des jumeaux, leur profonde signature. La Main Noire. Cette idée a fusé dans mon esprit lorsque j'ai posé ma main contre la paume de ce titan. Ce lieu était sans doute sous haute protection, mais les gadgets n'avaient rien à voir là-dedans. Si nous étions arrivés aussi loin dans notre objectif, ce n'était pas grâce à la prudence de mon trio de spécialistes mais parce que, plus simplement, je les accompagnais. J'étais à la fois le plus visible, le plus dangereux, à la fois le plus invisible, pour ce qui régissait cette forteresse, un pion nodal totalement égaré mais autant imprévu. J'étais de trop, ou de pas assez, c'est selon. Mais quel hasard m'avait si subtilement caché ? J'ai repensé aux écailles longeant la falaise au moment de la plongée : Zebdar mon dragon, ce vieux pote, aurait voulu m'aider jusqu'ici, mais il n'avait pu aller plus loin, et ceci non à cause de l'étroitesse de la faille. J'eus ce ricanement sec que j'adressais généralement à mon fils au téléphone : la merde : la merde des milliardaires : voilà un sortilège tout-puissant : s'enduire de la merde de son ennemi. Disons que je ne l'avais pas lu dans un grimoire, mais je le sentais ainsi, et l'odeur en était, il faut dire, assez forte. Comme quoi la richesse n'arrangera jamais ce souci, vague perspective d'éternelle misère : sauf peut-être par une improbable cryogénisation. J'étais donc littéralement caché par les matières fécales de mes adversaires (il est vrai que l'humiliation est

un phénomène apaisant pour qui l'observe, par le passé mes élèves en avaient fait les frais), cet inaudible secret réveilla néanmoins ma douleur dans le dos. L'objectif politico-économique de déstabiliser l'une des principales fortunes mondiales s'en trouvait sensiblement décalé. Les circonstances, à défaut de parler d'autre chose, me mettaient encore au premier plan malgré moi.

"Pssst hey !"

Je les ai rejoint, momentanément en mode robot. Furibondes, leurs trois paires d'yeux, puis nous avons longé un corridor dont la baie vitrée donnait sur la falaise à pic. Sur chaque pan vitré une main roussâtre était imprimée, parfois elle sanguinolait encore, de minces filets imbibant le tapis presque mousseux à force d'être épais. Il y avait forcément quelque chose de louche à vouloir être aussi transparent en face de la majesté de l'océan. Mes compagnons ne voyaient rien. Nous nous arrêtâmes devant une porte discrète sur laquelle était imprimé en guise de logo les silhouettes rebondies dos à dos des jumeaux, un peu comme deux Hitchcock, "zone restreinte". Loque a sorti sa petite calculatrice. Fabio a fixé Serge, déglutissant :

"Là, les systèmes de surveillance commencent."

Je n'ai pas pu me retenir :

"Les systèmes de surveillance ont depuis longtemps commencé."

Fabio m'a quasiment ignoré, Serge me fixait, j'ai essayé d'exprimer tout le danger imminent que je ressentais :

"On est dans la merde depuis le début."

C'était littéral à défaut d'être métaphorique. Il a pouffé en indiquant ma combinaison toute encroûtée de matières fécales à moitié sèches, puis en me montrant les leurs :

"On en a profité avant pour patauger dans leur piscine, histoire de signer notre passage, pendant que tu étudiais la texture de leur porcelaine."

Les cons. Ils étaient propres. Ils étaient aussi éclatants qu'un phare hurlant "nous sommes là, nous sommes là, regardez-nous !" Je ne sais pourquoi je perçus comme une double erreur celle de se nettoyer et celle d'avoir invoqué l'eau dans ce but : l'eau de ce lieu était maudite. La symbolique de ce geste n'allait pas du tout dans le sens que Serge imaginait. Devant ce qu'il prit comme mon ébahissement alors que c'était de la terreur pure, Serge ajouta sereinement :

"Flippe pas Radio, il n'y a personne dans cette baraque. Tout est artificiel et l'artificiel, Loque, il connaît. Pour ce qui est des Zorteil, ils

s'endorment pile à 21h00 depuis vingt ans, et on va pas réveiller les vieilles pédales qui dorment."

Serge était convaincu que les frères étaient homosexuels, parce que cela cadrerait mieux dans sa conception d'un monde dominé par des jumeaux "s'entreculant". Nous n'avions aucune arme, partant du principe que notre action n'était pas celle de la violence physique mais celle de la violence éthique; si à 22h30 pile nous n'étions pas de retour en bas, les filles remballeraient tout sans un mot. Une arme ?, me suis-je répété, une arme ? Quelle arme a donc de la force dans cet endroit surplombant autant le monde par sa richesse que par les manigances souterraines qui l'y ont mené ? Un déclic, Loque avait défait un code de plus. La porte s'est écartée dans un souffle de sas pour ne pas dire sarcophage. D'éclatante et brutale la lumière devint tamisée. Nous avons tous les quatre enfoncé des masques sur la tête, piètre anonymat. Dans un coin un œil électronique s'anima, diode rouge clignotant soudain d'une attention toute spéciale. Loque sortit d'une poche en bandoulière un autre gadget brouillant les senseurs de mouvement des caméras, avais-je surpris un soir dans une discussion à la maison. Une autre main tatouait un mur veiné de Carrare sous un Bacon à dix millions de dollars. Les mouvements de leurs corps étaient peut-être brouillés, mais depuis combien de temps les mouvements de leurs esprits excités avaient-ils sonné l'alerte ? Trop de calme, beaucoup trop de calme,

pour comparer banalement, pas comme avant la tempête, mais comme au centre du cyclone. Je ressentais d'étranges picotements au bout des doigts lorsque je me rendis compte que je ne respirais plus depuis au moins une minute. Plusieurs salles transparentes se succédaient vomissant des techniques insondables, seul Loque sifflait de temps en temps pour marquer sa stupéfaction devant cet étalage de dernier cri. Rentrer dans la salle labellée "Zortex2" mit un peu plus de temps, obligeant Loque à utiliser une seconde calculatrice, plus volumineuse. Il tiqua à plusieurs reprises, à travers le bas sur sa tête je remarquai de grosses perles de sueur. Il secoua la tête puis finalement tout s'éclaircit : les néons de trois salles s'enclenchèrent en même temps, une alarme stridente me brisa le cœur durant un quart de seconde avant de s'éteindre brutalement; Loque a grimacé en anglais :

"Got it. Done it."

L'effort l'avait remis dans sa langue maternelle, si les langages de programmation en sont une. J'ai remarqué une porte de verre opaque tout au fond : "Salons privés". Fabio retourna à l'entrée principale

pour surveiller, Serge tripotait quelques papiers en souriant d'un air magnanime, Loque sortit une disquette avec une tête de mort imprimée. J'étais hypnotisé par la porte du fond. Ça se passait par là-bas et c'est maintenant que ça allait mal tourner.

Serge fut pris de convulsions, il toussa d'abord puis il vomit de longs jets de bile, tombant à genoux, Fabio à l'entrée hurla en s'achevant dans quelques gargouillis peu humains, Loque voulut aider Serge mais je l'ai retenu fermement. Il a cherché à se dégager mais ma main n'était plus vraiment la mienne : force décuplée, regard péremptoire :

"Continue ce que tu as à faire."

Il m'a observé un instant, ahuri, je sais bien que ce n'était plus moi mais mon fils qu'il voyait, comme il arrivait parfois à Zoé. J'ai essayé de mettre autant de douceur et de franchise possible dans mes yeux et il a paru rassuré. Sur son flanc déchirant sa combinaison je voyais le plaie qui allait bientôt le tuer et qui n'existait pas encore. Je lui ai fait comprendre qu'il fallait se dépêcher et que désormais c'est moi qui arrangerait les choses. Autant de compassion pour lui alors que moi-même, pour changer, je n'avais strictement aucune idée de ce que je devais faire. Il m'a néanmoins obéi, pianotant nerveusement sur un ordinateur central. Les néons se sont éteints pour être remplacés par une lumière sous-marine de sécurité.

"Putain c'est pas vrai, y'a une double hélice de codages dans le code de surface", Loque a grogné sans se faire comprendre.

"Ça va prendre beaucoup de temps ?"

Il a montré environ cinq doigts. Des aimants bougent sous la table, tous nos actes sont de métal, ils brillent sous le soleil ou ils rouillent peu importe car les aimants sous la table font bouger ces actes de métal alors que je vois ces aimants, et non seulement je les vois, je peux aussi les faire bouger, du coup je bouge les actes, les miens propres comme ceux des autres, et si je bouge les actes, je bouge aussi l'esprit ou l'essence qui les apporte, et si je bouge cet esprit je fends la table pour voir la première couche inventant notre réalité. La première couche, mais il y en a d'autres, plus enfouies. Les frères jumeaux et leur impact sur les rejetons humains font partie seulement de cette première couche. Ils maîtrisent l'Art des Aimants, dont dépendent essentiellement les flux monétaires. Toutes les vitres ont explosé ensemble alors que Loque tapait sur "Enter", un débris spécialement acéré pour lui s'est planté dans sa poitrine, au niveau du Christ. En accord avec des couches plus profondes, mon dos a décidé d'arrêter de me faire mal à ce moment. L'araignée et son Sâdhu étaient prostrés

dans un coin près d'une série d'armoires techniques dont les diodes s'affolaient à juste titre. Le Sâdhu m'a jeté un sourire impuissant, dépassé par l'épreuve qui m'attendait. Je le savais : il ne pouvait rien faire dans un ménage à trois, parce qu'il était le quatrième : il y avait les jumeaux et moi, et c'était notre prise de tête à nous seuls. Les pointes de verre ont filé comme si je n'avais pas été là. J'étais invisible aux "yeux" des agressés, merde oblige. Serge recroquevillé par terre a évité l'estocade. Loque s'est retourné vers moi, le visage constellé de débris de verre plantés dans la chair, il a réussi à me dire : "J'en ai marre", avant de s'écrouler. Je n'étais sûr de rien mais je sentais une enveloppe autour de mon corps crânant de fermeté. Ici, j'allais devoir faire appel à des couches plus lointaines encore, si j'en avais la possibilité. De l'autre côté de la porte marquée "Salons privés", une immense statue dorée se penchait vers moi en signe de complicité, dans sa main une pyramide avec au sommet un œil globuleux, au milieu d'une pièce circulaire s'ouvrant plus loin sur une chambre à coucher où le lit, à la mesure du reste, trônait en face d'une vue plongeant sur les vagues rongant la falaise. La Main Noire était partout, bosselant même le tapis rouge vif, les empreintes de sang séché agrippées à des dorures infâmes à force d'être abondantes : pour contrebalancer la simplicité du reste de la demeure, dans cette pièce tout croulait sous un kitsch de fastetés extravagantes. Les jumeaux faisaient la pair couchés dans leur lit-château dont le baldaquin aurait pu servir de tente à une famille nombreuse de banlieue. L'un deux s'est levé pour enfiler ses pantoufles. L'autre l'a imité. Ils avaient l'air surpris de voir un type plein de merde dans leur chambre.

"Tu m'avais dit qu'ils étaient trois !", l'un a grogné.

"Et tu ne m'as pas contredit...", l'autre a grogné.

"Alors c'est qui celui-là ?"

"C'est l'imprévu. On nous a toujours dit de se méfier des imprévus."

De les entendre était un peu comme d'entendre un vieillard se parler tout seul. Ils ont enfilé leur robe de chambre simultanément, l'air biennuyé.

"Les imprévus, ça fait partie des marges. Les marges, ça se calcule, mais celui-là est merdique comme imprévu."

"Qu'avez-vous à dire pour vous disculper ? Vous êtes dans un lieu privé, en totale infraction avec la loi !"

"Je suis venu rétablir un équilibre que la loi ne saurait rétablir", ai-je confié timidement.

Leur bi-regard s'est bi-concentré sur moi, à peine intrigués, ils avaient juste envie que je n'existe pas. Et il faut avouer que j'ai commencé à disparaître. C'est-à-dire que les empreintes de sang répandues partout ont décidé de grimper le long de mes jambes, tels d'ennuyeux insectes à la chitine croûteuse.

"C'est un lézard."

"Oui, on en a écrasé plein, des prétendants comme lui", l'autre a confirmé.

Et ils ont lentement souri, des lèvres un peu naïves, des visages fades fatigués de devoir répéter x fois la même chose, presque banalement confiants dans l'émanation sous-jacente qui avait construit leur domination, et c'était mauvais signe ai-je pensé. Les croûtes de sang me soudèrent au sol, cisillèrent ma peau à travers la combinaison, la pression de ces mains démultipliées augmenta à mesure qu'elles montaient pour étreindre ma gorge, suffocantes, paralysantes, et en même temps douces comme des caresses tentantes. Un si grand désir d'en finir est tentant. La mort est si reposante qu'elle donnerait envie d'être vécue. Et puis en me rendant compte que j'allais mourir j'en ai ri précisément; c'était donc tout ce que leurs bi-quatre-vingt ans de vies leur avaient appris en face d'un danger imminent ? Ils avaient du pianoter sur toutes les subtilités matérielles de l'âme pour arriver là, simuler, amadouer, balancer, enfreindre, échanger, subtilités matérielles de l'âme : grimper sur les briques du pouvoir en profitant du fait que chacun désire le bâtir pour soi-même. Alors pourquoi pas aussi pour des frères jumeaux ? Les petites étoiles oranges envahissaient le ciel sur l'océan. Les morts, mes morts, me rejoignaient enfin. Il y a eu au loin une gigantesque écume blanche lorsque le dragon satisfait de me voir prendre mon élan a jailli hors de la mer. Le Sâdhu et l'araignée étaient assis sur son dos, ils avaient l'air de follement s'amuser, le Sâdhu toujours empreint de cette sérénité si ambiguë. Loque mort a tapoté sur mon dos, la biche des bois d'antan a bondi à travers la chambre à coucher, et le médecin de l'asile a enfoncé une seringue dans mon épaule, sachant très bien ce qu'il avait à faire. Loque m'a confié de son ton blême :

"Nous connaissons des potions que les vivants et la matière ne peuvent traverser."

Pour me rassurer sans doute. Je brillais un peu comme un réverbère de zone louche mais vierge. Les croûtes sanguinolentes des mains fondaient sur ma combinaison. L'un des jumeaux s'est approché d'un air complètement offusqué. J'ai hasardé :

"La Main Noire est profonde, mais entre vous deux elle est plutôt grise, comme un beurre qui a trop longtemps pourri."

Partout les mains se résorbaient, des scorpions peu enclin à se battre et fuyant dans leurs trous. L'énergie a basculé : les morts ne connaissent pas l'influence du pouvoir, ils errent dans des couches plus proches de la vase essentielle : la mathématique de la pensée joue avec l'argent comme avec l'amour.

"Mais alors c'est avec lui que tu as TOUT manigancé !"

Le frère proche de moi s'est soudain retourné vers son jumeau, avec la vitalité d'une force qui n'appartenait plus à son âge.

"De quoi tu parles enfin ?"

"Tu as tout préparé, c'est avec lui que tu baisses dans tes chambres roses, c'est à cause de lui que tu veux détruire mon grand œuvre !"

"TON grand œuvre ? Mon pauvre, tu n'as été que le pantin de ce que j'ai découvert dans l'Art des Aimants. TON grand œuvre ? C'est à MOI qu'appartient tout ce qui t'entoure, à moi seul !"

Ils se sont empoignés, dangereusement pour des plus vieux que moi. Je percevais en blanc sur noir du fond de ma lumière orange qu'ils se convoitaient mutuellement. La rongearde du pouvoir.

"Mais je n'ai jamais rien eu avec lui, crétin !", l'autre a encore soufflé.

"Tu m'as baisé, tu m'as baisé", l'un s'est contenté.

Je ne faisais plus trop la différence entre les deux, entité bicéphale causant cul parce que c'est le seul rapport que le corps a trouvé avec le pouvoir. Ils s'étouffaient ensemble comme ensemble ils avaient voulu m'étouffer. Loque est devenu une pépite orange comme les autres, le médecin m'a tapoté le bras en me pansant distraitement et en devenant translucide avant de s'effiloche, la biche a essayé de brouter la moquette puis de dégoûter elle est passée à travers la baie pour s'évaporer à la recherche d'un champ de nuages. Serge cramponné à son ventre s'est traîné à mes côtés pour constater sans scrupules que les frères Zorteil étaient bleus à mes pieds, morts comme seule l'absolue ignorance de la vie sait l'être. Dans la salle informatique les processeurs paniquaient à mesure que l'œuvre posthume de Loque faisait son effet. A l'entrée de la zone restreinte Fabio s'est relevé péniblement en nous voyant, je soutenais Serge plié par une chiasse artificielle qui peinait à disparaître, Fabio était aussi pâle que les murs de porcelaine :

"Putain, j'ai vu des fantômes."

Sans commentaire possible, nous avons entendu le bourdonnement d'un hélicoptère approchant de l'héliport annexé naturellement à la

forteresse. Les systèmes de sécurité avaient contacté une escouade privée au service des milliardaires : la matière appelle au secours la matière dans un automatisme presque éjaculatoire. Clopinant le long des murs immaculés, nous avons fui ensemble vers notre destin. Les égouts. Gordana et Julie avaient été très pros : les affaires étaient prêtes et nous nous sommes enfoncés sous l'eau alors que les pointes innocentes des lasers de fusil d'assaut virevoltaient dans les caves à notre recherche. Zoé paniquait en silence dans la houle quand nous avons jailli dans le canoë. Le retour vers la côte a été épuisant, tant il était surprenant que mes muscles dussent encore travaillé après tant d'effort. Sur la plage devant les grands phares, Gaïa dansait encore. Barnie avait fumé toute une plantation d'herbe, il gisait près d'un feu peu professionnel en faisant semblant d'être éveillé aux rythmes d'une radio pour passer le temps. Gaïa nous a jeté dans un grand rire de sable tiède :

"C'est super ici ! On reste la nuit ?!"

L'innocence sous les étoiles est bénie.

Mais le retour ne fut pas réconfortant. La Main Noire possède une manière de jouer avec les accidents de la vie parfois subtile, malgré ma prétention à comprendre désormais ce qui se passait je n'ai rien vu arriver. Il s'agit en fait d'un équilibre presque automatique qui doit être maintenu, pour qui et dans quel but je ne pouvais encore le dire, tant le monde paraissait déjà complètement déséquilibré. La Main Noire elle-même n'a pas intérêt que le tout soit déséquilibré, car sinon son propre sort serait remis en cause. Elle recherche simplement un équilibre en sa faveur : j'ai repensé tout le long du voyage de retour à cette pyramide d'or massif au creux de la paume de la statue, à l'entrée de la chambre à coucher des frères Zorteil, cette petite pyramide avec son œil globuleux au sommet, irradiant un je ne sais quoi d'intouchable et d'irritant. Voilà sans doute la forme d'équilibre que la Main Noire recherche. En ce sens les frères Zorteil incarnaient un sommet auquel il avait été imprudent de toucher. Serge ne disait rien mais au volant il me jetait fréquemment des coups d'œil mauvais. Il sentait que quelque chose ne tournait pas rond, au-delà des événements de cette nuit. Gaïa dormait dans les bras de Barnie, le reste du bus, pensant à Loque, était mort.

"Je ne sais pas ce qui s'est passé là-dedans, Radio, mais on voulait pas de ça, on voulait agresser physiquement personne."

"Si je ne m'abuse, ce sont eux qui ont commencé en faisant tout exploser autour de nous."

"Un accident. Loque a du oublier un système de sécurité."

"Et ta chiasse soudaine faisait aussi partie du système de sécurité? Sans parler de Fabio : il n'ose même pas nous dire ce qu'il a vu..."

Fabio fumait pétard après pétard maintenant, il était ailleurs, ça semblait reposant.

"Mais Loque, Loque bordel... C'est pas possible..."

Jointures blanches sur le volant, le bus a accéléré autant que possible sur l'autoroute déserte. J'avais envie de lui répondre que la mort de Loque ne serait hélas pas encore suffisante face à l'affront perpétré sur l'île, mais pour eux il ne s'agissait que de malchance et d'injustice; sauf pour Serge peut-être, Serge avait vu les jumeaux étouffés à mes pieds la langue pendante :

"Alors tu les connaissais hein ?"

"Jamais entendu parler d'eux", ai-je tombé des nues.

"Bordel Radio, d'où tu sors en fait ? Tu causes pas beaucoup, tu viens soi-disant d'un village paumé où t'as passé toute ta vie, tu peux pas parler pour "nous protéger", t'as les flics au cul et Zoé était ta voisine et c'est comme ça que vous vous êtes rencontré parce que son mari a pétié les plombs en butant son médecin traitant... Entre deux tu causes copain copain avec deux milliardaires internationaux. Finalement, je me rends compte que ton histoire c'est du gros délire. Tu te fous de nous royalement : on est des asticots pour toi, tu trifouilles dedans et quand t'en auras marre tu mettras le feu au bocal hein ?"

Nous approchions du chemin menant à la maison et notre discussion savante s'est arrêtée là. J'avais déjà remarqué depuis la sortie de l'autoroute, irisant les arbres centenaires devant les champs, un halo incandescent et peu encourageant. Au détour du chemin, à la place de la maison des flammes de dix mètres embrasaient le ciel nocturne. Ebloui, le bus a stoppé net, notre groupe s'est déversé dehors. Un camion de pompiers tout à fait disproportionné essayait sans succès d'arroser l'incendie, plusieurs véhicules de police secouaient la tête aussi incrédules qu'épatés et la tante de Julie pleurait dans les bras d'un chef pompier tout rutilant de chromes, il avait l'air d'un gladiateur. Le brasier grillait mon visage à plus de trente mètres dans un vacarme chuintant, explosant, s'écroulant pour s'élever plus haut, assourdissant. La Main Noire, ai-je murmuré, elle était venue prendre son du, ou plutôt, faute de pouvoir lui résister, nonobstant toute logique mon

dragon avait pris l'initiative de tout cramer : mieux avait valu de brûler que de donner la maison à un mal qui en aurait fait quelque chose d'encore plus visqueux dans le dos des habitants. L'échec n'était donc pas complet. J'ai cherché le ciel rougi et vu au loin près d'un nuage le dragon volant comme s'il haussait les épaules. Il m'avait prévenu pourtant, qu'un jour cela devrait arriver. On m'a bousculé si violemment que je suis tombé à terre.

"Tout ça c'est de sa faute à lui !!! C'est lui qui a tout manigancé! Depuis qu'il est arrivé il n'attendait que ça ! Il nous apporté la merde depuis le début !"

Fabio, hypnotisé par les flammes, était incapable de le retenir, les filles ne savaient pas trop comment réagir, Serge m'a saisi au collet et soulevé, sa tête a reculé d'un cran puis son front a frappé le mien sèchement, je me suis encore écroulé, du sang giclant du nez, une cloche de plomb secouant ma tête. Ça s'appelle un coup de boule mais ça ressemble plus à un jeu de quilles, surtout lorsqu'on est la quille. Serge n'avait pas complètement tord : depuis mon arrivée j'avais changé leur vie tranquille et subversive en un potager radioactif. J'étais le communément fouteur de merde. A priori. La rage m'a envahi. Sans moi il seraient les jouets d'une sorcière au travers de Soeurette, sans moi ils auraient tous crevés chez les frères Zortel, sans moi leur communauté aurait passé d'intentions pures à manigances noirâtres, un truc à faire pâlir d'envie un pédophile pour la une des journaux. Malgré la cloche me craquant la tête je me suis relevé, un pompier paumé et un flic essayaient de contenir Serge, il s'est libéré et a voulu encore me prendre au collet. Les flammes brillaient dans ses yeux parce que ses yeux ne lui appartenaient plus, son visage oscillant d'ombres devant l'incendie. J'ai attrapé ses poignets et l'ai forcé à me relâcher.

"Pauvre crétin, sans moi tu ne serais même pas capable d'avoir mal en ce moment."

Personne n'a entendu cela, lui l'a cru.

"Sans moi tu rôtirais des plans destinés à te perdre et eux tous."

Personne n'a entendu cela, lui a reculé.

"Sans moi l'énergie même qui motive tes désirs serait pourrie."

Personne n'a entendu cela, lui a vu quelqu'un d'autre à ma place. Les êtres humains sont concentrés dans leurs vies et ils jugent ce qui leur est soumis à travers ce concentré comme si un jus de pomme n'avait pas de conservatifs. Je l'ai attrapé à la gorge d'une main éclair et l'ai soulevé de quelques centimètres irréels.

"Dans mes affaires, tu n'es pas un asticot, tu es une graine, mais en ce qui te concerne je dirais que tu es la graine d'un gland !"

Ahurissant, je l'ai projeté trois mètres plus loin comme l'enfant qu'il était. Il s'est effondré contre la roue du camion, reculant encore devant moi autant que possible, sa tête contre le chrome lustré de la jante reflétant la misère enflammée de son univers. Les autres ne comprenaient plus, sauf Zoé. Elle m'observait souriante, son regard étincelait d'une flamme qui n'avait rien à envier au brasier : elle voyait l'homme qui l'avait violemment enfantée dans ma cuisine et je l'ai entrevu dans un reflet sur la vitre d'une voiture de police : je n'étais pas moi, j'étais mon fils décuplé par moi. A mon tour de l'attraper, Serge a gesticulé vainement alors que je le faisais jaillir de sa posture effondrée, cette fois plusieurs flics approchaient pour nous séparer, soulevé aussi haut que le rétroviseur poli par les flammes :

"Serge, écoute bien, tu es TOUT pour moi. Mais tu ne peux RIEN comprendre."

Un amalgame confus de policiers et de pompiers nous a séparé, apprenant aux spectateurs qui passèrent d'un ahurissement à l'autre que Soeurette avait été prise dans les flammes. La tante de Julie est intervenue parmi eux en se tordant de larmes comme une Iranienne après un tremblement de terre. Soeurette était brûlante de fièvre et elle avait décidé de l'amener à l'hôpital. Elle était allée téléphoner aux urgences lorsque les flammes avaient scié l'escalier. Julie a commencé à hurler à n'en plus finir dans la nuit violée par l'incendie. Gordana, Fabio, Barnie, Gaïa restaient figés outre mesure. Soeurette. La petite fille rigolote, la petite, la toute petite. Mais je percevais que sa fièvre montante avait été un coup de semonce, que malgré mon invocation la vielle était revenue avec un soutien d'autant plus puissant que la Main Noire cherchait à rétablir son équilibre. La fièvre, c'était le feu, le feu, c'était notre punition. Les autres se taisaient parce que parfois on ne comprend rien mais on sent tout.

Loque nous manquait à tous, il aurait sans doute pu d'un grand coup de clavier effacer toute notre misère et la misère du monde au-delà. Zoé était ailleurs, elle m'observait toujours parmi des policiers posant des questions déplacées et son visage possédait quelque chose de plus que de l'intensité, le ventre débordant de son T-shirt trop serré, elle était consciente de détenir une clé que sans le savoir j'avais partagé avec elle. Une clé moulée justement dans le but que tout ceci ne se reproduise plus jamais. Elle m'observait comme une femme dont l'amour déborde du corps de son amant, comme seul un rêve le peut.

La foule de l'ordre général, policiers, pompiers, ambulanciers, a consciencieusement dissout l'union entre mes subversifs, nous enveloppant de couvertures à l'américaine, intervenant pour le moindre pet, proposant des soutiens psychologiques etc. Soeurette était morte, Loque était mort, notre vie était morte. Par hasard, la tante de Julie secouée de lamentations m'a proposé de venir habiter dans une ferme loin de tout pour oublier. Au regard de Zoé, j'ai su que ce serait notre prochaine étape. Serge à mes pieds éloignés par les sauveteurs pleurait. Il pleurait comme un enfant auquel on a enlevé son plus grand jouet : sa liberté.

La ferme se situait dans les alpages et la neige disparaissait tout juste lorsque nous commençâmes à prendre nos aises. Julie était là aussi avec sa fille, les autres avaient été enregistrés dans le téléphone portable de Zoé et leurs destins éparpillés demeurait silencieux au fil des semaines. J'ai essayé durant quelques temps d'éviter la bouteille, non par acquis de conscience mais parce qu'il était encombrant de parcourir les cinq kilomètres qui nous séparaient du village le plus proche juste pour du vin. On a beau dire mais le grand bol d'air de mes promenades quotidiennes étirées par la vision des cimes frétilant sous les immenses vapeurs de neige là-bas, près du ciel printanier, ne remplaçaient pas une nuit d'ivresse lorsque je m'attablais devant la machine à écrire. Tout cela était transparent, clair, montagnard, mais vide; j'avais besoin d'un autre type de vigueur pour être inspiré. J'appréciais seulement la miniaturisation des villes à mes pieds au fond des vallées : je me sentais certainement plus proche du destin des Hommes que de celui des glaciers. C'est à cette époque que, désœuvré par tant de splendeurs, j'étais descendu dans la vallée pour aller appeler mon fils d'une cabine téléphonique. Ni Zoé ni moi n'oublions que nous étions toujours recherchés, quelque part, pour meurtre. J'ai appris la mort de mon cher arbre au milieu de la place, j'ai appris la vente de ma maison, non sans y être tout à fait indifférent, j'ai appris l'étrange stérilité qui avait frappé beaucoup des femmes de mon village. Mon fils était volubile, il avait l'air de trouver excitant que son père fût pourchassé par la police, sans doute par contraste avec sa vie d'une routine écrasante. Il raccrocha en gesticulant : "Tout ceci reste entre nous bien sûr", comme dans les films d'espionnage. Mon fils était vraiment con, donc. Il me vint à l'esprit sur le chemin de retour que je l'avais appelé uniquement pour me connecter à la seule chose que nous avions partagé, ma femme et moi. Car enfin mon livre parlait

de ma femme et je n'arrivais pas à aligner une phrase sans penser à Soeurette. C'est en pensant à elle d'ailleurs qu'un jour je suis retourné avec quelques litres de vinasse bon marché. Ça a été le déclic, je me suis remis à frapper sur ma machine sans vergogne, oublieux des cimes éternelle comme des prés gras. J'avais eu un blocage, complexé par mon intelligence trop supérieure pensais-je dans un élan qui celui-là par contre, me venait tout droit de l'ébouriffant orgueil des crêtes rosies par le soleil chaque soir. Ma femme revint donc maugréer appuyée contre la table nuit après nuit, près de la bouteille, et je n'avais qu'à coucher sur le papier ses plaintes et ses ritournelles de la raison, à défaut de la coucher elle durant ma vie à ses côtés (et non l'inverse, nuance). Plus j'avancais, plus "Les Rêveurs" devenait un livre sur un type désespéré d'aimer. Il cherche absolument à construire un rêve d'amour, même pas pour être heureux, même pas pour être malheureux, juste pour l'amour, pour savoir ce que c'est, juste pour le rêve d'aimer. Mais aucune femme ne peut lui donner ce rêve, mais il vit avec elle, avec cet amour parfait, cette union inégalable, car cette femme est introuvable et elle n'existe pas. Au moins là-haut alors que je dérangeais tout le monde la nuit avec ma machine à écrire rouillée grinçant sur le r, j'avais peu de chance en retour d'être embarrassé par mes visions de morts : tout semblait figé, éternel au possible, surtout les nuits disposées à me laisser écrire jusqu'à la fin des temps. Ou la fin de mes bouteilles.

La tante de Rosie, Madame Engler, prenait sa voiture tous les jours au moment de mon coucher, c'est-à-dire autour de six heures du matin, pour aller travailler dans un home pour handicapés mentaux. Elle représentait le seul revenu de la maison. Son mari, un joufflu rouge comme un coucher de soleil (pour être gentil), promenait ses brebis dans les pâturages : il avait décidé quelques années auparavant de refuser tout rapport de travail avec la société. Il se définissait comme un "handicapé social". Considérant que tout rapport de travail est fondamentalement un rapport de force et que tout rapport de force mène tôt ou tard à la lutte de l'ego et que la lutte de l'ego est le nerf de la guerre – quelque chose comme ça, il avait sciemment abandonné le concept de "gagner sa vie"; parce que : "Gagner sa vie en fait, c'est la perdre." Je l'ai beaucoup admiré lorsqu'il a sorti cette phrase à un dîner, seul moment où nous étions tous réunis comme dans chaque famille protestante respectable, mais mon admiration n'a pas supporté d'en connaître plus, puisque grosso modo ce fut la seule parole sensée qu'il répéta par la suite. Ce qui le rendait

surtout aussi abrutissant qu'abruti était cette manière qu'il avait de maugréer pour lui-même en terminant ses palabres par un seul mot clair : sismik. Il le prononçait sèchement alors j'ai imaginé un k à la fin, un k comme lui. Sismik par-ci, sismik par là, et que je te remette du sismik dans le lait chaud : il buvait brûlant un lait épais, presque caillé, puant le fromage trop vieux jusqu'à l'étage, l'œuvre excrétée par ses amies les brebis. Mais il ne buvait pas que ça vu son état général, ce devait être sa boisson diurne. Je l'ai jaloué pendant un moment parce que je le soupçonnais de cacher du whisky dans un trou non loin de la ferme. Bien que son haleine de lait périmé réussissait (peut-être dans ce but ?) à l'éloigner des préoccupations de sa femme.

Les femmes se préoccupent bien toutes seules, il faut avouer.

Je ne dis pas ça dans le but d'évoquer une généralité sur laquelle il serait possible de discuter, plutôt parce que dans mes alpages j'étais cerné par des femmes sans arrêt soucieuses, voire carrément déprimées. Souvent la nuit en pleurant Julie glougloutait de concert avec les brebis mâchouillant sans but. Intarissable explique-t-on, et c'est bien le mot : les brebis ne semblent même pas se contenter d'une montagne à brouter. Sismik se levait parfois de tout son poids et sous les soupirs de sa femme pour aller la réconforter. Nul doute qu'il y avait là sous la chemisette de nuit de Julie, quelque dessein moins avouable. L'attendrissement est génétique chez le mâle solitaire. Mme Engler de son côté devait tenir le rôle de la responsable des lieux, mais elle le faisait avec le front tout le temps plissé par je ne sais quelle insondable préoccupation. Sa petite Julie se mourrait, Gaïa fuguait vers le village voisin où un jeune loubard avait éveillé sa fraîche attention, sans parler des courses à faire. Ces désastres quotidiens n'avaient néanmoins aucun impact direct sur l'humeur de taupe de Zoé. En souvenir de ma femme, j'aurais dit qu'elle n'arrêtait pas d'avoir ses règles. Elle m'avait habitué à certains impondérables affectifs qui par leur disparition me remettaient à ma place de retraité frustré; elle ne me regardait plus du tout avec cette étincelle intrigante, elle avait repris ses critiques, son "moi-je" acerbe. En fait elle se renfermait sur son ventre, en boule toute hérissée : je n'étais pourtant pas un ours jaloux de sa future progéniture. Ma progéniture, je lui avais déjà tout donné et mes dons avaient été massacrés en recyclage de hautes écoles. Je n'étais pas prêt à me laisser avoir une deuxième fois, surtout à 70 ans. Car il n'y a pas d'âge pour être moins bête, bien qu'on le soit à tout âge. Le mari de Julie était revenu d'Afrique juste après la nouvelle de la mort de sa belle-fille. Et il était reparti deux semaines plus tard : lui il

avait ses papiers, le chagrin interminable d'une femme, la barrière des langues ne savait qu'en faire, contrairement à l'amour qui sait qu'en faire, des langues. Je ne le blâmais pas, ils s'étaient aimés en silence lorsque cela avait été possible, ça ne l'était plus, alors il n'y avait plus aucune raison de rester... C'est dur d'être conscient que l'amour a plein de visages, car alors on ne le reconnaît plus. Je rêvais de partir aussi dans un cargo rempli de vinasse et de mourir ivre sur une plage abandonnée, sous l'étouffoir des tropiques. Mais non, je rêvais, c'était le soleil des mornes pâturages qui essayait de me réveiller parce qu'il allait faire beau. Une journée splendide. Encore.

J'en avais quand même très envie. De faire l'amour.

Il irradiait de Zoé et de son ventre tendu comme du beurre un désarroi presque touchant, une forme d'espoir indicible qui paradoxalement me donnait envie de la prendre violemment. Son attitude de gorille effarouchée n'arrangeait pas mes pulsions. Pour me calmer je descendais avec l'alcool à la ville la plus proche, ou quand Mme Engler le permettait dans son horaire surchargé je lui empruntais la voiture, sans lui avouer que par principe humain je n'avais jamais eu le permis. Mais il est vrai que je n'étais plus à un permis et à un principe près. C'était une nuit à compter les étoiles, exacerbantes à force d'être limpides à la montagne, que j'eus cette idée. Le gratteur d'étoiles. On pourrait aussi l'attribuer à l'influence de mon séjour prolongé parmi les marginaux. Mais peu importe l'explication, le fait demeure que cette activité partielle calmait mes ardeurs. Pour être plus direct : le gratteur d'étoiles... d'hôtels. La région abondait en établissements de luxe pour retraités, alpinistes internationaux, skieurs, toute cette foule vomie par les villes dans les gares et sur les routes, en quête de cette paix artificielle, de ce défoulement endomorphique. La montagne. Je les voyais me haïr lorsque je me promenais dans les halls parmi eux avec ma peau de mouton trop large. Pour les effrayer un peu, ou pour jouer le vieil original écrivain que je n'étais pas, parfois je murmurais audiblement : sismik, sismik, sismik. Sans doute la peau de mouton offerte par Sismik d'un geste hésitant me faisait prendre la peau du vieillard délirant. C'était assez amusant, au milieu de la foule fluorescente des sportifs et des capes artificiellement tannées des retraités, descendus d'avion sous des chapeaux harmonisés avec les couleurs de la météo du jour. J'attendais tard la nuit la plupart du temps et cette attente était jubilatoire; plus exactement, j'attendais le changement de garde des portiers qui, d'un remarquable consensus inter-hôtelier, s'effectuait à deux heures trente. C'était mon heure,

deux heures trente, durant des semaines ça a été mon heure, je m'arrangeais pour terminer ma première bouteille pile à cette heure. J'étais bien, juste assez pour être à l'aise mais pas assez pour l'être trop. Car les patrouilles de police étaient nombreuses autour de ces lieux de luxure et de débauches le soir devant la télévision à regarder finalement la même "chose" que partout ailleurs. J'étais l'unique, j'étais l'élu, j'étais le grand Ivrogne des Etoiles, le moribond de ces dames, l'errant illuminé. J'avais plein d'idées poétiques en rentrant de ces escapades : elle raccourcissaient mon temps d'écriture mais rattrapaient par l'intensité la présence presque palpable de ma femme sur la page (non que j'eusse envie de la palper, j'étais de tout façon trop ivre pour palper autre chose que ma machine à écrire qui, très jalouse, s'en trouvait fort aise : elle roucoulait sur chaque r et Sismik dans leur chambre faisait craquer son lit en m'insultant dans un cauchemar de Radio-brebis). Deux heures trente, ils rentraient dans leurs hôtels, allaient réveiller les autres, ceux-ci devaient souvent se rebarbouiller, cinq minutes, des fois sept, rarement dix, tout un monde d'étoiles tombées du ciel. Elles étincelaient imprudemment sur les vitrines d'entrée, sur ce besoin de transparence, louche, des entrées d'hôtels. J'utilisais le grattoir à givre de Mme Engler. Les étoiles tombaient comme des mouches, une comparaison agréable, poussière dorée. Je m'attaquais le plus souvent aux quatre et cinq étoiles pour n'en laisser qu'une, ou deux par altruisme. Mais parfois je devais me rabattre sur les trois étoiles pour n'en laisser qu'une : les patrouilles de police furent doublées avec les semaines passant pour protéger les retombées économiques de la région. Beaucoup de clients sont rassurés à la vue du nombre d'étoiles lors de leur arrivée, et peu importe le reste ensuite, pourvu qu'il y ait les étoiles. Lorsqu'un beau jour de la fin mai je suis tombé sur toute une page du journal régional émettant des hypothèses sur le "voleur d'étoiles" (même eux parvenaient à être poétiques quand le geste l'était), j'ai arrêté les frais. Par simple lâcheté, le risque augmentait avec le temps comme tout acte criminel. Mais aussi parce que Mme Engler commençait à plisser son front lorsque je lui disais bonsoir : sans doute une conséquence du coût de l'essence de mes baguenaudes nocturnes dans SA voiture. J'hésitais à lui rappeler : et avec SON grattoir à givre. Le coût de la vie se lisait sur son front. Sismik de son côté avait décidé de coller des modèles réduits d'avions de la deuxième guerre, et eux aussi coûtaient à son front. Finalement, elle avait à faire à des handicapés mentaux au travail et en rentrant, à

deux femmes déprimées et deux vieux hagards, elle se posait peut-être des questions existentielles.

Même de rien, et contrairement à moi, les montagnes finirent par apporter leur lot de consolations immortelles au chagrin de Julie. Si de mon côté je noyais dans le vin sans faiblir les événements qui nous avaient tous amenés dans cette ferme au bout de la route officielle au bout d'un chemin caillouteux devant les vaches offusquées à droite au croisement avec un chemin de randonnée au sommet d'une combe elle-même jaillissant au-delà des derniers sapins là où la roche affleure, autrement dit, nulle part, et là-haut je ne noyais pas seulement les événements mais surtout les fantômes de Soeurette et de Loque, et bien Julie avec sa dépression s'en sortait à bon compte. Même si j'appris par la suite que ses longues balades le long d'escarpements suicidaires n'y étaient pas pour tout. Elle était allée en ville voir un "spécialiste" qui avait prescrit des pilules anodines. Zoé pépiait hargneusement : "Elle sèche ses larmes dans les extas." Tandis que Mme Engler s'épanouissait en faisant la vaisselle : "On a beau dire, la médecine fait des miracles de nos jours." Du fond de mon propre embrun, je notais toutefois que les femmes ne parlaient pas vraiment entre elles, tout juste des commentaires sur le partage des tâches que Mme Engler s'empressait d'accomplir pour ne laisser aux autres que la culpabilité, et puis de temps en temps un commentaire sur une catastrophe naturelle lointaine, pour se tenir en forme. Zoé et Julie n'avaient rien à se dire : l'une attendait un enfant, l'autre venait d'en perdre un. Moi entre les deux j'avais un enfant qui était perdu depuis longtemps et donc, à fortiori, j'étais louche pour l'une comme pour l'autre. Ou alors, hormis mes hallucinations paranoïaques, elles ne se parlaient pas parce qu'elles ne se connaissaient pas, ce qui représente un bon prétexte pour se détester. Je crois aussi que Zoé avait peur de moi. Depuis les frères Zortel elle se méfiait de mon influence sur ce qui allait venir au monde, seule apte à juger d'une force qui personnellement m'échappait, mais ce n'est pas nouveau. Et ce qui allait venir au monde, depuis huit mois exactement, la préoccupait comme seuls les soucis d'avenir le peuvent : ne pas savoir ce qui va venir. En cela, je n'étais d'aucun réconfort.

Bien sûr les montagnes s'en fichaient, de nos broutilles instantanées. Par dégoût de moi-même avant le dégoût des autres, j'avais tenté des sorties. Soeurette et Loque ont tout de suite décidé de m'accompagner. Dès que je voulais, un peu moins ivre, m'échapper par monts et vaches, ils me rejoignaient. Jamais trop près. Au détour d'un chemin,

ils se tenaient la main à une centaine de mètres, pieds nus, chemisettes flottantes comme des fantômes qui auraient négligé de cacher leurs têtes. Pâles, à l'entrée d'un bois, ils me tournaient le dos et disparaissaient entre les troncs. Ils dansaient parfois sur la silhouette d'une arête, danse macabre où les autres morts les rejoignaient dans un souvenir reconverti du septième sceau. Les voir me rendait encore plus malade au souvenir des gens normaux, je vivais à mon âge des nuits blanches de permanence- ivrogne, à peine conscient du jour qui se lève alors que les normaux se réveillent repus de sommeil pour une nouvelle journée de soleil matinal. J'étais leur nuage. Soeurette et Loque ne venaient que durant mes promenades, parce que mes envies d'air frais relançait leur audace d'outre-tombe. Ils étaient étonnamment beaux, pour des morts, flottant sur un ciel imberbe ou hurlant je ne sais quelles incantations imprononçables d'entre les troncs. Mais pour les pics affilés des neiges éternelles, même des fantômes paraissaient futiles, transitoires. Les montagnes résidaient plus loin que la perception d'un être humain, qu'il fût éveillé ou grotesque. Cette insulte en permanence sous les yeux ne me ragailardissait pas. La puissance de la Terre et sa magnanime tolérance ricochaient du plus petit cailloux jusqu'aux sommets imprenables en passant par l'observation futile des vaches et moi et mes fantômes étions réduits à des esprits tourmentés par une totale inadaptation aux règles de ce monde. Nous sommes des extraterrestres. Ou, plus plausible, des indésirables abandonnés là par une gentillesse universelle. Une fois, Loque s'est approché de moi. Il était nu cette fois et s'enfonçait dans un reste roussâtre de neige. Le marbre de son corps était pur, malgré la plaie croûteuse dans sa poitrine. Soeurette nous observait d'entre les branchages de la pénombre de fin de jour. Il a posé une main glaciale sur mon cou, comment aurais-je réagi si je n'avais pas été imbibé d'alcool ? Un vent tiré de l'hiver grimpaît le long de la pente entre les feuilles pour essayer de me réveiller.

"Mais tu n'as pas peur de nous."

"Je devrais, Loque ?"

"Parfois, la peur, tueuse, donne un nouvel élan."

"Je n'ai pas besoin d'élan."

"Tu es plus mort que nous."

"Je n'ai besoin de rien."

"Tu es si convaincu de cela que tu n'es plus rien, oui."

"T'es revenu d'entre les morts pour me faire la morale ?"

Il a serré sa main autour de mon cou.

"Soeurette pense que tu devrais nous rejoindre pour de bon."

"Elle a raison ?"

"Oui, mais nous n'y arrivons pas."

"Pourquoi ? Serre un peu plus..."

"Tu voudrais mourir ?"

"Oui. Je crois que j'en suis là."

"Et si je te disais un secret, Radio ?"

"Je n'aime pas les secrets qu'on dit."

"Tu ne mourras jamais."

Il a serré encore. Soeurette s'est enfuie d'un coup de vent hurlant de sa petite voix de fillette terrorisée et dans les bois ce hurlement a fait frémir les sapins et frissonner ma nuque, prolongé loin, loin. Bon sang, même les vaches tout en bas se sont mises à courir, agitant leurs cloches dans un effroi peu bovin. Loque a serré de toutes ses forces, rictus écarté, mâchoire crispée, tendu sur moi dans un effort extraordinaire. Oui la pression s'est accentuée, oui je ne parvenais plus à respirer, c'était un étaiu glaciaire autour de ma gorge, oui d'entre les sapins nous est venu le grondement d'une avalanche sur les flancs d'un titan si lointain qu'il appartenait à un autre monde, oui j'ai eu peur. J'ai eu peur. Car dans les yeux de Loque il y avait vraiment l'envie de me tuer. La peur, tueuse, donne un nouvel élan. Mais pas un geste brutal, non, un élan intime. L'alcool dans mes veines a reflué d'un coup au bas du ventre, et j'ai pissé, et une chiasse horrible, interminable, puant le vin chaud, a giclé et s'est écoulé entre mes jambes. De désarroï, ne pouvant serrer plus fort, Loque m'a frappé. Son poing était parti de loin, il m'a à peine ébranlé. Il a reculé, respirant lourdement, ricané, se massant le poing comme s'il pouvait encore sentir la douleur, pesté :

"Ne m'en veut pas c'est mon rôle. Ils ont voulu que je te le dise."

Pour me démontrer l'irréalité de ma résistance, de la même main il a arraché sans peine une branche grosse comme une cuisse. L'écho du craquement a fait hurler un chien plus bas dans la vallée.

Il faisait déjà très sombre. Je suis rentré. Personne n'a osé me demandé pourquoi je puais la merde. Un vieux ça se chiasse dessus de temps en temps, ça arrive. Sismik a souri devant un modèle réduit tout juste terminé.

Je n'avais pas idée de la taille et de la puissance des montagnes avant cette période. Toute ma présence durant quarante ans, je l'avais consacrée au terroir, aux lopins, aux voisinages exacerbés par eux-mêmes, aux piscines gonflées dans de joyeux barbotements l'été, aux tondeuses et aux feux d'automne imitant les marrons chauds. Les

nuages rayonnaient toujours de la même platitude au gré des saisons, parce que l'horizon n'avait rien d'autre à dire. En face de ces monstres éjaculés des reins de la planète je n'étais rien d'autre qu'un badaud de plus. Avec son traîneau de morts en guise d'offrandes. Un peu comme un marin qui n'a jamais connu des vagues de trente mètres et qui au jour de la tempête au lieu d'enfourcher son bateau décide de s'enivrer pour hurler sa gloire. Et je m'enivrais, gloire, celle de me tenir seul au milieu de la tempête. A mes côtés, Zoé mangeait trop de chips et son ventre grossissait de façon alarmante, mais pas à cause des chips : elle arrivait au terme de son mandat. L'hôpital approchait à vue d'œil et tant de souvenirs vieux de plus de trente ans m'exaspéraient à force de me reparler de ma femme et de mon fils. L'une était morte et l'autre était enterré près de racines que même les montagnes auraient jalosé. Au gré de mes dernières promenades les vivants furent tués par l'oubli et le rejet tandis que les morts jaillissaient d'un trou de marmotte pour me parler de leurs problèmes fantomatiques. Je ne l'avais pas voulu mais les montagnes me donnèrent la fusion entre les arêtes tendues dans un geste de prière et l'infini paralysé du ciel. A cette échelle, ce qui nous était à tous arrivé depuis les frères milliardaires ressemblait à des points de suspension derrière la trace d'un avion. Mais je n'en étais plus à me lamenter de la condition errante des hommes. J'avais fini de gratter mes étoiles et la diarrhée qui me prenait tous les matins suite à ma rencontre avec Loque me préoccupait plus que les silhouettes inatteignables des montagnes. Non je n'avais pas peur de la mort, cette rencontre m'avait démontré la fuite de la fuite que cette peur entraînerait, la peur de la peur se propageant dans un effet de fuite sans autre fin que la peur initiale elle-même, j'étais seulement las du temps qui me restait à errer de chair parmi les autres fuyards.

Et puis il y a eu l'histoire de l'eau. Le phénomène a commencé un matin paraît-il, à une heure où je dansais encore avec les zombies. Mme Engler avait d'abord cru que c'était de l'urine sous la table à manger. Elle avait tout de suite ragé contre moi, sans oser en penser plus (ce respect de l'âge lui venait de son père, dont elle avait du s'occuper jusqu'à la plus basse sénilité, et j'en profitais, je lui empruntais de l'argent pour le vin, récalcitrant à l'idée de l'envoyer chercher les bouteilles elle-même). Constatant que c'était une flaque d'eau, elle avait cherché la fuite. Plus tard, Sismik avait daigné se pencher sur la question plus qu'à l'accoutumée lorsqu'il s'agissait des soucis de sa femme. Il a maugréé plusieurs fois "sismik sismik sismik"

en tâtant les recoins de la vieille ferme pendant que je prenais mes corn-flakes matinaux du milieu de l'après-midi. J'avais de la peine pour eux, alors j'ai quand même contribué :

"Vous savez, il fait grand soleil ces derniers jours, autant que je puisse en juger..."

Sismik est retourné à ses modèles réduits l'air de connaître le fond de la question, Mme Engler m'a confié :

"Oh vous savez Monsieur Barnes, c'est peut-être une canalisation ou une arrivée d'eau, ça serait très grave."

De son ton plissé parce que tout est grave. Je voyais surtout qu'elle s'efforçait d'être affable tout en regrettant de m'avoir invité ici suite au chagrin de Julie.

"Ce serait pas un peu plus visible si c'était ça ?"

Zoé mangeait des chips près de la télé qu'elle ne lâchait plus (les chips et la télé) :

"Radio : qu'est-ce que t'en as à foutre ?"

C'était rare qu'elle m'agressât ainsi directement, alors j'ai respecté cette rareté et me suis tu. Le soir, le carrelage de la salle de bain était inondé. Mais la baignoire était sèche, comme tout le reste d'ailleurs. A suivi une longue et laborieuse discussion entre Sismik et sa femme, ponctuée des nouvelles relativisations de Julie somnambulant aux extas entre eux : "Mais non", "mais si", "mais et alors ?", "mais c'est que de l'eau", "mais l'eau c'est pur, c'est une bonne chose..." Sismik est allé la coucher non sans oublier d'effleurer ses seins en lui tenant le bras. Passant devant ma chambre où je tapais avec vue sur le néant la seule folie conjugale vécue avec ma femme dans un train de banlieue désert alors que nous nous rendions chez ses parents pour leur annoncer notre mariage :

"Radio, tu nous joues pas un truc à ta manière là ?"

"Quel truc à ma manière ? L'eau ?"

"Oui, l'eau."

"Parce que j'ai des manières moi ?"

Il parlait du non-dit, j'essayais de le lui faire dire, impossible.

"T'as des manières de savoir de quoi on cause lorsqu'il y a un problème bizarre."

"Je ne sais pas. Julie a raison. C'est que de l'eau."

"Oui mais y'a un truc qui chicane."

J'ai daigné me détourner de la machine à écrire.

"L'eau est sale ?"

"Non. Presque. Elle est salée."

La venue de cet élément horrifique a mis la maisonnée en émoi les jours suivants. Il y a eu du "poltergeist" dans l'air, Julie a recommencé à pleurer sur Soeurette, avouant que celle-ci n'était pas libre de son chagrin, Zoé parlait de la force de l'enfantement, soulignant le fait que certaines adolescentes au moment de leurs premières règles possédaient des pouvoirs paranormaux, parce qu'elle avait vu un film à la télé, et de poursuivre sur l'adolescence de la vie d'une femme enceinte. Elle me confiait, étonnamment roucouillante à côté de ses silences :

"Cet enfant sera vraiment très particulière."

"Tu es allée voir un gynécologue ?"

"Parce que j'ai besoin d'un arnaqueur pour me dire ce que je dois pas faire alors que j'ai envie de manger des chips ?"

"Je me suis dit que tu savais le sexe..."

"Ah mais je le connais. Je l'ai vu à la télé."

J'eus peur de ne pas comprendre. Ma diarrhée me démangeait.

"J'ai vu une fille qui dansait sur une colline l'autre soir, et j'ai su que ce serait ma fille."

Julie lui avait-elle refilé une de ses extas ? Etonnant, elles se croisaient sans même se voir.

"Radio, laisse tomber. Y'a des choses que tu ne peux pas voir. C'est normal, t'es dans un autre monde."

Cette simple phrase eut le don révolté de m'angoisser. Je vivais donc à côté de la plaque de tout. Ce n'était pas nouveau mais alors avais-je un sens à exister puisque le reste parvenait à se passer de ma présence, et même plutôt agréablement ? Je suis allé déverser dans les toilettes une eau beaucoup plus saumâtre que celle apparaissant au hasard dans la ferme. Cette nuit-là au moins, Sismik eut le bonheur de sentir plus ma chiasse que d'entendre les tapements de ma machine, même si ces deux expressions relevaient d'un identique conglomérat physique. Le lendemain, il y eut de l'eau dans la chambre de Julie, et elle hurla : ses "médicaments" lui faisaient oublier le jour d'avant comme le jour d'après. Sismik eut recours à un plombier, pour se montrer sous un jour bienfaiteur. Le plombier accepta de boire un verre avec moi et finit le bouteille d'un cul sec roublard.

"Savez, cette histoire de fuite, faut pas s'en faire, les femmes enceintes ça a un caractère joueur qu'on connaît pas."

Sa camionnette s'est enfuie dans la nuit, grignotant les cailloux du chemin comme la promesse d'un monde ailleurs : une histoire de fuite de femmes enceinte. Sous les étoiles abaissantes, sa camionnette avait

presque l'air soule. Plus tard dans la nuit, Zoé s'est cassée un poignet en glissant sur une flaque près du meuble télé. Le matin Julie en robe de chambre défaite a avoué au médecin du village :

"C'est notre affaire, on s'en chargera", l'air d'un chasseur qui vient de réarmer son fusil. Le médecin ne demanda pas son reste après le bandage et cavala vers une vache malade de la ferme d'en dessous comme si Julie avait prévu de le flinguer avant toute réflexion. Sismik avait rincé l'eau salée sans émoi avant de caresser sa brebis favorite et de se remettre à coller. Mme Engler nous avait abandonné au profit des handicapés mentaux. Je suis allé me raser, chose rare.

Ma dégradation physique évoquait par contraste le temps de l'époque simple du village. Avant les premières visions, quand je n'étais plus qu'un prof à la retraite aigri de sa retraite et d'avoir été prof, soucieux de sa diététique par peur de l'âge. Cette avalanche au ralenti avait rasé mon cerveau comme seuls les moutons avant la tonte le savent. Pourtant je ne considérais pas cela comme une chute absolue, mais comme une chute parmi les hommes. Ma femme m'avait perdu dans une vie de couple et ensuite la retraite m'avait perdu dans une vie de veuf. Malgré les apparences, j'avais gagné dans la connaissance des autres. Certes ma solitude restait indécrottable, j'étais toujours le vieux fermier insultant son chien et battant sa femme, mais au moins les autres n'étaient plus seulement des inconnus légèrement attardés, ils restaient attardés tout en devenant touchants.

Zoé avait peur que son poignet cassé n'ait de mauvaises répercussions, au niveau des ondes, sur l'enfant en elle. En cachette elle venait me supplier d'arrêter tout cela. Elle était même prête à recommencer à faire l'amour, débarquant la nuit pendant que j'étais devant ma machine en chemisette avec dessous des jartelles volées dans l'armoire de Julie. Bref, elle était prête à tout. Je m'efforçais de lui rappeler que de l'eau salée n'est pas forcément un mauvais signe.

"La mer est salée, et on en vient tous."

Détournant la conversation sur un thème indiscutable pour éviter de lui montrer que je ne la désirais plus. Les femmes, c'est comme le vin, quand on n'en a plus on remplace par la frustration et tout ce que ce détail implique de contours alambiqués. La masturbation en est un non négligeable, l'autre étant de devoir parcourir cinq kilomètres par jour pour trouver l'épicerie la plus proche. J'avais voté pour les cinq kilomètres, conscient qu'aucun raisonnement normal le justifiait. En plus Soeurette et Loque n'avaient plus reparu depuis leur tentative d'homicide volontaire, et l'eau salée me disait qu'en contrepartie je

devais en être rassuré. Constatant mon inertie testiculaire, Zoé s'était réfugiée dans une argumentation plaintive et incohérente, soulignant une compassion totalement disproportionnée.

"Il y a une zone que tu as franchie et je n'aimerais pas que cette zone retombe sur notre fille, ce serait la zone. Tu dois reprendre contrôle de tes émotions négatives, elles ont un impact sur nous. Tu pourrais aider Mme Engler à faire ses courses par exemple, ou t'occuper des brebis de son mari. Tu travailles trop la nuit. Et bientôt on ne pourra plus rester ici, il faudra qu'on loue un appartement, et l'argent arrive au bout, moi je pourrais pas bosser au début, je sais bien que cette situation est difficile pour toi, mais il faut pas fuir, il faut trouver une solution. Et puis on a qu'à rester positifs et tout se passera bien. Je respecte ton besoin d'écrire mais il faut qu'on puisse vivre de quelque chose, ici c'est provisoire, et puis ils cherchent un gardien de nuit dans un hôtel dans la vallée m'a dit Mme Engler, c'est pas de ton âge mais c'est tranquille, tu crois que ce sera pas trop difficile ?..."

Elle me rappelait ma femme, construisant ma vie comme un modèle réduit de sa propre vie. J'ai fredonné en réponse : "Sismik, sismik."

Sur quoi, comme toutes les femmes, elle a claqué la porte. Au moins mon âge m'avait-il permis d'avoir ma propre chambre au moment de notre arrivée dans cette bâtisse craquante, Mme Engler et son mari, du haut d'ébats enfouis depuis longtemps sous la paille, n'ayant pu soutenir l'idée d'une quelconque relation entre Zoé et moi : j'ai vaguement envié ces couples vivant dans des espaces si minuscules qu'ils n'avaient même pas la possibilité de claquer des portes car alors, ils devaient bien les résoudre, ces problèmes. Le claquage de porte est une façon peu subtile de clore un débat sans le clore, je lui préfère nettement la violence physique. C'est vrai qu'après l'ivrognerie il me restait encore ce podium à franchir. A ma décharge, les louvoisements de Zoé autour de ma personne donnaient en général l'envie de la frapper. Juste pour d'un grand coup l'arrêter de m'éviter, comme elle évitait aussi tout le reste sauf son abdomen géniteur et encore, elle n'en parlait qu'avec Mme Engler qui n'avait jamais eu d'enfant mais prodiguait des conseils sortis de ces livres que certaines femmes frustrées lisent pour pleurer de regret à l'âge de la ménopause. J'aurais du me trouver un animal de compagnie pour me défouler. J'ai bien essayé de shooter quelques brebis mais celles-ci ne répondaient qu'en bêlant modestement, après quelques jours, me voyant arriver elles s'enfuyaient au large des prés sans plus un regard, démontrant une intelligence et une abnégation que je ne leur connaissais pas : sans

doute l'air de la montagne. Il y avait aussi deux truies qui auraient pu servir de martyr, mais leur air abattu d'avance me découragea.

J'avais pensé aussi briser secrètement les maquettes d'avion de Sismik. Mais c'était un mâle malgré tout, ce dernier détail, troublant, m'arrêta. En voulais-je spécialement aux femmes ? Oui, la montagne de ces trois femmes m'épuisait. Ivresses des hauteurs dont la seule hauteur était l'implacable et vide pragmatisme du quotidien. Tout cela était d'un vil.

La succession des flaques salées se poursuivait et j'en tirais donc un plaisir à peine camouflé. L'exaspération des femmes était finalement un résultat bien plus jouissif que n'aurait pu l'être la simple peur de la violence. La réponse au désespoir, des larmes à n'en plus finir, des flaques salées, un peu comme si je m'étais mis à pisser partout d'un chagrin sénile. C'est pourquoi après quelques temps j'eus la certitude que Zoé avait au moins raison sur un point : ces événements étaient, encore une fois, liés à moi. Et encore une fois, je n'avais aucune idée de leur origine. Ironiquement, c'est un soir de bévue alcoolique (j'avais enfin trouvé la cachette de Sismik, son whisky dans l'appentis des truies, et toute une cargaison de hauts crus), sans me rendre compte que de vider une bouteille de whisky n'est pas exactement la même chose que de vider une bouteille de vin. C'est une nuit dans cet état avancé que je vacillais en urinant tout autour de la cuvette comme une danse de Walpurgis que le fauteur de trouble s'est révélé. Il a d'abord éteint la lumière de la toilette puis, m'y remarquant, il a marmonné un : "Arf. Scusez."

Et de rallumer sans autre commentaire. Je l'ai suivi en bas dans le salon, où il s'est assis devant la table de "travail" de Sismik, croisant mollement des jambes quasi élastiques. J'ai d'abord cru à une vision métamorphosée en yogi de mon Sâdhu, il avait de longs cheveux lisses et humides qui lui arrivaient au bas du dos, les membres longilignes de certains sages hindous séculaires, mais la ressemblance s'arrêtait là. Car sa peau était verte, presque fluorescente dans l'obscurité du salon. Et il tirait lentement sur une pipe longue comme ses bras, d'un noir d'ombre. Des paupières immenses recouvraient à peine ses yeux totalement exorbités. Je le voyais de profil mais je devinais qu'ils étaient fort proches l'un de l'autre, expression presque cyclopéenne. Sa position jambes croisées pipe à la main aurait été normale si ce n'est qu'il se tenait dans un équilibre irréel sur le dossier de la mince chaise. L'air absorbé par une pensée fondamentale, si cette posture n'avait pas été tellement ridicule j'aurais pu lui prêter l'attitude d'un philosophe martien.

"Et bien quoi. On dirait que vous n'avez jamais vu d'ondin", marmonna-t-il non sans consciencieusement tasser son tabac.

Je remarquai sous sa chaise une large gouille. Son corps était ruisselant d'eau, sans doute jaillissait-il d'un torrent ou d'un lac de montagne. Créature marine au caractère trouble.

"Oui mais. Je croyais que vous viviez dans l'eau douce, et de préférence du côté des pays slaves... Or cette eau est salée."

Mes muscles ne me répondaient plus très bien et j'ai lâché la bouteille de whisky vide. L'explosion du verre l'a fait sursauté et il a failli perdre contrôle de son équilibre.

"Bon sang, vous tenez tant que ça à me faire suer encore plus ?"

"Vous. Vous. ...Suer ?", ai-je quand même réussi à articuler non sans une certaine satisfaction de maîtrise pré-comateuse.

"Vous avez raison. On vit dans les marais de préférence. Fichtre, on m'a dit que vous étiez plus perspicace que ça... Capito ?"

J'ai fait semblant d'opiner d'un air entendu mais il a bien vu que je n'avais rien compris, s'adressant comme à un gamin :

"Marais ? Montagne ? Moi ici... Moi marais...? Capito ?"

Ma réflexion devait prendre des chemins défoncés à cette heure-là de l'ivresse mais, habitué à ce genre d'apparition inopinée, j'ai fini par deviner.

"Ça vous fait suer d'être ici ?"

"Et comment, mon commandant. Ça vous ferait pas suer vous d'être à trois milles mètres sous l'eau avec juste assez d'air pour tenir quelques minutes ?", bourra-t-il encore sa pipe.

J'ai entrevu une question impertinente :

"Oui. Mais qu'irais-je faire à trois mille mètres sous l'eau ?"

"Baptême de l'air par exemple. Capito ?"

"Un baptême de l'air à trois mille mètres sous l'eau ?"

"Arf. Pfff. Scusez. Choc des cultures. Nos mornichons, les ondines les baptisent avec de l'air. Élément absent versus élément présent : simple inversion de certaines de vos coutumes, d'ailleurs à la base inspirées de nous. Capito ?"

"Mornichons ?"

"Pfff. Plantes céphalées développant des caractéristiques anthropomorphiques dès l'âge de cent ans. Essentiellement sous-marines."

"Ah. Charmant. Mais cela ne m'explique pas pourquoi vous débarquez ici à la montagne."

"Arg. Pfff. Mais je viens de vous le dire. Baptême. Capito ?"

Malgré l'alcool me pulsant la cervelle, j'ai commencé à paniquer, suant légèrement à mon tour.

"Mais qui est-ce qui est allé vous fourrer cette idée en tête ?"

"Arf. Zebdar", asséna-t-il.

"Quoi ?! Le... mon dragon ?! Mais de quoi il se mêle celui-là, je vous demande."

L'ondin interloqué, a daigné se tourner vers moi. En effet ses yeux étaient extrêmement rapprochés et proéminents comme ceux d'une grenouille, mais sans pupilles, recouverts d'un voile verdâtre, vaseux. Il a tiré sur sa pipe comme pour survivre à l'air de la montagne, ce qui était sans doute le cas, crus-je deviner.

"Mais vous le faites exprès vous autres humains d'être à ce point inconscients ou c'est de nature ? Pffff. Scusez. Mais Zebdar, c'est vous. Capito ?"

Il a pris une pose pour affirmer sa supériorité, croisant décroisant non seulement les jambes mais aussi les coudes posés sur un genoux, en équilibre sur le dossier de la chaise tout en gardant sa pipe dans la bouche.

"Je n'ai aucune estime pour mon espèce de primates, alors sur ce point-là vous me verrez tout à fait d'accord avec vous."

"Et sur l'autre point ?"

"A vrai dire je n'ai jamais pris ce qui m'arrivait comme étant autre chose qu'une forme particulièrement perverse de sénilité avancée, une maladie rare ou pas encore découverte, à mettre à la place d'Alzheimer sur le podium. Tous des chimères et vous et votre sueur compris. Je crois juste que ce whisky m'a porté un cran plus loin dans le délire."

"Pfff. Si cette bouteille a fait quelque chose, avec toutes les autres avant, c'est de vous porter plusieurs crans moins loin. Ça fait des nuits que je tourne en rond dans cette baraque en essayant de capter votre attention. Capito ?"

Son allure de grenouille Capito intelligente me fit ricaner :

"Peu importe la vérité n'est-ce pas ?"

"La vérité, quelle vérité ?"

"Que je parle dans le vide ou que vous soyez là mène exactement au même résultat."

Il s'est encore une fois détourné de la contemplation du mur du salon de ses yeux vitreux :

"Vos raisonnements d'humain ne font aucun sens pour moi."

"Alors quel est le but de cette discussion ? Parce que vous ou pas demain matin sous cette chaise il y aura une flaque d'eau salée et la panique dans cette maison va suivre son cours..."

"Arf scusez, mais si je sème la panique dans cette maison c'est bien parce que vous avez refusé catégoriquement de me voir. Au départ, mon séjour n'aurait pas du se prolonger autant, capito ? Quant au but de cette discussion, il me paraît évident : c'est de vous rassurer."

"De me rassurer que je vois une grenouille verte dans ce salon ?"

Alors, il a retroussé ses lèvres, plutôt des babines émeraudes, dévoilant une rangée de canines toutes plus pointues les unes que les autres.

"Je suis carnivore. Je ne suis pas un batracien. Mais vous par contre, vous êtes un porc."

"C'est une insulte inter-espèces ?"

"Faites attention, Radio, le désespoir tourne facilement à la haine.

Et sous la haine, la Main Noire sera sans doute heureuse de vous avoir. Capi..."

"...To oui oui." Il y a eu une fixation prolongée de nos regards et j'ai perçu soudain une compassion si intense à mon égard que je me suis senti tout enfantin. Comme avec Loque, l'alcool reflua sous forme de chiasse et celle-ci s'est écoulée lentement le long de mes jambes, une odeur effroyable de yaourt à la vanille périmé. Il a secoué la tête, désolé :

"Tiens, arf, Mme Engler n'aura pas que de l'eau salée à laver ce matin."

Et il a replanté sa pipe entre ses canines, aspirant un grand coup, avant de poursuivre :

"J'espère pourtant vous avoir rassuré, car comme je vous le disais je suis venu pour ça. Je baptiserai cette enfant comme Zebdar me l'a demandé, mais, sauf votre respect, ne m'en demandez pas plus. Votre esprit d'humain lamenté, tourmenté, est certes fatiguant. Maintenant scusez mais, arf, j'ai assez sué."

L'air s'est liquéfié autour de lui, agrandissant la flaque, et je me suis retrouvé seul. Dans la merde.

Mme Engler ne m'a plus adressé la parole depuis cette nuit. Je m'étais pourtant efforcé de nettoyer le résultat excrémental de cette rencontre, mais il faut dire que ce faisant, ivre et saoulé par les remontées de la merde, j'avais vomi à plusieurs reprises un mélange de corn flakes et de cru classé déclassé. Autant que je pus en juger, tout était propre au petit matin, par contre l'odeur... J'avais négligé ce détail. Elle ne me parla plus, considérant pour acquis que les

événements résultaient de mon immonde sornioiserie, et ceci malgré la cessation complète des apparitions d'eau salée. Cela dit, cette décision de ne plus me parler, que j'appris de Zoé, ne changea pas d'avant : elle ne m'avait jamais vraiment adressé la parole. Quant au souvenir de l'ondin et de ses conseils, il est parti en vapeur quelques nuits plus tard dans une autre bouteille de whisky; bouteilles qui au fil des semaines et de l'amenuisement du stock (quand même, je ne me farcissais plus la marche jusqu'à l'épicerie) accrurent une froideur tenace de Sismik dans un simple croisement de corridor, prêt à me poignarder dans le dos. De temps en temps, Julie m'appelait papa en m'ébouriffant les cheveux, d'autres fois elle hurlait de terreur en me voyant me gratter la nuque, elle ne se changeait presque plus, en robe de chambre puérite à Miceys roses, souriant béatement devant mon bol de céréales du lever au milieu de l'après-midi, et jouant durant une heure à faire balancer une fourchette sur les dents. Elle n'était plus avec nous, elle n'était plus avec personne. Gaïa avait disparu dans un foyer pour adolescents problématiques. Les journées devinrent chaudes mais la chaleur ne changea rien. Zoé approchait du neuvième mois et cette approche l'éloignait encore. Son obsession des chips alignait des paquets immenses devant la télé résonnant continuellement de clips aussi colorés qu'incompréhensibles entrecoupés de pubs aussi incompréhensibles que colorées. Nos comportements à tous se modifiaient subtilement, graduellement, comme un diabétique en manque de sucre. Nous n'avions plus de force, nous vaquions tout juste, avachis par le seul frottement des autres tel un ongle menaçant toujours de se retourner sur la surface morte d'un tableau noir, notre quotidien asservi par la lente désagrégation de la volonté.

Mais il y a bien un sentiment qui allait en progressant : nous étions tous de plus en plus à fleur de peau. Je ne parle pas de nerfs à vifs, depuis longtemps nos nerfs noueux se traînaient derrière nous en torsades graisseuses, mais de la survie de fantômes dont l'effort principal est consacré à rester éveillés la minute même. Les précipices nous cernant donnaient de l'écho à nos pensées sourdant des épidermes; enfin je dis cela pour expliquer ma mutation suivante, à défaut de l'appeler autrement : ma métamorphose.

Dans ce contexte, l'écriture me maintenait à flots. Que ces flots fussent doués d'un taux d'alcoolémie exemplaire importait peu finalement : lorsqu'on voit des revenants et des ondins, être ivre mort tous les jours peut tout aussi bien être interprété comme une

réincarnation subsidiaire le jour suivant. Des constellations d'idées me venaient au sujet des "Rêveurs", ne parvenant à s'incarner qu'aux travers des mots : j'étais juste le catalyseur mais cela, déjà, me rassurait. Je sentais que j'étais plus proche de la fin que du début et la perspective virulente de la naissance de l'enfant corroborait sans raison cette impression. Il y a des accidents qui ne sont pas des hasards, si ce n'est tous, deux choses allaient s'achever en même temps et c'était important, sans que je puisse l'expliquer, affairé à mon alcool, aux mots, sous l'étau des pensées-zombie des autres.

Mon talent suivant me vint donc au fil des mots que je tapais. En me relisant les mots m'appartenaient de moins en moins, jusqu'à ce qu'une nuit je les "entende" :

"Tu ne dois pas la laisser faire, elle va t'aspirer définitivement."

Les bougies que j'allumais par trio monacal sur ma table de travail pour me distraire de l'immobilité montagnarde ne révélèrent personne dans la pièce. Normal, la voix était la mienne et j'eus un doute à ce sujet un instant : en étais-je à ce point ? Voix haute sans m'en rendre compte ? Sans me rendre compte dans un dialogue intime en lui-même banal du mouvement de mes propres lèvres ? J'ai reversé entre elles une rasade peu rassurante et j'ai tapé cette phrase convenant parfaitement au contexte du personnage principal qui, après une tentative de suicide ratée, dans un élan paranoïaque et reposant était sur le point de tuer sa femme à sa place.

"Elle est dure comme du granit, si tu crois qu'elle te laissera faire, elle sent ça venir. Oublie."

Certes, c'était ma voix, mais ce n'était pas mon "ton". Le timbre se jetait sur la fin de la phrase dans une glissade désespérée que l'écriture et la relecture ne permettaient pas. Ça a repris.

"Quand elle rentre du boulot. L'arrêter au milieu du chemin, l'air sympa, lui briser le crâne avec une pierre, la remettre dans sa voiture et roue libre vers la falaise du tournant".

Le problème étant que la femme de mon personnage ne travaillait pas. Ecouter ma voix intérieure afin de spontanément la reproduire sur le papier était une chose, mais si cette voix s'essayait dans l'improvisation, ne respectant plus les simples préceptes de la logique ou de la raison, du modus operandi consensuel entre ma fiction et ma réalité, j'étais mal barré. J'ai louché sur l'étiquette de la bouteille dans l'espoir d'y déchiffrer une explication de grand cru. "Marque déposée" (où ça ?) fut la seule réponse.

"Il y a quand même de l'Aléatoire. Et si la voiture n'explose pas ? Et si elle est juste disloquée ? Comment les enquêteurs s'expliqueront la marque de la pierre dans son crâne ? Je devrais utiliser un truc en métal... Lui fendre la tête avec un gros couteau non ?"

J'ai ouvert la lucarne pour entendre le vent. Son incohérence me rassurait comme un message soufflé sur un répondeur automatique. Mais la voix intérieure ne s'arrêta pas là, elle avait vraiment envie de parler sans moi.

"Tu sais, tu devrais chercher la simplicité. Plus c'est compliqué, plus c'est douteux. Sismique, ça doit être sismique."

"Qui est là ?!", ai-je sursauté dans une fausse assurance supputant encore le coup d'une créature pas à sa place.

Ma voix a calmé le sang gonflant je ne sais où entre mes cervicales. C'était ma voix, et ma voix, je l'avoue paniquée, n'avait rien en commun avec la voix intérieure qui n'en était plus une. Mais le vent m'a répondu gentiment de me taire. Ce que j'ai refusé en fermant rageusement la lucarne.

"Allez assez joué. Montre-toi qu'on discute entre..."

"Hommes" j'avais voulu dire mais évidemment cette description ne paraissait pas à-propos. La réponse fut sommaire.

"La nuit porte conseil. Sismique. Sismique".

Allant s'éloignant comme dans un songe. Et puis j'ai tiqué. Sismique. Sismik. Je n'avais pas pensé cela parce que Sismik l'avait pensé. J'avais entendu cela parce que Sismik l'avait pensé. Pour corroborer cette illumination vacillant sous le trio de bougies un craquement de sommier a tergiversé quelques secondes depuis le chambre de Mme Engler et de son mari. M'effondrant devant la machine à écrire comme devant un vieil ami, j'eux ce réflexe à haute voix :

"On n'y est pour rien ma vieille. C'est pas nous. C'est lui."

Ma voix était la mienne et cette fois la distinction entre mon ton et celui de Sismik parut évidente. D'avoir entendu la pensée de Sismik me laissa un moment aussi glacial que les touches de la machine, suspendu entre la calculatrice vérité du contenu et le simple fait de les avoir entendues en direct. Je n'ai pas pu y croire mais je devais. Un nouveau craquement dans le lit à côté souligna mes craintes :

"Elle va t'aspirer, t'avalé, fais quelque chose ou tu disparaîtras."

Ahurissant, avant qu'il ne s'endorme et que je l'entende ronfler à travers la cloison –sans doute heureux de ne pas entendre les roulements de r de ma machine à écrire cette nuit- j'ai même traduit au creux de sa pensée finale des bêlements réguliers, des images évasives

de brebis égarées glissant sous les vapeurs alpines d'un glacier en train de mourir. Etrangement, vers la fin je me vis moi-même en train de chevaucher une de ces brebis avec une bouteille de whisky dans la main. C'était comme pour les mots, les images apparaissaient en surimpression et il me suffisait de fermer les yeux pour les voir scintiller comme dans une salle obscure. Puis Sismik a disparu, absorbé par un inconscient indéchiffrable, et mieux valait le laisser tel.

La question qui me tracassa le reste de la nuit : pourquoi Sismik ? J'eus une réponse le lendemain :

"Cette putain de casserole est foutue, rouillée, complètement, va falloir que j'en rachète une, à noter", pensa-t-elle, voix de femme.

Mme Engler s'est approchée du calendrier suspendu près du téléphone et a griffonné. J'y ai lu : nouvelle casserole. Me voyant la lire, elle a reniflé bruyamment.

"Kecki veut le vieux sénile, m'acheter une casserole ?"

Je n'ai pas pu m'empêcher de lui sourire poliment, comme désolé d'avoir entendu ce qui n'était destiné à personne, ou peut-être désolé d'avoir entendu la veille les douces pensées de son mari. Et puis, bien sûr, j'étais effaré par l'expression populacière de son intériorité, contrastant totalement avec les mimiques pincées que je lui connaissais. Poursuivant :

"Putain de vieux, tous les mêmes, parce que l'âge les abrutit ils se croient tout permis".

Inconscient, j'ai répondu spontanément et à voix haute :

"Ce n'est pas l'âge et ce n'est pas l'abrutissement, c'est la perspective raccourcie de mourir qui rend la vie plus brutale".

Ses gants verts ont cessé de mixer la vaisselle dans l'eau savonneuse. Elle ne m'a pas vraiment observé, mais un tas de poussière qu'il y avait dans mon dos et qui lui semblait momentanément plus important. Elle n'a rien dit parce que femme de principe et son principe lui interdisait de me parler, mais elle a quand même passé une langue rapide sur ses lèvres dans un affaissement original de son visage. Puis les gants verts ont repris leur manège de méninges.

"S'il commence à m'emmerder je le vire illico, femme enceinte ou pas".

J'ai terminé le bol de corn flakes dans un désarroi proche du lait jaune restant au fond de ma tasse. Je me sentais comme une caméra digitale mise en mode couleurs inversées. Le revers de la médaille, je l'entendais et je savais qu'en insistant, je le verrai aussi. Mais je n'avais

pas envie d'insister. Elle a ouvert grand la porte d'entrée pour ventiler et pour me chasser. Ce jour-là il pleuvait et la montagne se cachait dans une brume crémeuse qui n'était pas sans rappeler un lait de brebis caillé. Zoé a débarqué en pensant :

"Les chips, je suis sûre qu'elle a encore oublié d'acheter les chips, je vais prendre la voiture et aller au village."

A suivi une discussion déroutante entre ce qu'il fallait acheter et ce qu'il ne fallait pas dépenser inutilement, agrémentées de pensées insultantes l'une envers l'autre, comme seules ces femmes pouvaient l'exprimer hypocritiquement tout en négligeant le ruissellement de la bruine dehors. Ce ruissellement me parut éteint, et cette extinction, divine. Dans un sursaut de conscience anticipatrice, je suis allé me brosser les dents. Et je sus paralysé bavant le dentifrice devant le miroir que Sismik était en train d'aiguiser un couteau :

"Il va falloir alourdir le manche pour frapper plus fort".

Mais où m'arrêterai-je ?

Le phénomène n'était pas logique, et il ne fallait pas s'y attendre. La boisson n'avait aucune influence, ni la nourriture, à ce que je pus en juger. Le problème était que la distance ne semblait pas l'arrêter non plus : je pouvais être dans la sapinière à quelques kilomètres de la ferme et entendre Zoé gémir alors qu'elle passait le jet de la douche entre ses jambes (je découvris ainsi qu'elle me trompait avec un pommeau, bien qu'en me concentrant un peu je réalisai qu'elle s'imaginait dans les bras de rappeurs striés au milieu d'un clip cadencé avec les va-et-vient du pommeau). Mais parfois, c'était le silence, au dîner par exemple, sans raison, ou alors personne en mangeant ne pensait à quoi que ce soit, ce qui n'était pas corroboré par d'autres dîners où un tintamarre sans précédent parcourait le salon, invisibles remontrances d'une personne à l'autre. C'est peut-être surprenant mais il me fut ainsi révélé qu'une atmosphère lourde régnait autour de nous cinq, détail que du fond de ma propre grisaille je ne m'étais pas appliqué à remarquer : le malheur des autres n'a aucune importance en face du sien propre; mon agonie était un miroir sans teint derrière lequel toutes les misères gesticulantes du monde n'auraient pu faire broncher mon reflet. Il n'y avait donc pas de logique apparente dans cette télépathie unidirectionnelle mais comme à l'époque de mes premières visions de morts, je me suis demandé si pour une raison sans raison certaines pensées seulement m'étaient révélées, d'autres pas. Là encore j'ai buté. J'entendais tout aussi bien les successions

épuisantes de "sismik" intérieurs que les plans d'homicide de Sismik, ceci en passant par les rares accès de philosophie tatillonne de Zoé devant ses clips : "Le trip-hop, c'est vraiment que du groove remixé avec du rap et cadencé avec une dose d'acid-jazz" (ceci dit je ne lui connaissais pas autant d'intérêt pour la musique, ce qui me fit penser une fois de plus qu'à vrai dire je ne la connaissais pas beaucoup), mais qui le plus souvent tombait bien bas, devant le corps lustré d'un rappeur : "Whouaaaa". Des chips craquant dans la bouche et des "whouaaaa" toute la journée, ça vous tue un homme –mais bon de toute façon je ne me considérais pas vraiment vivant. Après quelques nuits de concentration dans le vide, je réussis néanmoins à m'aménager un espace dans lequel seule ma voix intérieure avait droit à la parole. Je ne m'expliquais pas ce succès. J'ai pu continuer à écrire assez tranquille. Je fus par contre tétanisé à l'idée de descendre de nouveau au village pour le vin car les réserves de Sismik s'épuisèrent soudain. Après avoir inutilement essayé de les déplacer -lire en lui les nouvelles cachettes me révéla au moins un aspect pratique de ce talent-, il en avait vidé une bonne partie dans les toilettes, préférant mourir de sobriété plutôt que de partager avec moi. Alors donc : les pensées d'un village entier. Les chevauchements hirsutes des cimes me parurent tout à coup beaucoup plus reposantes. De deux choses l'une : soit je ne percevais que des gens "proches", soit n'importe qui... Et alors là... Le village... Une kermesse tournant au LSD. Mon expérience des morts me prévint que selon toute invraisemblance j'avais à faire à un pouvoir qui ne limiterait pas innocemment son action à mes connaissances. Durant quelques jours donc, événement sans précédent depuis ma période retraité-veuf-à-la-vie-saine, je n'ai plus touché à l'alcool.

Mon brouhaha personnel et ma brutale sobriété n'allaient cependant pas jusqu'à occulter l'abrutissement de plus en plus animal de notre Sismik des montagnes. Si en Julie je ne percevais que de lentes chansonnettes plaintives s'égayant aux heures de sa prise d'ecstasy, en Sismik par contre s'étirait un râle grave, un peu à la manière d'un ours blessé sur le point de vendre chèrement sa peau, chaque fois que sa femme rentrait du boulot et préparait le dîner. Il se rongait les ongles jusqu'au sang. Ses modèles réduits étaient tout de travers ou laissés à l'abandon. Il tournait en rond autour de l'enclos des truies et jetait des pierres sur ses brebis. Parfois il regardait la télé à côté de Zoé sur le canapé parsemé de miettes de chips, mais il ne regardait rien, ses

genoux tressautaient nerveusement, on aurait pu zapper sur un enfant en train de se faire égorger qu'il n'aurait pas tiqué :

"Faut le faire, faut le faire sans attendre, ils ne permettront pas que je fasse attendre trop longtemps", râle étranglé, "tout est prêt je connais l'heure faut le faire, au tournant, demain soir y'aura du brouillard, sans attendre, tu diras que tu pars en balade ou non, tu diras rien, i s'en foutent tous, mais attention au vieux, le vieux te surveille, sans doute à cause du whisky, ça n'a aucune importance, demain rien de tout ça n'aura plus aucune importance, parce que demain ils verront ce dont je suis capable et quand ils verront, ils sauront, et quand ils sauront, ma vie s'élèvera parce que plus rien ne pourra se passer sans moi, plus rien ne pourra seulement être pensé sans moi, je tiendrais les nœuds et je nouerai ces nœuds autour de leurs têtes et je serrerai jusqu'à ce que le simple fait de respirer ils doivent me le quémander, sismik, sismik, me le quémander, faut le faire, faut le faire, sismik..."

Homicide prémédité du à une paranoïa aigue, décrivais-je à part moi dans un diagnostic indifférent sensé me rassurer, observant de profil son visage éclaboussé de clips. Sans me rassurer.

"Whouaaaaa !", corroborait en elle Zoé assise près d'un assassin potentiel. Et Julie à l'étage poursuivait ses chansonnettes intérieures entrecoupées d'éclats de rire totalement dépourvus de rire. Les ombres de nuages moutonneux tachaient les champs comme la peau lustrée d'un guépard sur le point de bondir et je suis allé me servir une rasade d'eau en m'imaginant que c'était de la vodka. J'ai essayé d'écarter les autres de ma tête pour avoir les idées claires comme on dit (conscient cependant de cette absurdité équivalant à passer la tondeuse en Amazonie) : je devais agir. Agir oui, mais comment ? En parler aux autres ? Rires au nez, sénilité etc. Appeler la police ? Le gratteur d'étoiles, le présumé coupable d'un meurtre, l'assassin des frères milliardaires, appeler la police en renfort ? En parler à Mme Engler ? Votre mari projette de vous assassiner, ne me demandez pas pourquoi, fuyez ! Elle m'emmènerait sans regret chez ses handicapés pour me faire piquer comme un vieux cheval qui en a trop vu. La kidnapper ? Comment ? En l'hypnotisant ? L'amener où ? Elle finirait bien par revenir. Tuer Sismik ? Tuer Sismik... Quelque chose me chuchotait que le sang par le sang n'était pas une bonne idée. L'éloigner ? Encore une fois, lui aussi finirait par revenir, son obsession devrait être assouvie. J'ai creusé plus loin dans la tombe de ce mystère-là : mais pourquoi ? Pourquoi lui en voulait-il ? J'ai essayé un :

"Vous savez Monsieur Engler, de jour en jour je me rends compte à quel point votre femme est une femme formidable. Vous avez beaucoup de chance, vraiment".

Il a fait une mimique comme s'il avait été sur le point de me cracher dessus, puis il a simplement maugréé un "ouais" peu concluant. Je n'ai pas essayé d'en connaître le raisonnement. Mon dos a recommencé à me faire mal et je sus que ce n'était bon signe pour personne. Julie a hurlé en me voyant dans les escaliers et elle s'est enfuie dans sa chambre, cinq minutes plus tard elle frappait timidement à ma porte pour savoir si j'avais trouvé le balais flottant. Je lui ai répondu qu'il n'y avait pas encore assez d'eau pour ça, elle a eu l'air convaincue, non sans préciser :

"Le médecin ne sera pas content".

Ma chambre resplendissait d'inutilité la matinée suivante (sans alcool je me réveillais à des heures normales), et je l'ai embrassée du regard comme seul un amoureux y parvient, car je savais que bientôt je devrai à nouveau partir. Les meubles, rares, étaient morts comme d'habitude, bien que j'eus la sensation de les voir légèrement palpiter de malice. Car les meubles palpitent de malice lorsqu'un événement important approche : ils frétilent et finissent par se ranger en flèche comme des oies sur le point de migrer. Les prés verdoyaient aussi impavides qu'un prés peut l'être, c'est-à-dire très. Mes doigts ont parcouru le bois chaud du rebord de la fenêtre comme s'il y avait là quelque chose à chercher. Mais rien à trouver. C'était juste pour le bois chaud. Je ne savais pas quel mois nous étions. Je ne savais pas ce qui m'attendait, je ne savais pas qui allait mourir, pour une fois, pour une fois je ne savais rien et quel délice. J'eus envie d'un chocolat chaud qui coula en moi comme du miel et j'eus envie de faire l'amour. Couronnant la vision de mon bol de corn flakes Julie jouait avec une fourchette. Elle ne pensait à rien et c'était d'une telle beauté que je réussis un instant à oublier le meurtre qui serait perpétré ce jour-là et contre lequel tout le savoir du monde ne pouvait rien.

"Julie ?"

"Oui Radio ?"

"Tu es belle".

"Je sais Radio".

Elle a continué un moment à balancer sa fourchette sur le bois patiné par un âge que ni elle ni moi n'avions le droit d'imaginer.

"Je sais tout. Radio", s'arrêta-t-elle.

La fixité de ses yeux posés sur moi était d'autant plus impressionnante qu'elle ne pensait toujours rien.

"Tout ?"

"Tout".

"Et depuis quand ?"

"Depuis que ma fille est morte. Elle m'a tout raconté".

"Elle t'a tout raconté depuis qu'elle est morte ?"

J'ai repensé à Soeurette et à Loque dans les bois, dans les champs, sur les sentiers, flottant dans l'attente. Loque m'avait adressé la parole, mais Soeurette était toujours restée loin; j'avais pensé alors à une sorte de rancune posthume, bien que je ne fus coupable de rien : mais je parvenais à me sentir coupable même si je n'étais coupable de rien.

"Tu le sais bien, non ? C'est toi qui l'a faite venir comme c'est toi qui l'a faite partir".

"Mais je n'ai rien contre elle moi".

"Qui a dit ça ? Tu es là et ça suffit au reste".

Bon sang, l'ecstasy prise à haute dose l'avait-elle rendue extralucide ? Elle n'avait pas son expression molle, elle souriait malignement, sexy comme jamais je ne l'avais remarqué, puis elle a levé la fourchette dents en bas au-dessus de sa main à plat, toujours souriante, mais cette fois au lieu de parler elle m'a adressé sa pensée :

"Soeurette m'a dit que tu pourras nous aider uniquement si on réussit à faire bouger ton gros cul".

D'un va-et-vient sec elle a enfoncé deux fois la fourchettes dans sa main, cartilage craquant comme un os de poulet, elle s'est mise à hurler plus fort que d'habitude, de retour de trop loin pour en parler. La succession des événements fut alors brutale. La fourchette plantée verticale dans sa main elle balaya la table en se tenant le poignet et continuant à hurler. Zoé déboula ventre en avant. Elle a appelé le médecin de village pendant que j'essayais de calmer Julie secouée de spasmes. On a doucement retiré la fourchette et improvisé un bandage. Le médecin est venu assez vite, hochant la tête d'un air savant :

"Je savais qu'elle n'allait pas bien, ceci dès que je l'ai vue la dernière fois, j'ai un nez pour ce genre de choses vous savez", dit-il se tapotant le nez l'air d'insister de sous son bronzage pour me montrer qu'il avait vraiment un nez pour ce genre de choses.

Nous sommes rentrés tous les trois dans sa voiture et sur le chemin secoué je me suis retourné pour voir la ferme s'éloigner en sursautant. J'ai vu la silhouette de Sismik contournant l'angle du potager un gros

couteau à la main, il marmonnait en se jetant des remontrances, pensait quelque chose au sujet de "mieux l'aiguiser"; le verbe aiguiser revenait souvent. Mme Engler fut avertie au travail et elle nous rejoignit à l'hôpital de la vallée. Toute cette panique n'était pas tant pour la main que pour l'état psychologique de Julie qui alarma médecins et infirmières d'un hochement de tête soucieux et unanime. Ces gens savent s'inquiéter comme il le faut, sur ce point ils s'entendirent à merveille avec Mme Engler. On parlait en chuchotant autour d'une Julie inerte, quasi catatonique. Ils jugèrent bon de lui faire une piqûre de calmant et la couchèrent dans la section "dangereux" de l'aile de psychiatrie : il faut se rappeler que c'est la dangerosité qui a donné naissance à la psychiatrie; on touchait donc avec Julie à une souche primordiale de cette science. D'autres hurlaient sans cesse, malgré les portes blindées on les entendait et ça faisait comme des hululements sans fins, des plaintes sourdes qu'on refuse d'entendre comme dans un château hanté. Ils souriaient et prenaient leur café sans s'inquiéter des cris en bruit de fond. Mme Engler s'effondra sur moi en gémissant tandis que Zoé cherchait un distributeur avec des chips. J'ai tapoté son dos l'air de rien n'y comprendre et d'être désolé tout à la fois. "Ça va aller, ça va aller...", répétais-je tout en pensant à Sismik. J'ai du sortir un moment à cause des hurlements et me suis allumé une cigarette devant les urgences : je m'étais acheté un paquet de cigarettes au lieu de la bouteille dans l'espoir d'arrêter de boire en commençant à fumer. Il faisait un temps à tuer du cafard et je ne savais pas quoi faire mais je n'ai pas eu à réfléchir. Zoé a posé une main sur mon épaule :

"On rentre ?"

"Mme Engler veut rentrer ?"

"Ah non elle je crois plutôt qu'elle veut rester."

A travers la baie de l'entrée j'ai vu Mme Engler toute explorée dans les bras du médecin bronzé du village qui tapotait sur son dos exactement comme moi tout à l'heure sauf que ses yeux brillaient et que son érection était évidente. Je remarquai l'effort particulier et étonnant qu'avait fourni Mme Engler dans sa toilette. Talons hauts, jupe courte, maquillée (je ne l'avais jamais vue maquillée), elle oscillait ostensiblement contre le médecin, voilà qui changeait de Mme Gants de la Vaisselle. Je ne percevais aucun pleurnichement en elle, au contraire y virevoltaient les images stroboscopiques d'un Kama Sutra alambiqué. Je me fis la remarque qu'elle devait secrètement garder ces

habits de provinciale en chaleur au travail : je ne l'avais jamais vue partir ou revenir attifée de la sorte.

"Tu crois que..."

"Ça fait aucun doute. Ces deux-là fricotent", répondit Zoé non sans broyer son deuxième paquet de chips.

Le comportement de Sismik s'éclaircit un peu et j'eus presque envie de compatir en forçant sa femme à rentrer seule, pour qu'elle se fasse poignarder et jeter en bas la falaise, dans une justice ma fois sommaire mais au moins jubilatoire. Salope –Zoé dit quelque chose que je n'entendis pas. Comment avait-elle réussi à me cacher ça même jusque dans ses pensées ? Elle devait passer en mode "femme au foyer" en rentrant à la ferme.

"Tu as l'air contrarié", répéta Zoé.

"C'est pas le monde qui va pas, c'est celui qui le voit et qui va pas qui pense que le monde ne vas pas, surtout si le monde va. Non?"

"Tu veux dire qu'on ne peut pas être objectif en jugeant le monde ?"

Je n'eus aucune envie de répondre, si Zoé elle-même décidait d'être intelligente maintenant, on ne s'en sortirait plus.

"Tu penses qu'il vaut mieux qu'on rentre ?", demandai-je.

"Et bien, à moins que tu comptes l'aider à se déshabiller..."

Les portes coulissèrent devant moi, je crus voir la main discrète de Mme Engler massant l'entrejambe de son amant, elle la retira subrepticement, pensant : "Tention voilà le vieux fou". Le médecin : "Je vais la prendre dans les toilettes tout de suite". Avant de réaliser que je me dirigeais vers eux, il eut un sourire complètement disproportionné. Je ne sais pourquoi le fait d'imaginer Mme Engler les jambes écartées me parut tenir de la plus haute vulgarité. Elle lavait la vaisselle, elle faisait les courses, elle travaillait, elle se faisait des soucis d'argent et des soucis pour tout, mais elle ne baisait pas voyons, impensable, im-pen-sable. J'eus un rictus qui ne du pas leur plaire.

"Vous vous sentez bien, Monsieur Barnes ?"

Le médecin s'en foutait royalement que je me sente bien ou pas, mais peu importe.

"Nous allons rentrer. Vous comptez rester au chevet de cette pauvre Julie, Mme Engler, j' imagine ?", vitupérai-je.

J'ai quand même réussi à l'embarrasser un peu et m'en réjouis. Elle a daigné me parler sans me regarder.

"Oui, la pauvre risque de sortir de sa léthargie, il faut que quelqu'un de proche reste à ses côtés".

"Bien sûr, on vous fait confiance : vous allez veiller sur elle".

Zoé m'a un peu tiré en arrière, me signalant de ne pas insister; avant de me retirer, Mme Engler m'a agrippé :

"Vous savez Monsieur Barnes, le seul domaine où je n'ai jamais eu de la chance, c'est le cœur".

Je n'ai pas pu me retenir :

"Dans ce cas, vous avez eu BEAUCOUP de chance, Mme Engler".

Et je pensais au couteau de Sismik tandis qu'elle pensait m'envoyer une baffe; j'ai eu mon ricanement sec, elle a reniflé, et Zoé et moi sommes partis, supportés par les hululements des "dangereux". Sur la route s'obscurcissant sous la pluie sur les traits tillés défilant trop vite de la ligne de sécurité, accompagnés par les clins d'œil vicieux des catadioptrés, nous n'avons rien dit. Avant que la route ne commençât à monter Zoé m'a demandé de ralentir, au bout de nos phares un sac à dos avançait, un type bouleversant son existence le long des routes.

"Arrête-toi. On va le prendre".

"A bon et pourquoi ?"

"Parce qu'il pleut et que ça lui fera plaisir".

"Depuis quand tu te soucies du plaisir des inconnus marchant le long des routes sous la pluie ?"

"Depuis maintenant", me fixa-t-elle intuitivement.

Il ne faut jamais contrarier une femme enceinte : elle risque de perdre les eaux juste devant vous. Et à vrai dire son ventre était tellement dilaté que je me demandais comment ça n'explosait pas, bêtement. Le type n'a même pas eu l'air surpris lorsqu'il est monté.

"Bonsoir. Quel temps de chien. Je m'appelle Jacob".

"Bonsoir ! Zoé... Et lui c'est... c'est... mon grand frère".

Sans doute était-ce une évolution, j'étais passé du stade paternel au stade fraternel.

"Hello. Radio Barnes. Enchanté".

Sa main humide dans la mienne fut un contact désagréable. Et il émanait de lui une forte odeur de chien mouillé qui paradoxalement rendit Zoé frétilante. Il a gardé ma main. Devant le tableau de bord ses yeux eurent un reflet verdâtre assez peu humain, mais je remarquai sa bouche mince plissée en un sourire comme s'il avait été content de me retrouver, son nez sobre, ses yeux fins sous la capuche, je remarquai sa beauté.

"Vraiment ?", il demanda.

"Vraiment quoi ?"

"Vraiment vous êtes enchanté ? Je n'en crois pas un mot".

"Non ça s'appelle une formule de politesse. Et maintenant si vous voulez bien me lâcher, ce n'est pas très prudent de rester sur le bas côté par un temps pareil".

Il s'est brusquement effondré en arrière, façon je peux enfin me relaxer dans le canapé de mon salon :

"Allez-y. Roulez. Soyez prudent".

"Vous êtes trop aimable, Jacob".

Il n'a rien dit et s'est mis à contempler la nuit striée de gouttes. J'ai roulé pendant dix bonnes minutes avant de réaliser que nous ne savions même pas où il allait. Zoé était devenue nerveuse. Elle jouait avec ses boucles blondes, se concentrant d'un geste sec sur les mèches cassées. Dans le rétroviseur je crus apercevoir à nouveau cette lumière verte dans les yeux de notre autostoppeur. Il était trop loin du tableau de bord et c'était bien sûr impossible.

"Hem. En fait c'est où qu'on vous amène, Jacob ?"

"Tu sais tu peux me tutoyer, Radio. Je vais assez loin. Au bout de cette route je crois".

"Mais au bout de cette route il y a rien !", Zoé glapit-elle.

"Ah ? Si. Doit y avoir une ferme. Celle de mon père. Si le pauvre vieux n'est pas mort entre temps".

D'habitude j'évitais ce genre d'exercice, mais piqué par la curiosité je me suis concentré pour entendre ses pensées. Et là le volant a commencé à glisser à cause de la sueur entre mes doigts : il ne pensait à rien, il y avait juste ce long hurlement, animal, et un souffle rapide de museau fouillant entre les branches. Des odeurs d'humus, des images du fond des bois, végétation épaisse gorgée d'eau, de vie grouillante et de terre fraîche. Coincé en moi, j'ai laissé à Zoé le soin de réagir, ce qu'elle fit très lentement :

"La ferme ? La ferme de Mme Engler ?"

"Ce n'est pas la ferme de Mme Engler, c'est celle de mon père, Edgar Engler. L'éleveur de brebis. Le berger. Le carnivore".

La pluie tambourinant a fait beaucoup plus de bruit durant quelques secondes. Le côté carnivore de Sismik me parut trop explicite sans être clair. A quelques kilomètres de là sous la pluie il nous attendait avec un gros couteau dans le but de fendre le crâne de sa femme. Elle avait entendu une bonne blague, Zoé a éclaté de rire :

"Toi ? C'est toi le grillot ?!"

L'autre a grogné un peu comme un animal alors que je jetais un œil sur Zoé, effaré d'apprendre qu'elle avait, malgré les apparences, communiqué avec l'assassin potentiel ou le psychopathe accompli.

Comme quoi si beaucoup de visions du monde caché m'étaient accordées, d'un autre côté j'en oubliais d'observer un tant soi peu la basse réalité. J'ai coupé pour ne pas en savoir plus :

"Le retour du fils prodigue ?"

"On peut dire ça oui. Mais j'en déduis que vous habitez chez lui".

Zoé pouffait à s'en tenir le ventre, j'étais agacé.

"Enfin Zoé, tu peux me dire ce qu'il y a de si drôle dans toute cette histoire ? C'est une simple coïncidence !"

Là elle a carrément hurlé de rire, nous suppliant d'arrêter, c'était trop, c'était trop drôle. Dans le rétroviseur l'autre à l'arrière eut un sourire canin dépourvu d'empathie. Je me suis trouvé dépassé, et nous approchions du contour où Sismik devait nous attendre; je priais pour que le temps l'ait fait changé d'avis. Je roulais presque au pas.

"Bon alors c'est quoi cet histoire de grillot ?"

Voyant Zoé impossible à calmer –elle répétait sans réussir à terminer sa phrase : coïnci..., coïnci..., et elle repartait de plus belle, l'autre à répondu :

"Un troubadour. Un conteur. Des lointaines contrées africaines".

"Elle vous a vu à la télé ou quoi ?", innocemment.

C'est difficile à croire, mais il pleuvait plus fort, la nuit était d'eau, l'eau était de nuit. Et puis tout à coup un éclat blanc et limpide a transpercé le ciel, la lune, pleine, est apparue dans un sursaut de courage inouï. J'ai clairement entendu la craquement des doigts de Jacob se crispant violemment sur le siège de Zoé et celle-ci a stoppé net l'hilarité, tournant vers moi des yeux gigantesques et horrifiés : sur la route à quelques dizaines de mètres devant nous, la silhouette d'un anorak gris crépitant à la fois sous la pluie et sous l'éclat presque bleu de la lune gorgée d'envie d'éclairer la scène. Il y avait comme un halo d'arc-en-lune autour de Sismik, et l'éclat souriant d'une lame dans sa main soulignait à merveille tout le désastre contenu dans cette vision. Je n'étais cependant pas du même avis que Zoé, ni pour ce qui était de l'inexplicable comique de la situation précédente, ni pour le drame de la présente.

"Mouais, médis-je, celui-là va avoir une bonne surprise en voyant son fils à la place de sa femme", et je me suis retourné, "n'est-ce pas Ja...?"

Ici le problème se corsait; Jacob haletait, on aurait dit une épilepsie, ça ne m'aurait pas vraiment dérangé si ça n'avait été qu'une crise de la sorte, mais je fus nettement plus surpris de constater qu'il était devenu barbu. Décidé à ne pas me laisser désamorcer pour si peu :

"Bon Zoé occupe-toi de ce gaillard, donne-lui une de tes aspirines ou du rouge à lèvres ou n'importe quoi, refais-en quelque chose de stable, moi je vais remettre les points sur les i du Sismik. Pfff, bordel, Sismik et Sismik junior, quelle famille je te jure, quelle famille".

Je ne croyais pas si bien dire. J'ouvris la portière pour me faire assaillir par l'averse tout en percevant clairement l'absolue inertie de Zoé, et d'ailleurs l'absolue inertie de l'ensemble de cette scène : les participants n'avaient pas une seule pensée pour occuper leur cervelle à ce moment, que des souffles, des grognements et un son qui ne fut pas sans me rappeler les fous dangereux de l'hôpital : des hululements. Le vent fouettant mon visage fut de moindre importance à côté de ce silence. A quelques pas dans les phares de la voiture, encapuchonné et invisible, ce n'était pas vrai mais j'eus cette impression, on aurait dit que Sismik m'attendait. C'est étonnant, il murmura dans la tempête mais je l'entendis clairement :

"Dormez anges je serai debout avant l'enfer".

Il n'eut pas de ton pour prononcer cette phrase dont la puissance alla presque jusqu'à intimider la lune. On ne pourrait raconter autrement le fait qu'il se jeta sur moi au moment même où je secouais innocemment son épaule. J'ai levé ma main qui tomba pile poil sur son poignet et le couteau fendant l'air fut stoppé net dans son objectif. Mais il appuya de plus en plus fort et je glissai, tombant à genoux devant lui. J'ai articulé un déplacé :

"Je ne suis pas votre femme merde !"

Que l'épreuve du sang passât par moi ou un autre ne sembla pas le déranger puisqu'il continua d'appuyer. J'ai voulu feinter en me tordant de côté dans la boue pour que son bras aille se planter dans le sol mais il a été plus rapide et pendant que je rampais j'ai eu le mollet transpercé. Mon hurlement a sonné un glas néfaste pour quiconque l'entendait. Un rocher dans la main que j'ai jeté droit au centre de la capuche et il a grogné en vacillant en arrière, mais c'était largement insuffisant pour le démotiver. J'eus le temps néanmoins de me remettre debout titubant sous la pluie et le regard exorbité de la lune. Sismik a encore répété : "Dormez anges je serai debout avant l'enfer", et il a résolument avancé vers moi. On dépassait les bornes du phénomène meurtrier logique : il en voulait à sa femme comme il en voulait au monde entier et qu'elle ne se tînt pas à ma place était somme toute secondaire. Moi qui avait pensé le résonner sagement, j'étais comme un gynécologue s'attendant à rencontrer une femme enceinte et qui voit un cancer de l'utérus à deux bras deux jambes. Et,

surtout, avec un couteau de la taille d'une hache. Je me suis fâché : je n'étais pas n'importe qui, moi, j'avais des visions, Monsieur !

"Ne faites pas un pas de plus Edgar ou vous allez le regretter !"

Criant cela je fouillais le ciel espérant voir Zebdar ou le Sâdhu et son araignée à l'orée du bois ou n'importe quoi d'original qui fit office de réaction surnaturelle et salvatrice, mais sous la pluie j'eus cette fois un poignant et inutile sentiment d'absolu abandon. Je crus comprendre que je devais me débrouiller seul. Sismik eut un moment d'arrêt en entendant son prénom, mais il ne s'agissait pas finalement d'un problème d'identité alors il s'approcha de moi. L'idée me vint de me mettre à courir dans les bois mais tout de suite après l'image de cette lâcheté m'enragea, le pointant :

"Edgar, vous êtes l'objet de forces qui vous dépassent ! Ne m'obligez pas à les retourner contre vous ! Vous savez très bien que je ne suis pas la personne qui vous cause tant de haine !"

Je ne savais absolument pas ce que je disais, j'eux plutôt l'impression d'être un vendeur d'automobiles. L'éclat brillant de

ses dents sous la capuche n'alla pas dans le sens espéré :

"Non. Mais vous êtes le parfait remplaçant. Voleur de vies".

Voleur de vies ? Cette expression me sidéra au point qu'il réussit presque à me planter doucement son couteau dans le ventre. J'ai invoqué quelque chose je crois en l'empoignant à la gorge, puisqu'il a giclé en arrière de quelques mètres. Il est allé s'effondrer sur le bas côté.

"Moi ? VOLEUR DE VIES ? MOI ?", l'insultai-je.

La lune a donné du coude pour la suite puisque son éclat a encore une fois transpercé les nuages et alors Sismik a hurlé comme aucun homme ne saurait hurler. Il a jeté son anorak et j'ai vu qu'il était torse nu dessous, qu'une tignasse immonde se répandait sur son corps en même temps que son visage s'allongeait et que toute sa musculature quadruplait. Cette soudaine mutation n'était pas à proprement parler un changement d'humeur. Gorge déployée –une gorge soudée aux muscles des épaules, il a tendu les bras vers la pleine lune dans un signe de gloire, et lorsqu'il s'est retourné vers moi je n'ai reconnu de Sismik que le couteau dans sa (patte?) main, qu'il a d'ailleurs abandonné pour d'un bond prodigieux au-dessus du chemin m'écraser. J'avais une bête sur moi, éclat humain dans les pupilles, mais d'humain ne restait que la férocité. J'ai tout juste réussi à miauler :

"Voyons... Sis... Edgar, inutile de s'énerver..."

Vu ses babines dégoulinantes, il ne devait plus être en mesure de répondre. Je dirais que sa ressemblance avec un loup était frappante mais sur le moment ce n'était certes pas mon souci principal. J'eus l'intuition tardive qu'ici on parlait de survivre, tout simplement. Et lorsqu'il a écarté sa gueule pleine de dents joliment pointues –bien que son haleine puât le whisky- j'ai aussi constaté qu'aucune force surhumaine ne me permettrait de bouger. J'aurais été mort sans le bruit soudain d'un affreux froissement de tôle. L'image d'un trente tonnes percutant la voiture de plein fouet me vint à l'esprit, sauf qu'il n'y a pas de trente tonnes sur les routes de montagnes. Le loup-garou (à défaut d'autre chose il faut bien utiliser le terme) s'est redressé, oreilles aplaties, puis il s'est carrément mis debout, m'ignorant. Le toit de la voiture avait explosé, ou pour être plus exact on l'avait déchiré comme une vulgaire pelure d'orange pour en laisser jaillir, à ce point j'en ai presque ri, un autre loup-garou qui, bien que je ne sois pas expert dans ce domaine, parut encore plus massif que celui me dominant. Zoé s'était jetée hors de la voiture, malgré la tempête je pouvais l'entendre rire aux éclats, mais son rire de sorcière n'était pas rassurant. La bête qui avait transpercé la voiture de Mme Engler se dégagea pour sauter sur le toit qui plia sous son poids et elle hurla à gorge déployée. Encore une fois, je ne saurais interpréter ce hurlement, mais il sonna jouissif, comme enfin libre ou une bombe à retardement. Les pneus avant explosèrent lorsqu'il se jeta sur le capot puis d'un autre bond plus long sur la route. Les oreilles toujours plissées, Sismik reniflait activement museau frémissant au vent, essayant de déterminer de quoi il s'agissait, puis il s'est souvenu de moi et à nouveau son ombre m'a recouvert d'un grognement histoire de vite me liquider. Il n'en a pas eu le temps. L'autre bête sauta dans notre discussion et ils roulèrent ensemble vers le bas-côté, jusqu'au pré, cisillant l'air de dents et de griffes, de piaulements et de hargne, une haine ahurissante animait l'ex-Jacob. Sismik a tenté une fuite, ils se sont perdus dans la nuit, mais aux hurlements qui suivirent j'en déduisis que le duel de titans continuait plus loin, plus bas vers la falaise. La lune dégoulinant de brillance ricanait. Je n'avais plus avalé de salive depuis dix minutes et ma gorge claqua. Bizarrement, je me sentais joyeux : sans doute un précoce syndrome du survivant. J'ai voulu soutenir Zoé pour rejoindre la voiture mais elle s'est délogée brutalement. Son rire s'éteignait en un lent râle. Malgré son ventre elle se pressa contre moi et me coinça contre la portière, palpant mon ventre, ma poitrine, le cou, le menton, redescendant, palpant ma

jugulaire, à gauche, à droite, son visage tremblait, tressautait, un tic lui souleva les lèvres, elle me renifla, m'attrapa le visage pour m'embrasser, elle me mordit jusqu'au sang et ce dernier détail perlant l'excita encore plus. Avidement, elle lécha mon sang et essaya de mordiller encore.

"Hé, ça va comme ça, ça fait mal, on se casse avant que la meute ne revienne..."

Très peu à propos, elle s'est décidée à être sensuelle. Minaudant, me massant fortement l'entrejambe, visage collé au mien :

"Ton sang n'est pas celui du vieux que tu prétends être, ton sang est jeune".

"Et bien vois-tu ça me fait très plaisir de l'apprendre. Mais si on parlait de ma jeunesse ailleurs ?"

Les sapins ployaient, craquaient, avant que la lune ne disparût à nouveau, on entendit au loin un long, très long hurlement qui s'éteignit brutalement, suivi d'un autre, plus grave, presque langoureux.

"Parce qu'il y a des trucs qui courent ici pas très rassurants, je ne sais pas si tu as remarqué...", rajoutai-je.

Zoé n'était pas là, elle se contenta de me lécher encore au creux du cou, puis elle me mordit à pleines dents. A mon tour d'hurler. Mon coup de poing dans la figure l'a complètement allumée et elle a bondi sur moi cherchant ma gorge. Malgré mes deux mains autour de sa gorge, je peinais à la retenir, remarquant –je dois dire qu'à ce point je devins presque mélancolique au souvenir subliminal du petit village que j'avais abandonné il y a bien longtemps- deux canines à la longueur porphyrique. Sa pâleur était celle d'une comtesse mais sa soif celle d'un comte. Les mèches blondes volaient autour de son visage comme enflammées et ses pupilles dilatées, immenses, étaient remplies d'un désir. D'un désir. Comment dire ? Pas encore tout à fait mûr, déparant. C'est pourquoi sans doute j'ai réussi à esquiver et la seconde suivante je lui frappai le crâne avec un gros bloc attrapé à la volée. Ce mouvement d'une souplesse et rapidité extraordinaires me fit un instant craindre le pire à mon propre sujet. Jetant Zoé à l'arrière, avant de démarrer j'ai été surpris de voir mon reflet dans le rétroviseur : certes je ressemblais à mon fils, mais j'avais encore mes propres traits, en fait plus simplement je dirais que j'avais rajeuni. Avec ses deux pneus crevés la voiture s'est traînée misérablement sur le kilomètre nous séparant de la ferme, je guettais la silhouette du loup-garou dans les prés et les bois battus par la pluie, mais nous arrivâmes et j'eus encore la force de tout fermer à double tour.

Le lendemain il faisait beau, Zoé se réveilla toute gaillarde, Jacob toqua à neuf heures, il était nu et frissonnait, sans nous adresser la parole il est monté dans la chambre de son père et le lit a craqué. J'ai découvert plus tard non loin de la ferme la carcasse d'une brebis sucée par un million de mouches. Ses congénères brouaient docilement à côté. Plus tard, Zoé a tiqué :

"C'est qui ce type ?"

"C'est le fils d'Edgar".

"Edgar ?"

"Figure-toi que le type avec qui tu regardais la télé tous ces derniers mois s'appelait Edgar".

"Monsieur Engler ?"

"Lui-même".

"Pourquoi tu parles au passé ? Il est parti ?"

Moi je n'avais pas dormi de la nuit, ce qui m'avait fait récupérer entre temps mes cheveux gris, je n'ai pas répondu et suis allé m'écrouler dans le canapé, essayant d'oublier dans un faux sommeil pourquoi en définitive Sismik élevait des brebis.

Jacob s'est réveillé tard dans l'après-midi. Il a observé le coucher de soleil avec dégoût. Maussade, il s'est concocté un mélange de légumes dans le mixer et il en avalé le contenu en grimaçant. Je n'avais pas envie de mentionner son père, espérant néanmoins qu'il n'avait pas tout oublié d'hier, comme l'amnésie de Zoé, alors j'ai contourné.

"Il n'a pas l'air bon votre mélange de patates, d'oignons et de tomates. Vous vous faites toujours ça au lever ?"

"Tu veux savoir si au lever je me mixe aussi de temps en temps des êtres humains ?"

J'eus un bref sourire de politesse.

"C'était quoi, hier soir ?", relançai-je.

"C'était la pleine lune pourquoi ?"

"Oh non, juste comme ça".

Il s'est reversé de son mélange boueux.

"C'est plein de vitamines et ça donne tout ce qu'il faut, si tu veux savoir".

"Hum. Vous ne me donnez pas l'impression d'avoir besoin de beaucoup d'énergie. En plus".

Il se tenait près de la fenêtre donnant sur la vallée en contrebas.

"Tu as vu comme ils brillent dans la pénombre de la vallée, ces champs de mimosas ?"

Je n'ai pu résister à faire usage de sa métaphore :

"En ce qui concerne la brillance, j'ai surtout en tête celle des yeux de votre père hier soir".

"Oublie hier soir, veux-tu ?"

"Si cela ne se reproduit plus, je veux bien..."

Il a terminé son potage grumeleux, répliquant au moment où Zoé descendait :

"Si jamais, je n'aurai qu'à faire comme mon père..."

Zoé le regardait avec un intérêt évident; le mâle était plutôt seyant. Elle rougit puis lança pour éviter l'embarras :

"Pendant que vous dormiez, il y a eu un téléphone de l'hôpital. Un berger a retrouvé Monsieur Engler ce matin en bas de la falaise. Il est tombé durant la tempête. Ils lui ont mis deux disques de titane à la place des deux premières vertèbres; si j'ai bien compris il est tétraplégique. L'opération a duré huit heures et ils ne s'expliquent pas pourquoi il était nu".

"Ils ne s'expliquent pas pourquoi il était nu durant l'opération ?"

Au lieu de me répondre elle s'est retournée vers Jacob dont la robe de chambre laissait négligemment apparaître le V de sa poitrine imberbe. Zoé rayonnait comme devant ses clips, lorsque ses mono-pensées exprimaient un "Wahoo" inintelligible. J'étais déjà suffisamment habitué à écouter les pensées des autres pour me rendre compte que la plupart des gens ne pensaient simplement pas lorsqu'ils étaient sur le point de, ou en train de, parler entre eux. En ce sens le dialogue est un réflexe quasi animal.

"Tu as bien dormi ?"

"Ouais. J'étais crevé".

"Le voyage sans doute".

"Sans doute, sans doute".

"C'était bien, l'Afrique ?"

"Oui. J'ai passé beaucoup de temps dans les savanes et les déserts de sable. C'était reposant".

Je l'imaginai se farcir entre deux lunes une gazelle ou pourquoi pas un lion. Au moins avait-il comme son père le souci de protéger ses congénères des tendances anthropophages le métamorphosant chaque mois. Malgré ma jalousie –car il était évident que Zoé et lui avaient déjà eu le temps de faire plus ample connaissance et j'espérais que la robe de chambre n'était pas le signe d'un épuisement issu d'autres hormones que celles d'hier soir, et ma curiosité, j'avais envie d'être clément. Et les quelques coups d'œil appuyés de Jacob cherchaient à

me le rappeler : il m'avait tout de même sauvé la vie. Et celle de Zoé, et celle de notre enfant.

"Bon et bien moi je vais nous faire quelque chose à manger, qu'en pensez-vous ? Un gigot ? Radio ? Jacob ? Ok ?"

Zoé allait faire à manger et cette mini-révolution dans le système équilibré de l'univers me laissa les bras ballants :

"Heu... Zoé. Ne penses-tu pas que Jacob aimerait aller voir son père qui vient d'avoir un grave accident ?"

"Tiens, j'avais complètement oublié ça, pardon".

"Non je n'irai pas".

Nous nous sommes retournés ensemble.

"Je veux dire que je n'irai pas avant demain. C'est gentil pour le gigot mais je crois que je vais aller me recoucher. Et... et aussi, je suis végétarien".

Là, j'ai du m'excuser et prendre l'air pour éclater de rire dehors sur le concept de loup-garou végétarien. Zoé est venue me rejoindre après un moment et m'a reproché mon impolitesse :

"Tu sais, il n'y a pas de mal à être végétarien..."

J'ai allumé une cigarette, me réjouissant de n'avoir pas bu d'alcool depuis une semaine. Elle souriait, visiblement épanouie à l'idée de se retrouver à trois dans la ferme, puis elle est allée cuire le gigot qu'elle a servi avec des chips.

Mon reflet suspendu au-dessus des bougies dans le néant de la fenêtre, suspendue au-dessus de la vallée, sur le point de faire écho aux claquements de ma machine à écrire, exprimait une grande peur. Pour la première fois depuis ma rencontre avec Loque je me sentais grincer comme un vieux tronc. Je n'en étais plus à une anomalie près, mais ce reflet que j'observais alors que dans les pièces à côté dormaient un potentiel loup-garou et une imaginable vampire, me parut sans âge. Le temps m'avait laissé de côté, je n'avais plus d'âge au sens humain du terme. Loque insistait en moi au souvenir de son aveu, comme quoi je ne mourrai pas. J'essayais d'égarer cette remarque dans la nuit mais mon reflet répétait que d'entre les morts, il ne pouvait avoir tort. La mort m'était refusée et au cœur même de tous ces événements se tenait cette alchimie d'éternité. Mon reflet a osé un sourire sensé en dire long mais qui ne me révéla rien. Si ce n'est que le refus de la mort de m'accepter parmi ses futurs candidats m'effrayait. En fait mon reflet me criait que j'avais l'air jeune et en forme malgré les coups de boutoir que j'assenaient hargneusement sur ma santé. A 70 ans on n'est

pas autodestructeur par concept artistique ou révolte esthétique. A cet âge j'aurais du être philosophe et me préparer à mourir dignement. Mon reflet ricana dans la nuit noire des montagnes par pure désinvolture. Etais-je encore ce vieux retraité cynique et marginal jugeant le monde comme s'il en avait été le créateur ? Le gratteur d'étoiles que j'avais joué était un exemple frappant d'adolescence boutonneuse. J'ai ouvert la fenêtre pour faire fuir mon reflet et entendre le vent, sauf que le vent n'avait rien à m'avouer à la place. L'absence d'alcool dans les effluves de mes pensées rendait le plus infime sifflement aussi obsédant qu'un sens profond impossible à révéler. Je m'estimais dépassé par moi-même, comme une voiture de course cherchant à terminer première alors qu'elle est seule à tourner sur le circuit. Il n'y avait aucune vérité à chercher dans ce qui m'arrivait, du moins pas plus que dans ce qui arrive à tout le monde. Mais si en ce qui me concerne la mort m'était refusée, qu'allait-on m'offrir afin de préserver l'équilibre de la balance universelle ? J'ai refermé face au silence, et mon reflet eut cette fois une moue comique. Qui sait ? Qui ? Sait ? Devais-je me tourner vers la religion pour trouver une réponse que mon propre reflet contenait sans aveu possible ? Mais avant de chercher la réponse il me fallait déjà trouver la bonne question, or cette question, si j'avais pu la formuler clairement, aurait sans doute déjà contenu la réponse. Et puis je me suis ébroué de toutes ces questions inutiles en me rappelant qu'un enfant allait naître bientôt. J'avais l'impression que plus le ventre de Zoé grossissait à en craquer, plus la fatalité de ma situation grossissait à en craquer. Non, pas fatalité. Une tranchée remplie de boue et de morts dans le sens de ma vie n'est pas une fatalité; tout juste un sillon de plus dans le labeur humain. J'ai recommencé à taper sur une nouvelle page. Envie, besoin de changer de chapitre. Le personnage principal prenait conscience de l'irréalité de cette femme qu'il aimait pourtant à en mourir. A en mourir. Bien sûr je savais déjà que comme moi il ne pourrait mourir d'une prise de conscience, aussi dramatique fut-elle. J'ai encore grimacé à mon reflet. Oui quelques rides sous mes yeux avaient disparu. Oui les commissures de mes lèvres étaient plus tendues. Oui je ne me reconnaissais pas. Et mon personnage lui aussi n'allait plus se reconnaître. Au point que non seulement il aura inventé un amour impossible à rencontrer, mais finalement il se sera réinventé lui-même pour vivre une autre vie. J'étais à deux ou trois pages de la fin et j'ai réalisé que cette fin avait un double contenu : d'une part l'absolue impossibilité de mourir qui m'était imposée, d'autre part la

totale réalité de la naissance imminente de cet enfant. J'allais renaître par cet enfant, non pas dans un sens généalogique, mais dans le sens de l'inversion entière de ma vie. Et ce dont j'avais peur, m'avouais-je en guise de réponse, ce n'était pas de ne pas mourir en fin de compte, mais de devoir revivre.

Je suis allé piquer dans un paquet de chips en espérant que tout ce que je pensais n'avait aucun sens et que du coup mon mal de dos disparaîtrait. Mais le vent a continué à siffler, me répétant que quoique je fasse, là-bas dehors, quelque chose d'inconnu se déroulerait encore sans que je ne pus rien y changer. J'ai allumé une cigarette, de celles qui tiennent réveillé pour rien, espérant ne pas trop avoir envie de boire et d'oublier. Tant d'espoir fut vain, car j'espérais même ne plus avoir d'espoir. Zoé s'est retournée dans son lit et ce double poids faisant craquer les poutres me donna envie, dans un geste immense de défi à l'existence, de terminer le paquet de chips. J'ai éteints ensuite et suis allé me coucher, m'endormant comme je ne m'étais plus endormi depuis longtemps : pour la première fois, les clochettes des brebis sonnèrent apaisantes.

Les jours qui suivirent préparèrent l'avènement d'une autre ère. Le bestiaire mythologique m'accompagnant s'enfouissait ailleurs, au-dedans de la naissance à venir, lisais-je dans le coin de l'œil de Jacob qui voulait me donner l'impression de tout connaître de moi alors que je représentais le plus grand mystère que ses vagabondages sélénites lui eussent permis de rencontrer. Mme Engler était revenue, sans cacher son effroi à la vue de Jacob. Cela précipita sans doute sa décision de partir.

"J'ai une maisonnette dans le Sud de l'Italie", avoua-t-elle à Jacob non sans en avoir honte.

Comme d'habitude elle me contourna, prodiguant encore quelques inutiles conseils post-nataux à Zoé –souriant béatement à la perspective de ce départ, pour ne pas s'appesantir sur le fait que la maisonnette était la garçonnière de luxe de son médecin, lus-je en elle. Elle décida brusquement que Jacob s'occuperait de la maison en son absence. Pour tout bagage elle emporta un sac à main de marque dans lequel elle avait discrètement glissé des sous-vêtements. C'est bien, la renaissance sexuelle de la fin de la quarantaine, ça rend tout gamin. En l'observant s'éloigner vers une Land Rover parquée plus bas sur le chemin comme pour être discrète, une jupe courte mettant trop en valeur ses hanches maigrichonnes, ses talons se plantant malaisément

dans la pierraille, je ne pus m'empêcher de la trouver touchant et, encore une fois, belle.

Tous les trois, nous étions allés voir ensuite Sismik perché non loin de l'aile des hurleurs de Julie. Dans le jardin, il ressemblait à une vache paralysée au milieu d'un prés et ruminant des tuyaux en plastic; le spécialiste nous accompagnant eut cette phrase évocatrice :

"Vous savez, on peut très bien survivre comme ça".

Elle mentionna aussi qu'une enquête était en cours pour élucider les circonstances de l'accident, plus spécialement la nudité : ses habits avaient été trouvés plus haut sur le chemin, déchirés. Jacob, très sang froid, dit qu'il allait expliquer cette histoire à la police : son père ces derniers temps avait été pris d'inexplicables crises de delirium tremens... La spécialiste hocha de la tête, aussi artificiellement peinées que ses lèvres collagénées. Ils ne savaient pas encore si le cerveau avait été touché, moi je l'ai tout de suite su : son esprit mitraillait des "sismik" entrecoupés de gloussements obscènes. De temps en temps, des images de marionnettes désarticulées gesticulaient dans l'obscurité avant de disparaître fusillées par des "sismik" hurlés. Nous en avons profité pour aller voir Julie et le contraste du silence absolu en elle fut terrifiant. Rentrant, j'hésitais à poser la question fatidique à Jacob : à la prochaine pleine lune, l'infirmière de garde aura-t-elle une mauvaise surprise en venant biberonner son père ? Mais j'eus une réponse je crois en entendant Jacob chantonner la fenêtre ouverte face au paysage défilant : "Libre, enfin libre... Liberté quand tu me tiens... Libre, enfin libre..."

Ce fut donc dans cette atmosphère d'apocalypse montagnarde que je mis un point final aux "Rêveurs".

Des flaques d'eau ont commencé à réapparaître le jour même, mais cette fois je n'ai pas laissé ces manifestations s'épancher trop longtemps. La nuit dans la cuisine, l'ondin était arrivé avec une mallette très professionnelle en écailles de tortue. Il fut surpris d'apprendre que Zoé n'avait pas encore accouché, consultant à plusieurs reprises un agenda de la taille d'une moule.

"Arg. Mais enfin ça n'est pas possible la date est périmée, capito ? Ça a du se passer, ça a du, capito ?"

"Oui enfin. Mais vous savez nos femme sont très imprévisibles : elles changent toujours d'avis au dernier moment".

"Vous l'avez terminé ?"

Je craignis un instant qu'il m'imaginât modeler l'enfant dans de la terre glaise.

"Heu. Terminé quoi ?"

"Le livre voyons ! Arg !"

"Les Rêveurs ?"

"Et bien oui bien sûr ! Je ne parle pas de la Bible !"

"Oui. Mais je ne vois pas exactement le rapport..."

"Bon alors l'enfant doit naître ! Ça n'est pas possible autrement. Capito ?"

"Non pas capito du tout".

"Tout ce que vous voyez n'est pas explicable. Regardez autour de vous. Vous croyez tout pouvoir vous expliquer, faux ?"

"A part vous, peut-être oui..."

"Et vous avez raison ! Tout est explicable, chaque pli des montagnes comme chaque geste possède une raison. Certains parmi vous réussissent à s'expliquer pratiquement tout ce qui les entoure, les malheureux ! Arg. Et, tant pis pour vous, vous êtes un roi parmi eux".

"Je suis un roi quelque part moi ?"

"La part de mystère étant presque réduite à zéro, vous vous êtes créé votre propre mystère. Et ce mystère, c'est le livre, et le livre, c'est le résidu microscopique de liberté dans lequel l'évènement peut prendre place. Il lui faut de la place à l'inconnu, sinon comment voulez-vous qu'il se manifeste ?! Capito ?"

Il s'épongea le front, agrandissant la flaque sous la chaise. C'était alambiqué.

"Je voulais dire que je m'explique peut-être beaucoup de choses, mais pour ce qui est de la part de mystères, j'ai ma dose".

"Arg. Que nenni. Ce que vous voyez, c'est le livre".

"Vous voulez dire que maintenant que je l'ai terminé je ne risque plus de m'encoubler sur des zombies crapahutant hors de terre ?"

Il fut contrarié conclus-je en l'entendant violemment roter.

"Arg. Zombies : mauvais exemple. La Main Noire peut se débrouiller sans vous. Mais grossièrement le livre terminé a créé sa place et maintenant l'enfant peut naître... Ou désormais...", il consulta encore sa moule-agenda avant de bougonner : "...telle est d'ailleurs sans doute mon erreur : ou désormais... oui oui..."

Il sursauta comme électrofilé :

"Capito ?!"

Je crus bon d'acquiescer face à ce non-sens, la cuisine se changeant lentement en sauna il fallait mettre un terme à ces délires :

"Repassez demain et on verra bien, capito ?"

Il aspira une longue bouffée dans son interminable pipe et s'évapora de mécontentement. Le lendemain j'envoyais mes manuscrits au hasard de l'annuaire.

Ensuite j'ai du oublier mes affaires car est arrivé le jour où, les apparences sont trompeuses, tout a commencé. Tout a commencé très simplement. Flegmatique, Zoé est rentrée dans ma chambre alors que j'essayais de faire une sieste : "Je crois bien que je perds les eaux". Je suis sorti du lit mais j'ai réagi lentement : "Ah bon". J'ajoutai, pragmatique : "Il faudrait peut-être mettre une serviette hygiénique..." "Oui, oui, c'est bon".

Nous sommes allés retourner la cassette du film "Le voyage de Felicia", puisque j'avais décidé que de regarder des films toute la nuit pallierait à la disparition brutale de l'écriture. C'était un bon film. Zoé a continué à perdre du liquide, comme par négligence. La journée était plutôt couverte, mais chaude. Mon dos ne me faisait pas mal.

Parking à l'hôpital de la vallée. A tout hasard, nous avons payé jusqu'au lendemain sept heures. L'infirmière à l'accueil nous a reconnu : nous étions un peu les stars du haut de la montagne. A l'étage, une sage-femme nous a serré la main. Nous la trouvions un peu speed. Toute cette atmosphère d'hôpital avec toutes ces machines a commencé à me tendre un peu. Zoé avait l'air un peu perdue. La sage-femme aussi. Pas de contractions. Elle fit un toucher : "Maintenant on peut passer un bon doigt !", s'exclama-t-elle. Un peu étonné par cette histoire de doigt, je lui ai demandé si on pouvait simplement attendre à la maison que les contractions viennent. Elle acquiesça mais alla encore demander l'autorisation du médecin-assistant.

Nouveau toucher, nouveau contrôle du jeune médecin-assistant : un peu plus dérangeant par contre ce type qui tripatoillait Zoé dans une autre salle remplie de machines prêtes à nous bondir dessus, avec cet air de cuisinier goûtant une nouvelle sauce de son invention. Il fut très surpris que Zoé ne ressentît aucune contraction parce que pour lui le col avait déjà bien commencé à s'ouvrir. J'imaginai un col de montagne à la fonte des neiges envahi par les touristes. Sa décision était ferme : il fallait installer Zoé dans une salle de préparation. La sage-femme un peu speed acquiesça docilement. La désaccord régnait, tout cela me parut parfaitement subjectif. Je suis allé chercher les affaires de Zoé dans la voiture. A mon retour, un tube bouchonné sortait du bras de Zoé. Elle détestait ça, avoir du plastic dans le corps, m'avoua-t-elle. Elle ne pensait à rien de particulier.

J'ai rangé les affaires dans un casier. Les autres casiers étaient tous vides, nous étions donc seuls.

Un infirmière injecta à Zoé un antibiotique pour que l'enfant n'attrape pas une bactérie au nom scandaleux lors de l'expulsion, bactérie dont 15% des femmes sont porteuses. Charmant.

Tiraillements dans le bas du dos, muscles lombaires qui font mal : les contractions commencèrent. Ça allait vite. Toutes les cinq minutes, Zoé ne pouvait plus rien dire, elle se concentrait sur sa respiration, ce qui l'aidait beaucoup, par contre elle n'arrivait pas vraiment à trouver une position confortable. Je me suis senti inutile : je ne pouvais pas lui offrir de position confortable. J'attendis que ça passe, essayant d'imaginer avec elle dans quelle position la douleur aurait pu être plus supportable. Elle essayait de se concentrer sur ces vagues de douleur, d'être en phase avec elles et de ne pas résister (elle avait lu ça dans un magazine néo-hippie vantant les mérites de l'acupuncture sous-marine tout autant que les bienfaits de la dernière play-station), de ne pas paniquer surtout. Elle y parvint un peu et les douleurs l'éloignèrent moins de moi. Zoé me sembla soudain très forte.

Le temps passait vite avec ces encadrements toutes les cinq minutes. Cinq heures déjà que nous étions arrivés. Un toucher pour vérifier l'ouverture du col. Ce dernier était à environ deux centimètres, il progressait donc, mais très lentement, trop lentement selon la sage-femme. Elle apporta des chips parce que Zoé avait faim et qu'elle la supplia, malgré une petite envie de vomir. A part ça, il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre. Je voyais bien que parfois la douleur était difficile à contenir. Je lui ai demandé à quoi ressemblait cette douleur, mais cette question l'énerva : elle avait juste mal et pendant ces moments elle voulait juste le calme et le silence. Pas de raisons, pas d'explications. C'était un peu comme si j'avais été laissé dehors. Alors je suis sorti pour aller respirer un peu. J'ai pris la voiture et fait un tour dans les bois à proximité. J'ai tourné en rond. J'ai eu envie d'une bouteille de rouge. Je me sentais épuisé même si ce n'était pas moi qui devait l'être, alors j'ai culpabilisé un peu parce que je devais être fort non ? En fait je me sentais vraiment las et crevé, mais heureux d'être un peu loin de l'hôpital et de la douleur de Zoé. Alors j'ai continué à tourner en rond, à moitié reposé, à moitié tendu. Impression d'une immense lenteur, bondissante et nerveuse.

Je me suis dépêché de revenir. Mais c'était toujours le statu quo. La sage-femme qui avait pris la relève de nuit (en la voyant je me suis dit que celle de la journée n'avait pas été si mal que ça après tout,

tellement celle-ci semblait agacée) annonça qu'il fallait sans doute accélérer le processus. Les contractions s'étaient un peu espacées, mais Zoé décida d'attendre jusqu'au lendemain.

"Si vous attendez trop longtemps, vous risquez d'être épuisée pour la phase finale de l'expulsion. Ce ne serait pas bon".

La sage-femme insista sur le "pas" et le "bon", mais elle respecta la décision, précisant qu'elle donnerait des calmants à Zoé si les douleurs l'empêchaient de dormir. Zoé, depuis la cohabitation avec Julie, et aussi au souvenir de l'infirmière assistante qu'elle avait tuée à sa sortie de l'hôpital psychiatrique, détestait les calmants; elle grimaça un "c'est exclu". La sage-femme haussa les épaules.

Deux heures plus tard, toujours aucune évolution. Je suis rentré pour essayer de dormir un peu. A la maison j'ai mangé un morceau de légume indéfini cuit à la vapeur par Jacob et suis allé m'effondrer. J'eus un rêve terrifiant; je me souviens de l'eau suintant de murs pourris dans une pièce sans plafond, au ciel se traînaient des nuages de sang où grouillaient des créatures rabougries m'appelant "papa" alors que j'étouffais.

Réveil, rapide vérification : non le portable emprunté à l'hôpital n'a pas sonné. Sursaut pathétique, lorsque je sors de la voiture dans le parking et que le téléphone sonne. Mais c'était Zoé. Elle était très calme, elle plaisanta même un peu sur le son craquant de ma voix, je fus surpris. Elle me dit qu'il n'y avait rien de nouveau si ce n'était que comme prévu ils allaient lui injecter cette protéine pour accélérer le rythme des contractions. J'ai essayé de plaisanter à mon tour : "Je croyais qu'on trouve les protéines uniquement dans la viande", mais Zoé n'a pas réagi. Durant la nuit le col s'était ouvert, mais trop peu et trop lentement. Cette histoire de centimètres me dépassait complètement.

La sage-femme a donc branché Zoé sur l'ocytine. "Une substance naturelle", précisa-t-elle non sans insister sur le côté naturel.

A côté de la sage-femme vannée Zoé rayonnait : elle avait enraciné dans sa tête une nouvelle lubie : cet accouchement devait être à 100% naturel. Je lus discrètement sur le rapport de nuit que Zoé avait tout refusé, qu'elle avait pris plusieurs douches et demandé beaucoup de chips, le tout cerné par des points d'exclamation et d'interrogation. J'ai souri, compatissant un peu avec la sage-femme. Je doutais néanmoins que quoi que ce soit dans un hôpital pu être naturel, mais je n'ai rien dit : Zoé se débrouillait très bien toute seule pour envenimer l'entourage.

La sage-femme a commencé avec une petite dose. Dès lors, tout s'est passé très vite. Des contractions toutes les deux minutes, Zoé avait tout juste le temps de respirer un peu que ça recommençait, murmurant :

"C'est beaucoup plus violent, ça n'a rien à voir, hier..."

Et puis c'était reparti, moi je ne voyais que les courbes ascendantes d'un appareil joufflu à l'aiguille excitée. La sage-femme est rentrée pour proposer un bain. Zoé a tout de suite été d'accord, l'absence de poids soulagea un moment ses douleurs dans le bas du dos. Dans cette grande baignoire elle semblait si seule, à chaque contraction s'accrochant à une corde qui pendait du plafond, elle s'éloignait de moi encore d'un cran. Et puis je ne voyais pas d'un bon œil la présence montante de l'eau dans cette histoire. D'abord les douches la nuit, ensuite ce bain... Ça sentait le tabac mouillé et le "Arg capito ?" Une peur m'envahit : Zoé donnerait naissance à un poisson.

Parfois même elle se soulevait toute entière hors du bain suspendue à la corde pour soulager la douleur dans son dos. Nous étions pratiquement tout le temps seuls. La sage-femme rentrait parfois pour faire un toucher. Une fois elle a dit que le col était certainement ouvert à 7-8 centimètres. Ces touchers périodiques faisaient horriblement mal à Zoé. Je la sentais loin, très très loin de moi, pour elle mon existence à côté de la baignoire devenait totalement anecdotique. Je suivais ses pensées qui elles-mêmes suivaient les vagues serrées de la douleur, mais autant que possible, je préférais m'en détacher. Nous sommes arrivés au dernier toucher. La sage-femme fut surprise que Zoé ne ressentît pas le besoin de pousser, parce que dit-elle le col était complètement ouvert. Elle est restée avec nous, préparant des serviettes. En effet quelques minutes plus tard Zoé a commencé à pousser. Je me tenais derrière, elle répéta dans un souffle : "Mais ça fait mal, ça fait mal, ça fait mal..." à la sage-femme qui lui demandait de pousser plus fort. Il y a plus de trente ans, j'avais déjà vécu cette folie mais je n'en gardais aucun souvenir : j'aurais pu enfanter mille femmes qu'à chaque fois cela aurait été complètement nouveau. Je perçus que ce qui arrivait était pour moi comme une résurrection, comme une nouvelle chance. Ça sentait de plus en plus le tabac mouillé. Alors, sous l'eau entre les jambes de Zoé, j'ai vu une boule qui grossissait, un petit truc rouge plein de poils. Entre deux poussées, Zoé palpa entre ses jambes et murmura : "Mais c'est tout doux..." La sage-femme sourit, la nurse et son collègue qui venaient d'arriver pour nettoyer le bébé sourirent aussi, alors je fis comme elles, conscient

cependant que mon sourire crispé resta trop longtemps accroché à mon visage. La lutte devait continuer. Entre l'arrivée d'une contraction et la poussée c'était vraiment des instants de calme et de paix, puis tout à coup une contraction arrivait et il fallait pousser encore et encore et c'était la douleur, et Zoé à chaque nouvelle poussée souffrait un peu plus.

Et Zoé a hurlé, une seule fois, elle a crié longuement alors que la sage-femme tournait l'enfant dans tous les sens pour lui dégager les épaules, dans le bain s'épanouit un nuage de sang. Et l'enfant a jailli hors de l'eau, c'était une fille, toute bleue et verte, des glaires blanches et visqueuses sur le corps. Un peu comme une grosse grenouille. Tout de suite on l'a déposée sur le ventre de Zoé et quelques secondes plus tard elle a commencé à crier. A les voir ainsi ensemble je me suis senti comme un étranger, un indésirable, c'était désagréable. Zoé s'est encore concentrée, a poussé quelques secondes et le placenta est sorti comme une méduse brunâtre. Elle a aussi crié un petit peu. En définitive, ils n'avaient pas du faire d'épisiotomie. La nurse a commencé à nettoyer le bébé.

C'est à ce moment-là que la sage-femme, alors qu'elle chassait le placenta dans le bain obscurci par le sang, a hurlé à son tour. Mais ce n'était pas du tout le même genre d'hurllement et je me fis la remarque-éclair qu'il y aurait un vaste travail de recherche à effectuer dans la catégorisation des hurlements; elle avait agrippé une tignasse épaisse et gluante comme des algues. Il s'est lentement redressé hors du bain, l'eau sanguine ruisselant sur son corps rachitique, veinant sa peau déjà naturellement flasque et peu ragoûtante. Comble de l'ironie, sa pipe fumait. Une petite sacoche collait à ses fesses inexistantes. Les deux assistantes à leur tour se sont mises à hurler en se précipitant dehors, au point qu'on n'entendait presque plus l'enfant. Il retira sa pipe, considérant Zoé de haut, d'entre ses jambes.

"Arg".

Celle-ci dodelinait, épuisée, à peine consciente. Puis il se détourna vers la fenêtre où Zebdar guignait, écailles lustrées pour l'occasion, en vole stationnaire. Le Sâdhu et son araignée accrochée à l'épaule glissèrent sur son cou pour ouvrir la fenêtre.

"Il était tout à fait normal que je les invitasse", l'ondin se justifia-t-il pompeusement, interprétant ma surprise comme un scandale. Le bébé se calma tout de suite au son de cette voix roucouillante. Le Sâdhu m'a serré les épaules comme un vieux frère et l'araignée en a profité pour sautiller sur moi affectueusement.

"Ceci est un grand jour mon ami, un grand jour pour nous tous".
Zebdar enfila son long cou assez loin dans la pièce, profitant de son passage pour happer quelques serviettes et éponges :
"C'est rafraîchissant, j'ai la gorge en feu", s'excusa-t-il.
"Bien ce n'est pas tout ça mais avant que ces folles ne rameutent tout l'hôpital il va falloir procéder à la cérémonie. Amenez-moi l'enfant je n'ai pas que ça à faire. Baptiser un humain : on aura tout vu. Capito ?"
Alors que le Sâdhu plein de précaution lui amenait le bébé, Zebdar en profita pour me confier à l'oreille (son haleine puait le poulet brûlé) :
"Il est très grand parmi les baptiseurs, et vous devez savoir que c'est un très grand honneur de l'avoir ici".
"Moui. Pour moi c'est une grenouille bavarde et rien d'autre. Hé !"
De sa sacoche, l'ondin avait sorti une huître aiguisée en forme de lame qu'il pointa sur le nombril sanguinolent du bébé. Fronçant les sourcils il se retourna :
"Et bien quoi ? Il n'y a pas d'arêtes !"
"Pas d'arêtes ?"
Il planta au bout de l'huître une sorte de chair blanche, poissonneuse, précautionneusement sortie d'une petite boîte nacrée.
"C'est quoi ?"
"De l'algarde".
Devinant mon ignorance il se tourna vers le Sâdhu :
"Renseignez-le voyons !"
"C'est du lait de perle à l'état semi-solide, ça fond dans la bouche c'est délicieux, on en trouve au fond des océans grâce aux pressions formidables là-bas..."
Instinctivement le bébé tэта; Zoé gémit alors le Sâdhu posa les deux mains sur son front en prononçant quelques paroles mélodieuses mais incompréhensibles. Enfin l'ondin leva l'enfant haut et dit :
"Aléa tu t'appelleras ! Aléa tu es née parmi les hommes et tu grandiras parmi eux ! Aléa tu seras protégée par les forces qui nous sont données, car grande sera ta tâche ! Que la terre et les eaux puissent t'être du meilleur réconfort !"
Terminer son homélie par "capito" aurait été du plus mauvais goût, il s'en passa donc. Il la trempa plusieurs fois et la ramena à lui pour l'embrasser sur le front. Aléa a recommencé à crier. Il y eut un tremblement de terre et tous les néons se sont éteints. Instinctivement Zebdar cracha une flammèche. Le Sâdhu se redressa, poings serrés, un éclat inquiétant dans les yeux, tandis que l'ondin s'est contenté de glisser :

"Arg, ça ne pouvait pas se dérouler tranquillement".

Le ciel s'est obscurci brutalement comme sous un orage soudain, un tremblement de terre plus violent m'a presque fait tomber, des cris venaient du jardin et des corridors. Zebdar me grogna :

"La Main Noire".

Sans avoir besoin de s'expliquer plus avant.

"Aussi, si vous n'aviez pas fait tant d'histoire avec les frères Zorteil, tout aurait pu se passer beaucoup plus discrètement ! Capito ?"

"Ondin ! Je ne crois pas que ce soit le moment de se faire des reproches non ?", le Sâdhu sermonna-t-il.

De mon côté j'assistais à la projection d'un film, tout ce qui se déroulait depuis la fuite des infirmières était une aberration et j'eux même le réflexe de m'appuyer sur le long cou de Zebdar, ses écailles étaient tièdes :

"Je crois que j'aurais besoin d'une tisane pour dormir ou alors un truc très fort qui empêche les crises paranoïdes ou schizophréniques, qu'en penses-tu Zebdar ?"

"Je pense que ce n'est pas le moment de nous lâcher, Radio."

Son cou devint brûlant et j'ai sursauté. Une telle conviction brilla dans ses vastes yeux, une telle confiance en moi, que j'eus presque envie de jouer au général distribuant les ordres. Mais un nouveau tremblement nous secoua encore, des étagères s'effondrèrent, des flacons s'écoulèrent répandant une entêtante odeur de désinfectant et la pénombre s'accrut, effritant mon assurance. Puis tout est devenu silencieux, comme si on avait soudain coupé le volume, j'entendais les battements de mon cœur, je m'entendais respirer, le souffle dans ma gorge, même le subtil et douloureux grincement qui avait repris dans le bas de mon dos, mais le reste : muet. J'ai vu l'ondin avec ses yeux exorbités prêts à exploser à force de me hurler quelque chose que je n'entendais pas, Aléa qui hurlait aussi sa petite bouche béante, Zebdar et le Sâdhu m'ont regardé à leur tour, terrifiés, le Sâdhu s'est élancé dans ma direction et là malgré la triple couche de matelas me bouchant les oreilles j'ai encore pu entendre : "La Main Noire !... vue... tu aimes le plus !", s'époumona-t-il dans une puissance vocale outrepassant les dimensions, avant que la vision vienne aussi à me manquer. Ce n'est pas que je ne voyais pas, c'est que la salle des naissances était totalement vide, totalement vide, rangée et silencieuse quand les néons se sont rallumés un à un, presque paisiblement; le son était revenu d'une certaine manière puisqu'à quelques mètres le robinet gouttait au-dessus de la baignoire sèche. Je me suis approché, c'était

agaçant, je l'ai fermé. Il faisait beau dehors, pas un seul nuage, ciel éclatant, mais il n'y avait personne pour profiter de la journée dans le jardin de l'hôpital, personne aux alentours. J'ai fermé la fenêtre, dans le vague espoir d'empêcher quelque monstruosité anti-dominicale de rentrer. En résumé, la Main Noire était une chambre d'hôpital vide pendant une belle journée ensoleillée où tout le monde regardait un match de foot, par exemple. Et puis je reconnus qu'on cherchait à m'égarer. On voulait m'isoler, me mettre à part, m'éviter. En fait, elle essayait de me rassurer, d'une bonne tape sur l'épaule me dire que tout irait bien. J'étais, quasiment, nulle part. Et pendant ce temps on pouvait égorger, et même m'égorger pris-je conscience, en toute tranquillité. La seule règle qui existait ici était celle de la prise de contrôle totale de l'esprit. Dans cette même logique j'eus soudain cet irrépressible envie de baiser. Et tout naturellement l'infirmière est rentrée à ce moment, ses jambes trop longues dignes de ses bas crissant alors qu'elle déposait un attirail d'ustensiles obscènes sur le lit en se penchant assez pour révéler le string étincelant sous sa jupe. Elle m'a souri en me dévisageant d'une moue dénuée de toute pudeur.

"Vous paraissez jeune pour votre âge".

S'approchant pour me prendre la main :

"Vous avez de belles mains".

Elle a passé son bras autour de ma taille pour s'appuyer contre moi. Mon érection ne me contrôlait plus. Mais il y avait en même temps ce sourd hurlement tout à fait chicanant : les cris d'Aléa.

"Oui en réalité je suis même plus jeune que j'en ai l'air".

Cette phrase est sortie sans réellement aucune volonté de ma part.

"Ah bon ? Vous avez quel âge ?"

"A partir de ma naissance ?"

Son sourire fut affolant :

"Il y a une autre manière de mesurer ?"

Il y eut ce flottement en moi, j'eus besoin de répondre : par la taille de mon érection par exemple, mais ensuite j'ai basculé et j'ai compris que ce basculement, provoqué par les hurlements lointains d'Aléa, représentait ma revanche, un regain de puissance et de contrôle de moi-même quasi inespéré :

"Oh oui. Je peux aussi mesurer mon âge à partir de la date de ma mort".

Elle a pouffé, mais s'est éloignée en balançant ostensiblement ses fesses derrière elle :

"Vous aimez jouer, non ?" , jeta-t-elle en dénudant ses épaules.

"Ce n'est pas si j'aime jouir qui vous intéresse plutôt ?"

"Non, non, vous savez, je ne fais pas l'amour avec des mineurs".

Faire l'amour sonna absurde dans sa voix traînante, car on ne parlait pas d'amour ici.

"Je vous donne l'impression d'être mineur ?"

Le problème, réalisai-je, c'est qu'elle avait raison. Je n'avais plus seulement l'air jeune, j'avais carrément rapetissé.

"Oh mais vous êtes tout petit".

Elle s'est retournée en faisant brusquement jaillir des seins tyranniques. A ce moment je devais avoir quinze ans au plus et mon rajeunissement accéléré devint pour le moins ennuyant dans cette perspective en contre-plongée : la jeune femme excitante passa au stade de jeune maman, puis de mère, puis de grand-mère, puis de sorcière, pourrais-je comparer. Puis elle revint à l'attaque en se penchant sur moi :

"Entre ces seins, que pourrait faire un jeune garçon comme toi, téter ?"

Elle s'est penchée encore et m'a pressé entre ces seins agressifs d'où j'entendis dans un roucoulement :

"Etouffer ?"

Son problème fut que je ne me suis pas arrêté là : je suis allé au fond de l'évènement. C'est-à-dire qu'elle aurait bien voulu que je m'immobilise en jeune ado obsédé, idéalement pervers, que les étapes précédant cet âge ne pouvaient dans ce contexte lui être d'aucune utilité. Elle a dû me soulever parce que maintenant j'avais peut-être sept ou huit ans et j'échappais à l'emprise de ses seins. De ses obus.

"Qu'est-ce qui te prend, gamin ?", a-t-elle grincé dans un minaude-ment aussi froissé qu'une voiture happée sous un tank. J'ai glissé comme un poisson entre ses jambes et j'ai voulu courir mais rapidement mes pieds ne répondirent plus et je me suis étalé, comme un mollusque. Bon sang, je devenais tout jeune là, c'était impossible de m'en rendre compte exactement mais tout grandissait, immenses chaises, mes habits traînaient au pied de l'infirmière et nu comme un verre j'ai entrepris de ramper vers le lit. Mais elle m'a vitre rattrapé et lorsqu'elle m'a soulevé je devais avoir deux ans au maximum.

"Tu n'as pas le droit de me faire ça morveux tu comprends ?! On ne l'a fait pas à moi ! Tu es pitoyable, ridicule !"

Son nez épais, ses yeux porcins, des cheveux visqueux comme des vers de terre, je voulus lui confier qu'elle n'en menait pas large non plus avec ses mamelles oblongues qui, aurait-on dit, voulaient se décrocher

et choir comme deux limaces, mais je ne parvins à éructer qu'une piètre imitation de mon ami l'ondin :

"Arg".

Alors elle m'a attrapé à la gorge et s'est mise à serrer, puisque c'est tout ce qui lui restait à faire; elle aurait pu aussi me jeter par la fenêtre, mais cette lueur que je décelais au fond des orbites ne voulait pas assister à ma mort, elle tenait absolument à en être la cause essentielle et directe. Oui mais voilà, je rajeunissais encore, si c'est possible. Tue-t-on un être naissant ? J'ai un peu couiné, puis quand j'ai compris comment ne fonctionnait plus ma gorge je me suis mis à franchement hurler. Là, j'avais à peine quelques mois, avec toutefois un esprit pleinement conscient de ce corps qui ne lui appartenait pas, ou plutôt, qui ne lui appartenait plus, ou encore, qui lui appartenait à nouveau.

"Mais tu vas t'arrêter ou quoi mon salaud ?!"

La vieille infirmière dingo avait complètement perdu les moyens de son pouvoir. Et finalement malgré ses injonctions j'ai rajeunis tellement que je suis né. Enfin, c'est ainsi que je le compris : l'ondin me tenait dans ses bras en essayant de me calmer sans succès. J'ai tout de suite cessé mes braillements; d'abord surpris, une expression victorieuse se dessina sur son visage. J'avais échappé à la Main Noire, ou en tout cas à sa servante, par le mécanisme qu'elle avait elle-même enclenché afin de me tuer. Le dédoublement s'acheva avec la fin du tremblement de terre. L'ondin me tendit Aléa :

"Vous avez bien fait de revenir. J'espère que cela ne vous coûtera pas trop, capito ?"

Mais il a eu un clin d'œil malin avant de s'enfoncer dans le bain et de disparaître. Le Sâdhu fut plus positif en me revoyant :

"Ah oui j'en étais sûr ! Ralala maintenant vous n'avez plus besoin de nous !"

Le dragon l'attendait déjà dehors dans un sourire de canines qui réussirent à paraître attendries. Je tenais Aléa tout contre moi lorsqu'ils se sont envolés; un pan entier de la façade s'était détaché, un incendie léchait la façade de l'autre côté du jardin, les pompiers ont été brusques mais ils nous ont sorti de là. On n'a pas voulu me croire lorsque j'ai dit mon âge aux policiers du service des premiers secours. Ils ont attribué ça au choc et la préposée a note sur sa feuille : 45 ans. Zoé était restée inconsciente mais personne ne s'en inquiétait outre mesure : elle n'avait pas perdu de sang, elle était simplement dans les vapes; l'ambulance les emmenèrent Aléa et elle dans un vacarme plus épouvantable qu'efficace.

Ainsi est née Aléa Barnes, prénom sorti d'ailleurs et nom inventé, le premier septembre 2004 à 12h39 dans la ville de Sion, dans le canton du Valais en Suisse, après l'un des plus importants tremblements de terre que ce pays escarpé ait connu, le jour suivant la nuit ensorcelante de la Walpurgis.

Je ne savais pas que dès lors je me sentirai détaché d'elle, et plus encore de Zoé, que ce fut une rupture secrète de notre couple donnée à la gloire et la victoire de la naissance, entre la vie d'avant, et celle-ci.

II

Le bébé hurle. Bouche grande ouverte et noire, yeux féroce­ment fermé, secs. Il ne pense à rien d'autre qu'à l'écho le plus long possible de ses hurlements. Ils doivent envahir le monde qui le cerne, le monde entier, quelle que soit son apparence au-delà de ses paupières féroce­ment fermées. Le bébé hurle sans larme. Il ne pleure donc pas. Il se contente de produire ce son innommable, éreintant, inquiétant. Attribuer une raison à ces cris sans répit d'animal égorgé. Mais il n'y a pas de raison. Le bébé est rouge et gonflé, répugnant : éclatera-t-il ? Même pas, toujours et encore sa plainte assourdissante qui envahit le monde.

Zoé est assise dans un fauteuil, pas loin. Les mains crispées, les yeux crispés aussi. Elle ne peut penser à rien d'autre qu'aux cris de son bébé. Son bébé. Le balcon n'est pas loin et un étage sur la caillasse suffira. Suffire à faire taire ces couinements, à rétablir enfin la paix. Le silence. Faire taire ce monstre couinant, à tout prix. L'éradiquer : la vie n'en sera-t-elle pas plus harmonieuse ? Sans ce gnome bouffi, étranger, qui ne fait qu'hurler. "Oh c'est horrible, c'est horrible. Je ne sais pas comment ça a pu se passer, vraiment, oh mon Dieu, oh mon Dieu, c'est un cauchemar. Il m'a glissé des bras voyez-vous. Je voulais me pencher pour ramasser un jouet, et soudain il a fait un bon en avant, je n'ai rien compris, c'est horrible, c'est horrible, c'est arrivé si vite, mon Dieu, oh mon Dieu, je l'ai vu s'écraser contre les pierres aiguisées plus bas, je veux mourir, je veux mourir. Tout est de ma faute..." Foutaises. Personne n'avalera ça. Les statistiques des bébés malencontreusement étouffés défilent, la mort subite, inexplicable, faites-moi rire, racontez pas de conneries : on les tue, ces hurlements incessants, puissants, dévastateurs, ils ne s'éteignent pas tout seul, pas possible, ce serait trop beau.

Assis dans la pièce à côté, j'écoutais les pensées de Zoé.

Elle gratte la paume de ses mains crispées, elle gratte pendant une heure, jusqu'au sang. Cette odeur de sang, c'est l'odeur de ces hurlements. C'est plein d'une vie collante et inutile, dépensée en vain.

Ses seins lui font mal. Roi-bébé les a mâchouillé, sucé, gobé tout à l'heure, ils sont plats et secs, et elle se sent vide et moche. La chute contre les schistes aiguisés suffira, certainement. Et la liberté. Ils sont tout mous à cet âge, mais pas à ce point. Quelle vitesse atteint-on après quatre mètres de chute ? Suffisamment. Il s'écrasera, mou ou pas, ses hurlements s'écraseront, enfin le silence, le calme, la paix.

Personne n'avalera ça. Mais poser le coussin sur son visage, ça lui paraît encore trop difficile. Quoique... Les hurlements font comme un écho sarcastique dans toute la pièce. Ce serait plus plausible. "Il faisait sa sieste, docteur, anormalement longue. Quand je suis montée pour aller voir si tout allait bien, il était tout bleu, il avait arrêté de respirer. Pourquoi docteur ? Pourquoi ? Je vous en supplie, dites-moi pourquoi !" Les regards inquisiteurs, les questions méthodiques, les formulaires à remplir : y arriverait-elle ? Mais jouer la comédie ne doit pas être si difficile que ça après tout, puisqu'il en existe plein qui y parviennent. Les hurlements lui hurlent que oui, c'est possible, oui tout est possible pour les faire taire. Zoé se lève.

La facture du pédiatre, angoisse, la facture du téléphone, angoisse, la facture du garagiste, angoisse, la facture, l'impitoyable arsenal des chiffres dont se goinfre la société. Le poids du quotidien souligné au marker par ce gnome joufflu et hurleur, son inévitabilité, facture après facture, angoisse. Dettes, rembourser, sommations, retenues, menaces, huissiers, promesses, assumer, rêver, responsabilité, angoisse. Travailler, angoisse. Stress joliment enrobé d'angoisse. L'argent, le fric, fins de mois, l'aide sociale, la vie de squatteuse des montagnes, vivre mais vivre nulle part, ne pas savoir quoi faire, n'avoir aucun intérêt, rien d'autre que l'absolue nécessité de vivre afin de payer ses factures. L'argent, le fric, en avoir des tonnes, être libre, acheter des fringues, voyager, avoir son yacht et ses vacances en Grèce, vagabondage ensoleillé, insouciance reposante, d'une île à l'autre. Gagner au loto. Impossible, angoisse. Trouver par hasard une valise pleine de billets, rêve inutile, impossible, pas de hasard, angoisse. Cambrioler une station-service, attaquer un convoi, c'est trop, son ventre se noue, c'est trop, flingue qui glisse, coup de crosse, sang répandu, billets chiffonnés, perspectives d'yeux vitreux, morts pour quoi ? Morts par principe. Vivre coincée dans un fonctionnement qui ne fonctionne plus. Demander à Radio d'hypnotiser toute la Banque Nationale. Et oui, pourquoi pas ? Vision de Radio reclus dans sa chambre en train de regarder des films ou le brouillard automnal toute la journée, en train

d'attendre la réponse d'un éditeur qui ne viendra jamais : Radio ? Il n'existe plus. On ne peut rien demander à quelqu'un qui n'existe pas. Angoisse, angoisse, angoisse. Stress, se sentir inutile, et l'amour ? Très drôle.

Zoé se rapproche du bébé hurlant, se tordant dans son lit, comme pris de spasmes. "Non je ne te donnerai pas le sein". Stress. L'amour, c'est des culs enchevêtrés, des seins empoignés, des bites qui gicles, des faciales, tout ça si vite, à toute vitesse, pas d'illusions, plus, pas plus d'amour que de factures disant : nous vous remercions de ne pas payer cette somme car nous ne voulons pas vous ennuyer avec ces sous que vous nous devez, ne nous payez pas, faites comme si nous n'existions pas, et ça ira très bien, pas de problème. Angoisse. Conneries. Plus de responsabilités, s'enfermer dans une grotte noire, le silence, plus de téléphones, plus de poussette, plus de promenade à se demander devant l'insultante paralysie des montagnes comment faire pour se sentir mieux, pour vivre mieux. Squatter la vie des autres, ce connard de Jacob et ses jus de légumes, ce connard de Radio et son inertie, ces connards d'hommes tout court; vie intrépide, prendre des risques, être sauvage à tout prix, s'en foutre des conventions... Et ce putain de bébé qui hurle à tout prix. A tout prix. Zoé se penche sur lui, avance ses bras, elle sait qu'il n'arrêtera pas de hurler pour autant. Vivre dans un bel appartement, hauts plafonds, parquet, vue sur une ville immense à ses pieds, cheminée, avoir son mec qui revient soir après soir et ses cravates noires, souriant, attaché-case, souriant, affable, plein de tunes surtout, passer ses journées dans des canapés Vuitton, prendre des bains Channel, danser avec MTV, acheter des tas de trucs inutiles sur Internet, aller au resto avec la cravate noire, affable, souriant, des dents blanches, superbes, décolletés Armani, mouvements souples, bronzés, comme à la télé, comme un clip, et très loin, très loin, dans une pièce insonorisée, le rap d'une maman de jour qui s'occupe de bébé hurleur. Angoisse. Charmes évasifs de vie bourgeoise. L'ennui, l'infidélité, le travail comme dopamine, la coke, les dîners faux-cul, impossible, stress partout, stress pendant tout. La vie de squat, la vie sauvage, être sans tune et libre, être sans rêve et libre, conneries, angoisse, et les factures ? Et qui payera les factures ? Et bébé hurleur, bébé hurleur ne cadre pas dans la liberté, bébé hurleur a faim, soif, doit acheter des Pampers pour chier, faim, soif, chaque jour incessamment la même rengaine insatisfaite, angoisse. Angoisse, angoisse, angoisse. Zoé prend le bébé dans ses bras, il ne remarque rien, rouge et gros et trempe, ses hurlements gravitent

autour de la planète Terre et lancent des bombes électroniques, froides, sur tout ce qui tente de vivre, tout ce qui veut être libre, surtout Zoé, fauchée de plein fouet. Acheter des bouillies, faire le ménage, un peu d'ordre dans le foutoir de cette maison désespérément agrippée à ce nulle part alpin, la glissante croûte d'urine autour de la cuvette, arrêter de rêver, la réalité bon sang, la réalité ! Angoisse. Quelle réalité ? Rien d'autre qu'un cirque infernal, chapiteau vide monté par soi pour soi, dans le noir, dans le rien, plutôt crever que de vivre dans la réalité. Zoé s'approche de la porte-fenêtre, l'ouvre doucement, de l'autre main tient le poupon inutile, sort sur le balcon : un brouillard bas écrase le paysage. L'automne tue les témoins gênants. Angoisse, angoisse, angoisse. Stress quotidien, ne pas laisser vaincre le stress quotidien, ça va aller, pas de problème, ça va passer, téléphoner au psy, prendre rendez-vous d'urgence, y aller au Prozac, toute douce la vie, toute douce. Sucrée, sucrée. Les paperasses de l'aide sociale n'ont qu'à attendre, la salle de bain et la cuisine n'ont qu'à devenir un peu plus crades, la poussière n'a qu'à s'accumuler, toute douce la vie, toute douce. Sucrée. S'allumer une clope, souffler au visage du bébé, qu'il tousse au lieu de pleurer ! Angoisse, angoisse, angoisse. Ça ne passe pas, lutter revient à s'enfoncer, encore et encore, les hurlements, les factures, les choses à faire, la vie de squatteuse des montagnes : lorsqu'on squatte un endroit qui n'est noté sur aucune carte, autant prendre une lame de rasoir et se sectionner la carotide; minable, minable, minable, plus d'énergie, jamais de passion, la crasse, partout la crasse, l'inutilité d'être mère, l'humiliation de la société qui se penche indifféremment pour distribuer sa manne, dame qu'elle est bonne la société ! Bonne et gentille comme une empoisonneuse d'enfants élevés à l'héroïne, faux sourire vert d'une reine au dentier mal entretenu. Ah ces aides ! La vacuité des êtres tout autour, dénigrer ses amis, entretenir soigneusement la haine rituelle de ses ennemis, pas d'appui. Tout est boue. S'allumer un joint, pas possible de baiser, donc pas de défoulement, chatte trop sèche, et qui voudrait ? Le désir est un fossile des temps paléontologiques d'avant la naissance du monstre. Angoisse, angoisse, angoisse. Et Radio ? Que fait-il Radio pour l'aider ? Comme toujours dans la chambre à côté, écouteurs branchés sur la télé à fond dans les oreilles, écrivain sublime qui fait semblant d'écrire des romans géniaux, crotte de conneries, salopard autiste, ne pas le déranger svp, ne pas le déranger surtout : il crée. Marginaux sans plus de force pour réaliser qu'on est condamnés parce qu'on ne sait pas être autre chose que marginaux, sous les masques puants de la

révolte, de la lucidité de l'anti-capitaliste, l'anti-travail, l'anti-tout. Révolte : foutaises de merde. Stress, tremblements, ça fait haut quatre mètres dans le vide, vraiment haut. "Ne devrais-je pas me jeter moi à la place des hurlements ? Est-ce que ça ne reviendrait pas au même ?" La tête la première pour être sûre. Et puis les autres, ces vraies mères souriants aux jardins d'enfants, qu'ont-elles à paraître si heureuses ? Un secret ? Pas de secret. Du fric, du fric, des tunes pour être tranquille, c'est tout. Julie ne s'en rendait pas compte mais elle avait raison : avoir un enfant est un choc aussi soudain et terrible que de le perdre. De la morphino-tune pour dormir sans rêve et continuer à pousser des poussettes. Illusions. Même plus ça comme sortie de secours. Le bonheur est une quête sans issue, et c'est crevant de vouloir être heureux, c'est vraiment crevant jusqu'à la mort. Stress stress, stress. Stress de tout, stress de rien, stress partout, stress pour rien, stress dans le vide, plein de stress, en finir dans le silence, la grotte noire, s'en aller, mais même les voyages tournent en rond : la mal est transportable, transmissible, transcontinental, intouchable corps diplomatique. Zoé tend le bébé au vide comme elle le tendrait à un chirurgien ricanant, mortifère, avide. Au moins le silence, au moins ça, revenir en arrière, n'avoir que ses problèmes pour soi, la vie d'artiste, rembobiner et redémarrer en mieux, pas de factures, de rêves morts, d'illusions insipides, partir à Florence, la baise à tout va, les hôtels crades mais magnifiques, l'auto-stop, écouter Radio gueuler sur les fonctionnaires, théoriser sur le monde, s'élancer à poils dans l'océan, bouffer l'écume salée des vagues, sans hurlements, sans couche-culotte, sans facture, sans brouillard bas qui écrase le paysage. Angoisse, stress, angoisse, angoisse, angoisse. Faire le tour de l'Inde, vivre dans des ashrams, faire des feux, discuter du monde, baiser à plusieurs, et tout ça, et tout ça, toute cette liberté si belle, si silencieuse, plaindre comme Radio les travailleurs et leurs journées rituelles, emprisonnées, c'est si beau, c'est si beau. Oui c'est bien ça. Au moins ça, c'est le minimum messieurs les jurés, le strict minimum oui. "C'est horrible, docteur, horrible, il m'a littéralement sauté des bras, c'est horrible, horrible..." Le bébé continue de hurler dans la nature blanche et morte et froide, Zoé le lâche. Pour que notre amour revienne et soit sauf, Radio, pour la vie. Foutaises. L'amour, ces culs enchevêtrés ? Stress, angoisse, suspendus, moment d'horreur totale. Le bébé atterrit sur un des pieux de la clôture. En fait, le pieux lui a transpercé la cuisse, rose et grassouillette, et il reste suspendu ainsi la tête en bas, par la cuisse, son sang lentement lui dégoulinant sur le

corps et la tête. Le pire, c'est qu'il n'a pas arrêté de hurler. Impossible, au contraire ses hurlements ont encore augmenté. Il est donc vivant, du moins pour un moment. Merde. Perspective de Radio et Jacob se ramenant. Ambulance, hôpital, on risque encore de la sauver. Merde, merde, merde. L'angoisse laisse gentiment la place à un unique stress, tout à fait naturel. Stress, stress, stress. Hurler ? Descendre à toute vitesse ? Jouer à l'évanouie ? Que faire ?

"Zoé ?"

"Quoi, quoi, qu'est-ce qu'y a ?!"

"Ça me semble dangereux de tenir la petite comme ça près de la balustrade... Et elle n'est pas un peu déshabillée pour prendre l'air ?"

"Je pensais qu'elle avait trop chaud, que c'est pour ça qu'elle..., besoin d'un petit rafraîchissement..."

"Ah."

Fantasme rembobiné, vision d'horreur revenue à zéro, le bébé hurleur est encore dans ses bras. Je me suis approché. Elle pensa : "sa démarche de moi je suis tellement au-dessus de tout que j'en ai rien à foutre", alors que moi je pensais au chemin parcouru depuis l'époque où je devais m'appuyer sur une canne. Ce matin-là devant le miroir, j'avais encore perdu quelques cheveux gris.

"Tu veux pas rentrer maintenant ? Et puis qu'est-ce qu'elle a à hurler comme ça toujours ? Elle est malade ?"

"Je sais pas. Besoin d'une clope. Tu l'as prends s'il te plaît ?"

Je me suis emparé du paquet qui hurlait, pas une once d'apitoiement. Dégoût.

"Je vais la mettre à côté, histoire qu'on puisse causer"

À côté, bébé a hurlé de plus belle, la pièce était mal chauffée, était-ce pour cela ? On s'en foutait, la porte se refermant a adouci un peu les hurlements. Vague soulagement, Zoé tira plusieurs fois sur sa cigarette. J'étais revenu avec un joint roulé par Jacob, moyen comme un autre pour arrêter de boire :

"Faut qu'on parle de notre situation."

"Laquelle ? Moi toi, toi le bébé, moi le bébé, toi ici, moi ici, le bébé ici ou nous trois et ici ? J'en peux plus, Radio. Ce brouillard, ces hurlements, toi, tout m'épuise. Faudrait se tirer. Je sais pas moi, aller à l'étranger, quelque part au soleil. Tout est si... crade ici."

J'ai tiré pensivement sur mon joint. Après une bouffée déjà tout se calmait, tout s'éclaircissait.

"On n'a pas de tunes."

"Mmm. Ton réalisme est implacable. Et pourquoi on n'a pas de tunes ?"

"Parce que je me refuse à participer à l'engrenage abrutissant du système."

"C'est ça oui. Parce que tu ne veux pas bosser quoi, parce que tu as mieux à faire. C'est l'influence des montagnes ou tu imites feu Monsieur Engler ?"

"Ecoute je te rappelle que j'ai déjà bossé toute ma vie et que je suis censé être à la retraite, non ? Oui : exactement. Et toi tu ne peux pas bosser parce que tu dois t'occuper de... machine."

"Machine ?"

"Ce truc qui hurle toute la journée sans raison."

"Tu parles de notre fille peut-être ?"

"Je t'avais prévenue il y a longtemps. Pas de compromis pour moi. T'as décidé de la garder, je peux rien y dire, mais faut pas me tomber dessus maintenant. Si je reste avec toi c'est parce que..."

"Parce que ? T'as trop pitié ? Trop de remords à abandonner une femme seule avec son enfant ? Ou peut-être est-ce simplement parce que tu n'as rien d'autre à faire que de rester avec moi ? Hein ? Personne ne veut de toi mon pauvre ?"

"Va pas commencer avec ça, s'il te plaît. On tourne en rond. Et puis la solution à tous nos problèmes c'est toujours la même de tout façon : l'argent. Toujours partout l'argent. C'est bête que notre amour soit taché par ça, mais il faut croire que c'est pas possible autrement. Non, c'est pas possible. Le grand amour, c'est pour les riches. Pour les autres... pour les autres c'est pas de l'amour, c'est de l'entraide humanitaire."

"Tes théories sur la vie... C'est bon pour la drague. Parce que maintenant il faut du concret, du palpable ou..."

J'ai fait semblant de m'intéresser à ce qu'elle allait dire en la regardant attentivement.

"Ou je me jette par cette fenêtre, moi !"

"C'est ça que tu voulais faire avant. Dis-moi, dis-moi franchement, c'est ça que tu voulais faire ? Sauter ?"

"Tu me fatigues. J'ai l'impression que t'es là que pour m'épuiser, et quand t'es pas là c'est pour me laisser récupérer en compagnie de ces, de ces hurlements. D'ailleurs c'est bien connu, les enfants doivent absorber toute la tension du couple. Quand y'a des problème ça tombe directement sur eux."

"Donc elle pleure parce qu'elle en a marre elle aussi."

"Un peu oui."

"Donc même un nouveau-né tout innocent qu'il soit ce qu'il veut c'est : des tunes."

À côté des films que je visionnais, des envois réguliers de "Rêveurs" à des maisons d'éditions à la réputation de moins en moins glorieuse, j'avais repris mes études là où je les avais laissées durant l'enseignement au lycée, époque durant laquelle je cherchais toujours à me tenir au courant de tout. Même si les mouvements philosophiques ne sont pas à proprement parler des défilés de haute couture, je compensais pas le journal et l'analyse politique. En somme c'était un réflexe qui m'occupait l'esprit et, surtout, taisait l'esprit des autres. Naturellement, mes lectures se tournaient vers une mixture audacieuse de théories anarchistes et de théories sur le paranormal à la fin du vingtième siècle. Zoé s'échina en faisant jaillir une deuxième cigarette de son paquet : Aléa à côté s'était brutalement tue et ce silence, loin de nous inquiéter, nous menaçait parce qu'il pouvait être rompu à tout moment sans commun accord :

"Elle veut pas des tunes elle veut la paix ! L'harmonie, le bonheur, un appart chauffé, pas cette odeur puante de mazout qui coule partout, pas la fumée de vos joints à Jacob et toi, pas la musique à fond de ces tarés que Jacob invite pour faire une "cure de nature", pas les regards mornes autour de la table à manger et les insultes de couples d'inconnus le dimanche matin dans les escaliers. Personne n'a jamais écrit une théorie comme quoi la vie avec un type on ne sait même pas ce qu'il est dans une pseudo-communauté on ne sait même pas ce qu'elle est serait le parfait bonheur pour un enfant !"

L'avantage de cette situation était qu'enfin Zoé et moi avions commencé à communiquer. Paradoxalement, cette communication affichait la distance grandissante qui nous séparait.

"Ah ? Il faudrait peut-être commencer à l'écrire cette théorie alors. On est peut-être à la pointe d'un nouveau progrès social. Le jardin d'enfant étendu à l'habitation, où les adultes et les enfants s'engueulent tous dans la même joie et dans la même bonne humeur ! Ce serait pas une révolution ça ?"

"Ta révolution est mal barrée. Personne ne veut vivre limite pour chercher un peu de plaisir dans ce monde. D'abord un bon paquet d'argent qui tombe régulièrement, et ensuite on réfléchit à comment être heureux, on philosophe. Il faut arrêter de jouer aux originaux jusqu'aux bouts des ongles, parce que s'il y en a tellement qui ne font

pas comme nous, c'est forcément qu'on n'est pas dans le vrai, qu'on est un peu dans la merde. Un peu."

"Donc on n'a plus d'illusions, c'est bien ça Zoé ? Toutes ces grandes idées que tu avais pompées de Serge, Loque et consorts, avant ta grossesse, sur le système démocratique, sur les avantages de la vie en communauté, les bienfaits de la créativité dans la vie quotidienne, tous ces machins anthroposophiques, homéopathiques, aromathérapeutiques, et vive la nature et les montagnes ! On habiterait tous dans des cabanes, plus de télé, plus de technique, seulement l'antique et parfait équilibre avec la nature. Et on commencerait par abattre les lignes à haute tension, insuffler l'anarchie pour mieux recommencer à zéro ! Comme chez tous ces foireux d'anarchistes ! Toutes ces grandes idées ont coagulé en même temps que ton placenta ! C'est de ça que je voulais parler. Je me trompe ? Du vent... Pour les hurlements d'un bébé. Tu veux ton canapé Dior avant de pouvoir t'installer dans ta jungle, c'est ça la vérité. Comme tout le monde, comme tout le monde tu oublieras vite la jungle pour un loft à chauffage central. Et si tu n'as pas d'argent, tu préféreras encore ton HLM plutôt que la jungle."

"Dis donc c'est la grande forme aujourd'hui, Radio. Jacob t'a refilé une herbe de meilleure qualité ? J'aimerais bien essayer."

Mon ironie déteignait sur elle : j'étais tout ce qui lui restait comme exemple.

"Ferme-la, ferme-la s'il te plaît. Tu n'entends plus rien."

"Ça, j'ai du copier sur toi. Quand je te dis travail, toi tu respirez du joint pour mieux te concentrer sur la prochaine vidéo que tu vas te taper : c'est pas un peu le même principe de l'autruche ? Tu pourrais pas le prendre sous un autre angle ? Te dire par exemple qu'afin d'assainir ce système pourri il faudrait d'abord infiltrer ce système, l'appriivoiser, le comprendre ?"

Elle m'allumait sur le plan intellectuel, ou peut-être c'était le joint :

"Pernicieux. D'autres s'y sont laissés prendre. Le système est plus puissant que toi, il finit par t'appriivoiser, toi, t'amadouer, toujours plus d'argent et finalement tu en as besoin comme d'une dose de méthadone. Regarde nos politiques. Ce sont des gens très intelligents tu sais. Je suis sûr qu'à une époque ils étaient pleins d'idéaux, de projets de transformation, et maintenant, maintenant ils cogitent tous dans la même merde. Paralysés. Et puis de toute façon j'en ai rien à cirer de la politique. Je vis pour l'art et pour rien d'autre, j'ai décidé cela parce qu'une autre vie m'a été offerte, tu le sais."

"Oui, oui ça je sais. Ma tragique condition de femme d'ex prof de lycée ex-retraité devenu écrivain paumé. Vivez dans l'art, vivez avortées : ça pourrait être le slogan de la prochaine campagne des pilules abortives. J'ai fait une erreur et c'est pas possible de revenir en arrière, hélas. C'est pas possible."

"Merci. De la part de l'erreur."

"Tu es éreintant, Radio: quand tu ne me fais pas peur, tu m'épuises. Tu sais, peut être que simplement tu es de trop. Tu sais, peut-être c'est toi plutôt qui devrait passer par-dessus la balustrade."

Dans la pièce voisine, les hurlements reprirent, suggérant l'égorgeement d'un animal particulièrement vivant.

"Je savais qu'on en arriverait là."

"Oui. Tu sais tout Radio, c'est ça ton problème : avec ce qui t'est arrivé tu crois tout savoir. Mais ta lucidité est inutile, Radio. Elle ne sert pas à vivre, elle te sert seulement à croire que tu n'appartiens à rien et à écrire. Mais sache-le, notre enfant, pour l'instant, il en a rien à foutre, de tes mots."

Bien sûr, sa manière d'insister sur le "notre enfant" me faisait sortir en claquant la porte dans un juste retour de manivelle.

Je traînais à la cuisine le matin suivant : les joints avaient ceci de désagréable, ils me permettaient de me réveiller le matin. La maison était glaciale parce qu'il n'y avait plus de mazout et que personne n'avait les moyens de palier à ce manque; nous chauffions au bois, lorsque Jacob ou moi décidions dans un élan de rage de sortir pour en couper. J'avais encore dormi dans le canapé du salon, espérant vaguement qu'une des jolies amies de Jacob s'y serait attardée la nuit, mais les amies de Jacob se faisaient rares, elles étaient parties chercher des cieux plus cléments ou alors les nuits de pleine lune et leur du de carcasses de brebis les avaient poussé à reconsidérer les avantages physiques de Jacob. Il s'était remis à neiger. La cuisine puait la fumée de bois mouillé : le poêle laissait passer la fumée de partout, comme sur le point d'exploser, et la chaleur qu'il dégageait était inutile. Au moins Jacob avait-il eu la généreuse initiative de l'allumer avant d'aller se coucher. La maison craquait sous le vent, trouée par des mois d'inattention de la part de ses occupants, elle devenait méconnaissable; il y avait forcément une correspondance secrète, une logique cachée entre nous et la maison. Homonyme de pierre peut-être. Grincheuse. Jacob n'avait pas dormi. Du fond de sa robe de chambre il se mixait un jus de fruit, mais pour rendre le breuvage toujours aussi immonde il

y rajoutait des graines d'oiseau, du fromage et plein de trucs bizarres, bio-alimentaires paraît-il, qui encore une fois faisaient tourner son jus en boue. Ça en avait l'odeur en tout cas. La cendre de son joint tombait dans le mixer sans le gêner. C'était sa manière d'oublier les brebis vidées de leur chair et de leurs organes rosissant la neige une fois par mois, la nourriture saine et les joints fait maison, un oubli si puissant que tout ce qu'il cuisinait donnait envie de vomir et sa chambre, un épais brouillard de ganja, respirait un naturel très fumeux. "Salut."

C'est resté sans réponse. Je m'en moquais, j'ai pété pour confirmer ma présence et me suis préparé un bol de corn flakes. Mais il n'y avait plus de lait, personne n'avait fait les courses, alors je les ai mélangées avec un peu d'eau et du sucre et cela ressembla furieusement à la boue de Jacob. Probablement décalé par le brouillard autour de sa tête, celui-ci finit par répondre :

"Toute la nuit, j'ai pas pu dormir, toute la nuit."

"Tu veux parler de ma fille ?"

"Je doute que ce soit les cris d'amour de Zoé."

Avec Jacob, il fallait traduire les signes, comme avec certains animaux, sauf qu'il ne se contentait pas de s'exprimer avec des signes mais il en inventait. Si le bébé hurlait, c'était forcément que nous voulions le faire fuir. Il réagissait de manière guerrière. Par exemple en augmentant le volume de sa stéréo pour que les vieux murs se mettent à trembler. Un loup-garou doublé d'un parano.

"T'as du courrier aujourd'hui, Radio."

J'ai rangé scrupuleusement mon bol dans la machine, juste pour étirer un peu l'espoir avant le déchirement de l'enveloppe :

"Comme d'habitude ?", ai-je osé.

"Je sais pas. Une autre maison d'édition."

Jacob avait pris l'habitude de lire mon courrier. Je ne m'en plaignais plus, parce que chaque plainte amenait son cortège de grands gestes et de cris offusqués, des jours entiers de tête basse et de refus de parler, et les regards meurtriers, des semaines entières. Il était loup-garou quand même : il fallait le respecter sur ce point. Parfois avec trop de ganja dans le crâne il s'expliquait, évasif, il disait que c'était pour vérifier l'harmonie de la maison, pour que personne ne nourrisse en cachette de mauvais sentiments à son égard. Il a ricané sans beaucoup d'énergie :

"Jamais que la centième, hein. Monsieur, après avoir pris connaissance de votre manuscrit, et malgré son intérêt, nous nous voyons au regret

de le refuser car il ne correspond pas exactement à la ligne éditoriale actuelle de notre maison... Bla bla bla. Je le fous au feu non ?"

Je n'ai pas hésité une seconde :

"Vas-y. Te gêne pas. Tu as mon autorisation."

Et puis j'ai repéré le sourire un peu trop évident et trop inusuel qui a étiré sa bouche pendant qu'il s'approchait du poêle. Il avait quelque chose de lunaire, ce sourire, en fait il était beaucoup trop intelligent sur le visage de Jacob. Le regain d'espoir m'a serré la gorge, cet espoir ridicule de succès soudain et incommensurable, de planète enfin tombée à genoux.

"Attends un peu. Je vais quand même la garder. Je l'accrocherais au mur. Pour ma collection."

"Mais, sérieusement, c'est du masochisme."

"Oui mais tu vois j'accepte de vivre ici avec toi : c'est que j'aime la souffrance."

Jacob a abandonné la lettre sur la table et il est sorti avec son jus de boue. Dans les nuages de neige, une drôle de percée fit tomber une flaque de lumière sur la table à cet instant, une occurrence étrange, peut-être la pointe avouée d'un monde inconnu. D'une magie très lointaine et infiniment trop subtile pour moi, mais qui avoua son existence, je l'y avais forcée. Car voilà pour l'essentiel :

"Paris, le 7 décembre 2004.

Monsieur Barnes,

Nous avons le plaisir de vous annoncer que votre manuscrit "Les Rêveurs" a retenu toute l'attention de notre Comité de Lecture. Nous pouvons doré et déjà vous demander de prendre contact avec Monsieur Acné, notre responsable pour la publication des romans de fiction. Celui-ci vous indiquera par téléphone les démarches à suivre et fixera avec vous un premier rendez-vous, ceci dans la mesure bien sûr où votre roman est toujours disponible à la publication.

Nous pensons tous ici que vous avez du talent, un style certain, et que votre roman mérite de paraître au public. Néanmoins, il nous faudrait discuter encore avec vous de certains aspects de l'histoire, tout particulièrement les chapitres consacrés aux tueries de "votre femme" qui, nous semblent-ils, allongent inutilement le thème central du roman. Monsieur Acné en discutera aussi avec vous.

Comme il s'agit pour vous d'un premier roman, toute notre équipe aura plaisir à vous expliquer les tenants et aboutissants d'un contrat à compte d'éditeur signé avec notre maison. Nous payerons aussi vos frais de déplacement jusqu'à Paris ainsi que vos frais de logement, si évidemment vous nous retournez votre accord de principe. Alors en attendant de vous rencontrer bientôt, recevez, Monsieur, nos sincères et cordiales félicitations.

Pour la Maison, Céline Maturin."

Suivaient toutes les adresses et numéros de téléphone utiles, ainsi qu'un exemplaire de leur contrat-type à étudier soigneusement pour toute question future.

Je m'étais souvent imaginé devant une réponse semblable, correspondant à ce point à tant de nuits de délires mégalomaniaques entre deux phrases, normalement j'aurais du sauter chaotiquement dans tous les sens, hurler des insanités, défoncer une fenêtre et sauter de joie dans le champ avoisinant, hurlant jusqu'à ce que peut-être Zoé me rejoignît terrorisée. Et je lui aurais confié triomphant : "Cette fois c'est la bonne. J'avais toujours raison. Persévérance et patience, ça a toujours été une question de persévérance et de patience." J'aurais commencé à lui faire la morale et rapidement je me serais rendu complètement inaccessible, chiant comme ce n'est pas permis envers elle et les "autres". La victoire totale de l'âme d'artiste sur le fonctionnement gris et logique du monde. Ça devait arriver à quelques uns de temps en temps, sinon qui rêverait encore ?

Mais non je suis resté complètement immobile, la tache de lumière sur la table s'estompait lentement, à écouter abasourdi un silence intérieur proportionnel aux coups renouvelés du vent contre la porte de la grange. J'eus cette pensée un peu absurde : "Je dois chauffer l'eau pour le bain d'Aléa. Il faut couper le bois et aller faire quelques courses car il n'y a plus de lait." Puis j'eus conscience d'une accélération du temps, une bouffée de mois passés à écrire et surtout, de décennies passées à rêver d'écrire, qui se changeaient tout à coup en quelques secondes de basculement capital comme la peine de mort. J'ai donc considéré cette victoire comme un mort sa résurrection : avec prudence. Je me tins coi.

"Je pars avec toi à Paris. On y va tous."

"Mais c'est complètement ridicule ça va nous coûter deux fois plus cher et pour rien. Monsieur Acné a parlé de rembourser mes déplacements et mes logements, il a mentionné personne d'autre au téléphone."

"Et alors, tu veux que je lui téléphone à Monsieur Acné ? Ou moi et ta fille serions de trop à Paris ? On vient avec toi, point à la ligne. C'est un moment important dans ta vie, je ne vois pas pourquoi moi et ta fille on le partagerait pas."

Moi et ta fille, moi et ta fille, moi et ta fille, une fille, concept si difficile à assimiler, toute une smala maintenant alors qu'avant, un électron libre, c'était si simple, avant les hurlements ravageurs. Peut-être que tout ça est un mensonge et qu'il n'y pas d'éditeur. Peut-être bien après tout, rien ne prouve qu'un bel événement ne soit vrai.

TGV, simple aller, "parce qu'on ne sait pas combien de temps les démarches vont prendre" ai-je prétexté, les grognements insatisfaits des voisins au son des hurlements de bébé. Qu'il est mignon, a dit un contrôleur par politesse, c'est une fille, a répondu dédaigneusement Zoé. Je suis resté silencieux tout du long, comme pour compenser.

La maison au bout de son chemin dans la montagne est restée en arrière avec son loup-garou pour la hanter, donc soulagement, soulagement de ne pas voir tant de fantômes se mettre à glisser, insatiables, derrière le train, histoire de gober non pas l'espoir de ne plus les revoir – là-dessus je n'avais aucune illusion – mais aussi l'espoir de changer d'ère. Jacob s'était renfoncé dans son nuage de ganja et j'appris par hasard quelques années plus tard qu'il est ensuite reparti en Afrique, d'où personne ne l'a vu revenir. La maison était devenue un squat.

Et dans un premier temps c'est justement dans ce genre d'endroit que nous nous sommes rendus à Paris. Le squat OK, derrière la rue Oberkampf, était moins bien organisé que la communauté d'antan chapeauté par Serge. Et oui, c'est possible. Pour économiser, j'avais préféré encaisser le chèque d'Acné et trouver un squat au lieu de l'hôtel prévu. En plus d'être révolté, c'était un lieu sauvage d'où ils pouvaient être éjectés par un caprice casuel des flics. Le squat OK était comme un prisonnier qui aurait décidé de s'emprisonner lui-même au milieu de ses bourreaux : politique parisienne sur les squats sans compromis. Se barricader ou attaquer, repartir ailleurs et être poursuivi là-bas. On y retrouvait cependant une caractéristique propre au pittoresque du squat générique : lorsqu'on s'y adressait la parole, c'était toujours pour se plaindre, une règle d'or.

"Mais où va-t-elle chercher tout ce souffle ? Elle sera cantatrice un jour, votre fille, c'est pas possible."

Aléa avait été posée sur un canapé parsemé de trous de cigarettes. Elle n'arrêtait pas.

"Elle n'arrête pas. On dirait qu'elle voit le monde mais qu'il est trop horrible pour elle. Alors elle chiale. Ça lui permet sans doute de fermer les yeux sans avoir l'air trop con. D'ailleurs elle pleure si souvent que je ne sais même pas quelle est la couleur de ses yeux."

"Le docteur Montessori disait que les gamins ne pleurent jamais sans raison, et que la raison n'est jamais un caprice, mais quelque chose qui se cache derrière."

Encore une fanatique des écoles alternatives et de leurs insondables mystères de la psychologie prise encore plus à rebours que Jung. Zoé s'est assise sur le rebord de la fenêtre pour se rouler un joint. Je l'ai rejointe pour le joint. C'était le degré maximal de notre intimité, le partage du joint horaire. L'autre, une charmante métis au charmant prénom de Samantha, se pencha à plusieurs reprises sur bébé, comme devant un monstre. Elle essayait de la calmer avec la blague débile du "regarde mon index qui presse sur ton nez", bidibouc, bidibidibouc, et voilà que je t'assène un autre coup d'index, regarde comme c'est drôle. Sans succès, bien sûr. Les hurlements faisaient comme un point d'honneur à éteindre la rumeur de la rue, de la ville entière, et des satellites géostationnaires crépitant 20 kilomètres au-dessus. Il était évident que les communications entre portables devaient être perturbées.

"Le pire, c'est qu'on ne s'y habitue pas", assena gentiment Zoé.

"Tu n'essaies pas les lolettes ? Ou elle a peut-être simplement faim..."

- Les lolettes, ça déforme la mâchoire plus tard. Et puis elle est tout le temps pendue à mon sein, alors question faim... T'inquiète pas, j'ai fait le tour de la question et j'en suis arrivé à la conclusion qu'elle hurle juste pour hurler."

"Quel âge ?"

"Six mois."

"Si tu lui donnes pas de lolette elle finira par sucer son pouce, ce qui, selon Steiner, est pire comme dépendance. Elle sucera encore son pouce à cinq ans."

"Je m'en fous. Pourvu qu'elle se taise d'ici là."

J'avais déjà entendu ce genre de discussion pragmatique entre femmes un peu moins d'un million de fois. Généralement, cela signifiait que la femme poseuse de questions commençait sérieusement à penser à une

nouvelle étape dans sa vie. Etre engrossée afin de pouvoir bercer son avenir incertain. Pas besoin d'être psychologue pour deviner la question suivante :

"Et l'accouchement, ça a fait mal ?"

"Radio a écrit un petit compte-rendu de mon accouchement. Si tu veux le lire..."

"Vraiment ? Il a fait ça ? Comme c'est mignon !"

Et voilà, ça continuait. La suite des questions asexuées passait généralement au type de bouffe que bébé doit ingurgiter.

"Tu ne lui donnes que du lait maternel ?"

Je m'étais détourné, dégoûté de voir cette plante métis au cul moulé dans une minijupe mauve en train d'enquêter sur la meilleure façon d'agir sur cette chose hurlante qui un jour, inévitablement, devra sortir de ce cul moulé. Souvent, automatiquement, j'essayais d'imaginer les transformations physiques qui s'opéreront après l'accouchement. Les hanches plus épaisses, les seins qui doublent et tombent, un peu partout un peu plus de graisse, sera-t-elle toujours baisable ? Telle est la question finalement, de savoir si elle sera toujours assez séduisante pour poursuivre son incessante pondaison. Je me rendis compte que j'étais frustré et que j'avais les pensées d'un frustré, me détournant, presque comme pour vomir, j'ai craché un bout d'herbe au-dehors.

La rue Oberkampf était pleine de gens vides. C'était surprenant, cette collusion d'événements. La probable publication de mon premier roman, donc la perspective radieuse de m'échapper de ma montagne, et l'irrévocable naissance d'Aléa. Et Paris les étoiles. J'allais trop loin dans mes projections, défaut propice à une continuelle déception, trop rêver. Peut-être que les hurlements de ma fille me poussaient à rêver encore plus, comme acculé dans le seul univers dont je connaisse les ressorts.

"Et elle fait déjà ses nuits ?"

Elle faisait ses nuits en hurlant, très cher beau cul, tandis que Zoé, éludant judicieusement :

"On va pouvoir dormir ici ces prochains jours ? Vous avez un matelas à nous prêter ?"

"Oui oui. Le canapé se change en lit."

Merveille de magie ikéenne : un canapé qui se change en lit. C'était aussi l'avantage du couple avec bébé, très admiré et respecté dans l'épuisante marginalité du milieu alternatif. La plupart des gens, non tous les gens, n'osent simplement pas. Il y a des règles à suivre, le tourisme et les hôtels à payer, du quatre étoiles au Guide du Routard,

avec ou sans argent il leur fallait respecter l'organisation générale. Mais d'un autre côté, nous étions exclus dans la misère et entretenus par elle avec l'abominable éventualité de toujours vivre ainsi, jusqu'à crever de froid dans un squat troué, loin des considérations révolutionnaires estudiantines. Une jeunesse d'illusions entretenues à perpétuité. Quelques cas isolés le prouvaient, l'espèce des clochard divins, des baroudeurs insatiables, du médecin magicien, du gourou éloquent à côté des jeunes culs qui l'admirent. Comme on me donnait entre 40 et 50 ans à cette époque, on s'approchait de moi avec circonspection : l'instinct de préservation des marginaux leur suggérait d'essayer de se révolter jusqu'à trente ans, après il fallait assumer, concrétiser, et ce qui restait au-delà dans leur milieu était soit louche soit incommensurablement respectable. Et entre les deux il y avait de quoi hésiter : je ne les calmais pas sur ce point. Avec les hurlements d'Aléa, tout cela prenait une tournure très malsaine.

Le joint faisait son effet, rue Oberkampf toujours aussi pleine de particules vivantes et vides, parce que la rencontre avec Monsieur Acné fut assez fracassante. Main moite du prétendu boutonneux qui ne l'était pas, au contraire, très genre artiste bien élevé avec son foulard autour du cou. Banal :

"Et bien, ça me fait plaisir de voir le visage qui se cachait derrière ces mots !"

"Ça me fait plaisir de voir le visage qui se cachait derrière celui qui veut publier ces mots."

Réplique préparée, congelée, régurgitée. Beau rire bien denté et poli. Après les politesses et les présentations de rigueur, durant lesquelles il ne me cacha pas qu'il me voyait plus jeune (comme si je ne l'étais déjà pas assez), on en vint au plat principal, derrière un minuscule bureau rempli de manuscrits sur le point d'être rejetés.

"Je dois quand même vous avouer qu'il va falloir accepter quelques modifications, certes mineures, dans le but de rendre publiable votre roman."

"Il y a trop de fautes d'orthographe ?"

Beau rire bien denté et poli.

"Non, il s'agirait plutôt de quelques chapitres qui nous ont paru superflus."

J'aurais accepté n'importe quelle modification, ils auraient même pu réécrire le roman en entier si ça leur chantait, pourvu que mon nom apparût quelque part sur une couverture dans les librairies, pourvu que

mon nom fût la preuve que j'avais toujours eu raison, pourvu que ma femme se retournât dans sa tombe. Et Paris et les étoiles.

"Monsieur Barnes ?"

"J'accepterai vos critiques tant qu'elles me semblent constructives, donc faciliter la lecture aux lecteurs."

"Parfait."

Le contrat fut vite signé, les pourcentages vite fixés : quand on n'a jamais vécu la vente de son cœur on croit que n'importe quoi pourrait lui donner de la valeur.

La première nuit parisienne fut musicale et hurlémentée. D'un côté la basse d'un type qui se considérait musicien ultramoderne mais qui manifestement aurait mieux fait de reprendre ses études de droit, de l'autre les chants gracieux de bébé hurleur en plein entraînement pour le jour suivant. Avec la rumeur d'Oberkampf très animée et un mois de juin bien chaud, j'étais sûr que bientôt toute cette ville me supplierait d'être partout sur des affiches géantes pour pouvoir baiser mon image. Aberrant, il suffit de si peu pour que la vie reste à jamais paralysée, mais il faut tellement pour qu'elle bascule du tout au tout en un jour. Ils travaillaient à leur propre abrutissement. Quant à Zoé, elle se retournait souvent en se demandant pourquoi aujourd'hui je n'avais pas fumé ma dose habituelle de ganja et pourquoi Aléa avait réussi à dormir deux heures d'affilée sans hurler. Ces deux événements étaient-ils liés ? Insondables comportements. Insondables.

Le succès est une béquille. C'est la vérité. Le succès est une béquille pour tous ceux qui ne savent pas vivre sans. "Les Rêveurs" parut en février 2005, trois semaines plus tard le tirage initial fut doublé, puis triplé, puis quadruplé. Ainsi de suite jusqu'à passer la barre des 100'000 exemplaires et aisément poursuivre sa route au-delà. La maison d'édition déménagea dans des locaux plus vastes, plus centrés, ce fut leur premier véritable succès et dès lors, leur distribution s'agrandissant d'un coup quasi anormal, les manuscrits plurent (dans le sens de pleuvoir pas de plaire parce que dans ce sens ce fut une sécheresse croissante). Ils devinrent plus sélectifs et tombèrent justement dans ce créneau qu'auparavant, en tant que petite maison d'édition, ils critiquaient. La chance pour tous devint la chance pour quelques uns, puis la chance pour quelques uns connus, et après les regards évasifs passant à toute vitesse sur ce qui vient de la Poste et les lettres d'inconnus bourrés d'espairs, la chance des célébrités uniquement. La force du succès les amenèrent loin des idéaux initiaux,

reniement hypocrite pointés noblement par tous les petits éditeurs, tus noblement par les grands. Ils avaient trop de mots pour pouvoir les lire tous.

"Les Rêveurs" et ses 150 pages d'Arial 12 points et sa fine couverture quadricolore signifiant sans gêne un tirage numérique à haute dose envahirent l'anglo-saxon aussi aisément que la francophonie ; l'allemand, l'espagnol, l'italien suivirent à quelques mois d'écart. Monsieur Acné décida du haut de sa nouvelle importance de ne pas autoriser la création de produits dérivés, "il nous faut garder une image de marque purement littéraire". Mais un producteur américain en acheta les droits et à partir de là, la sortie du film étant prévue dans les deux ans au maximum, ils ne se gênèrent pas et la propagation des figurines, des bonbons, des cartes postales et autres jeux autocollants à l'image de ma femme, paix à son âme, fut foudroyante. Le procès s'arrangea à l'amiable, c'est-à-dire avec beaucoup de sous.

Durant huit à mois à Paris dans l'attente de mieux, nous avons vécu avec une valise pleine de couronnes tchèques que j'avais récupérée durant une manifestation altermondialiste, lorsqu'une citroën noire s'était arrêtée devant moi déambulant à la recherche de rien, et dans le tumulte général des coups de feu avaient été échangés laissant à mes pieds deux individus bien habillés dans le sang. J'ai vu cette mallette en cuir qui n'intéressait personne dans les fumigènes écologiques, et je l'ai mise sous le bras, tournant n'importe où à tous les coins de rue. Dans la mallette, bien pliés côte à côte, des couronnes pour tenir le coup : l'opportunité que j'ai saisie puisqu'on me l'offrait.

Tout le monde devait être payé avant que je ne puisse voir la couleur de ces euros et ce n'est que 8 mois après la parution de mon roman que je découvris un audacieux premier virement bancaire. Honnêtes, les autres suivirent et, cataclysmique surprise mensuelle, il s'agissait de montants toujours plus élevés.

Une journée typique avec Aléa commençait à huit heures du matin, si on ne tient pas compte des hurlements nocturnes. Un allaitement (elle refusait les biberons), puis le petit déjeuner, la vaisselle, et ensuite de 9 heures à 11 heures on essayait de s'amuser avec elle. Quand elle ne gueulait pas elle aimait bien jouer avec les plastics multicolores de Fisher Price. Mais il fallait toujours être à côté d'elle, aussitôt qu'on répondait au téléphone ou qu'on s'éclipsait pour quelques secondes aux toilettes, les hurlements, interminables et inapaisables, s'élevaient crescendo. De 11 heures trente à 12 heures trente, c'était la sieste.

L'avantage étant qu'elle s'effondrait littéralement dans ses propres hurlements, jusqu'à ce soupir continu et rauque signifiant chez elle un sommeil profond. Mais on n'avait pas le temps de respirer vraiment, de faire quoi que ce soit, on se remettait à peine de la tragédie de l'endormissement qu'à nouveau elle émergeait. Suivait le déjeuner, elle mangeait sans appétit et il fallait lui enfoncer la cuillère jusqu'à mi-gorge pour qu'elle avalât, cause fréquente de nouveaux hurlements ponctués de bouillie régurgitée. Après la vaisselle, c'était le début d'après-midi en compagnie des Fisher Price. On la prenait aussi par les mains et elle se baladait debout dans l'appartement, activité durant laquelle sa concentration impliquait un silence angoissant : on se rendait compte qu'elle pouvait aussi se taire et cela faisait bizarre. A 15 heures, un nouvel allaitement et puis c'était la promenade. On se contentait d'un parc de jeux pas loin de la bouche du métro, où Aléa restait dans sa poussette, observant avidement les autres enfants faire les fous. Là aussi en général elle restait silencieuse, là encore nous avions tellement l'habitude de ses hurlements que la promenade se déroulait dans un stress permanent, se pencher chaque minute pour voir si elle respirait encore. On rentrait pour les 16 heures et c'était la sieste. Une demi-heure de sommeil tout au plus, histoire de ne pas trop s'habituer à se reposer. On appelait les Fisher Price à la rescousse jusqu'au dîner, ensuite les événements s'enchaînaient dans la perspective frénétique du repos nocturne. Le bain, la préparation au lit, le lit où elle hurlait bien sûr, alors, trop crevés, on la laissait hurler jusqu'au sommeil, ce soupir continu et rauque à la limite d'un ronflement sans expiration, elle n'avait jamais l'air de devoir reprendre son souffle. D'ailleurs elle se remettait à hurler autour des 23 heures, un allaitement faisait l'affaire normalement, sinon Zoé était condamnée à la dorloter jusqu'à minuit. Enfin, nous avions juste la force de nous brosser les dents et de nous effondrer à sa suite dans un repos bien mérité. Mais la nuit était rarement complète, plutôt ponctuée de halètements affamés. Le matin, un peu avant huit heures, les hurlements reprenaient. Ce descriptif je le fais sans compter le ménage, la cuisine, la nourriture à acheter, les Pampers et autres produits bienfaisants à la pharmacie, la lessive, le courrier à décrypter, et les factures, les factures à la Poste, toujours les factures enrobées de hurlements. Et je ne compte pas aussi mes nuits passées à ne penser à rien dans un silence paradisiaque, poussé au sommeil plus par la perspective du lendemain à supporter que par l'envie de dormir. La pression et le stress ne baissaient jamais. Le sexe était inexistant, les

sorties et les loisirs relégués à un avenir aussi assourdissant que les hurlements d'Aléa au milieu de la nuit.

L'arrivée de tout cet argent ne changea strictement rien à cette course quotidienne contre les hurlements. Le vaste appartement dans les combles, dans le Marais, intensifiait grâce aux hauts plafonds la plainte la plus infime. La vue sur tout Paris se transformait en un vaste cri d'impuissance répercuté par la ville au-dessus des toits indifférents. Et puis la promesse des multiples voyages autour du monde était continuellement annihilée par la contrainte des maladies tropicales, des décalages horaires sur l'équilibre de bébé, de la nourriture réglementée et rituelle impossible à trouver ailleurs, de l'implacable surveillance du pédiatre et, dans le cas particulier d'Aléa, du psychiatre pour bébés, qui faisait en même temps office de psychiatre pour nous, difficile à déplacer au Mexique ou en Tanzanie. Selon le psy, les journées d'Aléa devaient être organisées comme une marche militaire, sans le moindre imprévu ou la moindre perturbation hasardeuse, pour compenser son "naturel très agité". Ce "naturel très agité" qu'aucun argent au monde n'aurait su faire taire, si ce n'est bien sûr par l'achat régulier d'ampoules de morphine. Et encore, il aurait fallu trouver un médecin prêt à soudoyer son serment pour pareille ordonnance. Je n'en trouvais pas.

J'étais donc assez vite passé de l'herbe à la coke, élévation sociale dans l'addiction oblige. Et puis qui dit coke dit forcément alcool, pour balancer l'effet. Le mini-bar de l'appartement ne se dégarnissait plus, tant j'étais heureux d'avoir les moyens de retrouver cette vieille compagne qu'était l'ivresse, en lui permettant de danser avec cette jouvencelle qu'est la coke. Katia, la nouvelle baby-sitter londonienne qui venait tous les jours de 14 à 20 heures pour faire semblant de s'occuper d'Aléa, avançait de longues jambes fuselées, et des juste-au-corps très moulants, toujours des marques du dernier cri. Il faut savoir que les anglaises sont réputées pour avoir en moyenne de plus gros seins que les européennes : je ne suis pas l'initiateur de ces statistiques. Elle avait les cheveux plus blonds que Zoé et, contrairement à la majorité des anglaises dont le visage est déformé par une dureté post-Tatcherienne, elle souriait de ses lèvres amples et clignait de ses cils souples, pour un rien, comme pour dire "j'aimerais me faire prendre par derrière si possible". Cet amalgame séduisant déambulait donc tous les jours dans l'appartement, top model bandante un peu perdue du haut de ses talons Gucci entre les hurlements d'Aléa et la dédaigneuse sévérité de Zoé. C'est moi bien sûr qui l'avait choisie

durant un casting digne des plus sévères défilés de mode : le sexe est une chose étrange qu'il s'agit, une fois la vie de couple tuée (ce qui ne tarde jamais), d'entretenir de la manière la plus ambiguë possible. Zoé et moi n'avions plus rien à faire ensemble d'un point de vue sexuel, mais nous étions, depuis l'époque du loup-garou et des canines étincelantes de Zoé dans la pleine lune, les personnes sur cette planète les plus à même de nous supporter ensemble.

Depuis la naissance d'Aléa le moindre espoir de sexe n'avait plus court dans mes bourses, à cause des hormones produites par l'allaitement et dont le principal effet était d'assécher la chatte de Zoé. A une époque cette chatte en avait demandé beaucoup, mais à ce moment elle était comme un grotte vide. Par contre de mon côté, aucune hormone n'inhibant ma verge splendide et rajeunissante, je bandais toujours plus. Décalage épuisant d'une libido exaspérée qui, grâce à l'afflux soudain d'argent, avait imposé le casting et l'apparition de Katia dans l'appartement comme une conclusion hautement suggestive de mes besoins refoulés. Seuls les hurlements continus de bébé me retenaient dans un halo de culpabilité, me retenaient de ne pas soulever dans un coin derrière le bar les jambes fuselées, de déchirer le juste-au-corps pour en faire jaillir de gros seins authentiques et m'introduire dans le sexe si chaud de cette jeunesse pré-grossesse. Pour un homme, l'amour n'est jamais suffisant. Un homme ne peut pas aimer dans la plus grande sérénité platonique, à la manière des romantiques qui ont tellement menti sur ce sujet. L'amour de l'homme est coincé entre les deux, quelque part au fond d'une impasse faite de hurlements d'extase et d'attendrissements maternels. Les Parisiennes se faisaient belles le printemps venu. Alors on me pardonnera, mais lorsque j'essayais de me masturber en pensant au corps improbable de Zoé je déviais tout naturellement vers les jambes fuselées et les seins gonflés de ma babysitter. Un reste de pusillanimité venu de la vieillesse me força à le regretter. Une semaine tout au plus.

La coke et l'alcool me plongeait dans un univers fuyant, changeant mes besoins sexuels en fantasmes mous, invisibles. Il m'arrivait souvent devant un besoin furieux de ne même pas avoir le courage d'ouvrir ma braguette. Cette chose entre mes jambes, incompréhensible, restait coincée et molle. Le retour de l'alcool (vu mes finances je passai du vin à la vodka, qui se mariait mieux avec la coke) m'imbibait d'un désir flou et les hurlements d'Aléa m'endormaient dans des cauchemars où les corps plantureux d'anglaises nymphomanes s'entrelaçaient avec d'étranges cochons aux

groins luisants. Nous faisons chambre à part, tué, j'avais laissé aux bons soins de Zoé les phases d'endormissement et de réveil, sans mentionner la part d'halètements affamés ponctuant toutes les nuits et pour lesquelles de toute manière je ne pouvais rien. Je n'arrivais pas à m'occuper de ma propre fille parce que celle-ci semblait n'avoir aucun sens. Elle détruisait aussi mes tentatives de redécouvrir l'amour paternel, malgré le traumatisme de mon autre fils, celui de l'autre vie, dans une frustration répétée chaque jour. Le succès, mon livre, mes ambitions de futur grand écrivain, mes regards glauques jetés sur Katia, toute cette vie qui se prolongeait sans discontinuer au-delà de la naissance d'Aléa ne modifiait en rien l'implacable constance de ses hurlements. Comme si j'existais encore moins qu'avant dans la montagne ou dans mon village, comme si la poursuite de mon existence n'avait aucune importance pour ma propre fille ne demandant que les Fisher Price, la bouffe, et une présence uniquement physique. D'autre part, on ne peut pas aimer sa fille en sniffant de la coke dans la chambre à côté, on ne peut pas aimer sa fille en surfant sur Internet à la recherche de films X au lieu d'écrire un prochain roman sensé nourrir l'avenir de la petite famille.

L'argent aurait pu me permettre d'aller à St.-Denis régulièrement. Il n'ouvre pas la porte des saintes privations comme la misère, l'argent autorise toutes les débauches et dans ce sens mon succès me terrorisa soudain. J'haïssais cette possibilité nouvelle de me laisser aller à toutes mes pulsions. J'haïssais de voir à quel point des liasses d'euros parviendraient à me changer en un autre homme. Et je me refusais à tout mouvement dans cette direction, qui m'aurait à jamais banni dans une putride et banale vulgarité. Par-delà les drogues et les fuites, je cherchais à survivre sainement, à épargner la secrète morale de mon fonctionnement "humain". Invivable contradiction qui finit par me faire éclater. Au sens propre.

Zoé était partie acheter une grande quantité de robes du soir inutiles dans un magasin très select sur les Champs. Aléa dormait en ronflant, mais l'appartement était assez vaste et passé le corridor des chambres on ne l'entendait plus. Katia se pencha en avant, les jambes bien droites (cherchait-elle à exercer sa souplesse ?), pour ramasser quelques jouets traînant dans le salon. Elle portait une mini-jupe estivale et son slip noir s'enfonça négligemment entre ses fesses. Je me tenais derrière elle, assis au mini-bar, une vodka-orange aigre dans une main, une clope dans l'autre. Je me rappelais cette scène centrale des

"Rêveurs" où ma femme apprend que son mari a violé la bonne, un des instants chevron de l'histoire, en me demandant si j'étais aussi en face de mon instant chevron.

"Katia ? Tu en as pas marre de jouer la baby-sitter ? Je veux dire, à ton âge, avec ton physique, tu pourrais trouver à Paris un job plus passionnant..."

"Pourquoi ? Monsieur aimerait-il que je le suças ?"

Elle prenait des cours à l'Alliance Française et elle en était au subjonctif.

"Heu... Enfin ce n'était pas exactement..., mais puisque... Oui, pourquoi pas."

La propension vitale de la jeunesse à vouloir baiser est parfois tout à fait surprenante. Les pornos ne mentent pas à ce sujet. Infidélité. Avec ce demi-sourire si confiant dans sa jeunesse elle se balança vers moi et m'embrassa distraitement, puis elle glissa sur mes genoux. J'ai avalé d'une traite le reste de vodka. Katia a avalé mon sexe tout ratatiné, avec ce sourire de confiance absolue. Tout en battant des cils et m'amadouant d'un regard glouton rivé au mien, elle me lécha les couilles avec dévotion puis remonta le long de ma verge en train de durcir : nouveau sourire de contentement. Elle libéra ses seins du chandail et laissa ma bite grandissante glisser lentement entre eux, crachant dessus pour que ça patine mieux. Infidélité. Ses tétons durcirent, elle s'amusait à les frotter contre mon gland. C'était un jeu. Je me suis cambré un peu, me redressant pour mieux respirer cette bouffée d'envie de la prendre tout de suite, sa chatte toute trempée, ses lèvres toute fines, son clito tendu. J'imaginai l'entrejambe de Katia tout congestionné du désir d'être léché. J'ai grogné, grimacé, j'étais une bête. Elle se redressa en rigolant et une fois retournée (ses cheveux flottaient divinement dans le creux du dos), cambra son cul en arrière, frottant sa jupe qui se releva contre mon sexe, ne laissant que la fine couche de soie noire entre nous. Le creux de son dos faisait totalement ressortir ses fesses, c'en était impressionnant. Son slip mouillé et sa vulve gonflée se dessinaient bien dans la soie, laissant ma bite se frotter tout du long contre le tissu bombé, trempé et transparent. Infidélité. J'avais mal tellement je bandais. Je sentis que j'allais éjaculer. De fait, plusieurs longs jets de sperme aspergèrent le dos dénudé de Katia. Celle-ci ne fut pas perturbée outre mesure, au contraire elle éclata d'un grand rire sexy à l'accent londonien. Elle me tira par la queue jusqu'au canapé et là s'allongea en écartant bien les jambes, dévoilant son sexe en tirant sur le slip. Sauf pour la petite

touffe taillée soigneusement en forme de cœur au-dessus du clito, elle était complètement rasée. Ses lèvres étaient fines, lisses. Juvéniles ?

"Lèche-moi, lèche-moi le cul et la chatte."

J'ai passé la langue autour de l'anus palpitant, rose bébé, puis je l'ai enfoncée dans la chair tendue, Katia a attrapé alors ses cuisses et les a tiré vers elle pour mieux écarter son cul et sa chatte. Elle n'a pas gémi, elle a ordonné :

"Bouffe-moi partout."

Infidélité. Pressant mon visage contre le sexe humide, glissant ma bouche et ma langue depuis l'anus jusqu'au clito, ma verge n'avait même pas le choix de débander. Des deux mains je lui ai écarté encore plus les jambes, puis de la main droite je lui ai enfoncé deux doigts bien au fond de son sexe moite. Elle rabattit ses jambes de côté après quelques gémissements, les pressant pour bien faire jaillir sa vulve brillante aspirant mes doigts. Infidélité. Je l'ai forcée cette fois à se retourner complètement et à bien tendre son cul en appuyant sur le creux de son dos, pour que mes doigts s'enfoncent mieux. J'ai rajouté un doigt, sa chatte était si dilatée, si élastique, j'ai arraché son slip. Elle se cambrait parfaitement, son dos souple s'incurvait pour que son cul rebondisse mieux contre mes doigts s'enfonçant jusqu'au fond. En même temps, j'ai recommencé à lui lécher le cul qui dans cette position était largement offert. Ma bite me faisait de nouveau mal et d'une main je me masturbai pour me calmer un peu. Katia se redressa pour mieux s'empaler sur mes doigts et saisit ses seins qu'elle porte à sa bouche pour les lécher. Puis elle jeta ses cheveux en arrière et dévoila son visage pour m'observer, elle avait un grand sourire de contentement et ferma les yeux lorsque j'ai rivé en retour mon regard au sien, enfonçant plus loin mes doigts, puis les rouvrit et sourit encore, passant la langue sur les lèvres. Infidélité. J'ai plongé encore une fois mon visage entre ses fesses humides puis je me suis mis à genoux derrière elle, frappant lentement mon gland contre son anus. Je frottai ma main contre sa chatte et me branlai avec le jus pour que ça coulisse mieux. Je l'ai prise à moitié debout, comme un animal, enfonçant d'abord mon gland dans le cul, puis d'un coup sec tout le long de ma verge. Katia hurla puis éclata de rire, elle passa une main gourmande sur sa chatte et se branla le clito pendant que je me retirais complètement pour mieux m'enfoncer jusqu'aux couilles. Son anus tendre et propre (elle devait faire des rinçages pour préparer cette éventualité) me serrait la bite et l'aspirait, succion divine. Peu à peu elle avançait mes coups de hanche et s'empalait d'elle-même sur ma

queue raide en hurlant. Ses fesses rebondissaient à chaque fois qu'elle tapait contre mon bas-ventre et je me suis penché pour attraper ses seins à pleines mains. Infidélité. Katia commença à jouir et c'était comme si de sa vulve gonflée giclait du plaisir pur. Je suis sorti de son cul pour m'enfoncer dans sa chatte. Furieuse de ce changement imprévu, elle s'enfonça deux doigts dans le cul tout en projetant sa chatte contre moi. Sa jouissance culmina et elle scanda "baise-moi, baise-moi, baise-moi" sans cesse. Je sentis aussi que j'allais gicler une deuxième fois. Je voyais ma queue pistonner entre les jambes fines de Katia et son cul rebondi, mais sournoisement à chaque fois que je m'enfonçais en elle un mot me fendait l'esprit, de plus en plus puissant. Infidélité. Infidélité. Infidélité. Infidélité à chaque pénétration de plus en plus fort jusqu'à taire les cris et les insultes de Katia, taire cette fresque de baise frénétique sur un canapé Roset dans un appartement de 100 m² au cœur du Marais, à Paris. J'ai décroché et mon regard survola les toits de la ville de l'autre côté de la baie vitrée. Un connard frustré et plein aux as qui baise sa bonne, voilà ce que j'étais devenu m'avouèrent en riant les toits de Paris. Un cri plus subtile me vrilla soudain l'inconscient. Aléa pleurait dans la chambre du fond. Comme d'habitude elle pleurait, sauf qu'en l'occurrence ses pleurs pouvaient trouver une explication plus directe. Katia hurla encore avant que son corps ne s'électrifiât, longs frissons à trois ou quatre reprises, puis elle se laissa glisser mollement sur le canapé. Quelques secondes seulement, ensuite elle se retourna et emprisonna ma queue dans sa bouche serrée, tournant la langue autour de mon gland, les yeux levés comme pour me supplier de vider toutes mes couilles sur son visage. Aléa pleurait dans la chambre du fond. Infidélité, infidèle père et homme de trente ans, infidèle comme tous là-dehors, infidèle barbouillant des mensonges tout autour de lui. Infidélité, dans le regard vorace de Katia. Infidélité, sur les toits de Paris. Infidélité, dans les pleurs d'Aléa dans la chambre du fond.

Le processus de destruction d'un individu qu'on appelle plus communément la mort est un processus naturel pouvant survenir entre n'importe qui, en n'importe qui, n'importe quand. Tout le monde est soumis aux lois chaotiques de tensions intérieures refoulées. Personne ne possède la clé de ses refoulements, car s'il en était ainsi un tel être aurait la faculté de se comprendre pleinement et de voir sa vie entière avant que celle-ci ne se soit même déroulée, paradoxe temporel projetant cet être immédiatement dans l'éternité, et par conséquent faisant de lui une entité inhumaine. Indirectement,

"Les Rêveurs" parlait de tels êtres dans certains passages. Et je fus soudain étranglé par ma propre bestialité, si humaine, étouffé par cette humanité que la coke et l'alcool étaient sensés inhiber. Qu'est-ce qui est le moins humain, qu'est-ce qui a le plus d'importance ? Les cris d'Aléa ou le regard glouton de Katia ?

J'ai repoussé Katia et je l'ai giflée. Elle s'est affalée sur le tapis importé du Cachemire. J'ai imaginé Zoé en train de s'acheter des robes du soir en souriant. Les hurlements d'Aléa prenaient plus d'ampleur, elle avait terminé sa sieste. Je revis le squat pourri et troué où déambulaient des fantômes sociaux, ceux-ci étaient à côté de la plaque, mais il me semblait quand même que dans cette vie marginale résidait une forme d'honnêteté vis-à-vis de ma vie intérieure, cette vie refoulée par le public commun dans le travail et les rêves de bonheur et d'argent. Là-bas c'était une vie exacte, la vie de mon âme, misérable, abandonnée, égoïste, mais exacte. Mais j'étais heureux dans mon duplex n'est-ce pas ? Je pouvais baiser ma bonne plantureuse, déambuler dans un appartement immense au cœur d'une métropole importante, m'acheter de la coke et me bourrer la gueule sans faire attention aux finances, acheter des fringues de marque et des meubles de marque, vivre sans penser à rien d'autre que ma propre vie. Toute cette reconnaissance du peuple gonflait des coussinets moelleux et artificiels.

J'ai empoigné Katia par ses cheveux blonds et l'ai traînée jusqu'au mini-bar. Là, j'ai pris une bouteille de Don Pérignon et je l'ai fracassée sur son crâne. Une large coupure dans les cheveux entremêlés d'où s'écoulait un sang épais jusqu'entre ses seins. J'ai pris encore une autre bouteille pleine, de la Smirnoff, et je l'ai fracassée sur son visage cette fois, "pour la désinfecter", pensai-je chaotiquement. La bouteille brisée lui fendit la joue. Mais j'ai appuyé encore les dents de verre acérées contre la joue, la brisant contre l'os jusqu'au goulot. Ensuite j'ai attrapé mon mocassin et je l'ai frappée partout, sur le visage, les seins, le cul, les jambes; épuisé, je suis passé aux coups de pieds, jusqu'à la tête, et à cet instant je perçus comme un craquement dans sa nuque. Depuis le début, Katia n'avait pas bougé, pas un cri. Elle avait probablement cru à la prolongation du jeu sexuel sous une forme plus perverse. Ces anglaises. Peut-être que la bouteille de champagne l'avait tuée sur le coup. Le masque de sang qui recouvrait son visage défiguré restait inerte. Je me suis redressé, sentiment de victoire totale sur ma propre bestialité. J'ai entrevu du coin de l'œil une immense Main Noire maculant le mur au-dessus de la cheminée. Mais non, il n'y avait rien. Dans la chambre, Aléa continuait à hurler. Victoire. Il ne me restait

plus qu'à taire ce cri et la victoire sur l'organique serait totale. Saisissant un couteau dans la cuisine je me suis dirigé vers le corridor.

"J'arrive ma chérie, j'arrive !"

C'est aussi à cet instant que Zoé est rentrée.

"J'ai trouvé des longues jupes in-cro-yables, Radio ! Une petite fortune mais elles iront très bien avec mes bottines ! Tiens, qu'est-ce que tu fais avec ce couteau ?"

La flaque de sang anglais imbibant le tapis importé du Cachemire rejoignait le parquet de chêne brut non verni et se répandait plus vite. Depuis l'entrée Zoé ne pouvait voir que les hauts talons de Katia. Elle avança de quelques pas pour voir le reste du corps ensanglanté et déjà tuméfié. Tout d'abord, elle ne reconnût pas la bonne, puis les quelques touffes blondes qui jaillissaient de-ci de-là de l'amalgame sanguinolent de son crâne l'aiguillèrent sur la bonne voie.

"Katia ? Que lui est-il arrivé ? Elle est tombée ?"

Mon premier réflexe fut de liquider Zoé aussi. Une glissade de la lame sur son cou, comme on voit dans les films, et basta. Beaucoup de sang à nettoyer mais enfin. Puis je me suis dit qu'on aurait pu s'arranger et reprendre une vie de couple normale. Zoé comprendrait mon faux pas, pardonnerait mon souhait immédiat de corriger ce faux pas, pour rester un bon père.

"J'ai fait une connerie, Zoé. Vraiment, j'ai baisé Katia, je ne le voulais pas mais elle m'a littéralement sauté dessus. Et puis il faut que tu comprennes, toute cette coke ça m'a un peu enflammé. J'ai juste voulu revenir en arrière, tu vois. Cette salope était vraiment de trop ici, ça m'exaspérait de plus en plus, il fallait trouver une solution."

Je m'expliquais mon désir d'égorger ma propre fille et ma femme comme la suite logique de cette pulsion libératrice. Un besoin d'effacer les composantes de ma vie afin de ne pas devoir être confronté à ma propre infidélité. Alors je me suis mis à pleurer, cul nul je suis tombé à genoux, faisant semblant de me couper le sexe avec le couteau, en signe de défection totale.

"Tu comprends Zoé ? Ça fait vraiment trop longtemps qu'on n'a plus fait l'amour et j'ai craqué, quoi. J'ai simplement craqué."

Zoé bondit sur moi, me gifla et me donna un coup de talon aiguille dans la poitrine. J'ai basculé en arrière tout en pleurnichant. Elle m'a piétiné, m'a flagellé avec les sacs de robes de soirée. S'arrêtant brusquement, elle s'est dirigée vers la chambre d'Aléa en lançant :

"T'as tué cette salope, tant mieux. J'aurais du le faire avant toi. Mais tu n'auras pas ma fille. Aléa est chiante d'accord, j'ai aussi voulu des fois

la jeter par la fenêtre je l'admets, mais tu ne l'auras pas. Débrouille-toi avec ta bonne et ta coke, nous on se tire."

Hurlante, Aléa sortit dans les bras de sa mère. Je ne devais plus les revoir avant longtemps.

1,74m, 54 kilos, quelques poils et des cheveux, peuvent se découper en 15 parties égales, si on exclut la tête, trop compacte pour la suite des opérations. Il faut les faire bouillir dans une grande casserole jusqu'à l'os, pour que ceux-ci deviennent tout mous et que le sang s'évapore en partie. Dans la cheminée et en aérant un maximum l'appartement, il faut ensuite rôtir les parties une à une afin d'évaporer un maximum d'eau, donc de poids. Ça donne des petits résidus tout grillés mais flasques. On les congèle pour s'en débarrasser un à un dans de simples sacs poubelle où on mêle bien sûr les aliments habituels. Il faut déposer les sacs un jour avant le ramassage afin de laisser décongeler les pièces, comme ça c'est encore moins suspect. Donc, en quinze jours environ, en disposant les sacs dans divers containers de Paris à intervalles respectables, en faisant bien attention de n'y jeter aucune preuve d'identité, le corps de Katia fut entièrement recyclé par l'usuel fonctionnement urbain du ramassage. Quelques jours plus tard l'odeur résiduelle de grillades avait complètement disparu. Et finalement, à court d'idée, j'ai brisé la tête de l'ex-suceuse en petits morceaux, découpé les oreilles en tout petits bouts à l'aide de ciseaux, et grillé la cervelle pour réduire sa taille (bien qu'elle fût étonnamment petite). J'ai jeté le tout dans un dernier container.

Mais il ne faut pas voir dans cette activité l'oeuvre d'un immonde détraqué. J'essayais simplement de quitter la coke et l'alcool, en même temps que ma fille et ma femme, et il faut admettre que ça faisait beaucoup à la fois. Les hurlements d'Aléa me manquaient en définitive. Le silence de Zoé aussi. Pour éviter la déprime, j'ai nettoyé frénétiquement tout l'appartement. J'ai arrêté de surfer évasivement sur Internet et me suis remis à écrire, m'autorisant juste un rail de coke par jour, au lever. Personne ne s'inquiéta pour Katia, nous l'avions embauchée au noir, personne ne lui avait jamais téléphoné. Une fois, je dus seulement répondre à la concierge que Katia ne travaillait pas bien et que je m'étais vu dans l'obligation de la virer. Malheureusement. Oui, oui, très très charmante jeune fille, c'est dommage. Mais oui en effet les anglaises travaillent mal. Et comment vont vos chats ?

L'acte de tuer est une possibilité enivrante pour un artiste mal dans sa vie, mal dans sa peau. Je n'ai rien regretté et j'ai même fini par m'habituer à l'élitiste solitude du nouveau riche. Vu que j'avais recommencé à écrire, aucune pulsion ni sexuelle ni meurtrière, qui vont de pair, ne revint me hanter. Je ne sais plus ce que j'écrivis à cette époque. De la poésie je crois.

On peut aussi voir les événements qui suivirent, me détruisant encore un peu plus dans mon continuels rajeunissement, d'une façon différente. Jusqu'alors ma nouvelle vie d'écrivain m'avait divisé en deux personnalités distinctes et souvent incompatibles. L'écrivain et l'être vivant. Celui dont la vitalité essentielle, le goût profond qu'il a de lui-même, trace un chemin obsédant, intransigeant, dans sa vie, le chemin de l'écriture, et celui qui devait vivre avec les autres, se nourrir, fuir la police, partager de squats, participer à des réunions de comités révolutionnaires ou invité à des cercles littéraires (ce qui revenait au même dans une unilatérale indécence de réflexions creuses), et surtout, vivre avec une femme, l'aimer, avoir un enfant avec elle, s'occuper de cet enfant, ramener des tunes. Depuis la naissance d'Aléa ces deux personnalités ne réussissaient plus à cohabiter dans une paix jusqu'alors certes un peu hypocrite. On ne peut pas aimer sa fille et aimer les mots. A la limite on peut aimer une femme et aimer les mots, l'amour pour une femme laissant bien évidemment plus de temps pour soi ou, passionné, nourrissant assez l'ego de l'écrivain pour lui faire pondre des mots - des poèmes - plein de crachats, de jus vaginaux et de seins droits allégoriques sur fond de soleils couchants et de chemisiers transparents dans des métros débordés. L'être vivant et l'écrivain étaient devenus tous deux confus. Un peu à la manière des joints tombant dans les jus de fruit boueux de Jacob.

Il est clairement établi qu'on ne peut déterminer à la fois la position et la vitesse d'un électron. De cet axiome découle l'impossibilité de comprendre dans son entièreté le moment présent. Seules quelques parcelles de vérités peuvent donc nous être révélées sur nous-mêmes à un moment donné de notre vie, si l'on considère l'être humain comme un système clos en équilibre dans lequel les lois gérant l'univers peuvent être appliquées. L'écrivain, c'est la vitesse du paramètre "Radio Barnes", l'être vivant, sa position. Je ne pouvais jusqu'alors tenter de me comprendre qu'à travers l'élan de ma seconde vie de rajeunissement, l'écriture, ou à l'inverse à travers ma position dans le temps et l'espace sociaux. Le massacre de Katia fut dans cette

optique un pur élan d'écriture débordant dans la réalité et tentant vainement d'associer mon identité d'écrivain à ma position sociale. De plus, la physique du 20ème siècle, considérée comme la suite logique de la théorie de la relativité générale, nous a appris que les conditions en apparence conformes aux lois classiques de notre univers actuel doivent forcément être le résultat d'une singularité initiale qu'on nomme big bang, un état de confusion, densité et chaos, extrême. La fuite de Zoé et d'Aléa fut la conséquence immédiate du torride big bang que j'avais vécu, comme l'expansion visible de l'univers actuel. La dilatation soudaine de mon être d'écrivain à mon être vivant, l'union intime d'une mécanique quantique personnelle à la gravitation de ma vie. J'étais devenu un écrivain vivant. Là où la physique choit encore, l'âme, calculable mais imprévisible, gagne.

Dans l'univers clos du psychisme, il n'y a pas de vérité exacte sans une quantité importante d'erreurs au préalable. Katia, paix à ses membres, fut la quintessence de toutes les erreurs de ma vie. Ensuite survint une forme de vérité stable. On ne parlera pas d'illumination, pour ne pas salir ce terme d'ambiguïtés meurtrières, mais c'est ainsi que je perçus les changements qui suivirent dans ma vie.

"Les Rêveurs" poursuivait son parcours royal dans le succès, et à mesure que mon compte en banque grossissait et que mon éditeur me pressait, ma disposition à écrire s'épuisait. L'aventure d'écrivain de renom s'annonçait à tout point de vue merdique. D'abord, dans la rue, personne ne me reconnaissait. Je passais partout comme auparavant, loque fumante et nerveuse d'un rayon de supermarché à l'autre, sans autre compagnon que des surgelés. De loin en loin les journaux mentionnaient mon nom quelque part perdu entre la meilleure recette de gâteau aux truffes et le taux de criminalité en hausse de Marseille, mais les photos étaient rares, mauvaises, mes villageois eux-mêmes auraient eu de la peine à me reconnaître. Je m'en étais préoccupé au début, confronté aux diverses projections enfantines que j'avais nourries durant mon ermitage à la montagne, du milliardaire artiste baignant dans la reconnaissance, mais depuis Katia il était plus juste d'annoncer que je m'en foutais. Il m'aurait fallu écrire un livre spécialement pour le cinéma et ensuite tenir le premier rôle, prouesse dont mon illumination récente m'éloignait jour après jour. Certes, les invitations aux émissions littéraires pleuvaient, ainsi d'ailleurs que les invitations à toutes sortes d'émissions, des chiens et chats aux vidéo gag, pour récompenser ma chanceuse créativité avec le faux sourire

d'un présentateur. La gueule du cerveau des "Rêveurs" représentait sans doute un quota assuré. Bon, et alors ? Ramener un peu plus de tunes, pour la maison sur la Côte d'Azur ? Montrer ma gueule pour ensuite être confronté aux sourires crispés des étudiantes en littérature et aux sourires vicieux des ménagères en mal d'amour ? Me faire taper dans le dos par des inconnus me félicitant on ne sait trop de quoi ou serrer les mains tremblantes d'admiration d'un quelconque adolescent boutonneux ? A quoi bon voir tout ce peuple baver devant toute cette verve baveuse ?

Vaste doute. Torturant succès. Indiscernable avenir. Boue de mots changée en or par un destin inutile. Les mots claquèrent la porte en s'en allant, cette même porte que Katia avait mal fermé.

J'ai reversé l'intégralité de mes cachets à des œuvres caritatives louches du fin fond de l'Inde, ce genre d'association qui travaille à offrir des tracteurs neufs à des paysans qui plaquent leur famille nombreuse pour tout dépenser en Californie et y mourir au coin de la rue. Puis je me suis enfermé dans mes vastes combles au fond du Marais, tentant d'oublier ma femme, ma fille, tournant autour du fantôme du cadavre de Katia, sans rien faire d'autre que de tourner, ordinateur éteint, Internet mort, écriture morte, téléphone mort, plus de coke, plus d'alcool, plus de joints, plus rien pour me divertir de l'union de la mécanique quantique aux lois de la gravitation, de mon être d'écrivain mort à mon être de mort-vivant.

L'éditeur vint un jour de printemps frapper à la porte pour savoir si je vivais encore là. Personne ne répondit.

C'est possible de vivre seul dans le noir dans un appartement qui se vide de ses meubles pour payer les livraisons hebdomadaires de l'épicier du coin. J'entendais les cris d'Aléa. J'entendais les rires de Zoé même s'ils n'avaient jamais existé. Je voyais le sang de Katia sur le parquet. Ce n'était pas de la folie, seulement une récurrence intime de mon passé dans ma nouvelle paix intérieure. Si cette paix était artificielle, personne ne pouvait en juger, puisqu'il n'y avait personne.

"Il n'y a pas un seul instant de ma vie que je regrette parce qu'il n'y pas un seul instant de ma vie auquel je donnerais la valeur d'un regret."

Ce genre de considération tortueuse résonne à longueur de nuit, de jour, dans l'appartement.

"Le point de non-retour est atteint lorsqu'on a compris que la mort n'a pas plus de valeur que la vie et que par conséquent la vie n'a pas plus de valeur que la mort, et que par conséquent on ne peut plus bouger,

parce que le moindre mouvement serait cisailant, comme un doute immonde au milieu de cette affirmation. Et que par conséquent... Par conséquent le point de non-retour est atteint."

L'absurdité suffoqua un instant dans la pénombre avant de s'évanouir dans un rire sec, poussiéreux.

L'appartement était composé d'une chambre à coucher, d'une chambre pour enfant, d'un bureau dans la mezzanine et d'un vaste salon avec cheminée et cuisine ouverte. Une baie vitrée donnait par-dessus Paris. Mais à ce moment des stores métalliques fermaient toute la baie, et il n'y avait pas d'autre source de lumière, si ce n'était bien sûr les chandeliers vacillants qui tournaient en rond avec moi. De temps en temps, un feu : lorsque survenait par exemple l'idée radieuse de brûler un sommier. Mais l'appartement fut bientôt vide, survivaient un matelas, quelques objets inutiles et surtout, des invendables (vaisselle, vieux habits, slips, chaussettes, corbeille à linge, poubelle, coussins). Le livreur déposait les sacs de nourriture devant la porte, l'argent l'y attendait déjà. Furtif, j'aspirais les sacs à l'intérieur et ingurgitait tout ce que mes doigts tâtaient, de la viande crue, des légumes crus, des pots de crème fraîche, n'importe quoi, jusqu'à m'effondrer, inconscient.

C'est possible de vivre seul dans le noir sans autre divertissement que ses propres pensées, mais durant combien de temps ? A juste titre, on observera que cela dépend directement de la capacité à penser, à s'émouvoir de sa propre pensée dans l'instant présent, sans projection d'aucune sorte. Mais en fait, la question est fautive, parce que le temps lui-même se tait. Il y a le "phénomène de la grotte" qui intervient déjà après une semaine. C'est-à-dire que la notion du temps n'est plus la même, le sommeil s'en trouve fortement modifié. La distinction entre pensée éveillée et pensée de rêve se limite alors à une différence de forme. Le rêve procède par une succession d'images rapides s'associant dans le plus étrange chaos tandis que l'éveil a recours aux constructions verbales logiques, aux mots. Ni les images ni les mots ne touchaient pourtant aux profondeurs de mon être réuni. Ni l'être vivant ni l'être écrivant n'avaient de raison d'exister, dans le noir, dans la lente débâcle du temps, dans la paralysie évidente de ma vie. Seule la rumeur de la ville m'accrochait encore à un rythme incertain, des voitures la vie, le silence la mort. Mais ce rythme ne possédait plus rien de logique : je voyais des grondements de circulation dans la nuit comme un écho funèbre sous les lampadaires et je voyais des jours entiers de silence absolu, une ville abandonnée sous le soleil et la pluie.

Le besoin de me nourrir fit du passage régulier du livreur, une fois par semaine, un point autour duquel gravitait mon existence. La bouffe a ses exigences, irradiant l'obscurité d'abjectes vagues de nécessité. Mais en moyenne mon alimentation décrut fortement, je le constatait évasivement en rajoutant des trous au tire-bouchon dans le cuir de ma ceinture. Je tâtais mes côtes et mes hanches et mes clavicules, des bouts d'ossature saillante, pâles, vulgaires dans la pénombre.

Je ne considérais pas ma situation comme un laisser-aller mais plutôt comme une quête anthropoïde. C'est ça vraiment la réalité intime du cerveau, au-delà des sens, de leur divertissement épuisant: une nuit complète, des craquements d'os, des frottements de muscles, des bouillonnements de nourriture liquéfiée, et des pets. Des jaillissements ponctuels, un peu de merde, de l'urine, de la salive, de la sueur, et des larmes. Le frottement de la plèvre à chaque respiration et la terrible continuité des battements du cœur. L'arachnoïde contient le cerveau, distendue, membrane infranchissable. C'est ça, la réalité de l'âme. Ce cerveau que je porte me porte en retour et dans cette boucle palpite toute l'énergie me tenant en vie. Expliquer mon existence différemment serait un leurre savant.

Mes pensées s'accéléraient, ralentissaient, accéléraient à nouveau, s'évaporaient en images, pour un sommeil à la limite de la raison ou une raison à la limite du sommeil. Elle était vertigineuse, la profondeur de mon inconscient. Dans la nuit permanente, au creux du cerveau, je réalisais à quel point je m'étais contenté jusqu'alors d'effleurer mon esprit, à quel point en somme j'avais refusé de rentrer en moi, pour ne pas voir comme les espaces vides sont vastes en moi et les bouts de cailloux qui y flottent, ma réalité, mes souvenirs, mes émotions, et même l'invraisemblable inversion de mon existence, insignifiants.

Mais je ne parvenais pas à toucher ce vide. Les souvenirs en particulier me persécutaient.

Pourquoi l'appartement résonnait-il encore des cris d'Aléa ? L'unique compagnon. Je sentis que toute ma vie s'était précipitée jusqu'à ce moment présent, dans l'appartement, seul, dans le noir. Mon véhicule s'était jeté droit dans le mur et maintenant ne restaient que de la bouillie de tôle et mon corps. Passage à vide, dépression, stress, psychose, quelques termes peuplaient mes moments de lucidité verbale. Mais les termes ne sont que des termes et il n'y avait rien d'autre à en tirer que d'absconses définitions dans le dictionnaire.

J'entendais aussi des voix par-dessus mon épaule.

C'était Patrick Poivre D'Arvor dans la télévision des voisins. Il me racontait tranquillement comment le monde était en train de s'embraser. J'y mêlai un poème de Prévert sur le sang répandu sur la Terre, cela donna un poème horriblement matérialiste sur l'esprit des temps, perdu dans l'air, dans le vide noir de l'appartement.

Les cris d'Aléa s'estompaient lorsque je pensais que je n'étais plus seul dans l'appartement. Je voyais des gens qui passaient au fond du corridor, près des chambres, des ombres qui murmuraient, rentraient dans une chambre, en ressortaient, rentraient dans une autre, murmuraient, en ressortaient. Ma fille aussi passait de temps en temps, mais elle était plus âgée, elle devait avoir cinq ans, elle était très belle. Elle avait les canines longues et effilées de sa mère. Son sourire scintillait dans l'obscurité en se dirigeant vers la cuisine pour chercher le gros couteau de boucher, puis elle s'approchait de son père et me tranchait la gorge en me confiant que ce n'est pas bien de pleurer. Elle me suçait le sang. Il n'y avait pas de douleur. La douleur, c'est lorsqu'on a quelque chose de dur et de rouillé en soi qui fait mal, des cisaillements internes qui font jaillir les larmes, mais je n'avais rien en moi, je n'avais rien sur quoi ma conscience aurait pu s'appuyer pour avoir au moins mal. Au moins mal. Mon sang se répandait sur ma gorge, envahissait mes oreilles, et ma robe de chambre poisseuse m'alourdissait au fond des draps. Le matelas imbibé m'étouffait un peu mieux. Ma fille repartait en balançant doucement le couteau de boucher au bout de sa petite poigne. Elle chantonnait mais je ne comprenais pas les paroles, un peu comme : on aura votre bien, on aura votre bien, on aura votre bien. Elle disparaissait quelque part et les ombres au fond du corridor reprenaient leur manège de murmures et de grincements, avec Patrick Poivre D'Arvor qui rigolait chez les voisins. J'aurais bien aimé voir mon Sâdhu et son araignée, ou l'ondin, ou mon dragon aussi, ou ces créatures qui m'avaient hanté depuis ma "renaissance" et jusqu'à la naissance d'Aléa. Mais non, je n'avais que l'incarnation d'un certain remord même plus palpable.

Dans l'œillet, le visage du livreur devenait la face hilare de Jacob grognant façon loup-garou, puis il me faisait des clins d'œil allusifs, sodomiques, derrière la porte avec un joint dans sa gueule et un jus de fruit couleur sperme dans une main. Avec les semaines j'ai fini par reconnaître les ombre trottinant nerveusement dans le corridor, c'était les villageois, "mes" villageois, les vivants comme les morts de mes visions, ils étaient tous dans l'obscurité en train de murmurer. Ils disaient : labeur, argent, succès, labeur argent, succès, labeur argent

succès, labragentsuccès, labraccès, labraccès, labraccès. Une fois, mon ex-femme m'a tenu un discours :

"Tu sais, Radio, dans la vie c'est souvent dur. Si tu n'étudies pas pour être prof au lycée tu n'auras pas de diplôme et sans diplôme tu ne pourras pas être prof au lycée, et alors tu termineras balayeur de rue. Et moi dans tout ça ? C'est la vie. Il te faut obtenir l'admiration, le respect des autres. Il faut réussir. Il te faut un diplôme, une profession, sinon tu ne seras rien. C'est la vie. Tu termineras ouvrier alcoolique tabagique et tu battras une autre femme que moi, alcoolique, dans un taudis sans eau chaude. C'est la vie."

Puis elle s'était mise à rire et me lancer diverses obscénités sur la misérable infertilité des artistes branleurs dans mon genre. Des paumés, des paumés qui se branlent à longueur de journée dans leur jus de cervelle, voilà ce que vous êtes, voilà, un paumé qui crèvera vite parce que les paumés ne bandent plus et que la vie c'est fait pour se reproduire, baiser à l'aise chez soi, et que les paumés n'ont pas de chez soi et ils ne bandent plus, alors tu crèveras vite, très vite. C'est la vie.

Derrière elle, les autres ombres se sont aussi mises à rire, villageois, villageoises, tous ensemble. Et Patrick Poivre D'Arvor rigola avec eux du fond d'une émission littéraire où tous les invités étaient nus en train de partouzer pendant que le taux d'écoute grimpeait.

Donc je ne pleurais plus. Des souvenirs difformes m'assaillaient chaque instant, chaque fois que je bougeais Aléa revenait avec son couteau de boucher me trancher la gorge, me repoussant au fond des draps poisseux de sperme, de sueur, dans mon propre sang. C'était de mon passé que je ne parvenais pas à me débarrasser. Le passé ne me faisait pas mal, mais je souffrais quand même, parce que le passé, c'était moi à cet instant et que je ne pouvais pas me débarrasser de moi à cet instant. Souffrir sans avoir mal, c'est la pire des douleurs. Je poussais sur un sol rocailleux dont aucune main divine n'aurait pu m'arracher. Hurler la gueule béante en silence puisque rien ne jaillit plus d'un trou noir. J'aurais aimé être quelqu'un d'autre, j'en rêvais parfois, me tordant dans mes instants paisibles, mais alors je me réveillais encore un peu plus moi-même : je rêvais d'être à nouveau ce vieux prof à la retraite perdu dans d'ennuyeuses pensées au fin fond de sa vie et de nulle part. Pour se rire de moi, le reflet dans le miroir avait encore rajeuni.

Ma vie depuis ma fuite d'un village en compagnie de Zoé était étrangement absente de cet état de souvenance. Peut-être parce que

cette période avait été une longue absence. J'y reconnaissais des fantômes, tous transparents, même Zoé et notre rencontre sur l'asphalte en face de ma maison passaient en accéléré. Ces périodes de bonheur vague, douteux, de bonheur d'artiste avec le mal dans l'âme comme une erreur de programmation, étaient des périodes qui n'avaient strictement rien construit dans mon nouvel être. Je rêvais aussi parfois (ou étais-je conscient ?) que j'essayais de m'échapper, courant sur une voie ferrée un train approchait, mais une force me retenait en arrière, et le train me happait. L'infamie commençait après. J'étais shooté dans une caillasse aiguisée mais mes os disloqués voulaient continuer à fuir, en fixant un ciel noir je sentais comme tous mes organes mélangés se reconstituaient lentement, et à nouveau je pouvais bouger et fuir. Ma capacité à m'extraire de l'erreur pour replonger dans une autre erreur était proprement effrayante. Même une seconde vie ne faisait que remplacer à l'identique la première. Je me tapais la tête contre un mur en me disant que ça fait du bien. Le passé ricanait au creux de mon oreille.

A un moment indistinct, dans l'obscurité soudain plus obscure le passé s'est tu. Peut-être n'y avait-il plus rien à régurgiter, plus de visions à comprendre, plus de subconscient à sentir, plus de lien au présent. Je me suis vu tremblant près des cendres de la cheminée en train d'écouter le silence dans un appartement froid. Au vu de la quantité de déchets alimentaires, quelques mois avaient passé. Je me suis alors déshabillé devant un grand miroir et j'ai observé un squelette frileux, un regard exorbité, mais comme une brillance au fond de ces yeux, oui, comme une brillance rescapée.

Je me sentais petit. Minuscule mais pas ridicule. La Terre tournait autour de mes pieds, c'était quand même fantastique, de sentir la Terre si proche de moi. A la fois elle m'ignorait, à la fois elle était mon trône, indifférente, humble mère. Je sentais d'infinitésimales parties de moi-même qui vibraient sans cesse entre l'air et le vide. Je me répandais au-delà de ma peau. Je n'étais pas seul ici : une foule d'éléments dansaient avec mes composantes les plus intimes. Malgré la nuit je voyais une immense lumière, permanente, passant à travers mon corps et à travers toutes les choses autour de moi. Rien n'était structuré, tout était en permanence bouleversé, pourtant, miracle, réordonné. C'était comme si ma vision se fendait en deux. D'un côté il y avait les spaghettis bolognaise, les cris des bébés, les réveils qui sonnaient à six heures du matin, les amendes de parking et les tickets de métro, les

usines, les bars et les cinémas, et la drague et d'autres enfants qui naissaient, les découvertes et l'avancée, l'humanité bisexuée vieillissant de siècle en siècle dans le plus grand désordre et la plus admirable volonté. De l'autre côté il y avait les étoiles qui implosaient, les nuages de gaz tournoyant jusqu'à renaître en étoiles, les systèmes planétaires, les pulsars, les quasars, les trous noirs, les galaxies qui s'éloignaient paisiblement les unes des autres dans le vide, l'univers asexué vieillissant de millénaire en millénaire dans le plus grand désordre et la plus admirable volonté.

Après trois semaines à se lever et à contempler mes yeux nus dans le miroir, je me suis sentis de moins en moins observateur, de plus en plus participant actif à l'union des galaxies à l'humanité, des quarks et des électrons à mon cœur pulsant le sang. Mon sexe était en érection en permanence, mais cette douce obsession des courbes de la femme était transparente, derrière elle s'étalaient la nature, les océans, les forêts et les montagnes se pliant aux vents et au ciel, qui m'excitaient dans une communion chaleureuse. La jouissance s'en trouva illimitée et enfin satisfait je rejoignis là-bas à l'autre bout de l'univers une solitaire particule d'hydrogène sur le point de brûler en hélium, de participer à la naissance d'une autre étoile. Du soleil émanaient des informations répétitives mais essentielles, de la Terre émanaient des informations originales, uniques sans doute, mais inutiles. Ces informations se combinaient quelque part dans le vide pour devenir une seule et même activité universelle que je ne jugeais ni ne comprenais, mon jugement et ma compréhension étaient seulement utiles à être quelqu'un alors que je n'étais rien, magnifiquement rien. L'union des particules traversait tout telle une vague permanente, cette vague était l'onde lumineuse brillant partout, et même jusqu'au cœur de mon obscurité.

Je ne rêvais plus, je ne pensais plus, je vivais ma pensée. Le temps était un jeu charmant que mon esprit s'amusait à défaire et à refaire, comme une boule d'ouate. Je clignais des yeux et l'instant suivant ma paupière se refermait sur une multitude de trous noirs intergalactiques, se refermait lentement sur eux durant des millions d'années. L'éternité est un instant fugace. Manger et déféquer restaient mes seules activités humaines, mais là aussi le passage de la matière fécale hors de mon anus était un plaisir immense et la plus petite miette possédait la saveur fraîche et croquante d'une galaxie en spirale.

Un nouveau-né ne possède pas la compréhension de ce qui lui arrive, parce qu'il n'a pas besoin de comprendre mais doit juste vivre. Cette éreintante tendance de l'humain à vouloir découvrir ce qui le compose et à analyser sa nature est une impasse, puisqu'il ne s'agit pas de raison ni d'être, mais simplement de respiration et de nourriture, de chair traversée par l'invisible lumière de la création du temps et de l'espace. L'esprit est un proton qui observe sa propre association à un autre proton, sans volonté ni préparation, peut-être qu'il est là, peut-être qu'il vient de là-bas, peut-être qu'il a des millions d'années, peu importe, l'immensité de l'univers n'est pas la mesure de notre existence, elle est sa confirmation. L'univers est tel qu'il est parce que nous sommes l'univers. Mais seuls, nous nous contentons de l'équilibre sur nos pieds, de la gravitation, de la descente de l'arbre et de l'usage des outils, et nous pensons que tout doit être fait ainsi, évoluer, grandir, s'équilibrer, se systématiser comme un mécanisme social, fonctionner comme l'industrielle activité humaine, alors qu'il n'y a pas d'équilibre, pas de système en changement, il y a juste une harmonie entre soi et toutes les particules de l'univers, une harmonie normale parce qu'il n'y a pas de différence entre soi et toutes les particules de l'univers. Ça bougeait partout dans tous les sens et il est bien borné de croire à l'uniformité, aux archétypes et à l'ordonnement de toute chose.

Depuis quelques jours ou quelques nuits, depuis un certain temps qui m'indifférait bien sûr, je pleurais. Mon reflet dans le miroir n'était plus mon reflet, juste un corps identifié comme étant moi depuis un temps renversé qui lui n'était pas moi. La danse avec les protons me chantait que ce temps ne représentait qu'une ridicule parcelle de mon existence galactique. Cependant mon corps était toujours là dans le miroir et il y avait entre cette sensation d'infinité et la limite de mon corps comme une pesante contradiction. Et les larmes ne suffisaient pas à diminuer cette pression croissante. J'appartenais à un rythme et malgré toute mon infinité ce rythme insignifiant continuait à me diriger quelque part. Accepter cette contradiction aurait été prodigieux, mais je m'y sentais encore bloqué par quelque chose. Je ne sentais pas quoi. C'était en moi et en même temps ce n'était pas moi puisque je n'étais plus limité à moi. Après quelques échanges électriques dans mon cerveau qui durèrent une semaine, je sentis (car tout était question de sensation et non de compréhension) l'origine de ce blocage. Mon appartenance aux autres. Les autres. Les autres vivant autour de l'appartement, les autres continuant à regarder Patrick Poivre D'Arvor, à se disputer, à

baiser, à retirer de l'argent aux distributeurs, à acheter des meubles chez Ikea, à s'aimer, les autres quoi. Comme d'être amoureux, à quoi ça sert de tout connaître de la psychologie jungienne en face d'une femme qui vous annonce qu'elle, elle ne vous aime pas ? Les autres, ces parties de moi-même à jamais inconnues, donc imprévisibles. J'avais beau appartenir à la totalité de l'univers, les autres seraient toujours là à me cerner de leur ritournelle de pensées du quotidien. Et si j'avais essayé de leur parler ? Ils n'auraient pas écouté, leur liberté n'aurait jamais pu dépendre de moi car fondamentalement ils m'étaient inconnus, non pas distincts, mais inconnus. Résultats d'autres associations de protons issus de la naissance de l'univers, ils partageaient l'énergie, non la vision de cette énergie, jamais. Telle était leur condamnation. Et du même coup, la mienne. En même temps ils étaient béni par quelque chose de plus puissant et de plus conscient que moi, quelque chose qui se taisait et même qui reculait devant moi. Quelque chose de divin, comme j'allais m'en rendre compte beaucoup plus tard.

Cet amalgame de rêve et d'éveil amena aussi son lot de visions. Cependant elles n'avaient rien en commun avec mes premières visions de mort, à l'aube de ma nouvelle vie inversée. Je n'y crus pas tout d'abord ou pour être plus exact, je ne leur accordais aucune importance, tant elles se mêlaient à des rêves inhabitables. C'est la vision de mon livreur en train de choisir les provisions qu'il allait m'amener qui me fit hoqueter lorsque, quelques heures plus tard, je découvris dans le sac de provisions tous les produits, un par un tels que je les avais vu. Je vis aussi mon éditeur rentrer dans l'immeuble et sonner à ma porte sans recevoir de réponse, ce qui se produisit aussi vraiment. Mais le temps se concaténait tellement en une masse tordue de métal hurlant que parfois je me demandais si ces visions n'étaient pas plutôt ce qui était arrivé, projeté dans l'oubli pour rejaillir comme prémonitoire, dans ma vie inversée. Un événement crucial me permit de comprendre en parallèle de tout ce qui allait arriver, qu'effectivement j'avais acquis le don de voir ce qui se passait ailleurs, mais pas d'une manière prémonitoire, seulement ce qui se déroulait autre part au même moment et qui allait tôt ou tard croiser mon chemin. J'appelai plus tard ce type de vision mon "talent extra-spatial" qui, comme chacun de mes "talents", en vint à mourir, fondant telle une vague sur le sable d'une autre époque. En attendant, j'eus un soir la

vision d'une salière vide dans un appartement rempli de cartons, et peu de temps après on a...

On a sonné à la porte. D'habitude je n'entendais pas la sonnerie. Je sus alors que je l'entendais parce que j'avais besoin de l'entendre.

"Katia Wisckorova, bonjour. Je viens d'emménager en-dessous et c'est bête mais je me demandais si vous auriez un peu de sel à me passer, j'ai oublié d'en acheter. Tous ces trucs qu'on doit acheter et on oublie l'essentiel..."

Entendre cette voix humaine fut incroyable, essayer de parler fut vertigineux. Je scrutai longuement ce visage sublime, les yeux, la bouche essayant de sourire pour cacher l'effroi, la chevelure, le nez se plissant automatiquement en respirant l'air putride de mon appartement, quelle magnifique construction de la nature avais-je devant moi ! Il aurait fallu lui répondre mais d'abord aucun souffle n'arriva à ma bouche. Le regard interrogatif de cette femme me renvoya à ma propre existence physique. Elle m'avait dit : vous existez, je suis votre nouvelle voisine, j'existe aussi, j'ai besoin de sel, donc en avez-vous. Incroyable comme la communication la plus simple apparut comme une preuve absolue d'existence. Je me rendis compte que je portais un slip croûteux et qu'une barbe tordue pendait jusqu'à ma poitrine. Je puisais la transpiration aussi, mais c'était la moindre des choses. Enfin j'ai recommencé à respirer, juste avant l'évanouissement, l'éblouissement s'estompa pour ne révéler somme toute qu'un corridor de nuit avec au milieu une femme nommée Katia me demandant du sel.

"L'essentiel ? Tu veux l'essentiel ? Pourtant j'étais sûr de t'avoir tuée à coups de bouteille de champagne sur le crâne. Du Dom Pérignon, pour être exact. Je m'en souviens, ça a existé, c'est sûr."

Quelle fraîcheur tous ces mots dans ma bouche, quelle force formidable que de les envoyer rebondir sur l'autre ! J'avais pensé tout d'abord que Katia était morte, scrupuleusement divisée dans des sacs poubelle répartis à travers Paris, donc Katia ne pouvait pas vraiment être en face de moi en ce moment en train de me demander l'essentiel, non ?

"Comment as-tu réussi à te reconstituer ? C'est hallucinant. Je rêve souvent que je me reconstitue, mais là, tout à coup, en face de moi dans la réalité, enfin dans ce jeu apparemment en équilibre nommé réalité, c'est hallucinant. Ai-je réussi à te reconstruire ? Non, non je ne

suis pas en train de rêver Katia. C'est merveilleux. Tu as un peu changé mais tu es toujours aussi bandante."

Flagrante et unanime, ma verge gonflait toujours le slip bruni par l'urine. Un comportement logique aurait voulu que Katia recule d'horreur, puis se mette à courir, appelant au secours peut-être, dévalant les escaliers pour aller se réfugier chez sa meilleure amie à deux blocs de là et téléphoner à la police tout en envisageant sérieusement de déménager au plus vite. Mauvais karma. Mais s'il est vrai que j'avais en face de moi la personne précise que le présent appelait, la personne nécessaire et utile à ce moment, alors il est juste d'avancer que Katia Wisckorova elle aussi se trouvait dans une situation où elle avait besoin de rencontrer un voisin barbu bandant devant elle dans un appartement puant la mort, alors qu'elle était juste venue demander du sel. Les ondes de nos vies s'entrecroisèrent quelques secondes tels deux électrons flirtant avant de se mettre en phase. Elle venait d'être plaquée par un type qui s'était découvert un certain talent homosexuel, ses parents étaient décédés dans un accident de voiture trois mois plus tôt, elle avait commencé un travail d'infirmière dans une unité psychiatrique et ses nuits étaient remplies de psychotiques grimaçant autour du cadavre de sa mère couchée sur une table en métal alors que son père hurlait de plaisir à cheval sur elle en se laissant ardemment pénétrer par son ex. En fait Katia avait déménagé pour tout oublier. Pourtant bien sûr on n'oublie rien, c'est interdit. Culpabilisant, elle s'était fait refaire les seins. Ce dernier événement rejaillit maintenant pour une raison évidente : je lui parlais de reconstruction.

"Je ne me suis pas reconstruite entièrement. J'ai juste fait refaire mes seins. Je crois que j'ai besoin de me sentir belle pour me sentir vivante, c'est ça l'essentiel, parce qu'en ce moment tout crève autour de moi."

"Tu n'as pas à t'en faire. Tu es tout simplement magnifique, vraiment, magnifique. Je ne sais pas comment tu as fais pour le reste, mais je peux te dire que tes seins sont réussis. Je peux toucher ?"

Elle était venue chercher du sel, j'avais ouvert ma porte sur l'air frais après des mois de réclusion, nous avons fait l'amour sur un paillason avec des mains noires cousues dessus.

L'entretien approprié du sexe durant les passages difficiles est l'assurance de tout enterrer et de ne rien comprendre de soi-même. Une trop grande tension intérieure est par exemple la cause des déviations sexuelles les plus morbides. Un autre exemple est l'excès de

masturbation, plus spécialement chez l'homme. On ne se masturbe plus pour se défaire seul d'un besoin pressant, mais pour maintenir une impression de puissance sur le déroulement mou du quotidien. La vie conjugale est aussi un frein à la connaissance de soi, puisque la permanente pression de l'acte sexuel, son absence ou sa présence exigée uniquement pour satisfaire au quota officiel du bonheur amoureux, en toute hypocrisie et le plus souvent même dans le dégoût, livre le couple à l'attente, expectative réciproque dans laquelle la pensée est décapitée continuellement. La solitude hélas n'apporte pas mieux, tant elle entretient par le manque du corps de l'autre, quel qu'il soit, un désir si artificiel qu'il en devient totale obsession. Seule la coïncidence parvient à rehausser notre état de bête sexuée à celui d'esprit jouissant. La coïncidence de deux êtres qui se rencontrent sans blabla pour profiter de l'association de leurs corps. Le plaisir devient alors oscillatoire, c'est-à-dire qu'il est balancé de plus en plus intensément de l'un à l'autre. Bien sûr l'incontournable principe de la thermodynamique nous indique que ce type de plaisir, le plus souvent romantiquement qualifié de passionnel alors que la passion ne s'y trouve en rien impliquée (puisque'il s'agit d'absorption égoïste de l'énergie de l'autre) ne peut durer éternellement. Un mois est le record détenu par un Allemand de Hambourg en voyage à Bangkok en 1993 et une prostituée thaïlandaise. Trop gras (mais certes résistant), il est mort d'une crise cardiaque et elle s'est suicidée peu après ; on peut prétendre que dans ce cas précis l'oscillation les a tué, la coïncidence de ces deux corps se rencontrant dans le besoin absolu l'un de l'autre, jusqu'à dissoudre même la cause économique de leur rencontre, a consumé leurs énergies vitales, comme une explosion d'âmes. Malheureusement, ce type de rencontre, seul à représenter une véritable nourriture intellectuelle pour qui y survit, est rare. Parce que l'association de l'esprit à sa bestialité est rare chez les deux sexes, il est d'autant moins probable que deux personnes dans cet état se rencontrent. L'artiste bondissant d'une pute à l'autre chez Truffaut ou l'appartement vide du dernier tango à Paris de Berlusconi en sont une forme romancée, donc édulcorée. Mais Katia Wisckorova et moi vécûmes cette oscillation dans toute sa brutalité, dans toute l'immensité cosmique du terme "jouissance". Deux corps fondant doucement l'un dans l'autre puis se déchirant dans un horrible bruit de succion épidermique, avant de recommencer, c'était inévitable, à mêler leurs sucs digestifs, anaux et buccaux.

On ne peut pas dire que l'état psychotique dans lequel je me trouvais avait été amélioré par cette rencontre. Après une semaine Katia se déclara malade au travail pour mieux se laisser prendre jour et nuit, en tout lieu tout temps dans l'oubli du lieu et du temps, étonnante disposition de son corps, soudain si élastique, comme entraîné par des mois de yoga, à s'écarter dans toutes les postures. Après 3 semaines d'absence Katia démissionna et par une magouille de paperasses réussit à se mettre au chômage.

Dans notre cas précis, la fuite au-dedans de nos vies agissait comme deux trous noirs l'un en face de l'autre : nos besoins frénétiques d'oubli de l'existence s'associaient, aspirant l'acte sexuel vers un appel à la mort, ou à un sentiment absolu proche de la mort, indéfinissable, peut-être le sexe dans tout l'éclat inhumain de sa pureté spirituelle, du sexe pur, seule issue plaisante au fond de l'impasse actuelle de chacun. Je ne faisais pas vraiment la différence entre la Katia que j'avais découpée dans des sacs poubelle et cette Katia me suçant partout nuit et jour. D'étranges rêves où je mangeais des bouts de corps qui me procuraient un plaisir infini. Cannibales de nous-mêmes, nous baisions sans rien attendre du temps, entre l'appartement de Katia chauffages à fond changé en sauna et mon obscur appartement, aussi vide que l'univers où d'une étoile à l'autre nous jetions nos cris d'extase : car nous connaissions l'extase. D'abord hésitant, j'ai fini par accepter de suivre Katia dehors. Grâce à elle je peux dire que je suis sorti. Nous allions faire l'amour dans les bars, aux restaurants, musées, dans les coins d'impasses, les souterrains humides du métro, jusque dans une cabine téléphonique, sur les escaliers de la Tour Eiffel, au milieu d'une rue déserte, dans une voiture laissée ouverte, aux urgences, dans un tea-room rempli de vieux, plusieurs fois au supermarché de nuit, contre les armoires de surgelés nos sexes chauds et congestionnés se frottaient avec démente. Mais ensemble nous ne cherchions pas l'excentricité, il n'y avait pas entre nous de glaçons glissant doucement sur le bas-ventre, de marmelade barbouillant le corps ni de fruits échangés entre nos bouches, pas de dessous affriolants ni de déguisements animaux, pas de scatophilie ni de fouet, pas de tierce personne ni de voyeurisme, il n'y avait pas de logique farfouillant dans les recoins des possibilités sexuelles, rien d'exotique, du moins pas dans le sens d'une quête du plaisir le plus orgiaque possible. Nous étions simplement animaux. Notre soif mutuelle nous satisfaisait amplement et si nous allions faire l'amour partout dans la ville, c'était parce que l'oscillation à son bas point nous permettait d'aller prendre

l'air de Paris, de nous oublier dans les autres, mais l'oscillation à son haut point revenait à l'improviste et nous nous jetions soudainement l'un sur l'autre, sans plus de notion de gêne ni de respect ni de patience, n'importe où. J'ai suivi Katia malgré ma peur de sortir après des mois de réclusion parce que je n'aurais pu supporter l'absence de son corps, la possibilité que le désir survienne durant cette absence était pour moi comme pour elle l'objet d'une immense terreur. De plus j'avais oublié à quelle vitesse disproportionnée le monde au-dehors fonctionnait, et nos sorties dans la foule me faisaient me sentir seul, seul immobile, seul affamé d'un corps, seul sans rien, sans passé et sans autre avenir direct que de lécher la chatte de Katia. L'obsédante envie de leur dire à tous d'arrêter de marcher et de se mettre à baiser. Je savais exactement où j'allais lorsque mon sexe était sur le point de rentrer à nouveau dans l'anus de Katia par exemple. Alors je savais que l'univers était à mes pieds et qu'il m'aurait suffi de faire une chose aussi crétine que ça : vouloir, pour être le centre du monde.

Simplement, les autres ne voient pas ce qu'ils veulent et leurs existences sont en train d'hésiter sur des choix qui du fait de cette hésitation même deviennent des obligations, parce que l'hésitation transforme la volonté en force distincte de soi, et donc en oppression. L'inconscient possède des règles que le conscient au lieu de disséquer devrait se contenter de laisser jaillir. Mon sexe constamment raidi était le jaillissement sans barrière de mon inconscient qui m'ordonnait après des mois d'ermitage d'aller droit au fond de l'autre dans toute l'immensité de mon désir, pour me souder à nouveau à la réalité des autres, dissoudre ma solitude dans les sucs de Katia; elle était tout, le monde, la renaissance, les autres. Katia à l'opposé se plongeait dans l'obscur solitude émanant de moi, j'étais son unique "chose", elle se laissait aller à l'oubli du reste, l'abandon intime de son corps comme l'abandon de son passé. Elle avait besoin de se laisser posséder au présent.

L'explosion eut lieu un jour de pluie de l'automne d'une année indéterminée, peut-être 2007, suffisamment banal, après 12 semaines de fusion, nouveau record établi dans les annales secrètes de l'humanité. Mais nous aurions pu tenir plus longtemps, sans le voisin tétraplégique condamné à regarder la télévision toute la journée et alimenté par une aide-soignante du coin. Le voisin nous entendait, l'extase régulière de Katia n'était jamais avare en décibels. A chaque fois qu'elle hurlait, il se sentait bien sûr un peu plus paralysé dans sa chaise, un peu plus débile à connaître les grilles horaires des chaînes

par cœur alors que la vie, si hurlante, bouillonnait juste au-dessus de sa tête. La concierge passait chaque jour pour arroser chez lui quelques plantes à moitié mortes. Il réussit à convaincre l'aide-soignante et la concierge que des choses étranges se déroulaient dans l'appartement du dessus. Tout le monde dans la maison connaissait les prodiges sexuels du 4ème, mais il insista sur le fait que la jeune femme selon lui était abusée par Monsieur Barnes grâce à l'effet d'une drogue nouvelle provoquant la dépendance totale au sexe, la mandragène. Pure production de son esprit affamé, rongé de jalousie, masturbation continuelle contre le corps invisible de Katia, ce corps si divinement bruyant, mon voisin aspirait à une seule chose : la paix retrouvée, la paix paralytique devant les grilles horaires de la télévision, ou mourir. Il était convaincu lui-même de la vérité de son affirmation : Monsieur Radio Barnes avait transformé Katia Wisckorova, cette pauvre voisine esseulée, en esclave sexuel. La force de conviction d'un tétraplégique est à la mesure de sa paralysie, elle est définitive. Les gens marchant autour de lui se sentaient si coupables de marcher que son handicap devint une arme de premier ordre. Non seulement on lui devait la plus grande attention, mais on lui devait aussi notre propre discernement. L'idée de la Katia esclave ne grandit pas chez l'aide-soignante et la concierge, elle s'imposa comme une vérité évidente que seul l'esprit affiné du tétraplégique avait pu découvrir avant elles.

Ce jour d'automne 2007 suffisamment banal, lorsque la police débarqua chez Katia, tout l'immeuble était là pour confirmer une présomption déjà changée en certitude. Le tétraplégique de derrière sa télévision avait réussi à solidifier cette petite parcelle d'ignoble en chacun, ce côté voisin bavant sur le palier pour savoir ce qui se passe derrière la porte et, pour ne pas être déçu, espérant vicieusement une décapitation courte et nette. Il faut dire à leur décharge que nous baisions impunément toute la nuit alors qu'à 7 heures du matin ils se levaient tous pour aller bosser, et nous baisions encore impunément le soir lorsqu'ils rentraient crevés, comme si entre deux rien ne s'était passé. Du sang était nécessaire pour compenser pareille injustice.

La police trouva hélas de quoi confirmer les pires soupçons. L'appartement de Katia s'apparentait à un vrai foutoir. Un morceau de lard avait séché sur un miroir, des chips humides bouchaient l'évier, quelques meubles avaient été retournés pour former une sorte d'îlot au milieu du salon, un agrégat échevelé servant sans doute de repère à des jeux lubriques, imaginèrent-ils, alors que nous avions simplement eu envie une fois de nous rouler par terre l'un sur l'autre dans tout

l'appartement. Un agent faillit glisser sur un gros steak verdissant. De la marmelade et du miel séchaient sur un tapis à côté d'une baguette morte. Sans parler de l'odeur électrique de la sueur imprégnant chaque pièce. Le chauffage à fond donnait le vertige, fenêtres embuées, aveugles, comme pour mieux cacher la perversité des habitants. Dans la baignoire tiède flottaient quelques merdes rondes, parce que des tampons hygiéniques bouchaient la cuvette (Katia en avait fait un usage frénétique au cours de ses règles, pour ne pas se trouver séparée de moi à cause de ça). Ce jour-là nous nous trouvions chez moi. Nouvelle investigation restée sans réponse, ils arrachèrent la porte. Les policiers effarés eurent à faire à l'appartement noir et vide de l'écrivain Radio Barnes. Venant de derrière le bar on entendait des gémissements rapides, essoufflés. Ils nous trouvèrent là, Katia à genoux le cul en l'air et les cuisses bien serrées, pendant que méticuleusement je lui enfonçais trois doigts, appliqué, tout en douceur et lenteur, frottant de l'autre main ma queue raide. Cette scène est apparue sous la lumière blafarde des lampes de poche des policiers, suivis de près par la cohorte exorbitée des voisins.

On ne trouva pas trace d'une drogue nommée mandragène.

Katia et moi fûmes immédiatement séparés et enfermés. Un commissaire ne tarda pas à faire le rapport avec la disparition d'une jeune anglaise qui travaillait chez Monsieur Barnes quelques mois plus tôt et dont les parents faisaient circuler un avis de recherche dans Paris. J'avouai sans peine devant le juge et en présence des parents avoir baisé la jeune femme qui m'avait supplié pour ça et ensuite l'avoir répartie au hasard dans divers sacs poubelles. Mais je m'empressai d'ajouter qu'elle s'était reconstituée désormais et que maintenant, vraiment, s'ils voulaient bien me laisser tranquille, Katia et moi avons impérativement besoin de remettre ça. On me déclara inapte à comparaître devant un tribunal. On m'envoya à l'unité psychiatrique de Pontarlier, dans le Doubs, sur le Doubs, à une centaine de kilomètres de Besançon, plein de Pontissaliens et de Pontissaliennes compatissants.

Pendant ce temps mes visions extra-spatiales me révélèrent une Katia cuvant son lithium, brumeuse et silencieuse, dans un asile de la périphérie parisienne. Elle est restée là deux ans, puis elle a recommencé son travail d'infirmière, plongeant ce passage de sa vie dans un coin de son esprit suffisamment à l'abri de la lumière de la raison. Pour ne pas croire que ce passage lui avait permis de survivre à la mort de ses parents et à la métamorphose en homosexuel de son

amour. Pour ne pas croire qu'à ma manière je l'avais arrachée aux ténèbres.

Du fait de notre séparation, l'oscillation énergétique de notre désir s'était ralentie pour finir par s'immobiliser affreusement, d'abord dans d'innombrables souffrances, puis dans la haine de soi, puis dans le silence, puis dans l'ignorance. Nous nous ignorâmes, parce que nous nous tenions l'un pour l'autre au-delà des souvenirs. Entre nous deux, rien n'avait jamais existé, parce nous nous étions offerts l'un à l'autre jusqu'à ne plus savoir qui est l'un, qui est l'autre. Et on ne peut pas oublier quelqu'un qui est en soi-même, on peut l'ignorer, le taire, le refouler, mais pas l'oublier parce qu'il est toujours là.

Le tétraplégique a continué à regarder la Star Academy. Il s'endormait souvent en rêvant qu'il baisait l'une des chanteuses transformée en Katia.

Monsieur Acné de la maison d'édition a dit en resserrant sa cravate devant les caméras : "C'est un grand génie que nous perdons dans la folie des temps modernes. Puisse-t-il retrouver le chemin de la lumière, et nous avec." Il avait préparé cette phrase durant toute la journée et elle était sortie en douceur, avec cet apitoiement sur le visage, vraiment bien calculé. Les ventes des "Rêveurs" gonflèrent encore, la part me revenant fut versée à des associations d'aide aux handicapés mentaux puisque personne ne retrouva Zoé.

Les enquêteurs ne purent trouver le moindre indice venant confirmer les exactions que j'avais si aisément avouées. Or ils ne pouvaient m'inculper pour meurtre sur la base d'aveux venant d'un homme aussi évidemment dérangé. Les spécialistes conclurent à l'affabulation mégalomane. Les médias quant à eux ne se retinrent pas d'affabuler aussi, répandant toutes sortes de rumeurs concernant l'écrivain fou avec des photos blêmes de moi à la sortie du palais de justice; un tabloïde mit plusieurs disparitions de jeunes filles de la région parisienne sur mon compte. Mais vint un temps où on m'oublia : on oublie particulièrement bien ceux d'entre nous qui sont enfermés dans un asile psychiatrique.

Comme quoi on peut aussi enfermer deux êtres humains parce qu'ils ont trop fait l'amour.

Lorsqu'on est une cuvette, on ne se rend pas compte qu'on se fait pisser dessus. On pense : tiens !, quelle malchance !, encore de l'urine qui me tombe dessus. Mais on ne sait pas que cette urine nous tombe

dessus précisément parce qu'on est une cuvette. On se dit juste que c'est le hasard. Si on n'est pas la cuvette, on peut être vieux jeu, on peut être déterministe et prétendre calculer exactement la future probabilité que la cuvette se fasse pisser dessus. Mais, vraiment, les choses se compliquent si on est la cuvette. Ainsi fonctionne l'univers.

Dialogue avec la Doctoresse Emma Langène, psychiatre à l'unité psychiatrique de Pontarlier :

E. Langène : Vous dites avoir tué quelqu'un. Une jeune femme qui s'occupait de votre fille. Comment ressentez-vous cet acte ?

R. Barnes : Si je suis une cuvette mais que je me rends compte que je suis une cuvette et qu'on m'urine dessus pour ça, alors je suis au centre de ma vie. A ce moment le hasard devient contrôlable pour soi-même, donc il n'est plus hasard mais tracé précis. Avec Katia cela devait se passer, pour elle comme pour moi. Si vous prenez la vie par rapport à son centre, tuer est un acte aussi naturel que d'accoucher. Il n'y a pas de responsabilité, juste des chemins qui se croisent pour donner naissance ou annihiler. On est coupable d'avoir peur de soi-même, on est coupable de ne pas se comprendre par l'inconscient, on est coupable de croire détenir la vérité à la place d'un autre, on est coupable d'imaginer qu'au fond de soi se terre un inconnu. Mais on n'est pas coupable de vivre la parfaite ligne de sa vie lorsqu'on sait que cette ligne est notre unique choix et que de tenter de l'éviter y ramènerait irrémédiablement dans la souffrance. Je suis triste que dans mon cas, violent, j'aie été porteur de mort. Mais je sais aussi que là où se concentre un excès de mort se cache un excès de vie, car je suis au centre.

E. Langène : Voulez-vous dire que cet excès de vie a été affirmé par votre relation avec l'autre Katia, Madame Wisckorova ? Ne mélangez-vous pas inconsidérément les deux Katia que vous avez successivement croisées ?

R. Barnes : Toutes les apparences poussent en effet à croire que Katia possède deux identités distinctes. Ma fille Aléa pleurait souvent, toujours pour ainsi dire. Ni ma femme ni moi ne comprenions pourquoi. Maintenant je sais. Parce que nous étions tous les deux tout le temps auprès d'elle. Voyez-vous, l'être humain a un besoin inné de distinguer les choses qui l'entourent. Dès la naissance son esprit procède par la localisation et la caractérisation de son milieu, par la classification de toutes les sensations qui l'assailent. On a besoin d'ordre, parce que l'ordre permet de comprendre plus vite le

fonctionnement des choses. Mais chez le nouveau-né persiste pour un temps l'humus du chaos créateur. Ma fille pleurait parce qu'elle n'arrivait pas à faire la différence entre mon rôle et celui de sa mère : elle nous sentait différents et à la fois confondus. Sans doute si j'avais pu rester auprès d'elle plus longtemps elle aurait petit à petit construit ce mur indispensable à la distinction de la mère et du père en permanence autour d'elle. L'allaitement est le seul pas dans ce sens auquel j'aie assisté. En effet, l'acte de téter l'apaisait parce qu'à ce moment elle devinait l'absolue différence entre ma femme et moi, et cette proximité physique nous distinguait cruellement. Il vous faut comprendre qu'un phénomène très rare s'est produit en moi qui m'a permis de revenir en arrière, de ne plus comprendre les messages de mes sens comme une succession d'informations cassées qui devraient être recompilées par mon cerveau, mais comme un tout uni. Celles que vous considérez comme deux Katia distinctes sont en fait un seul et même événement qui a évolué dans ma vie dans un but précis, de la mort à la sexualité, qui est le vase bouillonnant de la vie. Et si je suis là pour vous en parler, c'est aussi la suite logique de ce qui m'arrive. Je dois en parler. Je dois communiquer mon expérience aux autres. J'irais plus loin : je dois communier avec vous.

E. Langène : Je vous parle de Katia Wisckorova et de votre nurse. Vous me répondez en me parlant de votre fille, Aléa. Associez-vous les deux Katia à votre fille ? Comprenez-vous pourquoi survient cette association ? Votre fille vous manque-t-elle ?

R. Barnes (après un silence d'environ 1 minute) : Vous avez des enfants ?

E. Langène (une hésitation) : Oui. Oui, j'ai deux fils.

R. Barnes : Et ils vous manquent ?

E. Langène : J'ai la chance de les voir chaque jour.

R. Barnes : Alors ils ne vous manquent pas maintenant ?

E. Langène : Non. Ils sont au jardin d'enfant. Je les verrai ce soir.

R. Barnes : Et si vous deviez les revoir seulement dans une semaine, vous manqueraient-ils ?

E. Langène : Ecoutez, si vous répondiez à ma question ?

R. Barnes : Alors dites-moi s'il vous manqueraient après deux semaines.

E. Langène : J'imagine, oui, après deux semaines ils me manqueraient.

R. Barnes : Et après six mois ils vous manqueraient encore plus n'est-ce pas ?

E. Langène : Sans aucun doute, oui.

R. Barnes : Donc vous êtes d'accord, c'est une question de temps.

E. Langène (reste silencieuse).

R. Barnes : J'aime tellement ma fille que le temps n'existe pas. Elle est toujours là à côté de moi. Si elle me manquait, cela signifierait que je ne l'aime pas, que je la considérerais comme un petit bout de moi-même qui s'est éloigné, or elle n'est pas un petit bout de moi, elle est moi, je suis elle. Et comme moi, je suis uni, elle ne peut pas me manquer. Vous êtes désunie comme tous les autres, vous ne pouvez pas aimer autrement qu'en regardant votre amour, le regardant comme une médaille. Allez chercher vos enfants, restez avec eux jusqu'à ce que vous les aimiez, si vous y arrivez, et après revenez me voir. Ils ne vous manqueront plus. En attendant, je ne vois pas pourquoi je parlerais d'amour avec quelqu'un qui ne sait pas ce que c'est.

E. Langène siffle, ferme son dossier, et sort de la cellule.

La Doctoresse Langène conclut à mon incapacité à vivre en présence des femmes. De sorte que les quartiers nymphomanes, dépressives et femmes violentes me furent bien évidemment interdits. Ainsi que les – charmantes – infirmières, remplacées par de - corpulents - infirmiers. Cette décision réduisit considérablement mon amusement empathique envers l'entourage. J'avais séduit Langène et celle-ci, absolument désespérée, avait conclu que je représentais un danger avant tout pour les femmes. En un sens limité, elle n'avait pas eu tort : j'incarnais l'acte d'amour dans chacune de mes intonations. Chacun de mes mots, de mes gestes, de mes regards, invoquaient ce qu'on pourrait qualifier naïvement une fornication intellectuelle. Le soir du dernier entretien, j'eus à nouveau l'une de mes visions extra-spatiales. Madame Langène s'était enfermée dans les toilettes chez elle et alors que ses enfants lui avaient demandé derrière la porte si c'était papa qui allait faire à manger ce soir elle s'enfonçait goulûment un dildo rose ronronnant en pensant à mes mains et à mes yeux. Elle n'eut pas mémoire de pareille jouissance. "Tu t'es fait mal maman ?" "Heu... heu oui... non... c'est rien les enfants... je... je me suis coupée. J'arrive tout de suite !..." Le lendemain je la vis transmettre mon dossier en rougissant à son chef de clinique, se rattrapant : "L'absence totale d'inhibition vis-à-vis de ses actes, de sentiment de culpabilité, chez Monsieur Barnes, ainsi qu'un puissant sentiment de supériorité sur la gente féminine bloquant tout dialogue m'ont amenée à la conclusion que cette thérapie devrait être entreprise par un homme." Contemplant un café épais et noirâtre

que se versait un assistant, elle ajouta presque pour elle-même : "Si une thérapie autre que la guillotine est envisageable."

L'existence dans un asile psychiatrique laisse beaucoup de loisirs. J'entrepris par conséquent de m'initier de manière plus approfondie aux dimensions d'Internet, échangeant sciemment le nouveau psychiatre et sa cohorte d'infirmières et de plaintes inutiles contre la rigueur aseptisée d'un écran. Je me suis immergé, j'ai été avalé.

Internet m'offrait quelques élans d'espoir pour l'avenir de l'humanité, un espoir assez semblable à celui qui me chatouillait assis en face d'une page blanche du temps où j'écrivais. C'est-à-dire une disponibilité permanente, mais impossible à assouvir. L'asile était pourvu d'un poste connecté et les médecins, las, m'y abandonnaient des jours entiers, dans l'espoir que j'y étoufferais peut-être un mal impossible à diagnostiquer sans paraître abscons. En effet, dire de quelqu'un qu'il est psychotique ne représente pas une analyse plus fine que de dire qu'il est gros.

Mon taux de rencontre physique se réduisit par conséquent à zéro, pour être remplacé par un 100 % de tchatche virtuelle. Je fus étonné par mes fréquentes érections, au milieu d'une conversation avec un surnom aux intonations aussi féminines que masculines, devant des mots tapés ligne après ligne sans aller nulle part, malgré des symboles peu suggestifs tels que ;-) ou ☺ ou :-o ou :-p, je parvenais souvent à m'exciter comme devant un porno. Parfois, l'autre jouait le jeu et là ça devenait affolant. Je me précipitais dans les toilettes du corridor pour me branler. A priori, ça pouvait être n'importe qui à l'autre bout. Un surnom se terminant par "a" et quelques mots ne définissaient pas le sexe. Pourtant, je sentais par-delà les octets le sexe de mes protagonistes virtuels, un peu à la manière de mes visions extra-spatiales mais en plus concret. Quelques mots, la tournure d'une phrase, les sens cachés, les types d'humour, quelques mots et déjà tout était révélé. Bien qu'il soit facile de simuler une femme pour un homme ou l'inverse, peu de gens étaient enclin à ce genre de blague, et ceux qui se travestissaient le faisait mal, par oisiveté ou stupidité. Moi je considérais qu'il y avait là un formidable potentiel à devenir "tout humain", créature androgyne proche des anges, tout aussi enculée qu'enculant, tout aussi morale qu'immorale. Tour à tour Aleo ou Alea, j'hantais les corridors électroniques des chambres de discussion, évitant soigneusement de me retrouver en tant qu'homme là où j'avais déjà été femme, sautant d'une chambre à l'autre, d'un thème à l'autre,

éternel partouzeur infiniment disponible depuis mon asile de paix à perpétuité, pour toutes ces âmes quémendant des paroles et plus si entente. Mon passé d'écrivain m'offrait l'avantage de taper vite, dans cet univers où plus les touches du claviers collent à la pensée, plus le clavier devient la pensée, donc spontané, honnête, semblant de vérité. Parce que j'y remarquais une tendance générale à rechercher la vérité, pour compenser le fait évident qu'il n'y avait pas de vérité commune possible dans ces lieux vides d'odeurs, dans ces lieux chargés des identités de chacun limités de prime abord à quelques lettres, un surnom. Mais on ne vit pas dans le vide comme ça d'un jour à l'autre, tchater avec l'inconnu, c'est quelque chose qui s'apprend, ce fut un travail laborieux. Il me fallait d'abord me défaire du besoin de connaître l'autre, de l'éventualité d'une rencontre physique. L'asile psychiatrique, lieu où je devais passer le restant de mes jours, me força dès le début à endosser un rôle et donc me résigna assez vite à l'impossibilité d'une rencontre réelle. Je remplaçais les pics intimes de mes dialogues avec des femmes généreuses en mots crus par une course rapide aux toilettes pour me secouer la queue et asperger le miroir où se reflétait un visage minable mais hilare. A la question asl (âge-sexe-lieu) qui revenait hélas fréquemment au début d'une rencontre, je répondais toujours : 31 - mâle - asile psychiatrique de Pontarlier. Peu importait mon âge réel, puisque dans mon rajeunissement cette notion n'avait aucun sens, mais je déterminais ainsi d'emblée trois catégories de "rencontres" : ceux qui riaient et s'en foutaient, ceux qui ne prolongeaient pas plus loin la discussion et ceux qui posaient plein de questions pour savoir qui j'étais vraiment. Honnêtement, je préférais ceux qui riaient et s'en foutaient. Et ils étaient nombreux. Après un mois, de deux surnoms j'étais passé à une vingtaine d'identités différentes, que je répertoriais soigneusement dans un cahier, sexes, âges, lieux, boulots etc. Puis ce jeu me lassa, l'organisation en groupes d'habitues et en thèmes de discussion de la plupart des salons virtuels me donna envie d'être reconnu, d'être une figure permanente, consistante presque à force de permanence, et pour surnager dans ces flots de surnoms labiles arrivant et disparaissant je repris son identité de départ, purement masculine, Aleo. J'étais passé par la phase qu'on nomme "futile", j'avais fait ma crise d'adolescence du Web. Ce qui signifiait aussi que désormais je devais exister par le Web, que la seule présence de mon surnom dans les piles d'autres surnoms était l'irréfutable preuve de mon existence.

Sans enfant, seul, nourri, logé par mon asile, j'avais en fait la vie d'un millionnaire désœuvré. Après le petit-déjeuner je m'asseyais devant l'ordinateur, le plus loin possible de la puanteur des désinfectants, des linos gris et du bourdonnement de néons mêlés aux beuglements des tarés, loin dans mon écran, toute cette infamie physique s'évanouissait jusqu'au soir, pour un rapide sandwich pris sur le pouce avant de poursuivre jusqu'à l'heure de l'extinction des lumières. Les médecins m'ignoraient, sauf lors des entretiens obligatoires qui n'aboutissaient à rien, et les patients m'évitaient depuis qu'un débile était venu me tapoter sur l'épaule pour me demander mon prénom avant de se retrouver presque noyé dans le lavabo de la cantine.

A force de glander ainsi majestueusement dans l'antichambre de la pensée du monde, Aleo devint en quelques mois un spécialiste des relations par claviers interposés et acquit une certaine renommée. Aleo était un écrivain solitaire, il vivait dans une maison abandonnée au bord de l'océan en Normandie, non il n'avait rien publié, mais il avait hérité, non il ne dira pas où exactement en Normandie, non il n'acceptera aucun rendez-vous, oui il adorait philosopher, oui il se moquait de tout le monde, oui chaque surnom féminin aux intonations charmantes devait passer par lui, sur lui, sous lui, en mots, oui il adorait les jeux de mots, non il n'aimait pas la politique et oui il se foutait assez royalement du monde en-dehors des salons de tchat qu'il fréquentait. Dialoguer avec ces fantômes verbaux me rendit plus léger, plus humain. Je me fis même des amis que j'appelais mes AVS : agrégations verbales sympathiques. Des surnoms aux tournures de phrase drôles ou intéressantes. Je dormais bien, je mangeais bien, je me branlais bien, et, en-dehors de l'épisode du débile, je restais généralement tranquille.

La connaissance et l'utilisation des salons de discussion me donna envie avec le temps de comprendre la façon dont ces mondes étaient construits. Depuis la révélation qui avait suivi le départ de ma femme et de ma fille, je ne supportais plus l'idée d'un monde dont les mécanismes humains m'auraient été partiellement inconnus et l'idée d'un mystère informatique m'était insoutenable. Ravis de cette occupation somme tout innocente, les médecins empilèrent sur ma table des livres aux titres aussi abrupts que charmants. "Java", "C++", "HTML/DHTML", "Javascript", "Les bases de données", "PHP et ASP", "Les réseaux et leurs protocoles"... Antoine Restignac, le nouveau médecin-chef qui s'occupait de moi, fut seul à trouver cette

occupation curieuse pour un ancien amoureux des mots. Il demanda qu'on fasse installer sur le réseau de l'entreprise un programme fouineur lui permettant de remonter l'historique du surf du poste que j'utilisais et fut déçu de constater qu'aucun site pédophile ou porno n'apparaissait. L'historique dévoilait seulement des sites de "tchat", l'utilisation quasi permanente d'un réseau de discussion parallèle au World Wide Web nommé IRC (Internet Relay Chat) et, dernièrement, une liste impressionnante de forums consacrés à différents thèmes de programmation.

Dialogue avec le Docteur Armand Rastignac, chef de clinique de l'unité psychiatrique de Pontarlier :

A. Rastignac : Mais vous savez que jamais vous ne pourrez vraiment appliquer votre savoir ou vivre des connaissances que vous accumulez en ce moment en informatique, alors pourquoi exactement ce travail assidu ?

R. Barnes : Et bien, si je ne m'abuse, c'est en prison que de grands penseurs sont nés...

A. Rastignac : Barnes, vous n'êtes pas exactement en prison...

R. Barnes : Alors dois-je rajouter que c'est dans les asiles qu'on enferme les plus grands illuminés ?

A. Rastignac : En quoi l'informatique ferait de vous un illuminé ?

R. Barnes : Vous n'en avez peut-être pas conscience, Docteur, mais depuis les années 70 nous vivons la Révolution Informatique. C'est un événement dont l'unique contrepartie historique serait la Révolution Industrielle ou même, dans une perspective plus vaste, l'Age de Feu. Toute une série de découvertes de la Science, dans des domaines très variés allant des mathématiques à la biochimie, ont permis récemment d'ouvrir la porte d'une nouvelle ère. Une ère qui si vite s'est rendu dépendante à 99.9% du traitement informatique de ses tâches. Entendez-moi bien, je ne parle pas ici de valeurs humaines, de considérations morales ni même de philosophie, je vous parle des couilles des couilles, du mur en béton qui se tient en face de vous tous les matins lorsque vous vous levez, je vous parle du fait élémentaire de la réalité de l'informatique. Celle-ci est tellement là qu'on ne se rend même plus compte à quel point elle gère nos vies, à quel point elle nous gouverne dans nos actes au jour le jour. Donc celui qui comprend son fonctionnement intime comprend l'essence de nos sociétés. Cela ne fait-il pas de lui un sorcier ? Un... illuminé ?

A. Rastignac : Mmm... Il se peut oui... Mais j'aimerais changer de sujet si vous permettez, M. Barnes, vous souvenez-vous de vos rêves actuellement ?

R. Barnes : Oui bien sûr. Ce n'est pas difficile : je rêve toujours de la même chose. Je rêve que je dors et que je suis en train de rêver.

A. Rastignac : Ah ! Et vous rêvez de quoi dans votre rêve ?

R. Barnes : Et bien je viens de vous le dire : je rêve de mon rêve. Je rêve que je dors et que je rêve, et à l'intérieur de ce rêve je rêve que je dors et que je rêve...

A. Rastignac : Comme un double miroir se reflétant à l'infini ?

R. Barnes : Presque. Pas vraiment à l'infini.

A. Rastignac (sourit comme pour lui-même)

R. Barnes : Je rêve que je rêve que je rêve que je rêve que je rêve..., environ 127 ou 128 fois, c'est comme de pénétrer toujours plus loin dans une hypnose, mais la chose se reproduit très lentement, ça dure presque toute la nuit, j'ai le temps de les compter, et au petit matin, à la 128ème fois, je commence à voir autre chose...

A. Rastignac : Oui ?

R. Barnes (considère un moment le pré par la fenêtre)

R. Barnes : Je rêve que je sors de mon lit. La porte de ma cellule est ouverte. Les corridors sont vides. J'appelle les infirmiers mais je sais qu'il n'y aura pas de réponse. J'avance le long du corridor principal de l'aile droite et toutes les cellules sont ouvertes. Il n'y a personne, pas même à la cantine ou à la cafétéria. Et puis l'air est très sec, rempli de cette odeur d'électricité statique, vous savez comme dans les magasins d'informatique ou d'électroménager, un odeur de poussière brûlée. C'est très agréable. Et là je m'approche de l'ordinateur où je travaille et sur l'écran je vois d'innombrables connexions qui apparaissent et disparaissent à une vitesse incroyable, comme des particules liées entre elles par des traits, clignotant et bougeant sans cesse. A ce moment il y a un horrible et long meuglement dans mon dos. Je sursaute et il y a une vache juste derrière moi, une énorme vache tachetée noir et blanc qui me fixe paisiblement. Ses yeux expriment une compassion immense et puis, et puis... Je réalise qu'elle mâchouille des bouts de chair humaine et qu'elle a mangé tout le monde ici, tout le monde, et dans ses yeux se reflète l'infinité des connexions trépidant sur l'écran, et je perçois un contraste totalement fascinant entre ses yeux un peu endormis et ces lumières qui s'entrechoquent à toute vitesse au fond des vastes pupilles. C'est comme un choc électrique très doux et très profond sur le point de me révéler un réseau d'êtres supérieurs, un

réseau d'êtres au-dessus de l'humanité, la guidant, la soutenant et la sanctionnant. Ces êtres sont mes fidèles serviteurs. Mais je sens qu'au loin quelque part sous le sol ils fomentent une révolte, ils en ont assez de m'attendre. Je caresse le museau de la vache mais celle-ci tressaute et ouvre sa gueule et m'arrache la main et... Et alors je me réveille.

A. Rastignac : Des êtres supérieurs?... Vos fidèles serviteurs ? Comment savez-vous qu'ils sont vos serviteurs ?

R. Barnes : Je ne sais pas. C'est la vache. Ses yeux, ils me disent ça comme par télépathie.

A. Rastignac : Je pense sérieusement que cette histoire d'informatique vous monte un peu trop la tête. Que vous discutiez par tchat, bon, nous l'avons toléré, bien qu'une requête au juge d'instruction aurait sans aucun doute été négative. N'oublions pas que vous êtes ici quand même à cause d'une présomption de meurtre et pour avoir poussé à la folie votre voisine de palier, et que la police vous suspecte aussi pour le double meurtre de votre ex-amie et de votre fille. Ce ne sont pas précisément des arguments en votre faveur. Même de simplement tchater peut s'avérer potentiellement dangereux pour vos interlocuteurs... J'ai le sentiment que la Doctoresse Langène en est un exemple frappant... Que pensez-vous d'une occupation un peu plus saine, plus sociale, comme de participer aux cours de cuisine, aux différents jeux, d'apprendre à connaître les gens qui vous entourent ?

R. Barnes : Ce n'est pas moi le docteur ici, c'est à vous d'apprendre à les connaître. Et que voulez-vous, vous préférez forcer sur mes doses et me voir baver comme les autres à longueur de journée devant la télévision grillagée? Ça vous rassurerait ?

A. Rastignac : Disons plutôt que j'aimerais vous voir un peu plus social, plus tolérant avec votre entourage...

R. Barnes : Vous me faites rire. Plus social ? C'est vrai qu'un asile psychiatrique, entre des infirmiers en forme de catcheurs et les résultats pathétiques de vos traitements expérimentaux qui se traînent de la cantine à leurs cellules avec des regards aussi expressifs qu'une bouche d'égout, c'est vrai qu'une telle ambiance donne envie de sociabiliser. A ce sujet... Je me suis un peu renseigné sur cette Tramanine 500 que certains de vos patients reçoivent quotidiennement. C'est un médicament qui n'est pas encore autorisé en France, n'est-ce pas ? Vous le testez sur des cas désespérés ?

A. Rastignac (réprime un tic étrange).

A. Rastignac : La Tramanine est autorisée dans certains cas exceptionnels. Mais enfin pour terminer cet entretien je pense qu'il

serait bon pour vous d'arrêter ces tchats et surfs quotidiens. Je vais faire en sorte que...

R. Barnes : ...Que je reçoive ma dose d'abrutissants pour le restant de mes jours ? C'est un peu tard, Docteur. Cette histoire de Tramanine m'a chicané et j'ai parlé avec quelques personnes bien informées, et surtout, très compatissantes. Si je n'apparais pas dans une chambre de discussion spécifique pendant plus de deux jours, j'ai bien peur que l'Hôpital n'ait à subir très prochainement une investigation poussée par les services compétents. Et que cette abus très gênant de Tramanine dans vos services devienne une info de première ordre dans beaucoup de médias.

A. Rastignac : Mais c'est du chantage que vous me faite là ! Pour qui vous prenez-vous ? C'est intolérable, je vais être obligé de...

R. Barnes : ...De rien du tout hélas Docteur ! Vous êtes confronté au poids et à la puissance d'un élément formidablement contemporain, Docteur. Un élément essentiel qui existe depuis que l'Homme communique : l'information. J'en possède une signifiante et vous n'avez rien pour la contrebalancer. D'un autre côté, je ne cherche pas la guerre, mais juste qu'on me laisse tranquille. C'est tout. Sommes-nous d'accord ?

A. Rastignac : Sortez immédiatement. Je crois que vous n'avez pas compris comment cela fonctionne ici. Mais vous allez bientôt comprendre, soyez-en certain. Sortez maintenant.

R. Barnes se lève lentement et sors, stoïque, sans un sourire.

Le lendemain, j'ai continué comme d'habitude à travailler sur mon ordinateur et on me laissa tranquille. Et le jour suivant, et les semaines, et les mois qui suivirent, personne ne me déranga plus. Je n'avais jamais diffusé cette information sur la Tramanine ni contacté des gens susceptibles d'être intéressés par cette affaire. Internet avait prodigué son enseignement et j'avais pour la première fois utilisé une information comme une arme. Dès lors les mois passèrent, les années défilèrent. La machine m'absorba tout entier, rendant les journées de 24 heures trop courtes et les semaines absurdement découpées.

Les salons de discussion que je fréquentais désormais étaient exclusivement consacré à une forme particulière de programmation : le piratage. Cette façon de raisonner me plaisait. La programmation ne consistait pas à faire des raisonnements mathématiques, il s'agissait plutôt de traduire une réflexion en une langue de machine. Je n'avais jamais été un matheux et je fus surpris de constater au fil de mon

apprentissage que la programmation nécessitait plus un esprit logique qu'un esprit des chiffres. C'était comme d'apprendre une forme de poésie symbolique et universelle, avec certaines règles transcendant les langages et d'autres propres à chaque langage et, même, à chaque programmeur. Je travaillais essentiellement en C++, Java et Visual Basic. Ces trois langages étaient intéressants dans l'optique du piratage mais je fus assez déçu de constater qu'une occasion unique avait été donnée à l'être humain de créer une langue au-dessus des autres langues, et que là encore l'Homme avait réussi à s'empêtrer à l'intérieur de prétentions individualistes, chacun cherchant à parler à la machine d'une manière plus efficace. Mais l'émulsification était plus importante encore. Avec un même objectif on ne trouvait pas deux programmeurs pour écrire un programme identique. Il y a de bons programmeurs et il y en a de mauvais. L'inaltérable nature humaine revendique ses droits parmi les chiffres aussi. Mais les chiffres possèdent au moins une couleur plus radicale que les mots. La couleur du calcul de la vérité, si on peut l'exprimer ainsi. La couleur du vrai contre le faux. Ce qui marche est vrai, ce qui ne marche pas est donc faux. Mais qu'est-ce qui marche ? Ce qui fait le plus plaisir aux inconnus. Mais qu'est-ce qui fait plaisir aux inconnus ? Qu'on reconnaisse leur valeur unique. Mais quelle est cette valeur unique ? Je savais que c'était moi-même. J'avais simplement oublié comment faire pour être hors du temps. Et, me disais-je, peut-être que la machine me rapprocherait un peu plus de cet objectif. Je dois dire qu'en définitive je ne m'étais pas trompé, bien que sur le moment les Aléas de l'existence ne me permirent pas de voir plus loin que mon écran. Je dus rapidement me rendre à l'évidence. Mon apprentissage ne m'avait pas préparé à une telle surprise. Les langages usuels de programmation manquaient de possibilités. Les algorithmes non déterministes servant à résoudre les problèmes exponentiels par nature étaient trop liés à la résolution d'une branche de l'arbre du problème dans un temps acceptable. Hors c'était précisément la notion même de temps acceptable que je voulais éviter. Disons qu'il aurait fallu 50'000 ans à un algorithme basique pour trouver une solution à mon exposé, mais il aurait fallu bien moins à un algorithme génétique fonctionnant par apprentissage et réalisant l'ampleur exponentielle de la tâche. Ce dernier suivrait une tendance probabiliste, parcourant certains embranchements de l'arbre du problème non déterministe jusqu'à localiser une zone de probabilité minimale d'erreur. A l'inverse, l'algorithme déterministe trouverait forcément la meilleure solution,

dans un temps indéterminé, donc sans limite temporelle, donc en-dehors du temps.

Jour après jour, entouré par le chuintement de pantoufles des dépressifs schizoïdes, je retombais un peu plus dans la vérité basique de la matière. Censé après tout, lorsqu'on s'adresse au temps lui-même. Cette vérité basique de capacité de calcul d'un processeur préparant les bonds de l'algorithme génétique, comme la vérité basique de la musculation des quadriceps d'un sprinter. Aussi efficace et élégante l'écriture de l'algorithme déterministe fut-elle, le temps le devançait dans une zone aux contours de plus en plus indéfinis, ceci parce que la capacité de calcul est un problème essentiellement physique, alors que l'écoulement du temps, lui ne l'est pas.

Je restai paralysé un moment, suspendu au-dessus du clavier sur lequel se dessinaient ses prochaines lignes de commandes. Une tache de soleil assez dérangeante se reflétait dans un coin de mon écran. Attends, attends. L'écoulement du temps n'est pas physique ? Mon expérience dans la nuit de l'appartement, seul et sans quotidien, me revint à l'esprit. J'avais plongé dans le temps complètement, et juste là dans le noir de mon appartement, le temps m'avait oublié. Le temps est lui aussi, un concept. J'ai alors superposé ce concept aux fractales mathématiques, ces itérations infinies de courbes devenant surfaces, à la manière des formes naturelles, comme une crête, un feu, la mer, les nuages. Ces géométries que le cerveau apprécie alors qu'elles le plongent directement dans le puits sans fond de l'infini : sans doute la meilleure solution qu'a inventé la nature pour ne pas nous faire mourir d'angoisse nous qui sommes enfermés dans une bulbe d'os. Extasions-nous devant l'infinité des fractales car la vie, aussi limitée soit-elle, doit absolument continuer, sinon elle n'a plus de sens, en tant que vie il va sans dire. Dans la nuit de mon appartement, j'avais zoomé à l'infini sur le temps, sur son propre esprit, comme on peut changer à l'infini la résolution d'une fractale et toujours voir apparaître de nouvelles courbes se cachant dans les précédentes, de plus en plus fines, de plus en plus lointaines, comme lorsque l'œil recherche un détail dans les sinuosités du feu, mais néanmoins de plus en plus... présentes. Dans le sens d'une présence infinie bien sûr. Dans la nuit de mon appartement, j'avais donc rencontré... Dieu. Et dans cette éternité, le temps est une substance aussi biodégradable que du fumier.

Je déglutis, me retournant pour voir si aucun des zombies dans la périphérie de ma zone de travail n'avait pu "entendre" cette dernière pensée, tant elle me sembla bruyante.

Dieu ne réveillait en moi aucun sentiment particulier. Au sens religieux, historique ou sociologique du moins. Ni au sens moral. L'appartement et les mois plongés dans la nuit m'avaient détaché de mon éducation, sur cet aspect-là aussi (je parle de l'éducation de mon ancienne vie, puisque ma vie inversée se situe au-delà de toute éducation possible). J'avais senti jusqu'aux tripes que Dieu n'était pas uniquement amour. L'amour ne connaît pas de frontières. L'âme lui est perméable, les viscères aussi. Il met en érection et mouille, discerne en chacun la paix et la guerre. On peut le sentir sans le connaître et on peut le connaître sans jamais l'avoir senti. L'amour bouge entre les êtres et cependant il est immobile partout. Alors qu'il est là, on peut se demander s'il est là, et quand il est là depuis longtemps on se demande s'il y est encore. C'est parce qu'on ne s'ouvre ni on se ferme à lui : il est sans portes. Il défait et reconstruit au gré des sursauts des jours et des nuit, sans cesse circulant, contrecarrant, répétant, innovant. L'amour, on croit le manipuler quand on le subit, on croit l'éviter quand il nous frappe en plein le ventre. C'est surprenant alors de se dire qu'il en va exactement de même de la haine. Oui, j'avais ressenti que Dieu n'était pas uniquement amour.

À cette époque je ne pouvais pas encore me l'expliquer, mais cet équilibre antinomique me réjouissait.

J'avais beaucoup progressé dans les techniques liées au Web, et malgré mon algorithme dans lequel j'essayais d'infuser cette unicité affolante qui bouillonnait en moi, je n'arrivais pas à m'approcher de cette complétude que je recherchais par la machine. Alors à nouveau dès ce jour je me suis retourné vers les hommes. Où étaient-ils ? Mais ils étaient là en face de moi ! Dans ma machine, ils pleuraient, riaient, se scandalisaient, théorisaient, ils étaient là dans ma machine. J'ai recommencé à tchater, espérant trouver un mouvement unique, une source complète.

Malheureusement le fait de tchater ne révéla à la longue aucun intérêt particulier et, si certaines relations se construisaient sous le couvert de l'anonymat, elles en étaient alors justement entachées, de cet anonymat. J'y ai donc cherché des réponses à mes questions existentielles "du moment", par exemple comment transcrire en PHP la fréquence des hurlements de mes voisins, en considérant certains apports réguliers de médicaments, puisque j'avais réussi à accéder sur Excel à la gestion des dosages des patients (le mot de passe du médecin responsable était sex1234). Ceci afin de produire des

statistiques automatiques soulignant les effets négatifs ou positifs des médicaments en question. Ce n'était qu'un prétexte pour commencer à utiliser un autre langage informatique, ni le sort de mes voisins ni la justesse des dosages prescrits ne me préoccupaient bien sûr. Mais les spécialistes IT, perdus dans leurs automatismes journaliers autant que les malades perdus dans une confortable soumission, ressemblaient à des insectes minuscules et extrêmement fragiles, un simple coup d'auriculaire pour les changer de plan les aurait écrasés. En effet, essayer de tchater avec eux me révéla un autre revers de médaille non moins pénible : les programmeurs, les crackeurs et autres obsédés du clavier versés dans l'art d'aligner des codes à toutes fins utiles ou inutiles (le plus souvent inutiles, dans ce domaine comme partout l'abondance de production n'a d'égal que son inutilité) étaient fort peu prolixes lorsqu'il s'agissait de répondre à des questions précises. Je vins vite à bout aussi des forums de discussion et des tutoriaux élémentaires. La règle était au "fait-le par toi-même et tu seras heureux". Les louanges qu'on lançait au Net, cette communauté "libre et indépendante", me firent ricaner; cette communauté réunissait plutôt des particules cloisonnées et divagantes, unies par défaut comme cochées présentes par défaut, et si on s'y permettait tout, en réalité on ne savait plus trop quoi s'y permettre. Mais ces règles individualistes possédaient deux avantages : ce que j'appris tout seul je le compris entièrement et définitivement d'une part, et d'autre part toute action pouvait être réalisée dans un secret total. Certes, pour accéder à ce deuxième avantage, il m'a fallu des mois de manipulation un peu hasardeuse des packets de bits et du TCP/IP, manipulations qui elles furent un peu trop voyantes. Combien de fois ai-je juste rêvé de pouvoir me rendre dans un cybercafé dépourvu d'un système d'enregistrement vidéo !

A la troisième plainte, le fournisseur d'accès de l'asile psychiatrique de Pontarlier a ouvert une procédure civile contre la petite société s'occupant de l'administration réseau. Une bande d'ignares dont les droits d'accès à leur propre domaine n'étaient même pas correctement configurés. Evidemment, quelques médecins tiquèrent, du fond de leurs automatismes blancs.

"Il y a bien Monsieur Barnes, qui surfe souvent sur Internet. Mais je doute sérieusement que..."

J'avais effacé toutes les fiches clients de la base de données d'un hôtel de luxe sur la Côte d'Azur, un peu en souvenir de l'époque où je grattais des étoiles aux entrées de ce genre d'hôtel. Avec toute la

débâcle administrative que la disparition de l'ensemble de sa clientèle peut représenter pour ce genre d'institution... Plusieurs centaines de milliers d'euros de dommages, si je me souviens bien. L'opération elle-même avait été très incertaine et ponctuées d'erreurs de débutant, mais son succès m'avait tout de même réchauffé le cœur. On est venu me trouver dans ma cellule en début de soirée.

"Bonsoir Radio. Je viens vous voir parce que j'ai appris que vous surfiez beaucoup sur Internet, durant vos heures libres. Ici."

Il a dit ici comme si nous avions les pieds enfoncés dans du fumier. L'ingénieur me prenait avec des pincettes : les psychiatres avaient du le prévenir de mon intellectuelle irritabilité. Il mastiquait nerveusement un gros chewing-gum rose pour avoir l'air cool. Vu toutes les failles dans la configuration de ses routeurs, je pouvais le faire virer en cinq minutes, donc il avait tout intérêt à avoir l'air cool en effet. Sur l'ordinateur que j'utilisais, il n'y avait plus aucune trace de mon passage, à moins peut-être qu'il n'amenât le disque dur en salle blanche, et vu le coût d'une telle opération, malgré la plainte en cours mais surtout parce que je n'étais somme toute qu'un taré dans un asile certainement incapable d'un tel exploit technique, je doutais qu'ils optent pour cela. Sans parler de l'incertitude sur l'origine exacte du méfait : le réseau local de l'asile était si mal construit qu'une vingtaine d'autres postes pouvaient être incriminés.

"Bonsoir Monsieur Touxes. Vous êtes venu me voir parce que vous avez oublié comment on configure un modem sous Windows ?"

J'avais préparé ma défense : des logs de plusieurs sessions de chats durant lesquelles Monsieur Touxes, outre la recherche d'une partenaire sexuelle disposée à faire fit de l'ingratitude de Dame Nature à son égard, avait avoué à un collègue ne plus se souvenir où trouver les propriétés d'un modem dans l'interface de Microsoft. En recevant ma question de plein fouet, il a donc arrêté de mastiquer son chewing-gum rose d'un air faussement jovial. Je lui ai proposé de nous rendre à la cantine, histoire de calmer le jeu. Il m'y a docilement suivi, traînant le pas néanmoins, à la manière des autistes en robe de chambre au troisième. Nous nous sommes assis pas loin d'un couple en plein débat semi hystérique : elle s'était retrouvée ici après leur rupture et une tentative d'en finir. Ils étaient rares les couples à l'asile de Pontarlier, et d'en revoir un fit monter une nausée presque prévisible. Zoé vivait quelque part en ce monde, avec notre fille. Sans moi. Son existence au-delà de la sphère de ma connaissance était angoissante au point d'avoir envie effectivement d'avalier les médicaments qu'on me

tendait toujours dans le réflexe consciencieux d'un devoir jamais accompli. Aléa avait grandi, peut-être était-elle capable de sentir ma présence ou peut-être elle était morte, écrasée par le poids de sa naissance. Et dans quelle direction avait-elle grandi ? Je ne pouvais rien voir, à son sujet la pièce dans laquelle j'avais rangé mes visions par inclination et par nécessité, cette pièce était noire. Je l'avais oubliée tout en refusant de l'oublier. J'ai hurlé à pieds joints devant le couple plongé dans la dispute. Ils ont compris qu'il existait des problèmes plus importants que les leurs. Main dans la main ils sont sortis de la cantine et il lui a dit : "Je te sortirai de là c'est promis." Elle l'a embrassé tout en me jetant des coups d'œil méfiants. C'était quand même génial d'avoir tous les droits. J'ai arrêté mes simagrées pour me rassoire et changer de sujet :

"Je voulais vous parler justement du réseau que vous avez monté ici, Monsieur Touxes. C'est pour cela que je vous ai fait venir."

J'appréciai ce sous-entendu suggérant que tout avait été prévu dans le seul but de le rencontrer. L'image d'une machinerie trop immense pour être perçue dans sa globalité mais assez prévoyante pour tout avoir organisé sur le chemin du pauvre administrateur réseau le fit grimacer sans savoir quoi grimacer. Il eut donc l'air ridicule et s'en rendit compte. Je sirotai avec ostentation un café interdit aux autres zombies.

"Votre programme de limitation d'accès en freeware est une vraie passoire."

Je l'ai encore laissé s'affaisser un peu plus dans sa chaise le temps de quelques succions de caféine.

"Notez toutefois qu'il en existe d'autres en freeware tout à fait corrects..."

Monsieur Touxes rapetissait à vue d'œil. Il était temps de placer ma lueur d'espoir, avant qu'il ne se débâte dans sa toile en faisant trop de bruit. Ma langue a claqué.

"Nous pourrions aisément, vous et moi, faire en sorte que l'enquête se poursuive ailleurs, loin des feux."

Mon œil a brillé d'une étincelle aussi complice qu'artificielle et il m'a répondu avec cette lueur d'espoir que j'avais placée en lui. Il a cru bon, pour avoir l'air sûr de lui, de tirer une maxime :

"L'erreur est humaine, vous savez."

Sur quoi je l'ai giflé d'un :

"Oui, mais moi je ne le suis pas."

Il a jugé bon de me croire en glapissant :

"Et comment ferions-nous ?"

Voilà j'avais gagné : nous étions complices, il était à moi. Je réfrénaï un hoquet de dégoût à cette idée, tant elle relevait de la logique de la Main Noire : c'était comme si Zoé m'avait utilisé comme géniteur en me léchant simplement le lobe, comme si j'avais été à son service. Le couple qui était resté à l'entrée de la cantine avait recommencé à s'engueuler, me rappelant à juste titre que la Main Noire avait réussi à écarter Zoé de ma vie.

"Un utilisateur lambda aurait pu sans problème simuler l'usage de la connexion en VPN. On produit le log. Le fournisseur d'accès l'avale tout de suite tant il est content de se débarrasser de complications judiciaires. Vous vous justifiez en mettant en avant une faille de Windows qui court actuellement comme souvent, l'oubli de la mise à jour vous vaut un blâme et le tableau noir est effacé."

Avant qu'il ne pose sa question :

"Je peux produire le log. N'oubliez pas Monsieur Touxes que la justice dans ce domaine dépend étroitement d'un certain savoir-faire technique que nous possédons, vous et moi. En démontrant que la connexion a été détournée pour faire croire qu'elle provenait d'ici, nous ne faisons que dire à la justice ce qui est juste."

Il prit un air malin, comme s'il pouvait vraiment se permettre de prendre un tel air :

"Et ça vaut quoi tout ça ?"

"Me sortir d'ici."

"Heu... Je ne connais aucun juge ou collègue de psychiatres qui..."

"Pas besoin de ça. Ce qu'il me faut c'est une offre d'emploi ferme. Je me débrouillerai pour que mon dossier parle de thérapie par la réinsertion sociale."

"Mais un job, par les temps qui courent...", grelotta-t-il.

"Les temps ne courent pas. C'est nous qui courons autour du temps. Vous avez le devoir d'avoir le bras long, Monsieur Touxes, à défaut d'avoir la tête qualifiée pour le métier que vous exercez."

J'avais bien deviné : dans son secteur on tient à son emploi parce qu'en gros on est bien payé pour ne pas faire grand-chose. Ils pouvaient encore se permettre de s'enfermer dans une forteresse de techniques absconses. J'avais choisi l'option de jouer au cheval de Troie dès le départ. Nous nous sommes quittés sur un malentendu jouissif. Il croyait maîtriser le jeu alors qu'il avait perdu jusqu'au cou à la minute même où il avait décidé de venir me voir. Et cette minute, elle aussi je l'avais inventée de toutes pièces.

Pondre les faux logs, trafiquer mon propre dossier comme j'avais attendu de le faire avec un bon prétexte depuis des années, n'a pas posé de problème. A mon sujet les psychiatres se renvoyant la balle furent heureux qu'un prétendu collègue eusse pris la décision de me laisser une chance, autrement dit d'éloigner l'insulte répétitive que j'incarnais à tout le système consensuel du traitement des maladies psychiatriques, comme un fausse note de jazz. Pourtant j'eus un choc qui faillit me trahir lors de l'examen final devant un groupe de spécialistes aussi imbus d'eux-mêmes que des barmen à Ibiza. J'avais repéré un calendrier suspendu derrière l'expert en chef. La date que ce dernier indiquait était fondamentalement impossible. Il était en avance de 7 ans au moins.

"Bien Monsieur Barnes. Les rapports des précédents entretiens sont plutôt négatifs n'est-ce pas. Nous présentions un individu arrogant, fuyant les questions, agressif, niant les faits l'amenant ici n'est-ce pas. Vous êtes à présent repentant, lucide, et vous prétendez être à la recherche d'une réinsertion dans la société afin de retrouvez votre équilibre, ce qui pour le moins nous semble assez logique, à mes collègues ici présents et à moi-même, n'est-ce pas."

Il avait une façon batracienne de faire gigoter sa langue à l'intérieur de la bouche à chacun des ses "n'est-ce pas". Ses collègues sous les néons semblaient s'emmerder, mais il m'était difficile de les observer attentivement puisque je voulais éviter de trop leur avouer ma tension, à cause du calendrier. Je me contentais donc du principal; et du calendrier au-dessus de sa tête.

"Il me reste par conséquent une question, à laquelle mes collègues réfléchissent aussi. En l'absence malheureuse du Docteur Roberti, qui a rédigé le dernier rapport, mais peut-être est-ce mieux ainsi, n'est-ce pas, nous aimerions donc savoir, à défaut de comprendre, pourquoi d'un mois à l'autre ce revirement presque subi."

Tout était si long avec eux, si lent et long. Chaque phrase pesée mille fois, régurgitée lourdement, et ravalée pour être remalaxée avant de ressortir toute humide de salive préméditée. Sans doute aussi que l'habitude des tchats incisifs et raccourcis à chaque mot ralentissaient à mes oreilles les dialogues de vive voix. Le prétendu auteur du dernier rapport, ce Roberti, un abruti devenu psychiatre pour draguer ses patientes, avait été pris de malaise suite à quelques pilules versées dans son café. J'avais pondu le rapport en imitant son style et en utilisant le code d'accès à son PC, sex1234, duquel j'avais ensuite mailé le rapport

à tous ses collègues. Cette question, je l'avais attendue une bonne centaine de fois, il s'agissait maintenant de régurgiter comme eux, avec plein de salive salace de l'intérieur du ventre, ma petite histoire.

"Voyez-vous, Docteur, et comme vous en avez très certainement eu vent, depuis un certain maintenant je passe mes journées sur l'ordinateur. Et c'est en dialoguant par Internet que finalement une personne m'a proposé un emploi. Ce fut un véritable choc. Je me suis rendu compte que mon comportement dans votre établissement, et plus particulièrement envers vos collègues, avait été démesurément altéré par le fait élémentaire que représentait pour moi l'humiliation de vivre dans un asile psychiatrique. Non que je sous-estime le rôle d'un tel établissement bien sûr, mais je refusais de chercher à comprendre pourquoi je m'étais au départ retrouvé ici. A la limite voyez-vous, j'aurais préféré une prison. Je me sentais coupable par mes actes, non par mon esprit. Or on me jugeait sur mon esprit. Dès le départ j'avais donc procédé à un blocage ainsi qu'à une dissociation : refus d'accepter toute raison de ma présence ici et modification de mon comportement en vue de présenter aux experts le reflet d'une personne que moi-même j'imaginai méritant de se trouver dans ce type d'endroit. Or, que représente un dialogue sur Internet si ce n'est un lieu de liberté complète sous le couvert de l'anonymat ? Une liberté d'expression qui fait jouer la comédie à beaucoup mais qui dans mon cas m'a permis de redevenir moi-même... Et j'insiste : tout en étant ici !... J'en veux pour preuve ce document. Ma première entrée dans l'univers du tchat, il y a de cela quelques temps déjà, qui démontre bien de l'attitude d'ouverture et de légèreté avec laquelle j'ai accosté ce nouveau monde. Je tiens à préciser que mon surnom dans ce cas-ci était webspider, ce qui signifie comme vous le savez : l'araignée de la toile."

Je leur ai tendu l'impression d'un vieux log de mes débuts :

Joined : #psychopaths

11:54:33

logged on geneva.undernet.org as webspider:6666

topic : %%% hé salut bienvenue sur psychopaths. hé la pub cest interdit cest le ban automatique. hé on est pas barges on est juste cons %%%

set by : inaxe on Thu Sep 19 16:33:11 2002

[webspider] : 'lut tt le monde

[ocean] : hello webspider, asl ?

[webspider] : heu... asl ?
[inaxe] : hahaha un puceau !
[inaxe] : Ça veu dire age sexe lieu
[webspider] : aaaa ok....
[webspider] : c'est si important ?
[inaxe] : barf... non...
[oceane] : c'est plus facile de voir à qui on parle
[maggic] : et puis
[maggic] : je pense pa que la bière Ça tue
[maggic] : parcke la bière Ça aère les intestins
[maggic] : c'est trop connu
[inaxe] : ouais maggic continue, personne t'empeche de devenir alcoolo ici
[oceane] : d'autant plus que tu l'es déjà
[maggic] : :)
[inaxe] : ;)
[webspider] : et bien je suis venu sur ce channel parce que le nom m'a fait tiquer et le topic aussi
[webspider] : hehe
[maggic] : mouarf
[maggic] : 100% des gens c'est pour ca
[maggic] : mais 99% d'entre eux ne restent pas longtemps
[maggic] : A CAUSE de Ça ;)
[inaxe] : mouhahahha
[oceane] : :))
[webspider] : pkoi y a tant de monde ici ki ne cause pas ? J'vois plein de nicks (surnoms) mais vous êtes ke les 3 a parler ?
[inaxe] : bah y'a kelke bots pour le chan et les autres sont soit absents soit en pv...
[webspider] : en pv ?
[inaxe] : ouais
[inaxe] : en privé koi
[oceane] : ici c'est le salon tous les nicks qui sont ds le chan peuvent voir ce ke tu dis
[oceane] : mais en pv c'est comme un tete a tete...
[maggic] : Ça y est
[maggic] : regardez-moi ca
[maggic] : l'oceane qui drag déjà
.. maggic déshabille oceane d'un geste brusque et montre la splendide marchandise au webspider

[webspider] : ;) et un bot, c'est koi Ça ?
[maggic] : raaaaa
[inaxe] : oceane t'as pas honte ?
[maggic] : quel puceau ce speedy
[oceane] : pkoi je devrais ? suis timide mais pas ici ;)
[webspider] : xcuse je connais pas bien IRC et son système de channels (canaux) alors jme renseigne un peu c'est tout...
[inaxe] : webs, ouais ben y'a des chans spéciaux pour ca, genre #irc-help ou bcp d'autres...
[oceane] : un bot c'est un nick qui apparaît comme les autres mais c'est personne
[oceane] : enfin, c'est un robot
[maggic] : Ça sert à régler et surveiller le chan et des tas d'autres trucs aussi ke tu ne comprendrais pas
[webspider] : aaaaa et ki c'est ki les contrôle ?
[inaxe] : moi et kelkes autres réguliers ;)
[oceane] : pkoi ttes ces questions webspider tu veux hacker le channel ?
[webspider] : oui bien sur
[maggic] : mouarf
[inaxe] : barf
[webspider] : mais j'en serais bien incapable ;)
[webspider] : pour répondre à ta question oceane je suis à Pontarlier en ce moment dans un asile psychiatrique mais je te dirais pas mon age c'est inutile il me semble
12:03:34 GMT+1 Joins :
[lost_one] [migus@modemcable024.0-203-24.mtl.mc.videotron.Ça]
[maggic] : mouarf en voila un autre
[lost_one] : salut les tarés !
[inaxe] : hey lost
[inaxe] : Ça va ?
[lost_one] : Ça va
[maggic] : mais
[maggic] : mais
[maggic] : doit être 4 h du mat au kébèc là !
[oceane] : ;) insomnies ?
[lost_one] : haha... naaaan j'sus un peu décalé à cause du week-end dernier c'est tout...
[oceane] : hé webspider c'est où ça Pontarlier ?
[lost_one] : m'enfin, j'ai une semaine pour me remettre

[inaxe] : mouhahah
[inaxe] : a force de feter tu finiras pas ne plus te rendre compte que tu fetes... ;)
[maggic] : mouarf
.. maggic s'avale une autre bière pour le repas de midi, 1 litre cul sec
[maggic] : burp
[maggic] : l'est pas l'seul
[lost_one] : rhaha
[maggic] : bon ben si c'est comme Ça je me rhabille
[inaxe] : non toi maggic c'est bcp plus grave : t'es ivre 24 sur 24
[maggic] : mouarf
[maggic] : oceane de tte facon
[maggic] : t'es moche
[maggic] : alors autant rester habillée
[maggic] : piske t'es moche
[oceane] : merci maggic
[maggic] : padkoi
[maggic] : burp
[maggic] : arf
[maggic] : speedy, Pontarlier c'est en France ça non ?
[webspider] : oui dans le doubs
[oceane] : la daube koi
[inaxe] : 'tain encor un paumé de paysan dépressif
[inaxe] : Ça fait le 3^{ème} cte semaine
[lost_one] : lol
[lost_one] : inaxe t'as remis ton dcc serve en action ?
[inaxe] : pkoi ? encore en mank de films ?
[webspider] : en tout k je vois ke moi étant dans un asile psychiatic ne perturbe pas grand monde...
[lost_one] : naaan c'est pour ma collection
[lost_one] : et pis j'ai po de tunes alors kelkes films gratos feront po de mal ;)
[oceane] : de tte facon webspider on y est tous
[maggic] : mouarf
[maggic] : j'pourrais te dir ke j'sus dans un bœing blindé qui tourne 24/7 autour de la planète pour me permettre de vivre plus long et tu me croirais
[webspider] : ;)
[webspider] : alors personne ne me croit

..maggic saute en parachute avec 10 packs de bière et redescend sur terre
[inaxe] : ok lost je t'envoie resident evil mon dernier
[lost_one] : coool
..lost_one saute a pieds joints sur l'envoi le brise en miettes et attend le prochain
[inaxe] : mouais
[inaxe] : faut compter 5-6-heures
[inaxe] : ;)
[oceane] : webspider t'es vraiment dans un asile alors ?
[webspider] : oui
[inaxe] : mouhahaha
[maggic] : chez les aliénés en informatique ?
[webspider] : et toi t'es vraiment une femme alors ?
[lost_one] : c'est pas une femme c'est un bot humain aux intonations féminines
[oceane] : ;)
[oceane] : oui webspider pkoi ?
[inaxe] : packe webspider est stocké dans la section « violeurs en série », vala pkoi
[oceane] : lol
[webspider] : non
[webspider] : la section « psychotiques dangereux »
[maggic] : ah ouais ?
[maggic] : et alors c'est comment la vie de tous les jours là-bas hein ?
..oceane n'y croit pas et s'en tape
[webspider] : tu t'en tapes oceane ?
[oceane] : si je devais commencer à croire tout ce ki est raconté sur ce chan...
[inaxe] : koi koi koi
[inaxe] : on ne dit ke la vérité et tte la vérité je vous le jure !
[maggic] : mouarf ;) sur la tête de ma bière
[webspider] : a koi Ça sert de venir ici si c'est pour mentir alors ?
[oceane] : j'ai kelkes amis repartis sur plusieurs chans... des gens avec qui j'aime bien tchater voilà
[inaxe] : ouais
[inaxe] : pas comme nous
[inaxe] : les horribles petits gêneurs
[maggic] : petits ?
[maggic] : tu déconnes

[maggic] : nous au moins la connerie on fait dans la grandeur
[oceane] : mais naaaan, vous je vous aime bien mes chouquinets, tiens
xxxx, je vous adooooore ;) .. inaxe ramasse les baisers de oceane avec ferveur et les lui renvoie
xxxx ... à la gueule
.. maggic les attrape en plein vol et les verse dans sa bière
[maggic] : burp
[maggic] : mouarf
[lost_one] : lol
[webspider] : et alors c'est ke pour la déconnade ke vous êtes tous ici ?
jamais rien de sérieux ?
[oceane] : webspider, comment veux-tu être sérieux avec kelkun qui
t'annonce recto kil est dans la section « psychotiques dangereux » ?
[inaxe] : vala
[inaxe] : vi c'est Ça : on ne fait ke réagir nous c'est tout
[webspider] : moi je ne dis ke la vérité mais il semblerait que pour vous
MA vérité soit une pure déconnade...
[maggic] : hey speedy j'crois ki faut ke tu comprennes un truc là : le
nom du chan c'est pas packe on l'est vraiment
[maggic] : c'est pour rire et packon l'est tous un peu
[maggic] : mais là tu commences a être un peu lourd...
[lost_one] : un kick un kick un kick !!!
[maggic] : mouarf
[webspider] : un kick ?
[oceane] : c'est kand tu expulses kelkun du channel ;)
[inaxe] : barf
[inaxe] : un paysan de kické un autre qui rapplique
[inaxe] : Ça n'arrange rien ca
[webspider] : je ne suis pas paysan j'ai vécu longtemps a paris
[maggic] : a ouais ?
[maggic] : ben ptetre que t'y a vécu TROP longtemps
[inaxe] : mouhahaha
[lost_one] : t'es un enflé koi
[oceane] : gnagnagna
[oceane] : vous allez pas arreter un peu oui ?
[oceane] : a croire ke chak fois kya un nouveau vous vous appliquez à le
virer illico
[maggic] : et Ça rime
[inaxe] : Ça y est oceane a trouvé son nouveau chouchou
[webspider] : si tu me kick maggic je ne peux pas revenir ?

[maggic] : bah
[maggic] : si
[maggic] : faudrait que je te ban pour Ça ;)
[lost_one] : un ban un ban un ban !!!
[maggic] : mouarf
[maggic] : c'est koi ton boulot speedy ?
[inaxe] : maggic comme si tu t'en souciais
[webspider] : et bien j'étais écrivain
[webspider] : ...
[webspider] : comme tout psychotique dangereux
[oceane] : lol
[lost_one] : héhé
[webspider] : mais bon je vais devoir y aller la c'est l'heure de mes cachets...
[webspider] : je reviendrai
[webspider] : promis
12:15:34 GMT+1 Quit :
[webspider] [webspider@52.153.146 dsl.wanadoo.fr]

(L'artificiel n'a rien d'artificiel. Le virtuel n'est pas virtuel. Lorsque j'ai commencé à tchater sur IRC, j'ai vu que tous les travers humains y sévissaient avec splendeur. Une seule différence, qui me parut sublime : la consistance de chaque être étant limitée à des mots, la morale y devient un simple jeu de mots. Tout le monde joue le jeu d'être là sans frein, sans retenue, une multitude de moi gonflés et repus, ce que personne n'oserait être dans une vie en-dehors de l'écran.)

Joined : #psychopaths
19:23:03 GMT+1
logged on geneva.undernet.org as webspider:6666
topic : %%%%%% hé salut bienvenue sur psychopaths. hé la pub cest interdit cest le ban automatique. hé on est pas barges on est juste cons %%%%%%
set by : inaxe on Thu Sep 19 16:33:11 2002
[lune32] : et bien comme Ça il n'a plus besoin de cacher ses capotes quand il rentre à la maison...
[inaxe] : quel merdeux
[maggic] : tout l'amour du monde, je t'offrirai, et plus si entente
[lune32] : :) je crois bien qu'il me disait pareil au début

[lune32] : ... alors tu vois ou mène tout l'amour du monde maggie...
aux capotes cachées dans un tiroir de la chambre à coucher
[lune32] : snif
..lune32 est si déçue qu'elle se change en flaque poisseuse
[maggic] : non mais pour dire : faut pas t'accrocher, moi par exemple
je suis amoureux de toi, tu vois donc tu existes encore
[lune32] : alala dis pas de conneries tu ne sais meme pas de koi j'ai l'air
[webspider] : et alors ? Ça n'a aucune importance non ? il aime qui tu
es pas de quoi tu as l'air...
[inaxe] : aaaaaaaaaa vala le retour de l'aliéné
[inaxe] : lut speedy
[webspider] : hello tout le monde
[lune32] : hello
[maggic] : alors c'est toi qui vit dans un asile psychiatrique paraît-il ?
[webspider] : wow je vois que je me suis déjà fait une réputation par
ici...

"Voilà Messieurs, je n'ai pas imprimé la suite, parce que je pense que
vous pouvez jugez vous-même de la "normalité" de mon discours..."
A ce point ils faisaient tous comme prévu : d'un inconscient commun
accord ils hochaient de la tête.

"J'aimerais maintenant vous confier le log d'un autre tchat, sur le
même channel, datant d'une époque plus récente, qui est d'ailleurs plus
un monologue qu'un tchat, comme j'en suis venu à le faire avec le
temps, en apprenant à connaître mes "colocataires" pourrait-on dire,
log qui démontre bien de ma rationalité et de ma lucidité quant à ma
situation d'esprit enfermé en quelque sorte dans l'univers du tchat par
refus du monde qui l'entoure, l'asile. L'asile y est oublié, je n'y suis plus
que moi-même en pleine prise de conscience de l'univers dans lequel
j'erre."

Je leur ai tendu la seconde feuille :

· · Quits:Popaul [bidule@Popaul9k.users.undernet.org]
[webspider] en fait j'ai une théorie très simple : si on est dans ce chan,
c'est juste pour se prouver qu'on existe
[maggie] Ah oui ?
[maggie] "Crois"-tu réellement que ça le prouverait ?
[webspider] bin on peut pas vraiment parler d'un chan de chat ...
[@shogz] miaaaaaaaaaaouuuu
[webspider] même pas vraiment une bande de potes...

[webspider] le noyau dur peut-être
[webspider] mais bon Ça suffit pas à garder la cohésion
[webspider] non en premier lieu y'a un défi Pingouin : 27/7/365,
juste pour montrer qu'on est là tout le temps, connecté
[webspider] -7+4
[webspider] Linux rules
[webspider] et puis ensuite... y'a plus
[webspider] je suis sur #Psychopaths, donc je suis
[webspider] (topic !)
[@|naxe] !op webspider
· · ChanMode : Aldebaran-4 sets mode [+o] webspider
[@|naxe] bon, moi j'y vais...A++
· · Topic : set by webspider : je suis sur #Psychopaths, donc je suis
· · ChanMode : webspider sets mode [-o] webspider
[webspider] a+
[maggie] &topic je suis sur #Psychopaths, donc je suis (webspider) |
Je suis bien, donc forcément à #Psychopaths
[01:25:41] · · Topic : set by shogz : je suis sur #Psychopaths, donc je
suis (webspider) | Je suis bien, donc forcément à #Psychopaths
[webspider] pffff : Ça fait trop pub Evian
[maggie] Justement.
[webspider] d'ailleurs depuis le temps que je suis là j'ai pas droit à un
ptit accès à un bot moi ?!
[webspider] (crise parano)
[webspider] bon bref
[webspider] tout ça pour dire que ce chan est essentiellement constitué
de vide
[webspider] à la différence de bcp d'autres qui s'efforcent d'être plein
[webspider] (plein de vide mais Ça c'est autre chose)
[webspider] et si on apprécie après un moment de doute ce chan
c'est parce qu'on sait qu'on pourra être soi-même sans être rien
[maggie] Je n'ai pas bu assez de bière ce soir pour rentrer dans ce trip.
[webspider] non attend c très simple
[webspider] car la plus grande preuve qu'on est soi-même c'est quand
on a rien à prouver justement !
[webspider] et donc quand on a rien à prouver, on existe
[webspider] conclusion : ce chan est pour ses membres la preuve la
plus stable de leur existence
[maggie] pour un de ses membres en tout cas.
[webspider] d'où on peut aussi déduire d'ailleurs :

l'existence tient à une connexion internet
[webspider] c'est possible maggie, mais je crois que si je suis
exceptionnel ailleurs, je ne le suis pas ici
[webspider] :]
[webspider] on fait de nos connexions internet un tout petit truc
insignifiant dans la somme de nos semaines, alors qu'en fin de compte
ce petit truc c'est tout ce qui nous permet de continuer à passer la
semaine suivante
[webspider] personne ici malheureusement ne pourra me contredire,
puisque pour me contredire précisément il faudrait ne PAS être
connecté ici
[maggie] Bonne nuit.
[webspider] a+
[webspider] il y a aussi un autre facteur intéressant : cette recherche
de stabilité
[webspider] si ta connexion ne fléchit pas, c'est que tu ne fléchis pas
(cf up since 241days etc)
[webspider] c'en est presque viril en fait : t'es un homme si t'a une
bonne connexion; si'ten as une bonne, t'en a une grosse
[webspider] (de connexion hein)
[webspider] c'est pour ça que ds ce chan il n'y a pas de femme qui
reste là comme nous juste pour vois son nick dans la liste
[webspider] elles, elles viennent pour l'émotion, le charme, la
différence, la permissivité, mais pas comme nous "entre autres",
exclusivement pour ces choses
[webspider] ils faudrait se poser la question si dans notre (mon) cas,
ce n'est pas exclusivement pour se prouver son existence
[webspider] les hommes sont si superstitieux
[webspider] (j'ai mis "mon" entre parenthèses car je déteste me
mettre à la place des autres bien que ds ce cas je ne sois pas un cas de
stabilité exceptionnel ds le chan)
[webspider] car franchement bordel de merde : quelle raison, mais
quelle raison au monde pourraient invoquer des Gioo, des End1ve,
des mm_Away et autre Popaul ou `4x1` pour être ici ?!
[webspider] un truc technique qui m'aurait échappé ? J'en doute...
[webspider] Ils sont donc là pour se prouver qu'ils existent, comme
moi exactement en ce moment même mais avec un avantage notoire :
j'existe parce que je remplis le chan d'"actions"

[webspider] car en ce qui me concerne j'ai un plaisir particulier à remplir le vide d'actions : comme une page blanche en attente : mais ceci ne nous concerne pas

[webspider] quand je viens ici, j'en dis au moins un minimum, comme ça j'existe

[webspider] mais quid de ceux qui ne disent (presque) rien ?

[01:56:08] [webspider] et y'en a plein, pas seulement ici, dans d'autres chans

[webspider] des gens qui sont

[webspider] et qui ne sont pas

[webspider] d'où pour conclure ce aiku ircien : "Sois toi-même. Tout en étant pas toi-même. Et tu seras IRC, tu seras l'incarnation du tchateur."

Tout ça leur paraissait limpide, même si de mon côté j'avais du traverser un raisonnement hautement alambiqué pour y parvenir. Mon discours était de l'apprié par cœur, et les logs eux aussi je les avais régurgité de mémoire en les adaptant un peu aux circonstances, puisque j'avais tout effacé pour me protéger d'un éventuel traçage de mes actes. Mais une parcelle de ma pensée restait fixée sur la date du calendrier au-dessus du professeur. Une date irréfléchie, une date improvisée par un clown. Je me concentrais afin que mon visage n'exprimât que le calme et la confiance, alors qu'un mélange désagréable de hérissements et de sueur me coulait sur la nuque.

"...J'ai donc vu comme dans un miroir la comédie que je jouais en étant ici lorsque cette société au-dehors m'a proposé de participer à son cours. Ce fut un choc terrible et le Docteur Roberti en a été, je crois, témoin. Je le dis sans gêne : Internet m'a offert une porte dérobée dans mon inconscient et derrière cette porte se tenait l'homme que vous avez devant vous aujourd'hui."

Heureusement que je terminais, car je commençais à me sentir essoufflé, ma voix se fendillait, mes poings fermés sous la table m'élançaient les bras en même temps que ma bouche ramollissait, pâteuse. Sept ans d'avance, c'était une blague complètement déplacée pour ce parterre de rationnels, et où auraient-ils trouvé ce calendrier délirant ? C'en était quasiment vulgaire, comme un collègue d'académiciens retroussant leurs blouses pour s'enfourcher l'un après l'autre. Un petit nerveux à l'extrémité s'est déhanché en se tortillant sur sa chaise :

"Certes votre explication est fascinante : j'ai déjà observé des cas d'autisme apaisés par l'utilisation du tchat."

Se tournant sentencieusement vers ses collègues :

"Nous ne sommes qu'au début d'une ère de changements radicaux où les nouveaux modes de communication apporteront leurs lots de problèmes et de solutions comme, et ceci n'est pas un raisonnement transversal, la naissance de l'art cinématographique avait calmé si ce n'est guéri en son temps nombre de névroses obsessionnelles. N'oublions pas par exemple que Chaplin, selon quelques théories très en vogue, aurait été destiné à l'asile si le cinéma n'avait pas avalé l'imaginaire envahissant qui le peuplait, ceci afin de le synthétiser devant un public dont les archétypes en cours de mutation attendaient précisément un imaginaire neuf, un public qui en retour a pu se libérer de ses propres névroses..."

Se retournant vers moi :

"Mais vous, Monsieur Barnes, vos démons, du moins ceux qui vous ont amené ici, s'ils trouvent en ce moment leur exutoire dans l'Internet, c'est bien. Mais comment pensez-vous les exorciser, au-dehors ?"

Il avait ponctué le "au-dehors" d'un vaste geste, presque dramatique, en direction des fenêtres qui ne révélaient qu'un ciel pluvieux, un ciel tombé du ciel dans toute sa magnanime grisaille. Anachronique est le mot qui me vint à l'esprit. Il souriait, vicieusement, comme pour souligner qu'au-dehors, la date était différente, et que j'allais m'y perdre, dans cette date farfelue, sans nul doute. J'eus simplement envie de l'étrangler en lui faisant bouffer les loupes posées sur son nez. Ils voulaient m'égarer : si j'avais calmement parlé du problème de la date ils auraient aussi bien pu me considérer comme définitivement sinistré ou acquiescer en répondant que ma réaction était saine et que j'avais passé le test. Un zeste de logique affluant dans ma panique me chuchota que jamais pareils personnages n'auraient su inventer telle torture; en même temps, j'en avais observé plus d'un dans leur genre réveillant des psychoses par pur amusement. La disparition totale de Zebdar, le dragon, ou de mon Sâdhu et de son araignée, depuis la naissance d'Aléa, ne fut jamais aussi douloureuse qu'à ce moment. L'ondin aussi aurait su exactement quoi répondre. Ma lente plongée dans la Main Noire, celle ayant été incarnée par le meurtre de Katia, réalisai-je, ne s'achèverait pas ici, ni même à ma sortie d'ici. Elle s'achèverait lorsque j'aurai retrouvé ma fille. Et ma fille, ce jour-là, c'était sa date. Cette date me criait qu'elle devait être grande

maintenant et j'avais envie de lui hurler que ce n'était pas possible, que rien dans cette dimension n'était plus impossible.

"J'écris, crachotai-je, j'ai toujours écrit et c'est pour cela que je suis... que j'ai été connu, me repris-je. T'chater est pour moi une autre forme d'écriture hautement rassurante car j'y réponds à mes démons en direct. J'y construis littéralement les questions qui me hantent. Je m'y déverse, je m'y vide. Et sérieusement, durant toutes ces années, je me suis assez vidé pour le restant de mes jours."

Ils ont tous poliment souri et j'en fus à la fois rassuré et paralysé : car tout ce temps annoncé par le calendrier était effectivement passé, terminant dans un effort démesuré :

"Cette offre de stage qui m'est faite maintenant est une occasion unique, Messieurs, de me réhabiliter."

L'unique Doctoresse du groupe fut sans doute la seule à ne pas apprécier la forme de cette dernière suggestion. Mais comme tous la détestaient cordialement je pensais encore une fois avoir visé juste, comme ce me le fut confirmé lorsqu'elle réajusta ses lunettes freudiennes d'un geste sec, mâchoire crispée. Les sept signatures furent apposées quelques jours plus tard, sept sceaux vers la liberté.

Touxes avait été ridicule, comme dans chacun de ses actes. L'offre de stage qu'il m'avait dégotée était mal payée et la fonction qu'on m'attribua revenait à demander à un ébéniste de décorer des gâteaux. Dans les technologies Internet, les fonctions sont floues, les dénominations des métiers, parfaitement arbitraires. Chez l'un il s'agit de gérer les pare-feu, chez l'autre de s'occuper du routage des données et chez un autre encore de s'occuper des enregistrements MX des domaines. Il y a aussi ceux chez qui le stagiaire IT fait du café, mais ce n'est pas nouveau pour un titre de stagiaire. Le CV que j'avais pondu Aléatoirement me donnait 35 ans et cet âge convint sans broncher à mon entourage. Je me suis donc enfoncé dans la routine des déplacements quotidiens au travail et tout de suite je me suis dit : "Ce n'est pas possible, cette répétition suburbaine et souterraine des matins et des soirs pendulaires doit signifier autre chose. Ils ne peuvent pas juste faire ça pour de l'argent. Il y a autre chose. Il y a forcément autre chose." Plus je les regardais accrochés à leurs poignées dans le métro, plus j'étais convaincu de l'existence d'un secret terrible et inavouable, un truc qui les aurait motivé à se bousculer ainsi et à subir des heures insensées jour après jour.

L'hiver a passé sans que je ne puisse rien discerner, devant un écran d'ordinateur à faire ce qu'on me demandait de faire, je rentrais vite le soir, et le matin je repartais vite aussi, et la spirale se déroulait sans but. Je cherchais frénétiquement la relation entre les moindres détails, sans rien trouver.

Mais au début de l'été suivant, l'existence du gouffre au creux même du quotidien m'a enfin été révélée lorsque j'ai remarqué un type à quelques têtes de moi, coincé dans la foule transpirante, dans une rame du métro parisien, il gémissait. Le métro était à l'arrêt au milieu du tunnel depuis quelques minutes. Les gens commençaient à maugréer. Ce genre de situation terrible où on est obligé de respirer l'aisselle de l'autre. Le type a gémi, puis il s'est mis à marmonner, puis il s'est mis à hurler. Je crois qu'il voulait sortir du wagon. Un quinquagénaire en cravate à ses côtés l'enjoignait à se calmer, mais en fin de compte le quinquagénaire hurlait presque autant. Les autres restaient parfaitement immobiles. Alors le gars a bousculé les gens jusqu'aux portes et a tiré la poignée de secours. Ça a fait un "pshhhht" de décompression et les portes se sont entrouvertes. Il a mis toute sa force pour les écarter et là une dame a voulu le retenir, mais il l'a poussée violemment en arrière contre moi et s'est jeté dans le tunnel. A ce moment, le Châtelet Défense est passé en trombes dans l'autre sens et il y a eu ce bruit de pastèque éclatée qui a fait sursauter tout le wagon. Les portes se sont refermées – "pshhhht" - et le Défense-Châtelet est reparti. Sous les néons, les gens dans les vitres avaient l'air un peu plus pâles. Personne n'a rien dit, une jeune femme que je ne voyais pas s'est mise à pleurer. En sortant à Châtelet, j'ai vu une autre dame vomir dans une poubelle.

En ce qui me concerne, je l'ai pris comme une révélation. Il fallait que je trouve ma porte. Je me suis mis à chercher dans le métro.

Il y a une théorie tenue par un type qui déambule tout le temps dans une partie du métro, sous Montparnasse, comme quoi il s'agirait ni plus ni moins du mythique Labyrinthe des Fantômes dont tous les Romantiques, après les Grecs, ont rêvé. On ne s'y perd pas, on s'y retrouve, pour notre perte. Dès que j'ai commencé à chercher, le plus grand événement fut le calme dans lequel je plongeai. Les souterrains étaient calmes. Les corridors m'apaisaient. Et mes rêves se firent plus étranges.

J'aurais voulu avoir une vie spéciale. Arnaqueur de luxe, cambrioleur, espion, plombier, cuisinier, tueur à gages, fermier... Quel est le point commun n'est-ce pas ? C'est un test de QI : si on peut répondre notre

intelligence est certifiée ISO 9000. Cette blague désopilante circulait à la boîte (nous nous occupions des certifications ISO). Non c'est juste que j'aurais voulu une autre vie. Une de celles qui signifient quelque chose, quand tu réponds, on comprend tout de suite, mais moi quand je répondais "trader en informatique", on hochait de la tête sans savoir si on avait à faire à un revendeur de cocaïne ou à un siphonné de la Bourse. En vérité, c'était un peu quelque chose à mi-chemin. Mais j'étais intégré socialement, puisqu'à la Défense j'étais entouré de types comme moi. On appelle ça une société de services.

Associé à une certaine propension à la solitude, il est logique de prétendre, dans cette optique, que les aller-retour dans le métro étaient devenus "mon lieu d'expression sociale", comme on dit. Les escalators, les quais, les pubs géantes, les longs corridors de néons, les enchevêtrements de tubes, de câbles, de gaines surplombant les bruissements silencieux de la foule entrecoupée par le ronronnement scandé des tapis roulants, j'ai mis longtemps pour y être à l'aise. Chose normale : quand on débarque dans un bar de quartier, on n'est pas tout de suite le pote à tout le monde. J'ai mis du temps pour être respecté par les corridors, par le Labyrinthe des Fantômes.

La première chose qui m'a touché en Lui, c'est son climat. Frais en été, chaud en hiver, venteux aux sorties, tiède et humide près des bouches des tunnels. Et plus tard, quand j'ai appris à connaître ses recoins secrets, je l'ai vu rempli d'eau azure, glaciale, limpide comme une grotte ouverte sous les étoiles, j'ai vu des néons briller pour personne, se perdre dans des trous sans fond, j'ai entendu la jungle des animaux qui y chuintent dans la nuit éternelle, j'ai senti des vents virer du froid au brûlant en quelques secondes, à mesure que le métro approche, poussant devant lui des masses climatiques gratuites. J'ai remarqué que les hommes sont toujours insatisfaits du climat qui les entoure, soit trop chaud, soit trop froid. Ils ne se rendent jamais compte que le métro est une latitude à lui tout seul, un tropique gratuit, à portée de tous, tout le temps. Je crois que c'est à cause de la mauvaise réputation que lui ont donné les clochards. Ils se sont en partie appropriés l'univers d'en bas, pas pour ses charmes, juste par besoin. Il faut leur pardonner, car pour beaucoup, le métro, c'est aussi leur cimetière. Je détestais l'éloquence. Ce fut la deuxième cause de ma progressive admiration pour le métro. Tous les jours j'entendais des gens qui voulaient être éloquents. Bon sang, des "traders" éloquents, il n'y a rien de plus triste. J'avais l'impression, mais peut-être est-ce vrai, que la France entière ne cherchait qu'une seule chose en cachette : être

éloquente. Alors que dans le métro, la France, elle se tait. On y admire son propre silence et on s'effraie de celui des autres. On y observe ses pieds ou, si on est gonflé, son propre reflet et le reflet des autres sur le fond stroboscopique des néons défilant dans le tunnel. On peut aussi y faire semblant de dormir, c'est le plus simple. L'un dans l'autre il y a un silence respectable, un silence de... cathédrale. Calme profond de mon ombre parmi les autres ombres qui m'a mené tout droit à la question suivante : pourquoi des néons ?

Il n'y a rien à éclairer dans un tunnel de métro, alors pourquoi en avaient-ils posé tous les vingt mètres ? Ces traces fulgurantes dans la nuit servaient-elles uniquement à marquer la présence de l'homme au cœur du silence et du vide ? Un poseur d'affiches que j'ai rencontré une nuit, durant ma recherche erratique de la porte dans le Labyrinthe, m'a proposé l'explication suivante : les néons sont là parce qu'il existe des phénomènes secrets qui mériteraient d'être vus, mais que personne ne veut voir. Ils sont là pour être vus, et pour qu'on ne voie pas ce qu'ils cachent. C'était un homme-affiche, sur ses habits dansait le charivari de tous les logos du monde. Il bossait de nuit et ne faisait pas comme les autres, évitant le balai, il imprégnait de colle les grandes surfaces de ses propres bras. Il en avait jusqu'au cou, comme les logos. La colle mouillait son T-shirt à son ventre rond où les Heineken s'entassaient. Quand on a appris à se connaître - il m'aimait bien, moi le "taré au costard et à la mallette" - il a osé me montrer son tatouage au bas du dos. C'était un crocodile Lacoste avec le logo de Nike inversé et enfoncé dans la gueule : on aurait cru qu'il voulait avouer quelque chose de sombre, improbable bulle de BD. Je ne me rappelle plus de son surnom, c'est sans importance maintenant, c'était l'homme-affiche. Il prolongeait souvent sa théorie des néons par sa théorie des caméras. Il prétendait avoir trouvé des caméras infrarouges, high-tech, dans des corridors où personne ne passait jamais. Je ne l'avais pas cru sur le moment, jusqu'à ce que plus tard je le voie de mes propres yeux. Sa théorie des caméras tenait en une phrase à vrai dire : Ils nous voient et nous surveillent. Qui ça « Ils » ? Ça n'avait pas vraiment d'importance. C'était le côté rassuré qui m'épatait chez l'homme-affiche. Il était rassuré d'être observé en secret, un peu comme une publicité mouvante, un type effaré par l'anonymat de la foule regardant plus les gestes de l'homme-affiche et le résultat immense et coloré en découlant pour une semaine, que lui-même dans le métro depuis des années. Avec toutes ces pubs, il aurait du être célèbre, mais non, il était seulement l'homme-affiche. Mais

avec les ans elles étaient devenues ses pubs. Alors les caméras, en fait elles étaient là pour lui aussi. Amusant, je l'ai vu crever par l'œil d'une d'entre elles, une nuit suriné près d'une rame vide par des types qui n'avaient rien d'autre à faire, alors que l'épouvantable bourdonnement annonçait la fermeture des portes de la rame. Mais il avait quand même eu le temps de me refiler un trousseau de clés, des clés très intéressantes.

On ne se rend pas compte à quelle profondeur on descend. Ça se passe par paliers. Il y a d'abord les moulures métalliques et fleuries de l'entrée, jaillies des nostalgies végétales d'un Hector Guimard il y a un siècle, pour ceux qui ont la chance de voir ces nostalgies préparant mal à l'ère du sous-sol. Ensuite, c'est la couche du passage et là quelques escaliers suffisent, généralement dix mètres sous terre. Ironie du sort, parfois il faut grimper pour mieux s'enfoncer, le métro aérien, une utopie américaine que les Parisiens avaient sagement refusée, tout droit importée de Brooklyn par les paysagistes urbains, façon Barbès ou Quai de la Gare. Je disais que la première couche où on s'enfonce est celle du passage, celle du test. Celle du ticket. Avez-vous droit au train fantôme ? A la naissance du métro parisien, on parlait du "nécropolitain" et de ses catacombes forcées pour les pauvres gens, ces taupes. Le "nécropolitain" fut pourtant le grand œuvre de la ville de Paris et les gens devinrent avec les années des taupes sans même s'en rendre compte, ce qui est le propre d'une taupe. Il semble naturel de fuir dans le sous-sol, on s'y cache parce que c'est la terre qui tombe sur le cercueil et c'est un bruit paisible, aussi doux qu'une rame vide qui passe lentement, sans s'arrêter, et s'évanouit dans un tunnel avec ses lumières inutiles. Comme dans beaucoup d'endroits cachés, c'est là qu'on y trouve la source de la vie, l'histoire et le passé, ce qui est révolu, oublié, interdit, un peu comme les archéologues cherchant dans les couches pour comprendre les civilisations mortes, sauf qu'en ce qui concerne le métro c'est la civilisation morte qui descend visiter l'origine de la vie. Plus on entre, plus on revient sur soi-même, et de mettre son ticket dans la machine, dans l'engrenage, c'est déjà accepter de s'engouffrer nulle part. Mais nous ne sommes qu'à dix mètres sous le sol, hein ? On remarquera que les tourniquets ne tournent que dans un sens, il est donc impossible de revenir directement en arrière. Bien sûr, à priori c'est pour une raison purement pratique, pour diriger le flux des passagers, comme les néons, on pourrait aussi croire qu'ils sont là en cas de panne du métro au milieu d'un tunnel, pour diriger le

flux des passagers vers les sorties de secours. Mais non. Tout d'abord, les tourniquets, ils sont là pour compter, pour mathématiser le flux et le comportement des taupes. Ceci afin de pouvoir faire ces fameux travaux qui de temps en temps plongent dans le néant une station entière, soi-disant "pour améliorer votre confort". Ce qui n'est pas tout à fait faux, puisqu'il s'agit en fait de mieux canaliser les énergies des passants. Les néons, c'est encore une autre histoire, mais l'homme-affiche était proche de la vérité. En effet ils sont là pour nous éblouir un peu, pour qu'on ne voie pas les différents signes - je préférerais parler de sigles - marquant les murs et les portes sur les flans des tunnels.

La deuxième couche nous mène juste au-dessus des tunnels. A vingt mètres sous le sol environ, selon la géologie locale. La température y est fixe, été comme hiver. Les premières pubs nous divertissent, été comme hiver. C'est le lieu du choix. Il faut choisir sa destination sur des panneaux. On se rend compte que le temps presse, qu'il faut aller d'un point à un autre le plus rapidement possible. On est là pour ça, pour se déplacer. Cette étape paraît anodine, pourtant elle est cruciale puisque c'est à ce moment que nous sommes embarqués dans le temps. Or qui dit temps dit aussi oubli. On oublie tout, sauf notre destination. Il s'agit d'un leurre assez subtil qui a été utilisé. On cherche à canaliser des flux d'énergie qui ne doivent pas se rendre compte de l'utilisation qu'on fait d'elles. L'analogie de l'âne et de la carotte serait ici la bienvenue. Les troupeaux avancent un peu comme dans ces défilés de taureaux en Camargue, furieux, excités, il y a toute cette force qui gronde en eux dans les ruelles et c'est fascinant. Mais on oublie le plus important : la maîtrise de cette force. La deuxième couche est un début de contrôle, une canalisation étiquetée de la force des gens. On comprendra alors pourquoi souvent on sort épuisés d'un passage dans le métro. Parce qu'à chaque fois, on y a perdu quelque chose.

La troisième couche, la dernière des couches visibles pour ceux qui voient bien sûr, est celle du mouvement et, paradoxalement, celle de l'attente. En ce sens c'est une couche absolue, car elle fait de nous des particules. Tout à la fois ici et ailleurs. Je me posais souvent la question, au temps où j'étais encore en mouvement, de savoir pourquoi certaines personnes, alors que les métros se succèdent, restent assises sur leur siège, en-dehors des clochards bien sûr. Des pubs, du carrelage, des néons, des déchets poussés par les rames et les gens qui passent, le tout divinement ponctué par les alertes des

fermetures de porte. C'est fascinant. Rien de tel que de se sentir paralysé devant cette valse infâme. D'être cette particule ayant décidé de voir le mouvement global, et dans la mesure du possible, de sentir à quel point l'enchaînement énergétique a été conçu avec audace. Mais la troisième couche, on ne se l'approprie pas comme ça. Par exemple cette vieille femme sans billet qui a essayé de passer une de ces barrières pneumatiques qui remplacent les tourniquets. Elle avait une petite fille pendue dans un châle dans son dos. Les volets se sont refermés sur la fille au moment où elle passait. Juste sur le crâne. On ne sait pas pourquoi ces choses pincement si fort. On ne le remarque pas mais souvent ces volets pneumatiques sont installés au niveau de la troisième couche. On croit qu'ils marquent une entrée alors qu'ils marquent la dernière possibilité d'une issue. Or l'énergie d'une petite fille endormie est inutilisable. Au niveau de la troisième couche, il faut déjà savoir interpréter le hasard. Rester longtemps immobile à l'abri des caméras intelligentes se focalisant sur l'immobilité, pour comprendre sur quelles fondations affolantes toute une ville peut être construite.

N'importe quel archéologue sait qu'une civilisation peut être comprise au travers de ses couches souterraines. Il y a même une loi qui confond la profondeur du terrain à la profondeur d'une époque. L'humanité, lentement, construit, et en même temps, s'enfonce. Des débris du World Trade Center par exemple naissent des tours encore plus hautes, encore plus brillantes. On a cette propension à oublier les précipices qui fondent nos élans les plus évidents. On fouille au Moyen-Orient, en Grèce, en Chine ou en Argentine, parce qu'on veut savoir. On veut savoir quelle énergie creuse l'inconscient. Officiellement, on ne creuse pas sous Londres, Paris, Tokyo ou New York. Parce qu'on croit qu'on sait tout. Je n'ai qu'un pas à faire vers le bas et déjà je sais quelle impressionnante armada de cadavres fertilisent les passages des métros. L'enfer a été placé en bas, parce que c'est là qu'on ne veut pas voir ce qui se passe et c'est là aussi qu'on a décidé de les oublier, depuis le début, d'enterrer nos morts.

Je ne voyais pas des pubs dans le métro, mais des fenêtres ouvertes sur un monde souriant et parfait qui n'existe pas, ou qui existe juste le temps d'oublier que c'est le métro ici, de rêver pour oublier la force vitale qu'on nous suce. Je me souviens très bien du jour où j'ai décidé de quitter mon job, de rester en bas pour continuer à chercher ma Porte. Dans le RER bondé en direction de la Défense, à plus de 50

mètres sous le sol donc, il y avait un gros chauve juste à côté de moi. Un de ceux qui ont de l'importance, du moins qui croient qu'ils en ont. Il puait un parfum cher, un badge d'or massif brillait sur le revers de son veston et il faisait un bruit avec la bouche, un son humide de succion, comme s'il mâchouillait ses crachats. Quand je me suis retourné pour l'observer, il m'a souri. Sa bouche était pleine de salive, on aurait dit un gros poisson sur le point d'éclater. En fait j'avais eu envie de le tuer. De le jeter contre les murs du tunnel, d'y presser son crâne que le mouvement de la rame aurait poncé sur la pierre, de l'exécuter en l'honneur du métro.

Quelques semaines plus tard, une violoniste jouait sur le quai de Censier-Daubenton. J'étais de l'autre côté, nous avons laissé passé les rames entre nous, pendant plusieurs heures. Jusqu'à la fermeture, il ne restait plus que nous deux et l'écho sinistre de son instrument glissait sur les parois, remontait entre mes jambes, faisait vibrer mon squelette à la limite de la rupture. J'étais proche. Et puis j'ai vu. Son archet. Depuis le début du face à face son archet m'indiquait une direction. Entre le tunnel direction Villejuif et les escaliers de sortie, un corridor. On ne les remarque pas ces corridors. En fait si on est assez attentif on peut les voir depuis l'intérieur des rames juste avant que celles-ci s'engouffrent dans un tunnel, une fraction de seconde on peut apercevoir ces corridors vides. Ils mènent ailleurs.

Ce soir-là je pus le voir, il me fut donné l'occasion d'aller plus loin, mon corridor. Immédiatement, la violoniste s'est arrêtée de jouer, elle a remballé son instrument et elle est partie en silence. J'ai repensé au gros porc et à sa bouche humide déglutissant d'épais crachats, j'ai repensé au reflet de la foule dans les vitres teintées des RER. J'ai éclaté de rire, des vitres teintées pour voyager sous le sol ? Pourquoi ? Pour nous empêcher de voir plus loin que nos propres vies, pour nous arrêter à notre image glissant vers une destination. Mon rire dans la station déserte eut quelque chose de... puissant. De révélateur. J'avais trouvé, j'étais un pas de plus vers ma liberté. Je me suis levé, j'ai marché. Le corridor, mon corridor, bourdonnait, une caméra de surveillance m'y attendait et j'ai compris qu'au-delà du seuil m'attendait aussi mon véritable combat.

J'ai longtemps cru que j'avais abandonné mon job et que j'étais resté en dessous pour revenir à la source de mon existence, jusqu'avant son inversion, avant même ma vie de prof de lycée. Mais c'était faux, l'icône moderne que j'ai découvert derrière cette porte, ma porte au fond de mon corridor, m'a révélé qu'il n'y avait pas de source ici, il y

avait juste la contemplation vide d'un sous-univers à oublier. J'étais resté en bas pour pouvoir en ressortir ce que je ne voyais pas en haut. Je suis une longue noyade en flamme et j'éclaire le néant.

Au bout du corridor, sur la porte rouillée, avait été inscrit à la main "Entrée Interdite". J'ai souri. Bien sûr. Interdit. J'ai sorti les clés que l'homme-affiche m'avait offertes. J'ai ouvert la porte grâce à elles, une petite diode rouge a clignoté sur la caméra, mais je n'ai pas rebroussé chemin. Naturellement, la porte s'est ouverte et je me suis enfoncé dans la lumière éblouissante.

Sur la table au milieu de la petite pièce étouffante trônait un iPod blanc avec ses écouteurs nacrés. Un casier était ouvert. Quelqu'un sifflotait dans les vapeurs de la douche commune. J'ai osé saisir le prodige technique. Un glorieux iPod de 40 Gb dernière génération, avec son écran digital en mode pause et sa molette cliquable douce contre la paume de la main. Son poids fut réconfortant. C'était donc ça que j'avais cherché, ma Porte, cet objet m'expliquait le sens que devait prendre ma vie et j'en revins brutalement à la première question que je m'étais posée au sujet des êtres souterrains et de leurs rythmes pendulaires : j'avais la réponse sous les yeux. Non ce n'était pas l'argent, mais l'apparence. Tous ces sacrifices pour apparaître mieux, noble et surtout, puissant... Des écouteurs nacrés, 40 Gb... Voilà ce que je devais ramener à la surface : de l'ambition et la recherche d'une gloire construite sur le rayonnement de mon influence. Pouvoir m'acheter sans sourciller un iPod 40 Gb et des écouteurs nacrés, et ensuite sur ce même chemin toutes les portes me seraient ouvertes, tous les êtres promis. Cette découverte me rapprochait de ma nature la plus intime, mais cela je ne le compris que bien plus tard, tout au bout du chemin qui m'attendait en pénétrant dans ce vestiaire à 50 mètres sous le sol.

"Hé toi tu fous quoi là ?!"

Le type était ressorti de sa douche. Un type gras et blême avec sa serviette autour du ventre, il n'avait l'air de rien, et il possédait cet objet. Il avait tout et il n'avait l'air de rien. L'humiliation que je ressentis en cet instant décupla ma volonté de parvenir au plus haut de mes capacités, aux plus hauts rangs sociaux. J'ai embrassé l'iPod et soigneusement je l'ai reposé. Je me suis enfui, le type ne m'a pas couru après. J'ai monté, descendu des escaliers interminables – les souterrains ne voulaient pas me perdre, remonté encore, traversé des corridors sans queue ni tête, filé dans de vastes halls déserts tout en

riant, d'un rire glorieux, illuminé, poursuivi par les diodes perplexes des caméras, et finalement j'ai jailli à la surface, par une porte dérobée du système d'alimentation électrique, derrière Odéon et ses rues cossues. Il pleuvait sur mon visage et les lumières scintillantes de la ville et les chuintements des voitures et le brouhaha du monde me firent délirer de bonheur. Car je compris que bientôt toutes ces lumières allaient m'appartenir.

Dans cet état d'esprit, j'ai trouvé un travail une semaine plus tard, à la Défense encore mais dans une boîte au renom international. Quand on veut du travail ça se passe très vite, le tout est de vouloir, et beaucoup trop pensent qu'ils veulent alors qu'ils ne rêvent que de loterie gagnante et du farniente du millionnaire dépressif. Je suis tout de suite rentré dans le moule, profil bas, le stagiaire trop content qu'on lui donne cette chance. Je n'ai pas joué longtemps au jeu du débile : les connaissances que j'avais acquises durant mes années à l'asile me démontraient jour après jour que ces "ingénieurs" pianotant nonchalamment dans leurs bureaux à côté étaient de vastes fumistes.

Les responsables, autrement dit les personnes vraiment préoccupées par les lignes directrices que la société allait suivre, passaient en vitesse le matin, l'air ailleurs, parfois profondément soucieux, parfois simplement vides. Ils jouaient bien la comédie, les salauds. Leurs salaires injustifiables étaient en jeu. De toute façon, ces personnes étaient inatteignables. Nous autres nous occupions de faire tourner la machine : huiler la machine, c'est tout ce qu'on nous demandait. Et avec le salaire en échange, aucun de mes collègues n'en demandait plus. Mes collègues ressemblaient en fait aux patients de l'asile de Pontarlier. Des zombies. A ceci près qu'eux étaient en liberté, grâce à leur fonction sociale. Enfin, dans le sens élémentaire du terme "liberté" : pas enfermés entre quatre murs et avec l'avantage de pouvoir choisir leurs anti-dépresseurs. Dans cette section, nous étions une vingtaine. Les secrétaires étaient pomponnées, sexy, c'est normal, c'est ainsi qu'on les télécharge.

Charlotte a commencé à me draguer dès mon arrivée. Les stagiaires, c'était sa spécialité, et à mon âge – j'étais plutôt dans les plus vieux, l'âge où on a déjà mérité normalement un poste à fausses responsabilités - avec ma carrière d'écrivain, j'en étais un spécimen rare, un genre "de luxe". Nous avons baisé rapidement un soir dans les toilettes en carton du 32^{ème}; elle avait été plus heureuse de me montrer ses sous-vêtements "caleçon dentelé et pigeonnière" dernière

tendance, attifements dans lesquels elle investissait frénétiquement une bonne partie de son salaire, que de simuler une jouissance toute en dents blanches et en petits cris de chien battu. Elle avait refusé de me sucer à cause de son rouge à lèvres et en cela j'avais tout de suite reconnu la pouffiasse de seconde catégorie.

J'ai occupé après quelques semaines seulement le rôle du spécialiste réseau forcené ne comptant pas ses quinze heures devant l'écran et chez qui on vient poser toutes ces questions auxquelles personne ne connaît de réponse, personne ne trouvant aussi le temps comme moi d'aller chercher les réponses sur l'inestimable source d'informations de Google. D'une part j'en savais beaucoup plus que ces prétentieux développeurs et autres ingénieurs réseaux, d'autre part j'avais lentement construit sur le Web un réseau d'inconnus épars pouvant tout aussi bien être des ados de 13 ans que des vieux de la vieille ayant commencé sous Amiga, mais dont le point commun était de tout connaître dans leurs champs d'application respectifs. J'exagère : tout n'est pas possible vu la continuelle mouvance des domaines en question, mais quelques uns se trouvaient à la source même de ces mouvances, traitant et dirigeant les évolutions de MySQL, PHP6, Debian, Oracle, Microsoft, Apache... Autant de langages que de systèmes sur lesquels une portion minime mais notoire de la planète s'enrichissait en prévision d'années encore plus fructueuses. Avec ces sources d'informations de première main, toutes entretenues par des tchats oisifs et nocturnes, je devenais une entité à la connaissance protéiforme. J'avais donné mon âme au Web, plongeant mon cerveau dans un bocal rempli de liquide de conservation et le branchant à plusieurs câble RJ-45.

La Défense est un lieu dont la seule sensualité tient aux lignes architecturales extraterrestres des ses promoteurs mégalomanes. Durant les migrations souterraines du matin et du soir, je reconnaissais ces êtres dont l'existence était hantée par le souci répété de l'avenir. Sous les costumes et les maquillages, ils se tenaient tous là, tremblants. Ils partageaient sans frein la quête d'un bonheur dont les structures mêmes dont ils dépendaient permettaient de projeter plus loin, vers l'incertitude trouble du salaire suivant. Ils avaient raison d'être soucieux, car l'ensemble les enfermait ils s'enfermaient dans l'ensemble. Durant ces voyages dans le métro, je repensais souvent aux paroles moralisatrices de Zoé, et alors ma cravate me serrait trop et j'avais désespérément envie de sortir à une station au hasard, de me

promener dans Paris, de voir les gens se jeter dans les bouches de métro, d'être bousculé, et de voir lentement les heures défilier assis à une terrasse au lieu du seizième étage préfabriqué de mon poste de stagiaire. Un tel faux pas aurait signifié pour moi le retour immédiat à l'asile et aux barbituriques. Si ces élans peuvent paraître destructeurs, ils ne l'étaient pas dans le sens où j'avais envie de détruire ma propre vie, mais dans le sens plus symbolique où j'avais envie de détruire, destituer, le système entier dans lequel nous étions plongés, moi et mes transiliens d'infortune. J'aurais du apprendre à piloter un monoplace et l'écraser sur une des tours de la Défense. Comme beaucoup, jour après jour j'en perdais le courage et aussi, ça avait déjà été fait; je cherchais un moyen plus original. Mais ces visions de crashes cataclysmiques étaient apaisées dès que je me retrouvais devant l'ordinateur. D'abord, mon utilité humaine me faisait du bien. J'entends par là non pas ma fonction au sein de la société, bien trop absurde dans un sens général, mais simplement mon rôle entre quelques collègues. Par exemple, le simple fait d'avoir baisé avec Charlotte me rendait le hall d'entrée glacial de la boîte plus convivial. Elle me décochait un sourire qui ne signifiait rien en soi, mais sous le logo en aluminium brossé ce sourire me donnait une consistance, représentait une gigantesque preuve de vie biologique indépendante de la structure métallique du gratte-ciel. De même, à chaque fois que je répondais à une question ou à un mail n'ayant pas trouvé réponse ailleurs, j'étais un peu plus vivant. Malgré l'harnachement technologique, j'incarnais un rôle humain parmi des hommes. Il s'agissait donc se défaire de cette impression générale faisant des hommes des machines et de l'humanité une machinerie. Je dirais que le groupe pour lequel je travaillais se débrouillait assez bien en cela. Il y avait la cafétéria et son café gratuit. Il y avait la connexion Internet gratuite à domicile, la fontaine chantante au milieu de l'atrium de la cantine (à l'asile il n'y avait pas de fontaine chantante), l'absence d'une gestion horaire étiquetée, chacun ayant à fournir un travail hebdomadaire largement supérieur à la charge officiellement établie par de lointaines conventions syndicales. Le seul bémol était que je payais un loyer pour un studio que je ne voyais pratiquement pas. Mais là encore c'était inhérent au système, cette entité dont les seuls reflets étaient les coups de main rapides des directeurs passant de temps en temps, auxquels il fallait sourire pour continuer à payer un loyer inutile autrement que pour des week-ends éclairés. Parfois aussi, après une journée totalement plongé dans mon travail, j'étais ennuyé de

constater que le temps ne s'était pas arrêté pour moi. Philippe m'invitait pour aller boire une bière, dans un sourire qui en disait long tout en ne sachant rien. Nous ne parlions pas tout à fait, nous buvions entièrement. Il y avait du sexe dans nos dialogues, des déshabilllements obscène de directrices perchées sur d'inaccessibles talons, des propagations de virus sophistiqués, ce qui revenait au même : des envies de destitution. Las, nous parlions aussi parfois des programmes TV et des films et des émissions que nous rations faute de temps. J'aurais pu aller boire des verres avec tous les passagers du métro matinal et j'aurais trouvé sans doute la même hargne envers les règles fondant leur existence. C'était une révolte de façade : la révolte du qui perd gagne. Et nous perdions.

Au début, mon rôle varia au fil des semaines. J'étais le bouche-trou savant, le singe aux mille grimaces. Mais à la fin de mon stage je fus surpris qu'on me proposât le poste d'administrateur réseau et plus spécifiquement "responsable du monitoring sécurité". Pour tout dire en ne disant pas grand-chose, notre section de cinq personnes s'occupait du développement des tracés et routages pour de gros fournisseurs d'accès européens ainsi que pour des sociétés d'hébergement de sites Internet professionnels sur des serveurs répartis dans le monde entier. Il m'arrivait parfois de faire de ridicules voyages de deux jours juste pour aller vérifier l'état d'une salle climatisée à l'autre bout du monde. Le portail de notre site Internet prétendait : "Une présence mondiale"; alors il fallait assumer cette présence, même si la réalité était limitée à une demi-douzaine de salles de 10m2 où s'entassaient les baies de routeurs et de serveurs branchés sur la fibre optique de l'opérateur dégroupant dans la salle juste à côté, vide et climatisée. En fait ma tâche était assez ludique. Un ingénieur avait sans doute confié à un responsable des hauts étages que ma formation hétéroclite laissait à désirer sur le plan de la consistance nécessaire à la projection des futurs nœuds et tracés (normal, il ne voulait pas perdre son poste), mais par contre que mon parcours autodidacte était parfaitement adapté à la recherche des failles de sécurité. Pour garder pour moi mes petits secrets, je leur découvrais une faille par semaine, alors qu'une par jour aurait été une plus fidèle statistique. Je disais que c'était assez ludique parce qu'en fait je luttais contre mes propres employeurs. Beaucoup d'ingénieurs en vinrent à attendre avec

hantise chaque vendredi le travail que j'allais leur fournir pour la semaine suivante avec mon mail intitulé "faille de la semaine du..." suivi de toute une série de logs démontrant mon passage parfaitement invisible dans leurs systèmes de boucliers.

Hélas plusieurs ne le prirent pas comme un jeu mais comme un combat, un odieux et répétitif défi, et je devins rapidement le mouton noir de ma propre section. Seul Philippe s'amusait encore de mes "découvertes". Pour lui j'incarnais de plus en plus la particule libre au milieu des autoroutes de l'information, celui qui roule ç contresens avant de s'évanouir dans la nature. L'écho de mes exploits (on appelle "exploit" la découverte d'une faille dans la sécurité, soit parce qu'on exploite un oubli, soit parce qu'il s'agit d'une réussite exceptionnelle) alla jusqu'à faire frémir la moustache de Xavier, le directeur technique dont les mails à son équipe se firent de plus en plus agacés au fil des semaines. Xavier était un petit bonhomme sec à l'haleine de vieux PC enfermé dans une pièce sans ventilation et au regard aussi précis qu'un monitoring de bande passante. Il avait dans les 30 ans. Il parlait comme un traceroute, par saccades successives de termes techniques incompréhensibles pour le commun de mortels. Lorsqu'il me serra la main en se couchant presque au travers de son bureau, il me parut aussi glacial que la plaque en verre fumé de sa table, où trônait un portable ronronnant dernier cri. Tout le monde se tutoyait et s'appelait par son prénom, à l'américaine : on se tutoyait pour marquer l'effet "cool" de travailler dans les nouvelles technologies, ou pour oublier aussi que dans ce domaine on pouvait se faire virer d'un jour à l'autre pour restrictions budgétaires venues du Très-Haut (ce qui était moins cool) :

"Salut Radio. Assieds-toi. Ta réputation te précède autant que ton parcours m'intrigue. "Les Rêveurs", c'est bien de toi n'est-ce pas?"

"Oui. J'ai écrit ce roman il y a quelques années."

"Justement. T'as écrit ça – je l'ai lu, excellent, ça m'a rappelé ma mère – il y a... huit ans environ et après quelques problèmes de santé dirons-nous, tu as été obligé de te reposer dans un asile psychiatrique, oui ?"

"En effet. A cette époque mon appartenance à la société me semblait vaine. Je me suis réfugié en quelque sorte. Est-ce un problème ?"

"Pas du tout, pas du tout... C'est les qualifications qui comptent chez nous, pas le background."

Ils auraient engagé un serial-killer pourvu que ses qualifications le justifiaient.

"... Par contre ton parcours m'intéresse. Et depuis cette époque, à part de nombreuses apparitions dans des forums de toutes catégories, je ne vois rien sur toi sur Google. Rien écrit, pas travaillé, durant huit ans ? Ton CV mentionne : études autodidactes en informatique et technologie réseaux..."

Pour me présenter à mon premier entretien, dans un élan d'excentricité géniale, Touxes avait pâteusement mentionné "consultant freelance". Manifestement Xavier n'en croyait pas un mot. Mais je compris aussitôt : il ne s'intéressait pas vraiment à moi, il cherchait ma faille, il cherchait une raison pour m'éloigner de ses rangs parce que d'avoir une équipe qui ne fait grosso modo pas autre chose que de répondre activement aux problèmes que je soulignais effondrait sa rentabilité pour les autres développements qui lui étaient demandés et donc remettait en cause son efficacité ainsi que les cinq chiffres de son salaire, aux yeux des financiers calculant mensuellement son existence. Il n'avait pas trouvé d'autre solution que d'essayer de me museler. Je lui accorderais que les failles de sécurité relevées étaient exploitables par un très petit nombre de personnes seulement, donc il avait fait un rapide calcul de probabilité : avoir un système faillible (comme tout système pensait-il) ou être viré.

"Tu sais certainement que des lois régissent notre univers, dis-je en m'enfonçant malicieusement dans le siège rebondis, des lois qui au fond, malgré l'apparence d'ordre, sont basées sur des systèmes chaotiques eux-mêmes basés sur ce que nous nommons, à défaut d'en connaître la structure précise, un raisonnement mathématique multidimensionnel..."

J'aimais cette vague d'incrédulité s'épanchant sur son visage.

"Et un modèle contemporain le compare sur beaucoup d'aspects à l'organisation d'un réseau, tel que le Web..."

A ce point Xavier a cherché à m'interrompre, malgré son évident effritement, mais comme je poursuivais d'une traite il n'y eut plus de place pour lui :

"Or certaines particules se comportent bizarrement dans un tel modèle. Selon la logique inhérente aux équations elles-mêmes, elles peuvent disparaître d'un point de l'espace et réapparaître en un autre point, ceci afin de poursuivre une trajectoire unidimensionnelle on ne peut plus cohérente – si ce n'est le vide instantané séparant sa présence en x de sa présence en x' ... Ce geste gracieux coûte néanmoins cher : la disparition pure et simple (on parle d'annihilation) de l'anti-particule correspondante. On ne connaît pas la raison d'un tel

événement. Mais vois-tu Xavier, je crois que je viens de la découvrir et elle n'est pas mathématique à priori mais biologique : rendre le système local plus performant."

Il a bavé :

"Allez vous faire foutre, Monsieur Barnes, vous êtes viré."

Il me tendit une feuille pour la signer, sur laquelle était brièvement mentionné que "votre lourd passé judiciaire entame l'image de notre société et pour cette raison nous devons mettre un terme au contrat qui..."

J'ai tranquillement signé, conscient que cette signature serait plus la preuve de l'existence de notre entretien que la fin de mon engagement. Le pari était tout de même risqué : la hiérarchie pouvait très bien faire un choix humain plutôt qu'un choix calculateur; humain dans le sens où ils auraient préféré garder un collaborateur connu, un visage qu'on avait déjà invité à une grillade le dimanche après-midi et prendre le risque de "faire disparaître" un individu qui le lendemain aurait été capable de mitrailler de bits aux origines exotiques deux ou trois serveurs pour massacrer la bande passante de clients majeurs.

Plusieurs mails furent échangés les jours suivants, alors que je persistais à mon poste. Un chassé-croisé entre Xavier, la responsable des ressources humaines Mme Lucille, moi, et un nom qui pour la première fois apparut dans ma boîte mail, qu'on murmurait souvent comme si les murs avaient pu nous entendre : Monsieur Ludovic Cartier, le boss incarné et vivant parmi nous. Cartier contrôlait tout dans le sens où il était le créateur de la société, cependant un acte de vente avait été récemment signé annexant la société à un groupe plus puissant et d'ici la fin de l'année Cartier devait rendre des comptes à ce groupe d'actionnaires lointains, aussi inaccessibles que des dieux grecs. Cartier toucherait plus si les statistiques suivaient les courbes prévues par quelque économiste fraîchement émoulu de l'école polytechnique. Toutes nos vies à nous, petites gens, dépendaient des impératifs de ces projections pondues par pur calcul. Et c'est pour cela qu'en fin de compte j'avais misé sur eux. Dans cette arène, les deux ou trois barbecues que Xavier et Ludovic avaient vécu ensemble paraissaient aussi important que le licenciement d'une femme de ménage avant une mise en bourse. A la fin de ces échanges, réalisai-je après un bref mail de Cartier me demandant si le poste de directeur technique m'intéressait et s'excusant patement pour le "comportement émotif déplacé" de Xavier, j'étais le salaud dans l'histoire. L'inhumain. Celui

par qui la terreur et les changements arrivent, avec la froideur d'un cooling de serveur.

Un lundi je me suis assis dans le siège de Xavier, j'ai basculé d'avant en arrière, effectué quelques tours sur moi-même, silencieux, me suis arrêté devant la vue vertigineuse de la baie ouvrant mon bureau (dont le décor faisait un peu moins carton-pâte qu'ailleurs : ils avaient même investi dans un vase de Chine que je jugeai coûteux) sur ces particules d'humains se bousculant brièvement là-bas tout en bas, entre les bouches des métros et les bouches des gratte-ciel. Et puis mon regard a suivi les lignes pures et glaciales de l'immeuble d'en face, j'ai glissé le long des reflets gris ocre du verre fumé pour arriver tout en haut, juste sous un logo. Mon cœur a sursauté, se surprenant lui-même. Car c'est là-haut que j'avais envie de me tenir : juste sous le logo.

Ma secrétaire est entrée pour me présenter le planning du jour, les autres responsables que je devais rencontrer un à un. Je lui ai souri. Elle a rougi. Elle s'appelait Jude et son t-shirt tendu soulignant sa taille, ses épaules et ses seins me rappela étonnamment Katia. Elle devait avoir le même âge. Elle avait en tout cas le même cou à la finesse admirablement accentuée par une coupe retenue en un chignon dont l'épaisseur laissait présager une chevelure lisse se prolongeant jusqu'au bas du dos. En ressortant elle tira discrètement sur sa jupe. Je l'avais peut-être trop observée. Non seulement m'avait-elle rappelé Katia, mais encore l'image d'une femme aussi belle qu'abjecte en tenue d'infirmière, issue d'un passé préhistorique, dans un hôpital valaisan lors de la naissance d'Aléa. Lors de ma première rencontre avec la Main Noire.

La rechercher me tentait, mais un sous-entendu intangible repoussait toujours cette décision plus loin, vers un moment inexistant. Aléa était quelque part autour de moi, en fait non, pour être plus juste je devrais dire que je me tenais quelque part autour d'elle, tel un électron à l'onde divagante. Et le sous-entendu me disait : inutile de la chercher, elle te retrouvera en temps voulu.

J'avais toujours sciemment évité de me demander où Zoé était partie avec elle. Aussi, ma traversée de la nuit ne m'avait que rarement laissé cette occasion, même si cette nuit était due pour une bonne part à sa disparition. J'étais maintenant autant un autre homme qu'elle devait être une grande fille. Une grande fille... Aléa n'était pas du genre à passer par le stade de "grande fille". Une fois ses hurlements terminés, cette panique primordiale de la naissance calmée, elle avait sans doute

commencé à diriger sa vie, emportant tout son entourage dans le flux et les remous d'un sillage puissant. Mes sentiments se contredisaient : sans la connaître je l'aimais autant que je la craignais. Ma traversée de la nuit m'avait fait ravalé cette peur dans mon autre vie, la vie du prof à la retraite, comme une réincarnation de ma première femme. Ce terme : "réincarnation", me vint à l'esprit lors d'une réunion entre différents responsables autour de Cartier. J'étais resté tétanisé devant les courbes de projections, bafouillant juste des termes techniques soigneusement incompréhensibles mais rassurants pour les autres (il s'agissait d'installer dans les pays de l'Est deux nouvelles salles de routage). Si un trait d'union entre Aléa et mon ex-femme existait, je l'avais enfoui en écrivant "Les Rêveurs". Seulement avec les mots on n'enfouit rien. Avec les mots, on déterre des cadavres et on s'enterre à leur place. Elle était enregistrée quelque part sous Aléa Barnes, j'aurais probablement réussi à la retrouver rapidement. En m'occupant à nouveau de mes affaires financières, j'avais constaté qu'à l'époque Zoé était partie avec le reste du pactole des "Rêveurs", enfin ce qui n'avait pas eu le temps d'être distribué au travers de mannes indifférentes. C'était terrible d'ailleurs, durant toutes ces années à l'ombre, mon compte en banque avait survécu, fait son petit chemin de moins et de plus, doué de vie propre. S'y retrouvaient quelques retraits effectués par Zoé pendant 14 mois après leur départ, grâce à la carte de crédit qu'elle avait ramassée. Je fus surpris d'apprendre de la bouche de mon nouveau banquier (mon contrat de travail en tant que directeur technique ainsi que mon premier salaire à ce poste m'avaient donné droit à un nouveau banquier, plus affable et mouillé) que le code pays des derniers retraits correspondait à la Roumanie. Mais la réalité était que je n'avais pas envie de les retrouver, même si depuis mon retour dans la vie nocive je passais beaucoup de temps à vagabonder autour de sites de web-détectives. Enveloppé dans un tendre égoïsme, cachant une terreur que je ne nommais pas, je ne suis jamais passé à l'acte, mais l'acte m'est passé dessus plus tard, lorsque mon temps était venu. Entre deux j'ai fui dans le travail comme tant d'autres avec succès.

D'anciens collègues s'improvisèrent "potes" dès ma promotion. Ils m'invitaient souvent à boire des bières entre lesquelles se glissaient innocemment des : "Tu sais, Barnes, elle marche bien cette boîte, ça fait deux ans que j'y bosse, et pas une seule augmentation. Tu trouves ça normal ?" Je répondais à ces appels au secours par des hochements

de tête vides de toute signification et, outre des salaires de plus en plus importants grâce à ma participation aux bénéfices, j'acquis rapidement la réputation de salaud de premier ordre. En ce monde de magouilles fourmillantes, Xavier n'était plus le seul à me maudire. Charlotte aussi, se prévalant de m'avoir connu avant ma montée fulgurante, avait repris une drague compulsive jamais payante (elle s'était pourtant une fois déshabillée dans mon bureau, à quoi j'avais répondu qu'elle devrait désormais me communiquer ses besoins par mail), Charlotte aussi m'avait abandonné à l'enfer tout-puissant des hauts responsables. Seule Jude m'accompagnait en silence avec ses t-shirts moulants et colorés; elle prévoyait mes exigences, comportement que je jugeais platement efficace. J'aurais sans doute pu la forcer à me sucer de temps en temps mais il était préférable de préserver cette tension ambiguë entre nous, pour avoir plaisir de la voir encore chaque jour et ne pas être obligé de la virer. Pour ne pas trop amochir mon portrait. Philippe me souriait simplement dans les corridors, nos sorties s'amenuisèrent mais cet éloignement fut compensé par un échange accru d'e-mails. Dans la mêlée avare, il était le seul que je considérais comme capable dans le domaine touffu des technologies réseaux. Il avait un côté très mathématicien et prolongeait souvent des théories purement numériques dans le développement de nouvelles applications de gestion des backbones. Il prit donc lentement le rôle de taupe, me renseignant sur les hauts et les bas de mon équipe, sur les rumeurs en cours. J'ai pu ainsi tester sa fidélité et ensuite je le mis secrètement à l'œuvre, lui et son collègue dévoué, genre ouvrier maçon des réseaux, un peu basique comme type mais très ardu aux besognes répétitives tels que les déploiements, sur un nouveau logiciel de gestion des routeurs Cisco que nous utilisions pour le multicast d'IP, de la série 7600. En soi le projet était parfaitement illégal puisque traduit sur une architecture propriétaire, mais Philippe n'était pas dupe : mon but à moyen terme était de produire une architecture totalement nouvelle. Il s'agissait de balayer d'un grand coup les failles inhérentes à ce système et de proposer aussitôt le développement de nos propres routeurs. L'investissement était lourd, le pari, risqué.

Tout investissement lourd est un pari risqué, m'avouèrent les regards convergents du Directoire quelques mois plus tard. D'autant plus qu'il s'agit d'élargir les domaines de compétence fixés par la société, précisa une jeune femme de 25 ans à l'allure de scorpion. Philippe, qui au fil du projet était devenu mon assistant direct, avait présenté les aspects techniques, Jude à mes côtés avait produit une comptabilité

rudimentaire mais très efficace : malgré des chiffres un peu improvisés elle avait réussi à démontrer que surtout pour des structures de grande taille ce secteur n'était pas une niche imprenable. Dans mon coin, derrière un visage impassible, je m'amusais à les voir me regarder, toutes ces paires d'yeux totalement néophytes qui allaient décider d'investir des sommes formidables, de créer des emplois et donc des déménagements et donc des vies nouvelles aux pieds des gratte-ciel, dans un domaine qui leur était aussi étranger que la cuisine afghane. C'était amusant car je parlais une langue dont la seule traduction en chiffres, en mots et en graphiques ne rendait pas la quart du sens. Et c'est d'ailleurs ainsi qu'ils m'observaient, comme l'ambassadeur d'une planète en avance sur la leur, ne sachant pas si mes armes de destruction massive allait les emporter dans la débâcle ou leur permettre de se positionner dans un marché à la tête duquel ils auraient l'impression d'être les maîtres du monde. Il y avait de très gros investisseurs parmi eux, venus de loin pour me rencontrer plutôt que de se contenter d'une vidéoconférence, des gens en tchador, des asiatiques, des cow-boys. Ayant assez joué avec leur patience, je finis par les rassurer :

"En conclusion, nous sommes en face d'une révolution majeure dans les technologies de routage et leur sécurité, et c'est à vous d'en prendre les commandes."

A la rumeur qui suivit je compris que, déjà, Cartier était largué. Pour preuve, sa mâchoire tendue crissait à travers la pièce jusqu'à moi, il avait tout fait pour essayer d'empêcher cette réunion, il n'en menait pas large.

Cartier avait toujours eu un coin d'œil pour moi. Il me rappelait ce chef de clinique rencontré une fois à l'asile, en même temps extrêmement lucide et totalement blasé. Pour lui, c'était une pirouette digne de la plus haute voltige que de se balader dans une Porsche 4x4 en compagnie d'un caniche si insignifiant qu'il tenait dans la main. Vaste insulte à toutes les femmes qui auraient aimé se tenir à sa place. Grâce aux mails interceptés sur notre POP, j'avais compris que son existence ne tenait qu'à un fil. Ce fil : une connexion au web. En ce sens il n'était pas plus original que ces millions d'internautes dopés chaque soir par leur vitesse de téléchargement, mais pour lui le fil était plus tendu. Car au bout se balançait tout le poids de son existence, et autour du cou. Envoyer et recevoir des mails ne se résumait pas à un innocent geste de communication, mais au contraire représentait le résumé de toute sa communication avec le monde extérieur à son

enveloppe corporelle. Il était en compétition avec lui-même et était heureux d'avoir trouvé un moyen de le faire savoir à tous. Il vivait entre deux salles de serveurs, dans des chambres d'hôtel wi-fi. Et vu sous cet angle il aurait paru hautement romantique, fidèle à l'amour de sa vie au point d'en oublier toute forme glamour de cumulation. Sauf que l'amour de sa vie, bien sûr, c'était lui-même, lys racorni dans une vallée toujours à l'ombre. Hélas nous nous rejoignons sur ce point !, méditai-je devant ma baie vitrée tard la nuit, après avoir fait un ghost DOS sur un site majeur de bourse en ligne (une attaque de connexions artificielles les mettant hors ligne durant quelques heures), par pur divertissement à priori, et puis aussi peut-être parce que leurs routeurs étaient désuets et qu'ils auraient pu devenir ainsi des clients potentiels. A la différence près que j'aurais pu tenir n'importe quelle fonction au sein de la hiérarchie sociale et la pourfendre tout autant. J'avais juste choisi le moyen le plus rapide après la Révolution Informatique car, si ma vie avait été doublée, mon temps n'en était que plus précisément compté. Je me rassurais en me disant que pour moi il s'agissait d'un choix alors que pour lui il s'agissait d'une nécessité.

"Le web te redonne juste ce que tu es toi, en plus épars, en plus mystérieux, alors que les journaux et la télévision te gavent de ce que tu n'es pas."

"Il faut croire que beaucoup de gens ont encore besoin de se sentir gavés de ce qu'ils ne sont pas plutôt que de se sentir... mystérieux", répondis-je en avalant cul sec une autre Margarita. Ludovic s'est allumé une cigarette et j'eus envie d'un joint, comme à la belle époque. Nous étions en train de philosopher sur une terrasse de l'Esplanade de la Défense, un vendredi soir de soleil rosâtre se couchant derrière l'Arche et giclant sur le sol lustré, entre les jambes des employés qui se dépêchaient de rejoindre leurs défoulements du week-end. Les gratte-ciel étaient magnifiques, parce qu'en face du coucher et surplombant la masse précipitée, ils avaient l'air éternels et puissants, leurs façades vitrées étincelaient telles des paillettes, comme leurs architectes les avaient voulu. Nous étions en train de philosopher parce qu'entre nous ne restait plus aucune autre barrière que la philosophie dont nous disposions, entrelacée de câbles réseaux. L'arène se vidait, l'empereur avait rangé ses tigres, la changeant en un harem jouissif; nous étions ivres, cela arrangeait le cours des événements.

"De toute façon le web et la TV sont à deux doigts de se confondre définitivement, avec les nouvelles campagnes de haut débit :

maintenant ce n'est plus qu'une question d'échelonnement marketing. En gros nous sommes dans l'ère du multi-médiocre."

"Oui c'est une bonne grosse blague, le multimédia, inventée par quelques vendeurs désarmés devant le gonflement du Net. On s'extasie devant le nouvel art du nouveau millénaire, devant la réunion de tous les arts en un multi-art... En vérité il s'agit d'une multi-poubelle."

"Il n'y a rien de nouveau dans cette invention : les premiers créateurs étaient autant philosophes, mathématiciens que peintres. Ils ne faisaient pas du multimédia, eux ?"

Il s'en foutait; il a rigolé lorsqu'un spécimen de femme aussi haut placée que juchée sur talons s'est encoublée sur une dalle disjointe en face de nous :

"Tous ce que j'ai créé, tout ce que j'ai fait, pour quoi ? Pour en arriver à toi !"

Il a tiré une bouffée sensée être méditative alors que tout chez lui était prémédité, comme déjà écrit dans un mail en attente :

"Et toi, Radio, qui trouveras-tu sur ton parcours pour te faire arriver à ta conclusion ?"

Même s'il ne pouvait pas le comprendre, j'ai joué franc jeu :

"Je suis la fin de tout ce qui m'entoure. Et si je suis en face de toi c'est que quelque chose dans ta vie, dont j'ignore les ressorts, est sur le point de s'achever."

"Roalala. Tu me la joues la totale. Tu me la joues la Mort Incarnée!"

"Disons plutôt que je suis une croûte persistant sur d'anciennes plaies."

"Je n'ai pas ce genre de croyances : les croûtes, ça s'arrache."

Pour nous divertir, il a commandé deux autres Margarita. En goûtant au bord acide et salé de mon verre, j'ai décidé de continuer :

"Ma vie se contracte, la tienne s'étend. Dans ma contraction j'avale tout ce qui m'entoure, il est donc naturel que je m'étende en te rencontrant. Dans ton expansion, tu avales tout ce qui t'entoure, il est donc naturel que tu te contractes en me rencontrant."

J'avais peut-être bu une Margarita de trop.

"Voilà que tu me parles de trou noir et de soleil", maugréa-t-il.

"C'est exactement l'image que j'avais", avouai-je non sans me sentir divin assis à côté des pas claquant des derniers employés fuyants.

Son expression refléta un je-ne-sais-quoi d'archaïque. De mon côté j'ai senti que ce que je vivais depuis ma sortie de l'asile était la reproduction sociale et concrète du fantastique ayant régi mon

existence depuis cette forêt d'été et ce reflet primordial dans les yeux de la biche sur le point de mourir. Ce je-ne-sais-quoi d'archaïque. En effet, par la naissance d'Aléa, j'avais expectoré l'impossibilité de ma vie. Trois semaines plus tard, Ludovic Cartier me vendit ses parts. Cette impossibilité me rendait tout possible parce qu'il n'y avait du coup plus aucun fondement moral dans mes actes, de purs actes, et j'ai craché un discours sous les applaudissements. Cartier disparut comme une pive en hiver. Le lancement des nouveaux routeurs fut accepté par une écrasante majorité, comme on dit. Bien que cette majorité n'écrasât que moi : à côté du podium, dans l'éblouissement des projecteurs, je crus distinguer la croûte sanguinolente d'une main noire. Mais non, il n'y avait rien.

Un important hebdomadaire financier titrait la semaine suivante : "Radio Barnes, l'écrivain ressuscité en businessman." J'ai cherché sur la photo en-dessous, parmi les membres du Directoire je ne me suis d'abord pas reconnu. Étais-je si jeune ? Je présentais bien, avec mon sourire épuisant de largesse et mon costume noir de jazzman conquérant. Je n'avais gardé aucune image de mon fils mais mon souvenir le superposait à cette photo de moi en première page et la ressemblance était frappante. La ressemblance était sidérante. Zoé elle-même ne m'aurait pas reconnu. Néanmoins je n'en fus pas offusqué. Mon fils subsistait uniquement comme l'élément décoratif d'une vie de tableau; il aurait été mort que je ne m'en serais pas senti plus mal. D'ailleurs pour moi il était mort depuis le début de l'inversion de ma vie.

Ma banque m'accorda encore un autre conseiller personnel et en le rencontrant, lors d'un déjeuner à ses frais sur les Champs, je réalisai à ses manières et mimiques soumises que j'étais devenu riche. On m'avait donné une carte de crédit que j'utilisais peu et l'évolution de mon compte en banque ne m'avait jamais intéressé. Leur courrier s'entassait quelque part dans un casier de Jude. Je restais pratiquement toujours au bureau, payant le loyer d'un petit studio dans le 13^{ème} par pure politesse. Je me déplaçais en métro, je sortais seulement lorsqu'on m'invitait. En gros, mes dépenses étaient restées celles de l'asile. Après la sortie des "Rêveurs", j'avais eu de l'argent, mais ça avait été plutôt embarrassant : après quelques temps d'euphorie on ne sait plus trop où il part. Aussi, la situation était un peu différente. Avec "Les Rêveurs" j'avais cherché la reconnaissance, la reconnaissance d'une vie passée à rêver d'écrire sans l'avoir jamais fait, mais on m'avait donné

une seconde chance. Tandis que depuis le départ d'Aléa je ne cherchais pas autre chose que l'accomplissement parfait d'une nouvelle vie, une vie insensée. Il me fallait montrer à tous cette nouvelle vie dans la folie : je cherchais donc l'admiration et surtout, le pouvoir. Le passage à l'asile m'en avait juste donné les moyens. L'article graveleux du journal rappelait mon parcours, du moins jusqu'où la rationalité avait pu les mener. Mon découpage présumé du corps plantureux de Katia réapparut à la surface, bien qu'avec mollesse, presque comme une blague médiatique. Personne ne sembla vraiment accorder de l'importance à ce passé ambigu. Par exemple, on ne comprenait pas pourquoi à l'époque je m'étais teint les cheveux en gris et pourquoi j'avais cherché à me vieillir. On l'attribua à l'excentricité du génie : tout ce que j'ai pu cacher derrière ce label, "génie" ! J'ai bien rigolé en relisant le paragraphe. Tout allait dans le sens escompté. Quelles que fussent l'horreur ou l'ambiguïté de mes actes ils parvenaient toujours à les recentrer autour du thème du personnage "original, ombrageux, charismatique et mystérieux", mis en commentaire sous une photo. Ils construisaient un personnage qui n'existait pas et, de ce fait, j'existais. Je devins ombrageux, original, charismatique lorsque je décidai d'assouvir ma soif de pouvoir et d'admiration. De toute manière, ce qui les intéressait le plus était mon célibat. Et de projeter toutes sortes de rencontres pour ce "jeune et talentueux lanceur d'idées". Les magazines sont aussi doués en psychologie qu'un preneur d'otages sous cocaïne.

J'eus donc l'idée de solliciter une petite agence de marketing indépendante, choisie au hasard dans les pages jaunes. Ils ne saisirent pas tout de suite ma demande, lorsqu'à notre première rencontre je lançai, taquin :

"J'aimerais que vous fassiez de la publicité pour moi."

"Pour vos nouveaux routeurs ?"

"Non non. Pour moi."

"Mais vous avez votre propre groupe de marketing."

"Ah oui mais eux ne pourront pas répondre à mes attentes."

"Vous voulez changer radicalement de politique marketing ?"

"Ça n'a rien à voir. Ils ne pourront pas répondre à mes attentes car eux, ce n'est pas moi. Or je ne veux pas qu'ON parle pas de moi, JE veux parler de moi."

Deux femmes, un homme. Une créatrice, une technicienne et un commercial. Leur local de 30m2 regorgeait d'une attente démesurée. Autour de quatre cafés, ils butaient sur mon demi-sourire :

"Vous voulez qu'on vous donne une image, à vous ?"

Elle était petite, potelée, rayonnant une innocence, une virginité, prête à s'acharner jusqu'à l'os sur n'importe quel contrat juteux.

"Exactement. Considérez-moi comme un produit."

"Mais... Vous trouvez qu'on ne parle pas déjà assez de vous ?"

Elle, c'était plut[^]to du genre à se faire prendre par trois types à la sortie d'une boîte, ivre et cokée autant que rageuse et lucide. Les secousses nerveuses de ses jambes croisées haut faisaient trembler nos cafés à l'unisson.

"Mmm... oui, mais c'est chaotique. On ne parle pas de moi comme un produit mais on parle des produits et des avancées que moi je lance. Cet amalgame m'horripile. Ça part dans tous les sens. Et je ne pars pas dans tous les sens, personnellement. Je ne me suis même jamais senti aussi unique, voyez-vous."

Je me suis penché sur leur petit bureau et ils ont imperceptiblement reculé devant mon chuchotement :

"Pour tout vous dire, je ne sais pas comment faire. Chez certains, les paillettes, le strass, les scandales, c'est naturel. C'est peut-être tout ce qu'ils savent faire dans le fond : faire du bruit. J'ai besoin d'une équipe comme vous, inconnue, indépendante, ambitieuse, qui me fasse faire du bruit. Mais attention, pas à tout va, mais dans une direction précise, avec des actes contrôlés, médités, des objectifs définis de manipulation et, à la fin, des réactions prévisibles."

L'homme a souri. Il était homosexuel mais croyait que ça ne se voyait pas. Son jeans délavé et moulant scandait une marque renommée.

"Votre ligne graphique par exemple, ce serait votre nouveau mode vestimentaire sensationnel ?"

J'ai vidé mon café d'une traite, ce qui les a fait sursauter :

"Vous y êtes ! Contactez-moi quand vous aurez vos premières maquettes. Voici ma carte personnelle... Celle-là aussi est à refaire..."

Je les ai abandonné à une sorte de perplexité effervescente, non sans me retourner avant de sortir et d'aboyer un :

"Considérez-moi un seul instant comme un lunatique millionnaire qui ne sait pas quoi faire de son argent ou comme un nouveau riche et vous êtes morts. Je veux du neuf, de l'inventif, du visionnaire, pas du prémâché de magazines déjà pondus : ce sera ma part du contrat. Pour le reste, vous donnerez vos chiffres à Jude, mon assistante. Bon courage."

Car manipuler les masses est un art. Il y a certaines règles infaillibles : poser une voiture retournée sur la route et on est sûr de créer un bouchon, tout le monde cherche à voir du sang. L'appât du gain, la convoitise, la gourmandise, les quêtes de l'amour, le rêve, l'évasion, la liberté, parmi d'autres, font aussi partie de ce groupe appelé les "stimuli primordiaux". Car ils touchent aux faiblesses humaines, ce sont des tentations intercontinentales et transculturelles, dont il suffit de modifier légèrement les infinies déclinaisons pour qu'elles fonctionnent partout. Leur avantage : on est certain de l'impact. Leur désavantage : en étant trop direct, on assomme, or dans cet art de la manipulation de masses il s'agit avant tout de titiller, de suggérer, d'inspirer, de faire passer un message sans que la masse aie l'impression de recevoir un message. Le summum de l'art est d'agir directement sur l'inconscient. Et puisqu'on parle de l'inconscient collectif, l'affaire se corse, le parcours est semé de tentatives Aléatoires. Bref, ce premier tronc des "stimuli primordiaux" est aussi efficace que dangereux : ils peuvent se retourner contre son initiateur et le dévorer. Les spécialistes leur donnent volontiers le label de "propaganda". Ils ne sont utilisés le plupart du temps que pour des grosses campagnes bêtes et méchantes, où des marques connues se permettent d'être directes en s'appuyant sur leur renom : la notoriété leur permet de se rassoire sur leurs larges fesses en cas d'échec.

Puisque cet art est aussi un art de la guerre, les trois embranchements suivants se distinguent par leur "modus operandi". Les stimuli simples ou associatifs, tels que les logos, les ritournelles et les accroches. Les stimuli répétés, tels que les affiches, les pop-ups, les clips et la TV et le cinéma. Les stimuli cachés, tels que le sponsoring, le mécénat, les coups médiatiques (événementiels). Le but de cet art étant de changer autant que possible l'opinion de l'individu sans qu'il en prenne conscience, les progrès techniques récents ont vu se démultiplier une "esthétisation" des modus operandi initiaux. Il s'agit par exemple de montrer une courte histoire, une atmosphère, un échantillon de vie rêvée pour au terme l'associer discrètement à la philosophie de la marque promue. Grâce à Internet, la branche des stimuli cachés a vu une croissance fulgurante. Les stimuli répétés n'y sont que la partie visible de l'iceberg. Contrairement à une opinion très répandue, cet art ne considère pas l'individu-cible typique comme un demeuré juste bon à consommer, du moins pas par ceux qui le manient avec dextérité. Les consommateurs ne le sont qu'au regard du but ultime, qui n'est pas de les pousser à consommer, mais plutôt de les pousser à choisir

ce produit plutôt qu'un autre. Dans son essence, l'art de manipuler les masses ne pousse pas du tout à la surconsommation. C'est son utilisation par des ignares cherchant à tout prix l'impact primaire et leur place au soleil, poussés par des études de marché totalement décalées et par une démultiplication bon marché des plages médiatiques mises à leur disposition, qui nous a vu aboutir au problème tangible de la surconsommation. Le souci de rentabilité des médias n'y est pas innocent non plus. La surconsommation est donc une conséquence logique de la surenchère des propositions. Au final, on se dit que n'importe quoi peut être vendu si le marché s'y prête et si le tapage médiatique est suffisant, un exemple frappant étant la publicité pour les films. On a confondu l'art de manipuler les masses avec l'art de se vendre. Mais vendre un produit-type pour un public cible n'est pas de la manipulation, c'est de l'étalage de tomates ! Le véritable manipulateur se soucie peu en définitive du bénéfice engrangé. Rendre par exemple une maxime syrienne populaire en Israël peut être une réussite autrement plus gratifiante. Il ne vend pas un produit, il vend un changement d'état d'esprit. Mais comme dans tout autre art on a rapidement souligné le mot "vendre" plutôt que le mot "changer". Une tournure plus biblique de cette réflexion dirait que Dieu est un grand manipulateur tandis que le démon est un grand vendeur. Il est vrai aussi que je pensais à cela depuis le 33^{ème} étage de ma tour, devant la baie vitrée qui dévoilait un Paris s'illuminant lentement, qui s'irisait de l'éclat verdâtre du logo placé l'étage en-dessus, sur le couronnement du gratte-ciel.

J'ai fini une bouteille de whisky bienvenue et je suis parti errer sur les plaines de béton de la Défense, tel le futur manipulateur que je voulais être, dans tout l'éclat de sa grandissime déchéance : j'avais acheté le même whisky que Sismik, autrefois.

Le premier putsch de mon trio, comme ils l'appelèrent, affermit ma confiance en eux. Il me valut presque la prison. Aurélie, la petite potelée, avait judicieusement estimé que, dans un premier temps du moins, mon entrée sur la scène médiatique en tant que produit de moi-même devrait se faire dans un cadre technologique, puisque c'est à cela que mon public cible préétabli me reconnaissait. Il était en effet ridicule d'investir lourdement dans une nouvelle image "qui paraîtrait refaite comme une paire d'obus au silicone", pour la citer. Je lui avais lancé un défi et elle me répondait par un autre défi, j'appréciais cela.

"Si vous êtes capable de tout comme on le dit, en matière de technologies de communications, nous aurions besoin de ça, pour votre entrée en scène," m'avait-elle dit en poussant sur la surface frigorifique de mon bureau un petit papier, non sans trembler, ou frissonner, je ne pus dire.

A cette époque, je rêvais à nouveau de la mort de ma femme, sauf que son visage se superposait à celui de Zoé et que leur mort commune était différente sur un point : je les tuais. Pour être plus précis, je leur tranchais laborieusement la gorge, comme la mode des islamistes révolutionnaires le voulait. J'étais facilement influencé par les vidéos du web dont je m'abreuvais. Ma femme que j'avais pourtant tuée spirituellement en pondant "Les Rêveurs" se réincarnait en Zoé pour venir me narguer. Elle me disait par exemple: "Et il t'a fallu tout ce temps pour devenir riche ? Tu n'aurais pas pu te réveiller avant ? Regarde ce que tu nous as laissé..." Et derrière elle se dressait l'arbre bicentenaire au milieu de la place du village, celui sous lequel j'avais tant de fois maudit mon existence, qui disparaissait dans un fondu enchaîné des plus réussis pour dévoiler notre petite maison, où j'avais rencontré Zoé et où mon existence avait basculé. On zoomait sur la cuisine, j'y baisais Zoé, puis ce n'était plus elle mais ma femme, et je saisissais un des couteaux joliment présenté sur le mur pour trancher la gorge de ma femme qui se transformait encore en Zoé, riant aux éclats tout en se noyant à l'intérieur de gargouillis rauques de sang. Somme toute un rêve assez banal, à ce détail que lorsque je sursautais sur le canapé du bureau au petit matin, me redressant je voyais encore Zoé étendue sur mon bureau, suppliant que je la prenne par derrière pour se racheter. Toutes ces images se dissipaient lentement, trop lentement. J'avais besoin d'extérioriser cet appel intérieur : l'offre d'Aurélie rejoignait indirectement ce besoin.

Sur le petit bout de papier, négligeant toutes les conventions du monde des affaires (mais en faisais-je avec elle ?), Aurélie avait rapidement griffonné : "Envoi massif de SMS sur les réseaux de tous les opérateurs téléphoniques européens. Sujet : à votre convenance." Elle osa me dévisager assez longtemps. Il s'agissait d'envoyer à l'ensemble des abonnés de mobiles européens un SMS spamming inusité, à l'ampleur quasi soviétique. Je n'eus pas d'autre choix que de faire craquer ma chaise de bureau récupérée à l'Armée du Salut pour montrer l'exemple ainsi que jouer l'excentrique, et de sourire. Aurélie répondit à mon sourire en paniquant soudain :

"Vous comprenez..."

"Tutoie-moi."

Elle a replacé quelques mèches derrière son oreille droite.

"Tu comprends... ce serait à la fois unique et direct. Ce serait rentrer dans la poche de tout un chacun et stimuler immédiatement leur..."

"...Curiosité oui, prolongeai-je. Un stimulus primordial décliné d'une façon nouvelle. On pourrait se le permettre, vu que ce serait une première. Mais un doute subsiste. Si c'était réalisable, ce serait complètement condamnable."

"Vous... Tu voulais un pavé dans la mare. Avant de profiter des ondes, il faut prendre des risques."

L'image de son corps nu légèrement enveloppé me vint à l'esprit et j'aurais pu la baiser devant la vue sur Paris, juste pour apprécier les légers tressautements de sa générosité et de sa gourmandise sous mes coups de hanche, à la lumière rousse de cette fin d'été bruissant avec la circulation et la pollution. Elle aurait considéré avec nonchalance ce geste adjacent au contrat qui nous liait. J'aurais pu faire de même depuis longtemps avec Jude, mais ma retenue rendait la possibilité de l'acte d'autant plus jubilatoire. Le sexe ne m'intéressait plus autrement que comme une force essentielle démontrant encore mon reste d'humanité; toutes les femmes restaient des fantômes, l'inassouissement de ceux-ci était mon rayonnement.

"Combien cette offre va me coûter?"

"Dans ce cas précis nous aurons fourni l'idée, avec toutes les déclinaisons et les droits liés. Nous ne participerons à l'évènement que dans la création d'un logo en texte et/ou abréviations SMS symboliques, c'est-à-dire une image texte adaptée au contenu du SMS. 10'000 euros."

Cette fois Aurélie a sorti un épais contrat rempli de clauses comme un code de la circulation. J'y ai apposé ma signature et Aurélie a grimacé en voyant le paraphe :

"Bientôt ça aussi nous changerons."

Elle avait tout compris.

L'aspect technique lié à cette action fut cependant ardu. Les réseaux des opérateurs sont en eux-mêmes encore moins sécurisés que le Net, par contre les portes d'accès sont rares et soigneusement gardées. En résumé, une fois dedans il n'y avait plus de problème, les quelques systèmes d'exploitation genre Symbian ou Pixo tournant sur la majeure partie des cellulaires étaient pratiquement démunis en matière de sécurité.

J'en discutai avec Philippe qui dénicha quelques jours plus tard un hacker au pseudo de a29 à l'origine de quelques petits exploits pour la frime, tel qu'un virus qui s'était propagé sur quelques milliers de portables, inoffensif, juste pour dire coucou aux géants du portable. a29 me coûta 15'000 dollars : je n'avais certainement ni l'envie ni le temps de me plonger dans ces systèmes aussi minuscules que conçus à la va-vite pour répondre aux besoins du marché et d'y dénicher les failles. Bien sûr, avant de payer je lui demandai une preuve de ses réelles capacités. Le lendemain matin tous les téléphones portables de notre section fiduciaire sonnèrent ensemble, invraisemblable cacophonie de sonneries polyphoniques qui réussit presque à semer la panique. Cela signifiait que non seulement a29 connaissait les systèmes de la plupart des portables du marché, mais surtout qu'il avait réussi à accéder à l'une de nos bases de données des coordonnées des employés. C'était intéressant, amusant, très amusant. Mais ce que nous lui demandions était encore d'un autre niveau : il lui faudrait absolument accéder aux serveurs SMS des opérateurs. J'avais fixé la barre très haut : 5 millions de cellulaires devaient être touchés dans toute l'Europe, puisqu'à ce stade je considérais ce continent comme un seul et unique pays, un seul et unique marché ayant la malchance, du strict point de vue économique, de parler trop de langues différentes. a29 faisait partie d'un groupe de hackers du nom de Poing de VU, surtout connus pour leur crackage "minus 3" des plus grosses applications vendues sur le marché, c'est-à-dire en moins de 3 jours après la sortie du produit. Il était en quelque sorte leur spécialiste réseaux. Leur groupe était aussi connu pour quelques délires philosophiques ou artistiques, selon le point de vue justement. a29 avait par exemple filmé durant 7 ans sans discontinuité un arbre à la pousse rapide et inversée vers le bas qui m'interpella : le figuier-étrangleur. Et il n'avait pas omis d'enregistrer le son. Ensuite par un procédé de compression de son invention a29 avait accéléré 7 ans en 7 minutes. On entendait l'arbre littéralement chuintier, craquements sourds, glissements étranges, murmures humides, alors qu'il progressait vers le bas à toute vitesse en un réseau de branches délurées, gesticulantes. L'associant à cette image, son groupe avait aussi produit le premier schéma théorique d'un réseau sans fil alimenté par un anneau de satellites géostationnaires et basé sur des couches successives de domaines allant du "whole world web" au "private network"; ce schéma englobait la Terre d'un champ semblable au champ magnétique, sauf qu'il s'agissait du Web, un web basé sur un

protocole non hiérarchique plus rapide que le handshake du TCP/IP et plus sécurisé que le ICMP, sur lequel un périphérique au coût ridicule pourrait connecter n'importe quel ordinateur. Les milieux concernés disaient que les projets de recherche futuriste du Vulcan de Paul Allen et de Microsoft se basaient là-dessus. Pour ce que je lui demandais, il chercha conseil auprès de son équipe. Une semaine plus tard je reçus un mail laconique : "Je suis prêt". Le chèque fut envoyé en poste restante aux Iles Falkland, au nom ironique de Alpha de Centaure. Dix jours plus tard, après m'être mis d'accord sur un dimanche avec Aurélie et ses collègues, j'envoyai un mail à a29 : "C'est maintenant."

2'333'556 portables furent atteints sur une période de 3 heures, entre minuit et 3 heures du matin GMT, l'objectif étant de ne pas congestionner la capacité des réseaux, ce qui aurait réduit aussi le taux de transfert et le nombre de portables atteignables. Le message était scindé en deux parties : un dessin texto de mon portrait, assez réussi je dois dire, et cette fameuse phrase que titrèrent de nombreux webzines le lendemain, cette gifle à mes cauchemars de Zoé et de mon ex-femme égorgées (qui du coup cessèrent immédiatement, comme si les plages de fréquences des portables étaient du même ordre que l'inconscient) : "Je t'aime, ma fille." L'expéditeur signait en toute simplicité : Radio Barnes. Un détail me chicana toutefois. a29 avait choisi 666 comme numéro de téléphone de l'expéditeur, soulignant ce côté maléfique très en vogue dans les milieux du piratage cherchant de manière infantile à s'opposer à toutes les conventions, mais que je répugnais cordialement. De plus cela donna un ton beaucoup trop ironique au contenu de mon message. Une guerre s'ensuivit, qui nous coûta quelques serveurs. J'aurais pu le faire arrêter sans doute, mais on n'arrête pas un tel assaillant, on le respecte. Je réussis par contre à le forcer à changer de pseudo, ce qui est très humiliant. a29 était grillé sur tous les réseaux, de l'IRC à l'http en passant par msn. Il fit peau neuve sous la forme de a31 et quelques virus en moins : il n'abandonna pas par manque d'ingéniosité, mais par manque de moyens en face de l'arsenal de bande passante (puisque entre nous deux finalement tout se réduisit à la bande passante disponible pour mener les attaques) que je lui opposais. On en parla encore longtemps plus tard dans les forums de spécialistes réseaux, de ces packets IP aux allures étranges circulant de serveur en serveur dans l'intimité du Web. a29 et moi avions jugé aussi de notre savoir-faire et de nos capacités respectives et les mails que nous échangeâmes à la fin furent paisibles.

Enfin !, m'écriais-je. J'en avais trouvé un autre capable de voir les failles de sécurité comme je les voyais, et c'était très rassurant. Même si, à cause de l'Aléatoire propre à la nature du réseau, l'objectif des portables à joindre ne fut pas atteint en nombre, la répercussion médiatique escomptée fut atteinte. Les spécialistes de jaser immédiatement sur le grand manque de sécurité des réseaux sans fil, de spéculer sur la naissance imminente du SMS spamming, partout mon nom fut cité comme "un nouveau coup de semonce du démiurge IT Radio Barnes dans la mare consensuelle de la sécurité des réseaux"; Aurélie et ses acolytes insistèrent pourtant pour que je refuse toutes les demandes d'interviews ou de séances photos : ils voulaient impérativement contrôler cette facette-là du processus de création de mon image. D'ailleurs elle dénicha un avocat plus pour son image aussi que pour ses aptitudes. Eduardo Di Venola était un type basané aux sourcils broussailleux, petit, rond et sévère comme une olive sicilienne. Il défendait généralement des mafieux de tous bords – enfin, plutôt de bords sur leur déclin financier. Le but était de briser d'office, avec ce personnage roucoulant et affichant sur toutes les chaînes TV un sourire si faux qu'il en était gênant, l'image d'un magnat de l'informatique entouré de gardes du corps et d'une batterie d'avocats impersonnels. Après ce putsch technique il fallait que je m'esquive en devenant à la fois louche et cordial, chaleureux presque, le génie fou touchant d'innocence. Aurélie était toujours en avance sur ce que les médias régurgitaient, talent bien sûr indispensable à une manipulation efficace. Le revers de la médaille étant que Di Venola s'avéra complètement incapable de comprendre l'aspect technique des procès que lancèrent dans un grand tapage trois grands opérateurs téléphoniques. L'avantage nous revint à la fin surtout grâce à l'assistance de Philippe et surtout à l'opinion publique. Face aux géants imprenables et à leurs avocats sidérurgiques qui m'attaquaient, mon rondelet et suant Di Venola paraissait vraiment touchant, comme prévu. Il bafouillait des termes techniques que Philippe lui chuchotait par derrière, devant les projecteurs des caméras il s'épongeait souvent le front, bref il faisait rire. Le juges aussi se sentaient bien en sa compagnie : avec ce petit bout d'ignorance verdâtre, ils pouvaient se sentir moins perdus dans toutes ces affreuses questions techniques. De plus, il existait chez les gens un sentiment plus fort que la peur de voir leurs téléphones portables envahis par des pubs. Presque chacun à titre personnel, ils étaient conscients que mon acte n'avait pas cherché à les nuire mais au contraire à pointer du doigt sur l'arrogance et

l'indolence de ces opérateurs dont l'image la plus intime qu'ils avaient était leurs factures mensuelles. L'opinion publique fut fascinée par mon acte qui, tout en relevant du mystère des merveilles technologiques, les touchait au cœur de leur vie communicative. Dans un monde hypermondialiste dominé par des multinationales dont le souci primordial est d'engranger les plus grands bénéfices le plus vite possible, le pirate est un individu libre capable d'utiliser les outils les plus affilés pour les retourner contre leurs inventeurs ou d'inventer ses propres outils afin de les offrir librement, capable d'inventer des cartes de crédit imaginaire débitant un argent bien palpable, capable d'apparaître et de disparaître autour d'une planète harnachée des fils du réseau; bref tous les attributs d'une créature de conte de fée du troisième millénaire : l'individualité du pirate est un rêve de liberté donné à tous. Et ce sentiment de liberté "possible" dépassait largement la peur de l'intrusion dans une privée qui semblait déjà rayée par les marques et les logos des multinationales. A travers deux entretiens exclusifs donnés sur le service de tchat d'un webzine et sur les pages "société" d'un grand quotidien, durant lesquels je suivis méticuleusement les prescriptions données par le groupe d'Aurélié, je m'étais transformé en un marginal reclus toujours assis devant son ordinateur portable, perdu au sommet d'une firme qui lui suçait toutes ses extraordinaires connaissances. Il s'agissait bien sûr de faire oublier que je me tenais moi-même à la tête de l'une de ces multinationales ravalant la face cachée du monde. On m'avait revêtu d'une peau de mouton synthétique, de baskets et d'un jeans trop large recousu sur les genoux. D'ailleurs je gardai cette tenue qui me convint parfaitement : mon propre mythe me rejoignait à grands pas. L'entretien avec les journalistes eut lieu dans un petit bistrot albanais de la rue St Denis et j'y excellais dans le rôle du vieil adolescent "techniquement illuminé" et libre de tous les préjugés et de toute la morale du monde.

Au point de vue strictement légal, je fus donc condamné à verser la somme symbolique de 333'000 euros pour "utilisation abusive de matériel privé". Le fait aussi que les plages d'IP utilisées pour l'intrusion initiale chez les opérateurs fussent d'Amérique du Sud m'aida aussi; de toute façon a31 resta introuvable. Mon entrée en scène avait coûté assez cher, mais ça valait le coup. Jude sourit lorsque je lui donnai cette réponse. Elle avait l'air inhabituellement tendue. "Quoi ? C'est pas tellement d'argent, non ?", en réajustant ma fausse peau de mouton.

"Non, ce n'est pas ça... En fait on a un problème avec Philippe. Un problème inusuel", précisa-t-elle en mordillant sa lèvre inférieure de cette façon si douce.

Philippe avait été un peu retourné par tous ces événements, et pas au sens figuré. Il n'avait pas l'habitude d'être placé sous les feux des projecteurs et c'est vrai aussi que son portrait apparaissait partout derrière huileux de Di Venola, avec la mention peu flatteuse de "conseiller technique". Jude m'accompagna donc à son bureau, non sans me faire signe de me taire avant d'ouvrir.

En effet, il était retourné au sens propre. Tout d'abord en rentrant dans son bureau je ne le vis nulle part, j'ai observé Jude, interrogatif, puis j'ai entendu :

"Pssst."

Jude m'indiqua le plafond. Improbable chauve-souris, Philippe était suspendu à l'envers, dans un coin, recroquevillé. Il n'était pas attaché au plafond mais plus simplement, il y collait. Je me suis

approché, sous lui :

"Mais Philippe, qu'est-ce qui t'arrive ?"

Il s'est lentement redressé pour se diriger vers le milieu du plafond, évitant avec soin les halogènes pour ne pas les écraser. Une moue gênée gonfla ses joues.

"Je suis resté tard hier soir, je me suis endormi ici sur le canapé, comme bien souvent. Ce matin... Et bien ce matin j'ai voulu me lever et je suis tombé. Sauf que... heu... voilà quoi, je suis tombé au plafond."

"Pas de mal au moins ?"

"Non non ça va..."

"Jude, réagis-je, va nous chercher du café. Tu as la clé de son bureau ?"

"Oui mai..."

"Prends-la aussi. On n'a pas besoin de crise cardiaque de femme de ménage maintenant pour avoir tous les syndicats sur le dos et personne ne doit entrer ici."

"Mais..."

"Quoi ?"

"Le café..."

"Quoi le café ?"

Philippe répondit à sa place :

"C'est-à-dire que je risque d'avoir un peu de peine à le boire à l'envers..."

"Mais pas du tout. Enfin, c'est ce que je cherche à savoir justement."
Sa perplexité à l'envers eut de l'effet. Jude aussi me regarda de biais :
"Tu as l'air de t'y connaître, en personnes à l'envers..."
"Je viens d'un monde à l'envers et je vis dans un monde à l'envers, alors rien ne m'étonne. Allez, vas-y."
Philippe n'eut pas l'air rassuré :
"Pour ton expérience personnelle, tu aimerais aussi que je saute par la fenêtre et voir ce que ça donne ?"
Le retour de l'extraordinaire dans mon existence n'était pas de bonne augure, sans être si surprenant : les cauchemars au sujet de ma femme et de Zoé l'avaient laissé présager. Je fouinai à gauche à droite pour trouver la flaque d'eau salée de l'ondin ou les traces de brûlure du dragon. Ou, avec un peu plus de hantise, ma marque sanglante d'une main. Mais il n'y avait rien. Cela signifiait, j'en étais certain, que quelque part sur cette planète ma fille était passée à une étape plus grandiose de son évolution. Philippe trépignait à l'envers, on aurait dit qu'il était continuellement sur le point de tomber, l'effet était étrange.
"Tu cherches quoi Radio ?!"
"Calme-toi. Tu n'as pas le sang qui te monte à la tête ?"
"Mais non ! Pas du tout ! Mon poids va vraiment en direction du plafond ! C'est pas imaginable bordel ! Regarde !"
Il sauta le plus haut possible – enfin, le plus bas – et touche presque le sol avant de rechuter lourdement au plafond.
"Tu vois ? C'est pas seulement que je colle au plafond ! Tout est inversé !"
"OK. Excuse-moi mais on va essayer de cerner le problème dans le calme et en toute logique. D'abord..."
J'ai soulevé une chaise d'appoint dans un coin :
"Attrape-la !"
Il l'a prise, craintif, puis effaré. Je voyais bien le résultat :
"Alors ?"
Philippe a posé la chaise au plafond puis s'est assis dessus, croisant les jambes, ricanant :
"Son poids va vers le plafond tant que je la touche. Si je la touche plus, elle monte par terre...", déglutissant, "... elle tombe par terre je veux dire. Bordel Radio ! C'est pas une caméra cachée d'accord ?!"
"OK. Donc tout ce que tu touches voit son poids inversé. Donne-moi la main."
"Mais..."
"Donne-moi la main je te dis !"

"Mais tu es sûr ? Mais... tu vas tomber !", pleurnicha-t-il.

"Non Philippe. Je vais monter. D'une certaine manière, tu vas me faire monter au ciel."

Ma plaisanterie est restée sans écho. Je me suis préparé à faire une chute de deux mètres, mais la tête la première est un risque non négligeable. Dès qu'il m'a saisi la main, la réalité commune de mes sens s'est inversée. Cette rotation à 180° fut un tel choc que sans le réflexe de Philippe qui me rattrapa en partie je me serais brisé la nuque au plafond. Nous nous effondrâmes ensemble sur quelques halogènes qui se brisèrent.

"Surtout ne me lâche pas !", criai-je.

"Mais arrête de bouger ! Donne-moi la main ! Bon... c'est bon. Voilà."

"Il ne faut pas que tu arrêtes de me toucher, c'est impératif."

"J'ai compris oui."

Nous nous redressâmes ensemble. Ma main dans la sienne je l'ai guidé vers la baie. D'avoir l'Esplanade de la Défense comme ciel changea radicalement ma compréhension du monde. Ils couraient sur un ciel de béton de leur invention, effrayés à l'idée du vide béant sous eux, vide constituant l'ensemble de ce qu'ils avaient peur de connaître. Nous nous agglutinons, collés à cette planète, terrorisés à l'idée de nous laisser tomber dans l'Univers.

"Radio ça va ?"

"Moui, prolongeons l'expérience !"

"Comment ?"

"Fais-moi la courte-échelle."

Je l'aidai en m'agrippant à la tablette de la fenêtre.

"Tu es prêt ? Je vais toucher ton fauteuil."

"Fais gaffe qu'il nous tombe pas dessus !", souffla-t-il.

Ce qui arriva effectivement. Mais j'eus le réflexe d'attraper une roue du fauteuil avant qu'il ne retombe par terre. Philippe me tenait de justesse par la cheville. Je me fis la remarque que, dans un monde inversé, nous devons absolument nous entraider, former une chaîne de l'homme à la nature et à l'objet, tout est un et un seul manquement fait s'effondrer le tout : voilà sans doute pourquoi un tel monde, inversé (libre), nous est complètement inaccessible.

"OK. Expérience concluante. Le phénomène est communicatif. Tu me le passes et je le passe à la chaise."

Lorsque Jude est revenue avec les cafés, nous étions tous les deux assis au plafond, Philippe dans son fauteuil et moi sur la chaise d'appoint,

main dans la main comme un jeune couple de chauve-souris convolant. Elle faillit lâcher le plateau.

"Les deux maintenant !", siffla-t-elle.

"Pas de souci, nous essayons juste de comprendre la situation. Je suis au plafond parce que nous nous touchons c'est tout."

"Vous vous touchez ?"

Quand elle comprit, Jude ne put se retenir de pouffer.

"Tu veux que je t'attrape par les cheveux pour voir comment c'est drôle ?!"

Philippe tremblait, il était blême, suait.

"Pour vous, c'est peut-être un jeu, vous pouvez retourner à la normale. Mais moi ?"

Le passage du café fut par contre totalement impossible. Dès que Philippe touchait la tasse que Jude lui tendait, le café se mettait à bouillir, semblait-il.

"Non il n'est pas en ébullition, répondis-je à Jude, et en fait c'est assez logique. Dans la logique absurde de tout ce qui se passe ici bien sûr. Dès que Philippe touche la tasse, le liquide en contact avec la tasse commence à couler au plafond. Cependant, il n'a pas le temps de le faire, car dès que le liquide ne touche plus la tasse la gravité normale reprend ses droits et il retombe dans la tasse, où le processus recommence. Ça tourne en rond, d'où l'impression que ça bouillit. Mais ce sera ennuyant pour la question de la boisson et de la nourriture..."

Philippe bondit sur ses pieds, du coup le fauteuil faillit écraser Jude qui se trouvait juste en-dessous.

"Comment ça la question de la nourriture ?! Parce que tu penses que je vais rester comme ça le temps d'avoir faim ?!! Mais tu délirés ! Je veux redescendre immédiatement !"

J'ai tenté de le raisonner en faisant appel à un domaine que nous partageons :

"Non. Pense au TCP/IP. Le TCP/IP, c'est comme l'Univers : personne ne sait où passe 99% de sa masse cachée. Et pourtant tout fonctionne ! Conclusion : tout fonctionne sur 1% de réalité compréhensible. Toi, tu es allé au-delà de ce 1%, dans cette immensité à laquelle la plupart n'ont pas accès ! Pense à ce que tu vas voir, comprendre, inventer ainsi. Tu es un privilégié !"

"Figure-toi que je me passerais bien du privilège de me retrouver à l'envers..."

Il faut avouer qu'à l'envers moi-même j'étais moins convaincant. J'étais comme un singe suspendu par la queue essayant de convaincre un autre singe suspendu par la queue que la queue, c'est tout ce qui compte. Je suis retourné sur un mode plus pragmatique :

"Il faut qu'on se rende compte de l'étendue du phénomène. Jude, au niveau de la sécurité du bâtiment, comment ça se passe ?"

Jude s'était étalée sur le canapé dans une position relaxée mais fort suggestive pour qui est entraîné aux suggestions. De voir ses deux patrons main dans la main au plafond devait la désinhiber un peu :

"Il y a la caméra du corridor principal à cet étage, celles de la salle serveur – je ne sais plus combien mais beaucoup, et les trois devant l'ascenseur du secrétariat de direction... Mais Radio, si tu souhaites arrêter l'ensemble des systèmes de surveillance de l'immeuble durant une semaine, personne ne te posera de question... C'est juste qu'une vingtaine de gardiens vont avoir leurs salaires amputés d'une semaine à la fin du mois. Le syndicat risque peut-être de poser des questions et de faire sa gue-guerre. Enfin, rien qui ne puisse être résolu avec l'argent..."

"Non c'est hors de question. Il nous faut savoir uniquement si Philippe restera accroché comme ça en sortant de cette pièce. Si oui, on verra plus loin, si non, on n'en parle plus et on démolit ce bureau."

Philippe est resté suspendu dans les corridors, au secrétariat, dans l'ascenseur descendant au rez aussi. Il était presque certain de tomber vers l'infini du ciel étoilé une fois dehors. Prétextant un test robot des surveillances nocturnes, j'avais donné à l'ensemble du personnel de sécurité une nuit de congé payé.

Ce fut impressionnant, de le voir gambader au plafond du hall d'entrée à plus de dix mètres au dessus de nos têtes, entre les projecteurs en mode tamisé. J'ai chuchoté à Jude :

"Au moins on va pouvoir économiser sur les frais d'échafaudage lors des changements d'ampoules..."

Son rire clair éclata dans l'immense hall, tapissé des fresques de Roy Lichtenstein; dans un coin un panneau d'une cinquantaine de LCD diffusant les plus importantes chaînes du monde tournait sur lui-même comme pour alléger encore ce rire. D'autres vastes téléviseurs LCD muraux montraient en boucle des portraits des fondateurs du Web dans leurs plus fameux discours, ainsi que l'évolution live des cours de la Bourse. De voir ainsi mon plus fidèle collaborateur gigoter au plafond mon fit soudain frissonner. Sa présence inversée me permit de

réaliser au sommet de quelle entité titanesque je me tenais : sa gravité perdue m'en donna à moi, de la gravité. Il était le moustique de ma réussite, mon araignée au plafond, mon monde à l'envers, ma chauve-souris secrète. J'ai ri un moment avec Jude, alors que Philippe grimpait de retour vers l'ouverture des halls d'ascenseur, tout en nous insultant. Puis j'ai stoppé net. Le

moustique de ma réussite ? Je l'ai observé s'agripper avec une surnaturelle dextérité au cadre supérieur du passage menant aux ascenseurs. Une chauve-souris ? Mais ces animaux, ces insectes, sont des suceurs de sang. Un éclair violacé jailli de la plus intime mémoire me fit revoir au clair de lune les canines de Zoé dans une nuit montagnarde parcourue d'allègres loups-garous. La soif de Zoé s'épancherait-elle jusqu'à moi ? Ses canines pointues. En voyant comment Philippe s'était débrouillé pour retourner dans son bureau, Jude aussi avait pâli.

L'inversion du monde de Philippe ne s'arrêta pas là. Jude et moi le tenions reclus dans son bureau. Un astucieux système de ficelles reliées à son poignet lui permettait de rester en contact avec tous les objets essentiels; ainsi son ordinateur, sa table, son fauteuil, son canapé restaient collés au plafond avec lui. Parfois, lorsqu'il oubliait, des CD tombaient par terre, et il hurlait de rage. Jude venait souvent le voir, lui apportant une nourriture enfermée dans du plastique, comme pour les cosmonautes. Elle me raconta qu'elle avait même essayé de faire l'amour avec lui, en guise de consolation, mais aussi pour expérimenter le sexe à l'envers.

"Ça renforce ta conscience du contact avec l'autre", me confia-t-elle.

"Normal, parce que s'il n'y a plus de contact..."

"Oui mais du coup tu sens à quel point tu es lié à l'autre. Par contre il y a cette tension. Je ne sais pas, c'est comme s'il avait continuellement peur de me perdre. Ou autre chose... dans son regard... Il a refusé de poursuivre l'expérience."

"Autre chose ?"

Morsure si douce de la lèvre inférieure.

"Oui. Il m'a demandé quelque chose d'étrange."

"De plus étrange que le simple fait d'être collé au plafond ?"

"Ne te moque pas de lui. Il m'a demandé si je pouvais retirer mon pendentif avant de rentrer, en prétextant qu'il détestait tout symbole d'appartenance religieuse. Mais avant ça ne l'avait jamais dérangé..."

"Tu es croyante ?"

"Non."

"Alors pourquoi portes-tu un crucifix ?"

"Parce que c'est joli."

"Et bien dans ce cas il n'a peut-être pas tort..."

"Je ne vois pas le rapport."

En effet, il n'y en avait pas; j'avais juste essayé de détourner la conversation.

La police vint trouver notre DRH quelques jours plus tard pour nous annoncer qu'une enquête avait été ouverte concernant la disparition d'une employée. Il s'agissait d'une jeune stagiaire qui travaillait à l'entrée dans le hall principal : une belle métis au sang chaud, toujours prête à rire lorsque je lui demandais quel homme elle avait rendu fou cette nuit. J'imaginai sans peine Philippe bondir d'un coin du hall avant la fermeture, juste au moment du changement de la surveillance vidéo, pour la faire tomber au plafond et, ainsi à l'abri des caméras, profiter de son inconscience pour plonger ses canines dans les veines fraîches et tendues.

Il travaillait la nuit, dormait le jour, stores étroitement tirés. Mais il travaillait mal. Les plans de déploiement de nos nouveaux routeurs n'avançaient plus. Il tournait en rond sur des problèmes inutiles, passant parfois toute une nuit à fixer le sol, tête en l'air, rêveur. On retrouva quelques jours plus tard le corps désarticulé de la stagiaire au fond d'une bouche d'aération dans le parc adjacent. Le police ne conclut pas au suicide et le médecin légiste m'analysa, soupçonneux :

"Bien sûr cela n'explique pas pourquoi elle n'avait plus une seule goutte de sang dans son corps."

"La chute ?", hasardai-je.

"Ne soyez pas ridicule : je n'ai jamais entendu parler d'une chute dans le vide qui..."

"...vide de son sang ?"

"Monsieur Barnes, vous aimez les jeux de mots. Il n'en reste pas moins que quelqu'un, après l'avoir soigneusement vidée de son sang, l'a jetée du haut de cette tour."

"Et si on ne l'avait pas jetée, mais plus simplement, laissée tomber... Ou, pour être plus précis, si on l'avait seulement lâchée dans un moment d'inattention ?"

Les enquêteurs n'apprécièrent ni mes remarques ni mon humour. Je reconnus dans leurs regards réunis cette pointe de haine et de jalousie ayant fait tout le charme de la commission qui autrefois m'avait condamné à l'asile. La dernière campagne d'Aurélie pour promouvoir mon image m'affichait dans tout Paris au milieu d'un vaste salon.

Aurélie m'avait demandé d'acheter un duplex rue St Honoré pour ensuite le transformer en loft conceptuel destiné à diverses mises en scènes photographiques et vidéos, ainsi que pour quelques parties soigneusement select, où je ne mettais jamais les pieds. Pour la campagne le salon était vide, à l'arrière-plan on voyait juste de hautes drapures translucides flotter au vent devant les fenêtres, et au milieu un écran plat home cinéma d'une taille et d'un prix à faire pâlir même les propriétaires de paquebots. Je me tenais debout à côté de l'écran, souriant dans ma peau de mouton élimée. Sur l'écran, on me voyait encore souriant, presque hilare, au milieu du salon. Et ainsi de suite dans un tunnel d'écrans je me répercutais à l'infini. En dessous, le prix de l'écran. Totalement inaccessible. L'accroche : "Home Cinema, ne l'achetez pas, soyez dedans." Et en plus petit : "Radio Barnes, promoteur de rêves." L'affiche avait fait jaser comme les précédentes, et puisque tel était l'unique but, cela avait été une autre réussite. Indirectement, nous constatâmes aussi une augmentation des ventes de nos routeurs. Pour les enquêteurs c'était plutôt une raison de plus de m'arrêter : on n'aime pas les anciens condamnés qui font fortune et qui le font savoir. Sans preuve, ils s'en allèrent, repus d'aigreur, promesse de retour.

Une nuit après avoir fait le travail de Philippe à sa place je suis allé le voir. Il n'était pas dans son bureau, pourtant Jude l'avait bien enfermé comme je lui avais demandé. Avec un souffle rauque, de l'air s'engouffra à ma suite. Je remarquai dans un coin une plaque de ventilation dévissée. Les gaines de ventilation, voilà au moins un endroit où vivre à l'envers ne fait aucune différence. J'ai erré dans les étages déserts et par hasard, devant l'entrée de la salle du PABX et des serveurs au 33^{ème}, j'ai presque glissé sur une flaque de sang. Il a sauté pour atteindre l'interrupteur, ce faisant la fille est tombée le long du mur, percutant de la tête le signal de sortie de secours, laissant derrière elle un ruissellement de sang. La lumière blafarde de la salle du PABX filtrait encore au travers des stores. Il a bondi dans ma direction, à l'envers, ce qui ne ressemblait en fait à rien d'humain. Puis, me reconnaissant soudain, il a stoppé net et a traîné jusque dans un coin pour s'y blottir, les mains devant le visage.

"Ô Maître, Maître, c'est vous !", glapit-il.

"Maître ?"

"Oh oui Maître, Maître, je suis tellement désolé. J'ai failli."

"T'as failli quoi ?"

Il a brusquement dévoilé son visage maculé de sang et de lambeaux de chair.

"J'ai failli, quoi. Je n'ai pas pu me retenir de le refaire. Vous allez me punir ?"

Il s'est approché en sautillant accroupi, on aurait dit un crapaud spongieux collant au plafond, sauf qu'il sautait à l'envers, ce qui était parfaitement obscène. Soudain malicieux :

"Voulez-vous monter, Maître ?"

Je lui ai tendu la main et j'ai sauté au plafond à ses côtés.

"Tu mes vouvoies maintenant ? Et en quoi suis-je ton maître ?"

"Mais vous êtes l'entier absolu, Maître..."

Il s'est détourné comme si on nous épiait. Murmurant :

"Vous m'avez fait. Vous m'avez aidé à gravir les échelons de cette firme jusqu'au sommet, à vos côtés, car vous êtes destiné aux hauteurs. Vous m'avez donné un sens. Et puis vous avez inversé ce sens, pour me montrer le vrai sens. Car j'ai été présomptueux, orgueilleux..."

Il a rajouté encore dans un murmure, penchant près de moi son visage puant la charcuterie :

"Vous êtes le chiffre qu'on ne dit pas."

Nous avançons de part et d'autre de la rangée des néons, les serveurs bourdonnaient tels d'inépuisables criquets géants. Il tenait ma main avec déférence. Son costume était raide de sang sec.

"Dis donc, tu te balades en costard maintenant ?"

"Mais c'est pour mieux vous servir maintenant, Maître. Je dois être digne."

"Digne de quoi ?"

"Digne d'avoir été élu pour vous assister."

"Philippe, d'où sors-tu ce délire ?"

Il a sauté de travers, heurtant sa tête au sommet d'une baie de routeurs. Je me suis de justesse accroché à son veston pour rester collé au plafond.

"Mais ce sont eux ! Les gens de la Tour ! Je les entends le jour quand je dors. Ils me parlent. En fait ils se parlent à eux-mêmes, mais c'est comme si toutes leurs pensées s'adressaient à moi. Je vous ai entendu aussi, Maître. Je sais qui Vous êtes..."

Voilà qui me rappelait quelque chose.

"Tu peux lire dans la pensée des autres ?"

Pour moi ce talent avait lentement décré après la naissance d'Aléa, durant ses hurlements.

"Oh oui Maître. Comme Vous n'est-ce pas ?"

"D'abord je ne suis le maître de personne, même pas de moi-même. Ensuite, je suis venu pour parler sérieusement. Il faut arrêter cette boucherie, Philippe. La police me soupçonne et tu sais pourquoi, si tu sais tout."

"Oh j'en étais sûr. Vous êtes venu pour me punir."

"Non je suis venu pour remettre un peu d'ordre. Pourquoi as-tu coupé les liens dans ton bureau ? Tout est retombé maintenant. Quel fatras. Tu as décidé de commencer une autre vie dans les gaines de ventilation ?"

"Mais je me suis rattrapé ! C'est moi, le coup de la rue Ménard !"

"Tu l'as suggéré à Aurélie ?"

"Oh oui. Je l'ai suggéré dans un coin de son esprit, Maître. Il faut dire que je vis à l'envers et qu'à l'envers cette idée paraît évidente."

Philippe voulait parler du dernier coup de pub d'Aurélie pour mon image. Elle m'avait fait louer une surface de la taille d'un supermarché au cœur de Paris, près du Centre Pompidou, un lieu parcouru de baies vitrées donnant directement sur un coin de rue. La rénovation avait été laborieuse et surtout, coûteuse. Un panneau digital sur l'entrée indiquait jour après jour l'évolution indicative des coûts, avec "Radio Barnes, promoteur de rêves" écrit à côté. Après quelques semaines de mystère, une impression photo géante et translucide de ma silhouette avec la peau de mouton apparut sur les vitrines. Jusque là rien de bien extraordinaire. A l'intérieur, toutes les surfaces avaient été recouvertes de plastique bleu. On lisait un peu partout dans différentes fontes : "Dans quelques jours vous verrez la vie à l'envers." Et en plus petit toujours : "Radio Barnes, promoteur de rêves" , entrecoupé d'une phrases tirée d'un entretien donné à un magazine féminin et qui avait secoué le gratin féminin parisien : "Les femmes sont belles, les hommes sont simplement pratiques." La foule se balada perplexe dans ce grand espace bleu. Puis, dans un grand fatras d'annoncent aux paparazzis pour qu'ils viennent s'agglutiner, les camions-citernes défilèrent. L'eau salée directement importée des Caraïbes par avion-cargo fut pompée dans tout le volume. "L'Aquarium des Etres Riches et Tranquilles", tel qu'intitulé par Aurélie en grand sur le sas d'entrée, accueillit de jour comme de nuit des milliers de personnes, gratuitement; dix personnes à la fois pouvaient faire de la plongée grâce à de mini-bonbonnes fluorescentes, accompagnées par des plongeurs professionnels. Les passants voyaient des gens flotter dans la rue. Les plongeurs voyaient des gens passer. La nuit, les reflets bleu azur ondulaient sur les trottoirs, féerie citadine. Je fis l'expérience de

voir la circulation défilier alors que j'étais sous l'eau, tous les bruits de la ville s'adoucissaient, l'eau tiède renvoyait les trépidations urbaines au rang de passages vaporeux en-dehors de la matrice de la paix et du silence. Ce clip de moi sous l'eau avec des passants derrière fit le tour du monde. Plusieurs grandes villes reprirent l'idée. Mais Aurélie veillait : elle l'avait déposée en marque réservée. Di Venola reprit du travail. Les procès furent tous gagnés : l'eau salée et les noyades d'entreprises concurrentes, ça le connaissait.

"L'Aquarium des Etres Riches et Tranquilles, c'est de toi aussi ?"
Philippe gêné se gratta la tempe d'où quelques croûtes de sang tombèrent :

"Mouif... C'est un nom qui va bien dans la ligne graphique de votre identité..."

"Parce que tu te soucies de la ligne graphique de mon identité ? Au lieu de travailler pour ce que je te paie grassement ?!"

"Ô Maître, Maître ! Ne me punissez pas je vous en supplie !"

Je me suis rapproché de la face ensanglantée et répugnante.

"Mais de quoi veux-tu que je punisse à la fin ?"

Il s'est détourné vers le corps inerte de la femme sur le sol, au-dessus de nous à quelques mètres. Oubliant sa main, je me suis effondré par terre et maugréant, j'ai clopiné jusque vers la femme. C'était Jude. Il avait sucé Jude à blanc. Le salaud avait osé sucé Jude. Il a reculé devant la succession de mes calomnies comme devant des incantations mortelles. Je ne savais plus ce que je disais; en fait j'essayais de trouver des jurons alors que des mots aux consonnances étranges sortaient de ma bouche, d'anciens mots oubliés qui me donnèrent la sensation de tripler de volume, d'une force vertigineuse. Soudainement il a arraché un serveur et l'a gesticulé avec ses câbles pendouillant, avant de le lancer contre une vitre. Le vent s'engouffra comme dans un avion.

"Maître, Maître, retenez-moi ! Je vole !"

J'ai sauté pour l'attraper par le poignet et tout mon poids colla à nouveau au plafond. La force qui l'attirait vers le haut démultipliait son poids, quelque chose là-haut le voulait plus que je n'étais en mesure de le retenir. Sa main se détacha lentement de la mienne, il hurla. Philippe disparut vers le ciel en même temps que je retombai par terre. Sa silhouette gesticulant s'est vite changée en un petit point happé par les nuages orangés qui reflétaient la Défense.

Aurélie et ses acolytes avaient l'air gênés.

"Votre cote baisse."

"Nous ne voyons pas comment retourner cette situation en faveur de votre image."

"Etre un pirate richissime aux idées excentriques est une chose. Etre sous le coup de plusieurs présomptions de meurtre en est une autre", termina Aurélie pour soutenir ses partenaires.

Quelques gros contrats leur pendaient au nez grâce à moi, leur petite entreprise de potes s'était élargie tandis que moi je devenais plutôt un boulet. J'ai souri à ce trio d'inconnus que j'avais rendu riches et célèbres :

"Puisque vous n'en avez plus, moi j'ai une idée."

Aurélie n'a pu retenir un long soupir :

"Radio, il faut arrêter les frais là. Il faut SAVOIR s'arrêter, ça fait aussi partie de l'art... Maintenant, il faut oublier di Venola et vous trouver de vrais avocats. Vous étiez présent dans la tour aux heures des meurtres. Vos empreintes sont partout sur la scène du dernier meurtre aussi. Ils n'ont pas encore retrouvé le corps mais ça ne va pas tarder. Votre passé vous rattrape : quoique nous fassions désormais, les journaux parleront plus de l'ancien écrivain fou présumé coupable du meurtre de sa bonne que du pirate excentrique."

"C'est cuit alors ?"

"C'est grillé. Il faut vous défendre. D'excellents avocats se pressent à votre porte. Il faut tout stopper."

"Mais c'est exactement ce que je compte faire : tout stopper. Seulement je vais vous demander un dernier travail : m'aider à tout stopper comme je l'entends."

"Genre feu d'artifice final ? Et bien ça promet..."

La nouvelle secrétaire imposée par le procureur, poilue, boudineuse à souhait mais surtout bardée de micros, a déposé des cafés devant nous. Elle se promenait toujours avec un gros revolver suspendu en évidence sous les auréoles de ses aisselles. Non sans marquer un instant d'immobilité absolue pour que je lui signifie d'un sourire que c'était bon, la justice en colère a refermé la porte.

"Pour cela, il vous faudra prendre un risque. Il vous faudra produire de faux documents", poursuivis-je.

"Si vous pensez à de faux papiers d'identité..."

"Pas du tout. Comme la première fois que nous nous sommes rencontrés, vous n'y êtes pas du tout."

Mais ils n'exprimaient ni curiosité, ni intérêt.

"Je paierai très cher. De quoi vous laisser tranquilles pour le restant de vos jours."

Le jeune homo dans son costume Armani se tortilla de contentement. Mais ça ne prit pas avec Aurélie :

"Si le restant de nos jours se passera en prison, ça ne nous sera pas d'une grande utilité. Et vice-versa."

"Il n'y a pas de risque. Ce que je vous demande, c'est simplement de faire de ma chute un plongeon vertigineux. Je veux que ma chute soit glorieuse."

"Et après ?"

"Et à la fin, je disparaissais. De vos vies comme de celles des autres."

"Vous partirez au Brésil ?", pointa la plus jeune.

"Il y a des moyens plus efficaces pour disparaître", souris-je.

La jeune designer n'aurait pas frêmi à l'idée que je me suicide. J'étais pour elle l'incarnation parfaite du multimillionnaire excentrique qu'elle avait contribué à produire. Peut-être l'étais-je vraiment devenu d'ailleurs : je n'aurais pas été le premier à être devenu son image. Ils voulaient se débarrasser de moi, de cette image trop encombrante.

"Non je ne me jetterai pas du haut de cette tour. Non je ne me pendrai pas au logo du hall d'entrée."

"Quoi alors ?"

Je claironnai à l'entité tricéphale me jaugeant avec suspicion :

"Manipulation de cours. Faux dans les titres. Diffusion de fausses informations. Faux dans les comptes. Reversements frauduleux. Détournements d'argent. Blanchiment."

Là Aurélie sursauta, l'idée lui plut tout de suite, intriguée :

"Vous voulez que nous fabriquions de faux faux ?"

"Dans un premier temps, oui."

"Ah et ensuite ?"

"Ensuite il y aura un dernier exploit technique dont je serai particulièrement fier."

"Et après ?"

"Après vous vous détournerez de moi et vous m'oublierez, comme tout le monde."

"C'est tout ?"

"C'est tout."

Je leur ai serré la main une dernière fois. Je les avais tenu un moment à l'air libre. Après, ils furent gobés par le système.

Le beau monde était prêt à avaler tout ce qu'il y avait de plus répugnant à mon sujet et il fut judicieux de la manipuler en abondant dans son sens. Les photos de moi dans les journaux à sensation blémirent, je devenais flou, évasif, ma peau de mouton s'effiloçait et je m'exprimais soi-disant par insultes raciales, antisémites, nihilistes, cyniques, bref le type amer noyé dans la voracité vomitive du monde. Il y eut même un montage me montrant dans un bistrot albanais en compagnie de faces mafieuses et di Venola au milieu, radieux. Bref, les médias me dévorèrent à cœur joie : le malheur s'achète bon marché et il se vend mieux.

L'enquête m'assigna à résidence. La criminelle était sur mon dos en même temps que la financière. Le Directoire de la boîte nia immédiatement toute connaissance ou participation dans les actes frauduleux de son principal actionnaire. A vrai dire il ne fut même pas nécessaire de produire des faux. Plusieurs hauts responsables bondirent sur l'occasion et m'imputèrent des innombrables vices de procédure propres à toute entreprise de cette taille; ils produisirent aussi des contrefaçons de ma signature. Du jour au lendemain, à peu près toutes les magouilles de la boîte devinrent mon œuvre machiavélique : l'occasion en réalité de faire le grand nettoyage des comptes sur le dos d'un bouc émissaire. C'est terrible comme tout devient simple lorsqu'on a envie que tout le monde croie qu'on est mauvais. C'est beaucoup plus simple que l'inverse. Ça coule de source.

Un soir devant mon portable, unique décor de mon loft intersidéral rue St Honoré, je suis resté pétrifié; l'écho lui-même de mon rire s'est paralysé dans l'air : le mal se communique mieux. Et si tout devenait plus simple c'était parce qu'en le rayonnant, je m'en départais justement. J'incarnais la créature infâme dans le coin de la morale de chacun. En même temps, pour n'être plus rien, pour être libre, il me suffisait de retirer ma peau de mouton, de sortir dans la rue et de m'en aller. Je compris ce soir-là pourquoi j'avais cherché à me transformer en un produit : pour agglutiner sur une couche superficielle de mon être tout ce que je vomissais en ce monde. Et il me suffisait maintenant de retourner la peau, de disparaître plus léger, et dans cette disparition, espérais-je, noyer avec moi un peu de toutes ces souillures. A la place de mes tours de passe-passe de l'époque, j'avais inventé un sortilège construit sur une structure sociale très concrète et il ne me restait plus qu'à prononcer l'incantation finale, le dernier acte permissif et jouissif qui me rendrait à la liberté de ma vie plongeant à l'envers et allégerait un peu le monde de ses maux. Et cette incantation finale, j'en

connaissais bien le cri, je l'avais préparé en hurlant dans ma cave :
Windows.

Le port 139 était branlant. Avec le nombre approprié et la forme appropriée de bits, la porte s'ouvrait en grand au cœur du système d'exploitation. Je pouvais déposer un souvenir dans n'importe quel ordinateur connecté tournant sous Windows, serveurs compris. a31, avec qui j'avais recommencé à tchater de plus en plus souvent, avait confirmé mon diagnostic sur cette faille centrale. Quelques personnes l'avaient aussi découvertes, on en parlait peu, tout ce qui pouvait en sortir était immédiatement étouffé de rumeurs contradictoires par les soins du géant de Richmond. a31 me fournit le code nécessaire pour contourner la majeure partie des pare-feu, vu que le temps était contre moi tournant sous Windows. De vieux soupçons furent confirmés par sa réponse ce jour-là lors de notre tchat, car un tel code laissait fortement supposer qu'il avait en tout cas accès à une portion du fameux code-source de Windows :

"Oui."

"Tu l'as en entier ?"

"Aussi."

"Ex développeur du géant ?"

"Oui."

"Viré pour cause d'excès de zèle ?"

"Encore oui. Je leur coûtai plus cher que je ne leur rapportais parce que je mettais le doigt sur des erreurs que le développement commercial du produit ne permettait pas de corriger."

"Tu étais leur emmerdeur en somme."

"J'étais la vérité. Mais ils ont préféré le mensonge. Vois ça comme tu veux."

"Et pourquoi ne pas diffuser le code en entier ?"

"J'attends le moment opportun."

"a31 ?"

"Oui ?"

"Le moment opportun est venu."

Le curseur a palpité durant près de dix minutes. Mon loft entier résonnait de ce clignotement. a31 avait observé ma grandeur, et ma décadence l'amusait. Ma décadence était pour lui aussi le symbole d'une société posant sur un piédestal ce qu'elle détruisait après, par plaisir, divagation inconsciente, juste "comme ça". J'étais une page de journal qu'on allait tourner pour passer à la suivante sans plus autre

considération que celle de dévorer. Lui, il était l'anecdote au bas de la page "autres événements". Je représentais un tremplin considérable. Révéler le code source dans l'anonymat aurait été étouffé puissamment et rapidement. Il lui fallait une explosion. Mon écran s'est finalement réveillé :

"OK."

"On nous a laissé croire que ce qu'il nous fallait pour mieux nous comprendre et interagir, c'est la compatibilité. On nous a fait croire que si nous étions identiques, normaux, compatibles, nos idéaux d'entente, de performances, bref d'amour, s'accompliraient. Cette compatibilité, nous l'avons nommée. On l'a appelée : système d'exploitation. Parce qu'en effet, c'est un système qui vous exploite. Mais ce système ne vous est pas indispensable, vous lui êtes indispensable. Son exploitation consiste à vous faire croire le contraire. Nous avons décidé de donner le droit à chacun de l'exploiter en retour. Il nous a semblé juste que tout un chacun ait le droit d'ouvrir cette fenêtre. Le souci jusqu'alors a été le contrôle d'une idée fantastique : donner à l'esprit son expression visuelle. Mais l'esprit appartient à tous. Alors notre souci désormais sera de faire avancer cette idée vers une autre idée fantastique, et ainsi ferons-nous avancer l'esprit."

Ce message apparaissait dans une pop-up, après l'infiltration du virus par le port 139. Au près des pare-feux, le virus se faisait passer pour une dll de routine de Windows. Après la pop-up suivait le lien sur plusieurs serveurs FTP russes, thaïlandais et américains, permettant le téléchargement haut-débit du code source compressé de la dernière version de Windows. Si on ne cliquait pas sur le lien quelques secondes plus tard le système rebootait. Mais après le reboot le message réapparaissait très vite, avec la même invite, et ça recommençait ainsi si l'invite était refusée. Il y avait aussi mon nom et ma signature, ainsi qu'à côté : "a31 / hacker / pirate." Le virus se propageait aussi par les adresses mails du carnet d'adresse, juste pour accélérer son épanouissement. La seule solution était de réinstaller complètement le système. La sauvegarde des données était le plus souvent impossible. Qui plus est, après la réinstallation, il fallait absolument éviter d'être connecté à Internet, sous peine de voir l'infiltration par le port 139 se reproduire dans un délai très bref (le virus avait été activé après son déploiement initial et avant le déploiement par mail, ce qui le rendait persistant sur tous les grands

axes de fibre). En fait la seule possibilité consistait à télécharger les patches proposés par Windows et les grands trusts anti-virus trois jours après le lancement du virus, une semaine après sa première et invisible propagation, sur des systèmes tels que Linux, Mac et consorts, l'enregistrer sur disquette et réparer ainsi offline la faille sur le Windows. Autant dire qu'un pourcentage très réduit d'utilisateurs eurent cette possibilité. Après deux semaines, une vaste campagne de CD de réparation gratuits fut lancée à travers le monde dans tous les points de vente officiels. Le virus fut ainsi petit à petit résorbé. Bien sûr, deux semaines c'est long, c'est extrêmement long pour des entreprises dont les revenus dépendent directement du Web. Beaucoup durent ajourner leurs comptes, voir même mettre la clé sous le paillason. Et toutes les activités liées au Net reprirent avec une paranoïaque méfiance : le discrédit sur Windows fut complet et absolu, le NASDAC chuta durablement. Malgré tous les efforts du géant de Richmond, le code-source se répandit très vite dans la communauté GNU; un serveur FTP était forcé de fermer que dix autres s'ouvraient ailleurs, IRC et le peer-to-peer suivirent et rapidement ce fut impossible à suivre. La naissance plusieurs mois plus tard de systèmes concurrents basés sur ce code mais plus évolués fut d'abord immanquablement réduite au silence en justice; mais là encore après un moment Windows du arrêter les frais : la polémique n'était pas en leur faveur, mais surtout ils ne pouvaient plus se permettre d'investir toutes ces sommes dans des procédures judiciaires internationales de plus en plus nombreuses. Le code-source devint donc libre d'accès en quelque sorte par défaut. Mais ce ne fut pas la fin de Windows pour autant. Ils m'attaquèrent à titre personnel en débusquant une faille dans les routeurs dont j'avais lancé la commercialisation, prétextant que : "Tout système à sa faille." Je soupçonne aussi qu'ils envoyèrent des équipes spéciales à ma recherche, dans je ne sais quel but peu catholique, mais à ce moment-là c'était déjà trop tard... Une affiche format mondial apparut dans toutes les grandes villes avec l'accroche "Tout système à sa faille" et le logo de Windows brisé en deux. Ils la jouèrent victime et cela fonctionna parce que le logo de Windows brisé était un peu l'image d'un ami brisé, un ami que les gens voyaient tous les jours sur leurs écrans chez eux, un chez-soi brisé. Cela fonctionna aussi bien sûr parce qu'on ne change pas comme ça du jour au lendemain de système informatique; d'une part c'est coûteux, d'autre part... et bien d'autre part on aime bien se retrouver en terrain connu. Une autre campagne de Windows fonctionna bien sur ce

thème : l'alignement sur l'affiche des divers logos des nouveaux systèmes d'exploitation et parmi eux, sans mise en évidence, celui de Windows. En-dessous, l'accroche : "Lequel reconnaissez-vous ?" Windows était encore un ami d'enfance pour beaucoup.

Néanmoins nos objectifs avaient été atteints. Pour a31, la naissance d'une nouvelle ère du marché de l'informatique. Pour moi, que ma chute se terminât dans une explosion sans précédent, qui d'ailleurs aspira à ma suite la firme entière, rachetée plus tard pour une bouchée de pain, par Windows ironiquement.

Dans mon infini égoïsme et ma crainte magnanime d'assumer les représailles, j'avais disparu la minute après avoir appuyé sur la touche "Enter". Je n'ai pas pris grand-chose : une paire de slips et mon ordinateur portable. J'avais sciemment agi depuis mon loft et avec mon adresse IP fixe, pour qu'on puisse me tracer plus vite et être sans doute possible quant à l'origine du délit (puisque c'est ainsi que la justice voyait mon acte).

Comme prévu, Aurélie diffusa immédiatement une série de rumeurs sur ce qui restait du Web les jours suivant le "Météore" (c'est ainsi que plus tard les médias nommèrent communément cet événement). Encore une fois son équipe se montra imaginative. On disait que j'errais en clochard méconnaissable dans les rues de Paris, racontant en boucle à qui voulait l'entendre l'épopée mégalomaniacale de mon ascension et de ma chute, pour finalement quémander quelques pièces. Comme prévu aussi, de nombreux clochards en profitèrent pour endosser le rôle de l'illustre génie déchu. Il y eut des Radio Barnes un peu partout. Une seconde rumeur me présenta tel un fou errant d'un distributeur de billets à l'autre, pervertissant les machines grâce à sa machiavélique connaissance des systèmes de sécurité, pour en ressortir des billets qui me permettaient d'errer encore jusqu'à une autre ville. Cette rumeur demandait d'avertir le poste de police le plus proche en cas de rencontre, car on me reconnaîtrait facilement : je ne parlais qu'en chiffres. Là encore, des malins jouèrent à acheter leur pain en maugréant des séries insensées de chiffres en guise de salut à des boulangères se jetant sur leur téléphone un peu partout en Europe. Beaucoup d'étudiants s'amusèrent aussi à inventer des dialogues chiffrés sur le Web, et des Radio Barnes surgirent dans les quatre coins du monde à la fois, tous plus délirants les uns que les autres. De fait, on me vit aussi, barbu et amaigri tel un terroriste sur le qui-vive, à plusieurs tournois d'échecs. Je fus surpris néanmoins d'apparaître

quelques semaines après ma disparition sur le site du FBI américain, parmi les dix têtes les plus recherchées : Windows avait le bras long (chez eux, seul Paul Allen ria de l'évènement et le minimisa). La rançon avait été fixée à un million de dollars. C'était drôle parce qu'il utilisaient une photo de moi en peau de mouton lors d'une pub pour Calvin Klein organisée par Aurélie, où on m'avait vu en tenue de berger, slip moulant, avec la mention : "L'habit fait le berger." Les lois de la justice sont les mêmes lois que celles du marché, conclus-je en terminant un café matinal à un restoroute.

Radoter des chiffres en guise de paroles me parût amusant : je m'y essayais durant quelques jours. Mais l'angoisse suivit rapidement avec des gyrophares dans mon rétroviseur sur l'autoroute. Ça paraît stupide mais lorsqu'on essaie d'échapper à l'attention générale en roulant, cette vérité s'intègre rapidement à la vie intime : la communication va plus vite que les moyens de locomotion. On réalise tôt que la nature humaine est soudée à sa culture, à sa capacité technologique de satisfaire sa nature. En réalité, nature et culture travaillent de concert, elles ne sont jamais dissociées. Dans un souci oisif de répondre à d'anciennes questions philosophiques, je dirais que la nature de l'homme à sa naissance est pure, mais que dans cette pureté se tient la nécessité de communiquer, qui fait bien partie de sa nature et de sa pureté, or l'homme utilise tous les moyens à sa disposition, son ingéniosité, pour communiquer. Et c'est là où la nature rejoint la culture : la nature demande à l'homme de communiquer, et l'homme lui obéit en échappant à la nature. La faille se tient là, entre le besoin naturel et pur de l'homme de communiquer, et son aptitude à concrétiser ce besoin en dehors des moyens naturels. Les moyens naturels, c'est-à-dire ces moyens qui font appel à cette notion, à cette sensation de pureté dont l'homme ne se départit pas. Pourtant, l'homme est pur lorsqu'il cherche à communiquer, et il est pur aussi lorsque, pour cette communication, il fait intuitivement appel à sa culture, au savoir qu'il a cumulé de par sa nature. Le concierge qui décroche le téléphone et appelle sa voisine qui appelle ensuite la boulangère qui discute la minute d'après avec un député municipal profitant d'un mail du maire sur la rénovation projetée des caniveaux de la place du village pour lui confier que la boulangère lui a dit qu'un inconnu a parlé en chiffres en demandant son chemin au concierge, et que le maire le confie à la gendarmerie la minute suivante, qui elle-même en fait immédiatement part à toutes les gendarmeries départementales puis nationales, non sans laisser passer une fuite dans

l'oreille d'un journaliste qui vend l'info cher et la répand en Europe puis dans le monde entier, tout ce processus fait partie intégrante d'un mécanisme issu de la pureté naturelle de l'homme et de son inclination naturelle à communiquer. En somme, me répétai-je, les gyrophares dans le rétroviseur représentaient une conséquence technologique de la nature humaine la plus sincère et la plus pure, les points bleus de rencontre entre sa nature et sa culture, des salauds de flics.

"Papiers s'il vous plaît."

"Je roulais trop vite ?"

La parole, aussi abstraite qu'un tchat, est une manière d'exprimer un corps. Une pute satisfaite d'offrir son corps est une tchateuse de toute beauté. Ce flic penché contre ma vitre, s'il avait tchaté, aurait été un surnom paumé à la recherche d'un peu d'excentricité tout en étant d'une effroyable banalité, par exemple superman³², exprimant en un surnom tout le désespoir cru de ce qu'il aurait aimé être, beau, sauveur de vies, marié, au lieu du célibataire moche, frustré et honteux de faire la circulation.

"On verra ça Monsieur. D'abord montrez-moi vos papiers s'il vous plaît."

"Mais vous ne me reconnaissez pas ?"

"Je devrais ?"

"Vous êtes bien à la recherche de Radio Barnes, le pirate informatique radotant des chiffres ?"

"Il est sur ma liste en effet. Vous allez me donner vos papiers, oui ou non ?"

"Mais c'est moi ! C'est moi Radio Barnes ! Je suis Radio Barnes ! Je suis lui !"

Il m'a observé de travers, il a observé à l'intérieur de l'habitacle, mes mains surtout, puis il a brusquement ouvert la portière.

"Sortez s'il vous plaît, lentement," une main sur la crosse de son pistolet.

J'ai commencé à radoter des chiffres en ricanant. Comme couverture durant mon errance autoroutière, j'avais choisi de jouer au commis voyageur. Costume cravate impeccable, le coffre chargé de prospectus grandiloquents, vantant les mérites de l'aromathérapie, et une caisse pleine de petits flacons aux odeurs entêtantes. Mais là j'étais cuit, alors j'ai décidé, comme j'en avais une certaine expérience, de jouer au fou. Il a attrapé ma mallette, sorti tous mes papiers. Son collègue s'est rapproché :

"C'est quoi ?"

"Encore un autre Radio Barnes..."
"Ah ouais ? Vous êtes Radio Barnes alors, c'est ça ?"
"Pi plus 334'547 sur 768 fois moins 3679 fois 4 divisé par oui."
"Mmm. Passe-moi ça."
Son collègue lui a tendu mes papiers d'identité.
"Alors pourquoi sur votre passeport il y a noté Alberto Di Venola ?"
"Ce sont des faux bien sûr."
"Bien sûr, bien sûr. Suis-je bête."
"De toute façon vous me reconnaissez n'est-ce pas. Vous avez mon signalement. Et vous avez du voir mon visage, il n'y a pas si longtemps, partout sur des panneaux publicitaires."
"Mais voyons, c'est évident Monsieur Di Venola, on vous a vu partout bien sûr."
Ils se sont mis légèrement à l'écart. J'ai quand même entendu l'autre qui murmurait :
"Le con. C'est vrai qu'il lui ressemble un peu. Mais en plus jeune."
"Il est complètement mûr tu veux dire. Pas étonnant : un aromathéramachin. Allez on l'embarque pour la forme."
A ce moment leur radio a crépité. Un code important visiblement, le chef a fait un aller-retour vers leur voiture :
"On se tire ! On a un signalement correspondant à 10 km. Allez dépêchez ! Et vous, Monsieur Di Venola, apprenez que de se moquer d'un agent dans l'exercice de ses fonctions pourrait vous coûter une amende salée. Je vous recroise dans les parages à faire le comique et c'est une nuit au poste. Allez, circulez !"
Leur véhicule a démarré en trombes, sirènes en feu. Je suis resté au milieu de la route, blême, sec, vidé.
"Je suis RADIO BARNES !", ai-je hurlé pour la forme à la campagne alentour, avec pour seule réponse quelques insultes de corbeaux. L'automne était chaud et humide, un automne renforçant la solitude, un automne qui donnait envie d'une femme. J'ai encore hurlé. Puis, dans le rétroviseur, j'ai longuement observé un reflet que je n'avais plus vu depuis longtemps. Depuis plus de 40 ans environ : j'avais dans les 25-30 ans tout au plus. Durant mes voyages sur les routes, j'avais encore rajeuni.

Les autoroutes étaient souvent vides. Quand je dormais, quatre ou cinq heures tout au plus sur le siège rabattu, dans les aires de repos, je rêvais aussi de la route, des traits tillés défilant sous moi à toute allure, des signaux lumineux aux allures de hiéroglyphes flashant dans

l'obscurité, se succédant afin de me révéler un message insensé. Au début je roulais très vite, mais avec les semaines je ralentissais, parce que de toute façon toutes les autoroutes étaient les mêmes : je faisais du sur place. Je roulais jusqu'à ce que des frontières aux noms intraduisibles me repoussent, tels qu'en Yougoslavie, en Roumanie ou en Russie. Puis je rebroussais chemin, mollement, défilé de directions inutiles à prendre, pour me retrouver en face de l'Océan, ou de la Méditerranée parfois. Une fois, j'ai roulé jusqu'au Nord de la Norvège je crois, ou était-ce la Suède, ou la Finlande ? Je ne sais plus. Une petite route qui se perdait dans la neige sous les aurores boréales d'une nuit permanente. Je me suis senti bien là-bas, blotti contre le chauffage de la voiture, sortant uniquement pour uriner, faire fondre de la neige dans une bouteille sur le capot, remettre un jerrycan dans le réservoir. Les sapins chargés scintillaient sous le pleine lune. Le jour pointait, comme déjà épuisé par tant d'effort, avant de s'effondrer rapidement derrière les collines blanches, puis grises, puis bleues. Des ours sont venus renifler les pneus, des loups réintroduits ont rôdé pour vérifier s'il n'y avait pas des restes de nourriture, je suis sorti pour les caresser; son museau était chaud au creux de ma main et ses yeux d'azur froid m'observèrent fixement, avec déférence, comme s'il avait reconnu quelqu'un en moi.

La voiture, cet objet de plastique et de métal ronronnant, n'avait strictement aucune importance en soi. D'ailleurs, j'en changeai fréquemment, presque par hasard. Les voitures circulaient au cœur de mon existence comme une souris sous la paume d'un développeur, à la fois indispensables et anecdotiques. J'étais aussi oublieux des kilomètres que des heures, des jours et des semaines.

"J'ai pris des cours d'attente rapide, et vous savez quoi, j'ai fait des progrès incroyables : maintenant j'arrive à attendre une heure en moins de dix minutes !"

Ils me jaugèrent sans broncher. Deux camionneurs dans un restoroute quelque part en France, l'autoroute des Pyrénées je pense. J'avais soudain eu envie de parler, d'entendre ma voix traverser ma gorge, faire vibrer l'air. L'un d'eux estima qu'il fallait encore me donner une chance, sans doute avais-je l'ai trop ahuri, trop paumé.

"Tu vends quoi ?"

"Je vends rien moi."

"Bin t'es bien commis non ?"

"Heu... pas du tout. Je suis... Je suis autoroutier !"

"Routier tu veux dire ?"

"Oui aussi. Les deux."

"Et c'est quoi tes marchandises pour que tu sois sapé comme ça ? Du champagne ?"

J'avais complètement oublié mon costume cravate. Il était sale, chiffonné, déchiré sur un genou. J'avais du perdre dans les 20 kilos. Je me suis aussi rendu compte à ce moment que j'étais barbu et que, ma foi, je puais.

"Non. Un truc léger. Transparent. Lumineux", soufflai-je.

"J'aime pas les rebus, mec", intervint l'autre en vidant sa bière.

"Life sucks, poursuit le premier apitoyé par moi, rouler sucks, les flics sucks et Cameron Diaz sucks", conclut-il dans un grand élan de démonstration linguistique.

Son collègue éclata de rire. Ils se levèrent pour aller se coucher dans leurs cabines :

"Tiens j'ai encore une blague pour toi, le commis. Je crois que t'as trop roulé l'hiver, mon pote. Et tu sais chez nous comment on appelle ceux qui ont trop roulé l'hiver ?"

J'ai secoué la tête.

"Un givré."

Même la serveuse a rigolé. Le restoroute fermait. Quelques touristes printaniers se dirigèrent vers la sortie, non sans faire un large détour pour m'éviter. Je tenais une poupée BP qui me souriait en imitant une berceuse. Les visages des gens de passage dans les restoroutes lui ressemblaient, aussi vides que le défilement des kilomètres au-dessus de l'asphalte. J'aurais pu claquer des doigts et tout aurait disparu, et à nouveau les phares rouges auraient fui devant moi dans la nuit, sous des signes méphistophéliques zébrant l'obscurité au rythme d'une radio morte. J'ai ramassé un bout de carton qui m'attendait sur le carrelage lustré. C'était du papier à rouler et il y avait noté dessus : "Tout l'art de rouler." En guise de remerciement pour cette direction donnée à l'improviste, j'ai acheté un paquet de cigarette et une bouteille de vodka.

"On va fermer maintenant, Monsieur..."

La gérante n'a pas vraiment interprété ma réponse :

"Je sais. Durant 3 heures. Mais moi je reste ouvert."

"A votre guise. Mais vous allez rester ouvert dehors."

"Vous savez ce que je voulais dire lorsque je disais à ces crétins que je transporte quelque chose de léger, de lumineux ?"

"Non. Qu'est-ce que c'est ?"

"L'illusion de l'amour ! Parfaitement, je transporte l'illusion de l'amour !"

"De l'amour ?"

"Je sillonne les pays à la recherche de ma fille. J'attends qu'elle surgisse dans les phares de ma voiture. J'attends de la balayer de ma route et de la déchiqueter sur mon pare-choc."

"C'est magnifique. Mais laissez-moi vous donner un conseil avant que vous ne la rencontriez."

"Oui ?"

"Lavez-vous."

Non seulement les autoroutes se ressemblaient, mais aussi les restoroutes, les gérants, les camionneurs, les conducteurs, leurs voitures, les périphéries, les campagnes, les villes, les villages, les visages. L'alcool de retour dans mes veines m'aida à rouler plus longtemps dans l'inconscience et à mieux confondre les directions. Symétrie de l'existence, je retournai à ce stade d'écrivain des montagnes, alcoolique abruti par le seul passage des secondes. A la différence minime que je n'écrivais pas mais que je roulais, je ne mesurais pas l'enfer métronomique du temps, mais celui des distances. Et dire que je n'avais même pas mon permis de conduire. Et puis après quelques temps (je ne saurai dire combien de temps), je me suis rendu comte que :

"Tiens vous êtes de nouveau là vous. Vous aimez la région ? Vous pensez que votre fille vit dans les environs ?"

J'ai frissonné à la mention de ma fille par cette harpie jaillie de derrière son comptoir le temps d'un clin d'œil. Aurais-je du reconnaître cette gérante comme toutes les autres gérantes du bitume ? Oui, je me suis rendu compte que je tournais en rond.

"C'est normal, je tourne toujours à droite", ai-je maugréé en guise d'explication.

"Pardon ?"

"Je tourne toujours à droite, donc forcément je retombe sur eux. Je veux dire que ce n'est pas que vous lisiez dans mon esprit, n'est-ce pas ?"

"Vous ne me reconnaissez pas ?"

"Non. Et vous, vous ne me reconnaissez pas ?"

"Et bien vous étiez là, il y a un an, jour pour jour presque. Je me souviens bien de vous : tout le monde vous regardait et vous parliez à une poupée promotionnelle."

"Je ne parle pas de ça. Radio Barnes, ça vous dit quelque chose ?"

"Pas du tout. Je ne connais pas cette radio-là..."

"Mais non. Le personnage. Radio. Radio Barnes, vous savez..."

"Ah oui ! Vous voulez parler du milliardaire de l'informatique ! Celui qu'on a retrouvé mort à Paris dans un garage souterrain il y a quelques semaines. Il avait disparu non ?"

"Non c'est moi et je ne suis pas mort. Pas que je sache. Pas encore."
Cette gérante-là devait avoir dans la quarantaine. Grâce à la climatisation permanente des restoroutes elle était assez bien conservée. Elle me rappelait quelqu'un.

"Vous ne me croyez pas hein ?"

"Depuis dix ans que je travaille ici, j'ai appris une chose qui va à contresens de cette circulation que vous voyez couler sans cesse là-bas, derrière la haie : il faut croire tout ce qu'on vous dit."

"Et vous y arrivez ?"

"Pour cela, il ne faut pas oublier que la vérité est auto-mobile."
Elle devenait intrigante.

"Ça veut dire quoi ?"

"Ça veut dire que chacun la porte avec soi dans son habitacle. Et si vous me disiez par exemple que vous avez apprivoisé un dragon, j'essaierais de comprendre quels trucs vous lui avez appris."
J'ai sursauté :

"En effet. J'ai apprivoisé un dragon autrefois. Mais à la naissance de ma fille, lui, le Sâdhu et l'ondin ont disparu. Leur tâche avait été accomplie. A cause du livre aussi. J'avais terminé "Les Rêveurs" et donc tout était dit sur mon passé. Pourtant, il me semble qu'ils m'ont lâchement abandonné, de peur d'aller plus loin, vous ne pensez pas ?"

"Ils pensaient peut-être que vous sauriez terminer l'œuvre tout seul."

"Oui. Et au lieu de ça j'ai fui moi aussi. J'ai pris ce qui m'avait été donné et j'en ai profité pour bêtement éblouir le monde entier."

"Et vous avez abandonné votre fille pour devenir commis voyageur c'est ça ?"

"Pfff, mais de quoi vous parlez. J'ai pris cet uniforme par pur souci esthétique, parce que l'esthétique rassure, rassure soi-même et rassure les gens. Evidemment, je ne savais pas alors que je rajeunirai encore, bien que ce fût prévisible, et que de toute manière personne ne reconnaîtrait le grand Radio Barnes qu'il y a en moi. Maintenant vous me dites qu'il est mort et je n'en suis même pas surpris, parce qu'en effet, d'une certaine manière, Radio Barnes est mort."

"Vous êtes bien jeune pour avoir de telles pensées."

"Oh je l'ai dit : ne vous fiez pas aux apparences."
"Vous avez raison. Si ça se trouve, vous êtes un pédophile en cavale."
"Je n'ai pas encore cette corde à mon arc."
"Il faudrait que je vous présente ma sœur."
"Elle est pédophile ?"
"Je ne sais pas pourquoi. C'est mon intuition qui parle. Mais je crois qu'elle pourrait vous aider."
"M'aider à quoi ?"
"Mais bien sûr, que croyez-vous, à retrouver le bon chemin."
"Il n'y a pas de route qui mène là où je vais."
"Tttt. Ne faites pas votre philosophe. Vous ne savez même pas où vous allez."
Elle a souri largement. J'ai acquiescé :
"Vous avez les dents longues. Vous avez un peu tord. Car maintenant je sais où je vais."
"Où ça ?"
"Chez votre sœur."
Et son sourire pointu se lustra d'une étincelle de salive.

Je n'eus pas de peine à reconnaître les lieux du crime, lorsqu'elle me guida chez sa sœur. L'astronomique mixture de circulation que j'avais emmagasinée durant mon errance autoroutière s'effaça d'un revers négligent de la main, à la vue du château de l'hôpital psychiatrique, de son parc somptueux, des majestueuses marches du meurtre. Je l'entrevis à vrai dire une fraction de seconde, entre deux massifs de tilleuls centenaires; Mais cette fraction suffit à réduire en scories les milliers de kilomètres de bitume que j'avais essayé de couler entre le milliardaire déchu et moi-même. Je revis cette nuit d'été gluante où j'avais accompagné le mari jaloux avec mon couteau de cuisine jusqu'à l'entrée de l'hôpital. Là sur les marches, fumant une cigarette interdite, le médecin de Zoé rougissait son visage à chaque inspiration. J'avais essayé d'arrêter le geste fatidique de son mari, de le calmer, de le contraindre même, pour que ma vision du meurtre ne s'accomplît pas. Mais il avait poignardé le médecin sur les marches, dans le cou et les joues, ensuite il l'avait étranglé, craché dessus, tordu les bras alors qu'il gisait mort, les giclures de sang noyant la cigarette, lente cascade sur les marches. Il s'était aspergé du sang de cet homme qu'il voyait compulsivement comme l'amant de Zoé alors que ce dernier n'avait été que son médecin peu prévoyant du cataclysme dans lequel il s'était embarqué, alors que l'amant, ça avait été moi, vieil homme tordu de

rire au fond du cœur. Dans un souci prédestiné de propreté, j'avais ramassé le couteau et je m'étais lentement retiré de la scène ignoble. Ce point n'était-il pas le départ ? Le point de jonction entre mes visions de mort, leurs concrétisations, et l'inversion de ma vie ? Zoé était rentrée chez elle accompagnée d'une infirmière de surveillance après l'arrestation de son mari, nous nous étions "retrouvés", nous nous étions enfuis, et le reste, ma foi le reste, je le vivais encore dans cette fraction de seconde entre deux massifs de tilleuls centenaires, alors que la route se prolongeait vers le précipice que j'avais cherché si fort pendant mon vagabondage.

Le village. Mon village. Le village du vieux prof à la retraite qui un jour commença à voir la mort des autres. Je tressaillis au détour d'une rue de quartier en suivant le véhicule de la gérante, j'avais reconnu la poste, puis aussi l'arbre mort au milieu de la place du village; et plus nous avançons, plus je sentais ma destination se solidifier au fond de ma gorge, sous cette lumière plate et grise d'un ciel dépourvu de vie, annihilant les ombres, aplatissant tout à ras le bitume. Car nous nous rendions simplement chez moi. Chez. Moi. Concept hautement sarcastique, à peine vivant.

Lorsque nous nous arrêtrâmes devant mon ancienne maison, à peine changée, je l'entendis derrière un mur de coton prononcer les mots magiques : "C'est ici." Et je suis tombé du véhicule à genoux, et j'ai vomi.

Elle ne me présenta pas à sa sœur. Il y avait toujours le miroir dans l'entrée et j'eus un autre choc en y voyant le reflet de la gérante : le souvenir d'un bûcheron s'y faufila. Elle me proposa un remontant et dans l'armoire où je rangeais mon rhum, il y a un millénaire, elle sortit une bouteille de rhum. Je m'accrochais à des détails, des photos encadrées de la gérante avec un vieux bonhomme dans le jardin, une plante carnivore près de la fenêtre de la cuisine et les meubles, bien sûr que ce n'était pas les miens.

"Nous avons gardé une partie des meubles du propriétaire."

"Vous vivez avec votre soeur ?", glapis-je.

"Oui. Mais on ne se voit pas beaucoup. Moi je bosse de jour à la station, et elle de nuit..."

Je fus néanmoins rassuré à la vue de la maison d'à-côté, là où se tenait celle de Zoé. Ils avaient démoli et maintenant, dans l'extension rampante du village, s'y dressait une épicerie sur un étage, à l'américaine.

"Oui c'est pratique. Elle est ouverte jusqu'à 19 heures, ça me laisse le temps de faire mes courses en rentrant."

Le jardin était en friche, un immense érable séparait la maison de l'épicerie. Cette abondance hirsute de végétation nous isolait de la route, nous coupait du voisinage. Je me suis souvenu comme j'avais pris soin de ce jardin, comme je l'avais chéri jusqu'à l'aveuglement; et puis Zoé avait piétiné nue mes rosiers, et tout avait changé. Cette jungle n'était pas le joyeux passage des saisons, c'était la revanche de la nature qui avait recouvert un champ de guerre. L'érable cependant me fit suer. Il était beaucoup trop grand. Sa taille se superposa à la date sur le calendrier, au-dessus de la tête du médecin-chef à l'asile de Pontarlier, lors de mon examen de sortie. Une temporalité impossible.

"Ça pousse vite un érable ?", éruçtai-je.

"Pas spécialement. On ne s'occupe pas du jardin; c'est un caprice du propriétaire. Ça ne nous dérange pas, au contraire c'est agréable... Une sorte d'intimité naturelle... à l'abri des regards..."

"Mais vous n'avez pas racheté ?"

"Non. Et de toute façon il refuse de vendre. Il veut toujours pouvoir venir ici de temps en temps, humer l'air de tout ce qu'il a perdu."

"Comment perdu ? Mais elle lui appartient encore !"

"Oh je ne parle pas de la maison, mais de son père. Cette maison est chargée d'histoire et c'est pour cela que ma sœur et moi avons tout de suite été séduites. Elle est très différente des autres maisons du village et nous sommes sans doute aussi très différentes des habitants. Vous allez rire, mais on nous appelle les sorcières, ici."

Je n'ai pas ri. Tout cela me rappelait trop tout autre chose. De plus, une étincelle de malice piaffait discrètement dans l'œil de mon hôtesse, comme si elle avait cherché à me dire beaucoup plus tout en se taisant. J'ai fixé à nouveau dangereusement l'érable, j'aurais voulu l'arracher :

"Oui mais quand même. Un érable ça ne grandit pas si vite..."

"Comment ça : si vite ?"

Je me suis rebiffé, j'ai maugréé, je me suis tu.

"Vous savez, cet érable a été planté par les mains d'un assassin. Sa sève, c'est du sang. Il respandit, il est radieux, il est... puissant."

Disant ceci elle fit un vaste geste de la main, de la terre au ciel, gorge déployée, prête à chanter des louanges que je connaissais trop bien. Savait-elle qui j'étais ? Elle retomba sur terre brusquement, son âge jailli d'une illégale jeunesse retomba aussi sur elle; elle s'était laissée aller, devant un humain pensait-elle, c'était inhabituel.

"Ça ne vous effraie pas j'espère ?"

"Vous ? Non. L'arbre ? Un peu oui... Un assassin vous disiez ?"

"Oui. Une vraie tragédie, au sens où l'entendent ces bestioles de villageois. Il était l'amant de sa voisine. Il a poussé le mari à commettre un meurtre sur un médecin de l'hôpital psychiatrique pas loin d'ici, celui qui s'occupait de la femme. Après, l'amant et la femme se sont enfuis, non sans avoir, pas selon les autorités mais selon les légendes poisseuses qui hantent ces villageois, tué une bonne dizaine de jeunes filles vierges du village et des alentours. Les archives m'ont confirmé ces décès, mais pas des meurtres. Il est vrai qu'après le départ du "couple maudit" comme ils l'appellent, ces paysans, une série de décès inexpliqués est survenue, plusieurs femmes sont devenues stériles aussi... La femme habitait la maison d'à-côté, avant qu'elle ne soit démolie. Et son amant..."

"...Habitait ici", terminai-je.

"Exactement. C'est merveilleux non ?"

"Vraiment. Vraiment, oui."

"Surtout quand on pense que le propriétaire actuel est son fils."

Ici un petit calcul s'impose, pour les faibles d'esprit. Dans mon cas les dates importaient peu, ma vie refluant vers son point de départ m'a toujours exclu du temps, puisque ce rajeunissement était déconnecté du passage du temps, lié uniquement à mes traversées existentielles et à mes émotions. Je rajeunissais par bonds désordonnés, non sans avoir souvent l'intime espoir que mon vécu à un moment ou un autre réussirait à rétablir le processus dans son cours normal, sans grande différence à vrai dire avec quelqu'un qui aurait simplement peur de mourir : j'avais peur d'en arriver à la naissance. Néanmoins, cela ne retenait pas les années des autres de continuer leur fatidique écoulement. Dans le bon sens, si je puis dire. Selon les photos de mon fils que je voyais réparties dans la maison, il devait avoir dans les 70 ans. Il avait donc atteint l'âge que j'avais eu au moment de l'inversion du temps de ma vie. En ce qui me concerne, je devais "afficher" un maigre 25 ans. Ma temporalité m'avait fait rajeunir de 45 ans, pendant que le temps de mon fils, le temps des autres, avait laissé passer environ 34 ans, puisque il avait 36 ans au moment de mon départ. Mon retour à la maison se doublait donc d'une autre coïncidence (si on peut me permettre ce terme désuet) : le fils de ma première femme avait mon âge au moment du recommencement de ma vie. Cette découverte m'embarrassa quelques heures, passées à fixer inutilement l'érable nouveau en face de la cuisine, car je ne comprenais absolument

pas ce qu'elle signifiait; puis cela me laissa inerte, comme une pierre sous les eaux trop polie par le ressac, attendant un événement inexistant, presque éternel. Pourtant cet événement n'allait pas tarder à se montrer.

Gaïa, s'appelait la gérante, m'a pris sous son aile, elle a rasé ma barbe, elle m'a nettoyé, m'a déniché une vieille paire de jeans. Je bougeais, j'acquiesçais, je répondais, mais à l'intérieur j'étais tout catatonique. Nous observâmes ensemble (mon corps en mouvement et mon intérieur catatonique) la dernière voiture qui m'avait suivi sur les derniers kilomètres, dans laquelle pour je ne sais quelle obscure raison Gaïa avait soigneusement plié mon costume, se faire broyer sous la masse d'acier de la casse la plus proche. Ensuite nous sommes allés faire du shopping dans une ville non loin. C'est devenu une habitude, nous passions devant la casse voir les carcasses de voitures et ensuite nous allions faire du shopping.

Elle m'avait donné une chambre à l'étage, "pour les visites" précisa-t-elle, bien que jamais personne ne vînt en visite. En fait il s'agissait de la chambre de mon propre fils à l'époque.

Dans mes affaires, elle avait bien sûr aperçut ma sacoche en cuir. Cette sacoche qui contenait plusieurs contrefaçons de cartes de crédit et une liasse épaisse de billets de 200 euros, l'argent qui m'avait permis de vivre depuis mon départ de Paris. Mon seul bagage en fait, et sans doute aussi la seule preuve de mon ancienne identité aux yeux aveugles de la justice des hommes. Mais Gaïa se moquait de mon identité. Elle m'appelait Radio parce que "tu diffuses une atmosphère dissonante". Elle n'essaya même pas de me subtiliser cet argent, cherchant juste à assouvir quelques fantasmes de haute société, "comme à la belle époque des rêves de gloire" disait-elle sans mentionner de quelle époque il s'agissait – sans doute d'une adolescence banale. Alors nous faisions fréquemment des virées shopping.

Elle crut bon de me donner le change, une nuit en se glissant sous mes draps. Je n'y suis pas arrivé, je ne la désirais pas, je ne désirais plus personne depuis longtemps. Allongée nue à mes côtés, elle profita de ce raté, dont d'ailleurs elle se moqua éperdument, pour me signifier quelques interdits d'usage dans la maison, "vu que ton séjour semble devoir se prolonger" précisa-t-elle comme si au départ l'idée avait été que je disparusse plus vite. Je n'avais pas le droit d'arroser les plantes, je n'avais pas le droit de faire la cuisine. Si je voulais manger quelque chose pendant qu'elle était à la station il fallait que j'aille à l'épicerie. Je n'avais pas le droit de fermer à clé la porte d'entrée, celle-ci devait

rester tout le temps ouverte. La TV dans le salon était un pur décor datant d'une époque révolue (en fait il s'agissait de ma TV), je ne devais en aucun cas essayer de l'allumer. Enfin, la cave à vin m'était interdite, inutile d'en demander la clé. En se redressant, ses seins en demi-lune à contre-jour devant la lampe de chevet tenaient encore très bien, elle détourna habilement la conversation :

"J'avais remarqué les bouteilles de vodka dans le coffre de ta voiture, tu sais."

"Je ne bois plus depuis que je t'ai rencontrée, je ne bois plus depuis que j'ai arrêté de conduire..."

"Je m'en contrefiche à vrai dire. Mais tu peux très bien décider de reprendre comme tu as décidé d'arrêter. Dans ce cas... l'épicerie. Je ne crois pas que les finances soient un problème pour toi."

Elle enfila une chemise de nuit de satin translucide que nous avions achetée ensemble.

"Il y a dans cette cave d'anciennes bouteilles de grands crus auxquelles ma sœur et le propriétaire tiennent beaucoup. Elles appartenaient au père du proprio."

A cette précision, je compris que ce n'était qu'un grossier prétexte. A l'époque, je rangeais uniquement mes outils de jardinage dans cette cave, beaucoup trop froide et humide pour du vin.

"Il n'y a pas de problème. Je n'irai pas à la cave."

Me détournant de l'autre côté du lit, j'aperçus alors le reflet de Gaïa dans le miroir de l'armoire. Sauf que ce n'était pas Gaïa. Une femme beaucoup plus jeune, presque impubère, d'une sensualité effroyable, jaillie nue d'un lac de cygnes au clair de lune, qui me rappela, me rappela... -mon corps entier s'hérissa d'un vieux frisson- Gaïa simplement, la grande sœur de Soeurette, dont la mère folle avait été enfermée à l'asile, après trop d'ecstasy pour oublier la mort de Soeurette. L'époque de la ferme dans les montagnes défila sous mes yeux comme un claquement de mitrailleuse. Mais en me retournant lentement, Gaïa avait déjà glissé hors de la chambre, fantôme sans âge. Du moins, sans plus d'âge que moi.

Je passais mes journées sur la véranda, à fixer l'érable gigantesque, gorgé de sang selon la légende. Cet arbre avait remplacé celui de la place du village. En quelque sorte, mon départ l'avait déplacé chez moi, mon absence lui avait enfin permis de bouger. A d'autres moments, je me retrouvais devant le miroir de l'entrée, ce même miroir dans lequel j'avais observé la mort du bûcheron, mon voisin. Je

n'observais plus la mort désormais en m'y scrutant : j'étais la mort. Pas une ride, des joues lisses et fraîches, mais un regard, forcément, intemporel. Et je retournais vers l'observation de l'érable. Noueux, titanesque, enchevêtré dans ses racines, et ses branches lourdes qui se tendaient vers le ciel pour supplier de le laisser vivre encore un peu. Cet arbre ne m'était pas étranger, je percevais sa vie plus que celle des écoliers passant à heures régulières, plus que le basculement soudain du soleil d'un horizon à l'autre. Quel âge avait-il ? Cet arbre, son temps, c'était moi. Moi tout au fond, moi loin quelque part d'oublié, moi millénaire, moi inconnu, mais moi. Je refluais vers le miroir. Ces yeux pétillants, ce sourire sardonique que je m'adressais malgré moi par-delà les abysses. J'étais un spectre, une harpie, une pantomime de chair vivante. Je riais à mon reflet parce que je considérais tout cela comme un scénario parfaitement ridicule. Peut-être avais-je été le propriétaire de cette maison, mais je ne me souvenais même pas de mon ancien nom, si celui-ci avait jamais existé. Et je me retrouvais chez moi : c'était d'un ridicule ! Le cercle bouclé, la magie scellée, le dernier tour effectué, et maintenant ? Il s'agissait d'une farce existentielle, rien n'était plus plausible et cependant tout était féroce et véritable. Le passage du temps. Le simple fait de me déplacer jusqu'à l'épicerie se prolongeait indéfiniment le long d'une asymptote grotesque, en spirales, tridimensionnelle, ça pouvait prendre des heures pour quelques mètres, ou je pouvais tout aussi bien ne jamais y parvenir. Au moins en voiture avais-je évité cette aspiration de mon être dans un point ultime et inexistant, en me déplaçant j'effaçais le temps derrière moi. En plus j'avais eu une quête. La noble cause sans aucun effet. Peut-être qu'Aléa était morte, que ses enfants étaient morts, que les enfants de ses enfants étaient morts. Je ne reconnais plus le temps des autres. Je refluais vers mon reflet poupon dans le miroir. Il y avait le miroir, il y avait l'érable. Quel âge avait-il ? Le même âge que mon reflet bien sûr, le même âge que ce qui tendait cette peau de plastique, artificielle, presque juvénile, prête à exploser. Parfois, j'essayais de m'ébrouer. J'errais dans le village, à côté d'ancêtres ricanants, j'errais dans la ville, de magasin en magasin. Je m'y achetais n'importe quoi et je l'offrais au hasard d'une rue à des personnes ahuries et légèrement méfiantes, ou alors je les jetais, ces vains objets qui essayaient de scandier, pointiller, souligner, mon passage. Lorsque Gaïa m'accompagnait, elle s'offrait tout, m'utilisant comme un porte-monnaie taille humaine; sa garde-robe s'enrichissait d'étoffes mirobolantes, elle tournoyait nue dans le salon d'autres fois,

parée de bijoux éclatants. Elle riait, sautillait, me griffait. Je l'observais rajeunir du fond de mon fauteuil, seul amusement me faisant encore sourciller. J'essayais de ne pas trop penser à sa sœur n'est-ce pas, car si derrière ce visage se cachait la Gaïa d'antan, détail sur lequel j'évitais soigneusement la discussion, et bien Soeurette quant à elle était morte, n'est-ce pas. Mais malheureusement je ne croyais plus à la mort depuis longtemps, tout en craignant de façon très naturelle de revoir une Soeurette morte vivante.

Le matin, Gaïa revêtait sa tenue de travail estampée de logos, et à nouveau elle n'était plus qu'une gérante de station-service, la quarantaine dépressive. Je ne voyais jamais sa sœur rentrer de son soi-disant travail nocturne. Je retournais sur la véranda observer l'érable. Un temps plus tard, j'allais vers le miroir. Quel âge avait-il ?

Le propriétaire vint nous rendre visite un soir juste après le retour de Gaïa du travail. Je dirais à vue d'œil que mon fils avait plutôt dans les 80 ans. Son âge cependant ne le retint pas de monter avec Gaïa dans sa chambre où, durant une demi-heure m'expliqua-t-elle, elle le massa tendrement à cheval sur lui, nue. Il n'avait donc pas perdu son amour des femmes, même s'il avait perdu sa virilité. C'était leur routine, car j'appris que grâce à cet échange Gaïa et sa sœur ne payaient pas de loyer. Mon fils m'observa de haut, il avait bonne prestance finalement et j'aurais pu m'en étonner, vu l'éducation crétine qu'il avait reçue. Il était sur la fin de sa vie, résigné, mais il avait l'air d'un homme connaissant exactement ce qu'il a vécu, exploit hasardeux mais méritoire. Il me pinça la joue :

"Et c'est qui celui-là ?"

Il y avait de l'orage ce soir-là, l'air était épais, douçâtre, chargé d'électrons positifs, les craquements grillaient l'air juste au-dessus des chaumières et les êtres se terraient, observant les cordes d'eau, sursautant à chaque feulement du ciel. Les gouttes rebondissant sur l'asphalte faisaient bourdonner le sol tel un passage de métro permanent, secret. Gaïa resplendissait. Ses dents brillaient. Elle était dans un de ces moments je-suis-plus-jeune-que-j'en-ai-l'air et avec l'ozone qui lui faisait palpiter les narines ça lui allait bien : elle ressemblait à un spectre tout épanoui d'avoir repris forme vivante.

"Je m'appelle..."

Un craquement sonore couvrit le reste.

"Pardon ?"

"J'ai rencontré ce jeune qui faisait du stop sur l'autoroute, intervint Gaïa, je lui ai expliqué que c'est interdit, nous avons fait connaissance et comme il n'avait nulle part où aller je l'ai invité ici pour quelques jours. Il dort dans... la chambre d'amis !"

Echange de sourires complices entre Gaïa et mon fils.

"Vous n'êtes pas en cavale au moins ?"

"C'est-à-dire que..."

Un nouveau galop de tonnerre secoua les fenêtres et les fondations de la maison, couvrant le reste de ma phrase. Mon fils fit une grimace bizarre, comme pour chasser une mouche sur sa joue.

"Voyons, qu'allez-vous imaginer. Il est très aimable. Il ne nous dérange absolument pas", reprit Gaïa tout en douceur.

Cet orage grondant au-dessus de nos têtes était là dans un but précis, desservant une cause à la fois naturelle et extraordinaire : faire en sorte que mon fils et moi, réunion impossible, défi interdit à la nature, ne puissions communiquer; du moins dans cette dimension d'éclairs et d'hommes.

"Vous me rappelez quelqu'un, jeune homme, je ne saurais dire qui exactement..."

Je n'allais tout de même pas lui répondre que c'était lui-même il y a cinquante ans. De toute façon, j'allais ouvrir la bouche lorsqu'un éclair s'abattit droit dans notre jardin, près de l'érable qui immédiatement s'enflamma. Gaïa exultait, comme si elle avait attendu cet instant depuis trop longtemps. Nous bondîmes ensemble dans la cuisine. Malgré l'averse les flammes se déchaînaient autour du vénérable tronc, l'orage avait envie de salir l'air de toute la puissance que la physique lui octroyait, il voulait faire pleurer les enfants et hurler de peur les hommes. J'eus en effet envie d'hurler. Personne ne réagit. Gaïa fit un café. Mon fils s'appuya sur sa canne, son visage emprunt de dégoût et de fascination ondulait devant les langues de flammes qui s'approchaient dangereusement de la vitre.

"Tiens. Celui-là. Voilà un moment que je lui souhaitais ça."

Je fus pris de terreur, car il me ressemblait, il était moi tel que j'aurais du être à son âge et sans doute étais-je lui tel qu'il avait été, en cette lointaine époque où je ne lui adressais plus la parole.

"Il faut faire quelque chose...", réussis-je à murmurer.

"Comment ?!", cria-t-il alors qu'un autre tonnerre beuglait.

Ce qui m'adoucit, c'est que lorsqu'il se retourna il était encore plus blême que moi.

"Gaïa ?!", hurla-t-il encore.

"Oui Monsieur ?"

"Gaïa il est temps..."

Elle termina d'une traite son café épais, non sans un demi-sourire.

"Et lui ?", rajouta-t-il en me pointant nonchalamment de sa canne.

"C'est un étranger, je n'aime pas les étrangers. Il y a toute sorte de vagabonds louches de nos jours. Et celui-là ne me plaît pas particulièrement. Mais puisqu'il est là, il faudra donc..."

"On ne peut pas", le coupa-t-elle.

"Et pourquoi ?"

Un autre grondement coupa la réponse en deux.

"...mais Soeurette m'a dit que pour lui c'est exclu."

Un flamboiement plus grave de l'érable me tenait loin d'eux et un nouvel éclair grésilla violemment sur nos têtes.

"...éas par le passage qu'avait con... Oé... pour ne pas... autrefois !", cria Gaïa.

Les éléments m'éloignaient comme l'ai aimanté d'un cauchemar m'aspirant dans mon dos. La plus ne tambourinait pas, elle frappait les murs, elle assaillait les fenêtres inondées, elle pleurait de rage et malgré cela on percevait les crépitements de l'arbre comme si ce dernier criait victorieusement : enfin je brûle ! Le ciel entier n'y pouvait rien. Je vis mon fils comme à l'époque, un homme en pleine possession de tous ses défauts. Et je m'aperçus qu'il était impatient, nerveux, surexcité : impatient d'en finir.

Gaïa avait bien dit "Soeurette". L'information mit un certain temps pour atteindre la zone appropriée liant la mémoire aux émotions. "Soeurette m'a dit que pour lui c'est exclu". Depuis le début Gaïa et sa sœur défunte avaient prévu de me donner en pâture à quelque entité indescriptible enfermée à la cave, mais quelque chose était venu perturber leurs plans. Peut-être avaient-elles simplement réalisé qui j'étais. Qui j'étais : elles le comprenaient avant moi. Le temps que je vacille sous le coup de cette idée, j'étais déjà seul dans la cuisine. L'horloge du four à micro-ondes indiquait 18h33. C'était une heure morte : j'avais tué le temps. Jusqu'à ce moment, dans cette maison, aspiré par le jeu de Gaïa, j'avais simplement tué le temps.

La porte menant à la cave était restée entrouverte. Les craquements de la tempête disparurent après la première volée de marches. Ce n'était plus ma cave telle que je m'en rappelais, si mes souvenirs en cet instant et en ce lieu avaient encore de l'importance. L'odeur était celle du métal rouillé, à la fois sèche comme dans une tombe et pelée comme

une peau en décomposition. Une odeur de couches d'oignon laissées à l'abandon. La deuxième volée de marches devait bien mener à 20 mètres sous le sol. Quelque part au loin de l'eau ruisselait dans un conduit. Il n'y avait pas d'éclairage à proprement parler mais une lueur diffuse émanait des plafonds bas, une lumière grise, terne, craquelée. Le ruissellement lointain de l'eau provoquait un écho paranoïaque et je me retournais fréquemment pour voir si quelque bruissement spectral n'était pas sur le point de se frotter à mon dos.

Je ne fus pas surpris par les premières images encastrées dans les murs de pierre avec leurs cadres kitsch, pompeux. Cette jeune blonde souriait, parfois vêtue tout de blanc, d'autres fois nue. Souvent, les photos avaient été prises dans le jardin, avec l'érable en arrière-plan. Elle était alors encadrée de deux ou trois jeunes hommes souriants qui ressemblaient à de beaux paysans ou des ouvriers musclés dont le hâle contrastait avec la pâleur magnanime de la blonde. Un détail amusant : l'érable dans son dos vieillissait à chaque nouvelle photo, et le paysage changeait un peu. Par exemple, parmi les premières photos je reconnus la maison d'à-côté, puis à un moment elle disparaissait pour être remplacée par une autre maison qui elle-même disparaissait enfin pour laisser la place à l'actuelle épicerie. L'érable grandissait, vieillissait, les jeunes hommes souriants étaient remplacés par d'autres, et entre eux la jeune blonde, le visage toujours aussi lisse, le teint toujours aussi pâle. L'éclat de sa dentition apparaissait lui aussi toujours aussi brillant, humide de salive. Rien d'étonnant à cela, c'était les images d'une jeune femme sur le point de se mettre à table, et les hommes à ses côtés étaient ses futurs mets. C'était Zoé, sur les photos, Zoé épanouie, accomplie, radieuse comme une suceuse de sang peut l'être entre tous ces amples et mâles battements de cœur gorgés de sang chaud, Zoé, ma chère et tendre. Au fil de mon avancée dans le corridor, je voyais ces cadavres joliment encadrés. Le paysage changea totalement durant une période : des vallons sombres, des routes boueuses, des paysans toujours aussi inconsciemment hilares devant des panneaux indiquant des noms de villages roumains. Ce n'est qu'en arrivant vers la fin de cette seconde série que je remarquai un autre détail pourtant évident. Toutes les photos avaient été prises en légère contre-plongée. Parce que bien sûr c'était la petite qui tenait l'appareil. Aléa, ma petite fille. Une histoire de famille en somme. Une petite escapade de sang et de chair. Une vie de voyages sympathiques, bohèmes aux canines ciselées, avant que Zoé ne décidât tout naturellement de s'établir d'où elle venait, où elle était née. Où, après notre rencontre, je, l'avais, inventée.

Le corridor s'achevait sur un précipice béant et il n'y avait pas d'autre issue que de sauter 10 mètres dans le vide pour s'accrocher au versant d'une autre falaise plongeant dans l'abîme. J'ai donc voulu rebrousser chemin mais derrière moi, au lieu du corridor, un mur de pierres brutes qui devait bien avoir plusieurs centaines d'années obstruait tout le passage. L'enclave qui me restait au bord de la falaise faisait à peine un mètre. C'était ennuyant. Un piège à cons trop curieux. Je distinguai sur le mur l'empreinte profonde d'une main, une main noire et suintante. Une main noire n'est-ce pas, mais cette fois le sang n'était pas coagulé, il coulait encore. C'était vraiment très ennuyant, ce mur sorti de nulle part marqué d'une main trop pleine d'histoire. Après tout, j'avais juste eu envie de suivre Gaïa et mon fils, non ? Juste ressenti comme eux le besoin de fuir l'orage, non ?

Non. Je n'avais déjà que trop fui, à travers toute l'Europe j'avais fui de long en large, de haut en bas, me heurtant aux frontières naturelles et aux frontières des hommes comme un animal effrayé et trop gros pour sa cage. Le monde était trop petit pour pouvoir me laisser tranquille et le temps, trop court. J'aurais peut-être trouvé un peu de paix incarné en comète interstellaire vagabondant dans le vide sidéral et dans les millénaires. Et encore, l'Univers respire trop fort pour moi, il ronfle, j'irai toujours à contre-courant de ses flux, il est assourdissant et surtout, il est de connivence avec le temps, ce qui pour moi est impardonnable. Qu'avais-je donc à fuir, moi dans mon sublime rajeunissement ? N'étais-je pas béni pour m'avoir vu offert une vie nouvelle et une jeunesse se renforçant jour après jour ? Pas vraiment. Cette inversion avait des conséquences, et ces conséquences étaient ma responsabilité, et j'avais fui mes responsabilités. J'avais fui d'une manière bien prévisible : en cherchant à être aimé. Et de ce côté-là, je dois bien admettre que j'avais raté sur toute la ligne. Enfin, presque. Car Aléa existait bien quelque part, résultat d'un amour torve, bâtard, imité, mais résultat quand même. Oh non ! Au cœur de mes propres Aléas je n'avais pas cherché à la retrouver par amour, mais bien pour éliminer ce petit raté dans un parcours destructeur sinon sans faute. J'ai caressé l'empreinte de la vaste main dans la roche, le sang chaud a coulé le long de mon bras, heureux de revenir à la source.

"Maître !"

"Quoi ?", répliquai-je à répondre en me retournant brusquement.

Les frères Zorteil se tenaient de l'autre côté de l'abîme. Leurs grosses bedaines jumelées tendaient en-dehors de caleçons poisseux comme

seul habit. Les deux milliardaires étaient gros, flasques et blafards, des crapauds vivant sous terre.

"Ils sont passés par là !", m'indiqua l'un en désignant une faille dans son dos.

"Ils n'ont pas beaucoup de temps !", précisa l'autre en se grattant l'entrejambe.

J'hésitais à juste titre : il me fallait tout de même marcher dix mètres dans le vide au-dessus de l'abysse. La pointe de mes pieds tergiversait au bord du vide mais il est vrai que je n'avais absolument pas la sensation d'un piège.

Au contraire, j'étais chez moi.

Puisque tout ce qui se terrait sous ma maison, c'était chez moi. Et la faille aussi, c'était chez moi. En fait elle représentait plus que ça. La faille imageait la limite terrible entre moi avant et moi après elle. Hem, ou serait-ce l'inverse, par les lois de ma temporalité ? Qui avais-je été avant d'être Radio Barnes ? Qui avais-je été avant d'être un prof à la retraite ? J'ai fait un pas en direction du vide et – j'avais tout de suite haï les bras de mon père et de ma mère qui n'avaient été ni mon père ni ma mère mais des pantins pour m'introduire dans l'illusion familiale et sociale, je me suis vu haïr des enfants alors que j'étais à l'école, puis haïr des collègues de boulot, puis haïr tous ces élèves débiles qui faisaient semblant de m'écouter, j'ai vu ma femme se faire empoisonner par d'habiles mains qui étaient les miennes, je me suis vu chasser et honnir mon fils du toit familial, je me suis entendu du fond de l'âme haïr le monde puis haïr l'amour, et l'entrefilet subtile reliant toute cette ancestrale haine n'avait été autre que mon immense plaisir dans la haine, et juste avant de ne plus croire à la chute qui aurait dû m'attendre j'ai vu suspendu dans le vide le visage enfantin d'Aléa me sourire et ce sourire fit culminer ma haine en un point dense et létal – et j'ai touché le sol. C'était comme de marcher pour la première fois sur la Lune. J'avais eu un bref instant cette sensation limpide d'avoir été porté par une multitude de mains glaciales.

Les morts m'avaient porté, compris-je immédiatement.

Les morts avaient peuplé le vide immense de l'éternité, ils avaient ensemencé le vide au point de le réduire à néant, car c'est ce qu'ont toujours fait les morts pour moi : remplir le vide, étouffer l'espace, annihiler l'immensité détestable et incompréhensible de l'origine des temps. Mon corps avait été l'enveloppe d'un défi : donner à la peine, au malheur, au pouvoir et à l'orgueil et à la haine, une consistance de chair.

Je me suis retrouvé aux côtés des frères milliardaires. Leurs visages bicéphales et scrupuleux, comme s'ils avaient suivi à la lettre une étiquette précise et convenue d'avance, attendue depuis longtemps dans l'espoir du traître. Car je reconnus sur l'écoulement puant et délicieux de la trahison. Devais-je embrasser le sol ? Non, j'étais simplement leur créateur, et un créateur ne s'abaisse pas devant ses créatures.

"Maître ! Enfin vous voilà !", tressautant.

"Nous vous attendions d'un jour à l'autre sous l'érable !", précisa l'autre en se grattant encore l'entrejambe, surexcité.

"Moui. Il y a ici comme une odeur de rébellion..."

Ça puait le soufre. Et puis une autre odeur plus métallique, rouillée, qui me rappela des champs de bataille immémoriaux, sympathiques. Je l'associai aussi à mon dernier poste de dictateur IT à la Défense. J'avais été un monstre très adapté à son environnement. J'avais vécu dans toute sa splendeur l'ignominieuse ignorance des Hommes. L'ondin, au loin dans un passé instantané, avait cherché à me convaincre de l'impossibilité de mon avenir de bête traquée. Il avait même insisté pour que je surmonte la vie alors que j'étais la mort. Quelle pitoyable cause née d'un espoir encore plus pitoyable !

"Gaïa a guidé votre fils... Ils veulent essayer..."

"Ils veulent essayer l'innommable...", poursuivit l'autre la main au sac, crispé.

"Et vous ? Vermine jumelée, vous n'essayez pas de les arrêter ?"

Ils se ratatinèrent de honte, reculant devant moi.

"C'est que... Nous savions que vous retourneriez, Maître..."

"Oui. Nous avons eu confiance, nous. Nous avons eu la foi..."

Ils trottinèrent à ma suite dans la faille. Nous arrivâmes après quelques détours devant une porte massive estampée d'un gigantesque "RB".

"Radio Barnes hein ?, pouffai-je. Roi Banni", rajoutai-je à part moi.

J'ai jaugé mes deux acolytes, seuls rescapés de la révolte en cours.

"Et vous, furoncles graisseux, abandonnez ici tout espoir !"

Et je me suis mis à rire. Je me suis mis à rire comme jamais je ne l'avais fait, du moins dans mes maigres souvenirs humains. Echos sur les falaises et les failles bondissant à la recherche d'une parcelle de vie à glacer pour l'éternité. Mais ici, il n'y avait plus rien à tuer. Sous le sigle, à nouveau l'empreinte de la main noire. J'y ai enfoncé ma main brune de sang craquelé : l'immense patte se réduisit et colla parfaitement à ma taille. La porte s'est écartée rapidement devant moi. Et ils étaient tous là. Ils étaient tous là en pleine séance de révolution alterspirituelle,

aurais-je envie de rajouter dans un ricanement oublié, un ricanement proche du pet.

Toute la ribambelle de mes sous-fifres était là, assis à une longue table garnie de mets tous plus fastueux les uns que les autres, parsemée de services d'or et de pierres précieuses, dérisoires offrandes. D'immenses drapures blanches pendaient d'un plafond invisible, haut dans l'obscurité, ondulaient doucement alors qu'il n'y avait aucun souffle, irradiant une lumière crépusculaire, derrière s'ouvraient (je m'en rappelai à cet instant) de titanesques fenêtres d'explosions et de flammes.

Je les reconnus tous, un par un et tous ensemble. Loque, Sismik, Jude, Philippe, Gaïa, Soeurette, Julie et les autres, ces anciens suppôts. D'autres êtres se tenaient en retrait, à l'ombre, des visages connus aussi, parce que je les avais tous vus à la TV, au cinéma, dans les journaux, parce que je les avais croisés lors de meetings, de partouses, de soirées de gala ou de pompeuses rencontres officielles : tous au moins une fois je leur avais serré la main. Les crevures, les grands parmi les grands, les rampants, les illuminés de la pensée, de la scène et du pouvoir, tremblant au moindre orage, glorieux lorsqu'ils me faisaient rire. Des hommes d'état, des magnats de la presse internationale, des actionnaires de l'ombre aussi influents que discrets, des inventeurs de nouvelles technologies, des acteurs, des producteurs, des hommes et des femmes somme toute, de la racaille encensée, de délirants tout-puissants. Ils étaient tous alignés en rang contre une façade de marbre blanc d'où pendaient de longs tubes gélatineux comme des ombilics, alimentant leurs scaphandres. L'air était absent ici. Quoi de plus naturel ? L'air, c'est la vie. Le commun des mortels n'avait pas accès à ce lieu. Les visières aussi se tournèrent vers moi à mon entrée, la mine ébahie, parfois terrifiée. Plusieurs des miens autour de la table se levèrent en m'apercevant, affolés. Car si j'étais arrivé jusque là, c'était que... Et ils le savaient. La facture allait dépasser les bornes. Et je n'étais ni attendu ni, ironiquement, le bienvenu.

"Et bien quoi ? On ne salue pas son Papa ?", criai-je en écartant les bras.

Il n'y avait pas d'air, il n'y avait pas de son : ma voix n'était plus la mienne, ma vie n'était plus la mienne, ma voix crissait doucement comme un éclat de verre contre un tableau noir. Les frères Zortel à mes côtés tombèrent à genoux, spectacle décevant, presque liquide,

marmottant des insanités, piaulements dérisoires, alors qu'un remue-ménage secouait les rangs des mortels ayant-droits.

"Vous ne m'avez tout de même pas oublié, après ma petite escapade là-haut ?"

Je me suis approché de la longue table. Les mets disparurent subitement, remplacés par un socle de pierre fade où trônait au milieu une caméra digitale dernier cri, uniquement.

"Pourquoi ai-je l'impression de vous déranger, mes enfants ?"

Je réussis l'exploit de donner un ton suave et jovial à ma voix cisaillant le vide.

"Gaïa ! Tu nous as trahi ! C'est toi qui l'a amené ici !", hurla la petite Soeurette.

"Pas du tout ! C'est lui qui... C'est lui qui a tout manigancé... L'orage... Il attendait le moment opportun !"

Ils étaient tous debout maintenant, encore plus blêmes qu'ils n'étaient supposés l'être. Je ne les énumérerais pas, ce serait idiot, car ils ne faisaient qu'un en somme : Révolte.

"Allons, allons ! Pas de disputes mes enfants !"

"Il est là ? Vraiment vous y croyez vous ? Et bien tant mieux qu'on en finisse !"

C'était Sismik, chargé d'une haine ma foi maigrichonne à côté du brasier de mes propres yeux. Il communiqua cependant cette haine aux autres, qui naturellement virent leur effroi s'amenuiser. Je sentis cette vague de magnétisme négatif cherchant à me repousser. En vain. Comme s'ils avaient pu m'éviter !

"Vous êtes drôles quand même, mais surtout, si peu reconnaissants..."

Le long de la façade de marbre blanc, une nouvelle vague fit trembler de panique les rangs des célébrités. J'ai remarqué un petit logo au-dessus des affichages digitaux assurant leur survie ici-bas, une pyramide surmontée d'un œil brillant et la mention ampoulée : "Illuminatis".

"Ttt. Mais ma parole, c'est un nouvel ordre mondial que vous voulez instaurez, mes petits, une hiérarchisation sociale complète du mal ! La philosophie et l'environnement social, les couchers de

Soleil et les programmes politiques, la physique quantique et l'alcool, les colères, les virées, le 1/4 monde, l'espoir bon marché. C'est ça ? Ou y a-t-il encore un peu plus de rêve pour mieux

l'effriter ? Quelle ambition !"

"Maître ! Nous croyions que vous étiez perdu ! Dans la chair, dans le corps, dans votre incarnation. Tout partait en couilles ! Vous étiez là sans..."

"SILENCE !"

Zoé sortit d'une enclave dans le fond, accompagnée par mon fils en scaphandre. Elle était resplendissante, sauf qu'il lui manquait un bras et le moignon qu'elle laissait ostensiblement ressortir de sa tunique blanche de grande prêtresse était encore tout frais. Son entrée fit presque autant sensation que la mienne.

"Aaa Radio ! Tu t'es finalement réveillé pour venir réclamer ton dû. Mais c'est un peu tard tu ne trouves pas ? Ton errance à la surface n'a pas été fertile dans le sens escompté..."

Elle souriait comme elle avait si bien su le faire lors de nos disputes. Cette confiance hautaine d'être en avance sur l'autre. Je me suis approché d'elle, tout près, à portée de nez. Elle a automatiquement perdu un peu de son arrogance.

"Et tu comptes me remplacer par cette marionnette j'imagine, suceuse de sang ?", dis-je en indiquant mon fils.

Nous chuchotions dans les ténèbres, et pourtant tout le monde pouvait nous entendre.

"C'est comme si c'était déjà fait oui. Et nous allons instaurer un Directoire dont tu vois les actionnaires là-bas. Ils ont tous vendu leurs âmes, et leurs âmes pèsent lourd, tu peux me croire..."

"Oh mais comme c'est chou. Les péchés de l'humanité gérés par une multinationale. Quelle idée remarquable !"

"Nous en avons marre, de ta dictature. De grands changements doivent être fait."

"A ? Et qu'en pensent les autres instances ?"

"Tu sais comme moi qu'elles s'adaptent, tant que notre partie du contrat est respectée."

"Il me semble pourtant que ce serait un pas en avant vers un déséquilibre évident, une prise de pouvoir local en somme."

"Les décisions seront prises par un collège de membres fixes."

Zoé m'indiqua ceux qui se tenaient le long de la table, de Sismik les poings serrés à la petite Soeurette à l'autre bout, m'observant comme un marxiste observerait Ford, bref vent de jubilation parmi eux. L'œil vide de la caméra posée sur la table m'observait aussi, étrangement, ce cylope digital me dégoûtait plus que tous les autres réunis.

"Chacun sera responsable d'un secteur précis. Le collège sera présidé par ton fils, pour les six prochains siècles."

Zoé s'appuya contre moi, me susurrant à l'oreille :

"Tu ne peux plus rien faire pour nous arrêter."

"Ma pauvre ! Comment as-tu perdu ton bras ? On dirait bien qu'on te l'as arraché non ? Il en a fallu de la force pour ça... Non ?"

Elle m'a giflé. LA claque du siècle, sa main parcourant un large 180° en passant par mon visage. Mais la claque n'a produit aucun son. J'ai souri. Sourire au monde, aux grands mouvements de foule en colère, au désespoir des minables et aux idées suicidaires des omnipotents, à l'évènement, à moi-même. Je me suis détourné de Zoé.

"Mes agneaux ! Que croyez que vous êtes en train de faire ? Vous ne vous apercevez pas un seul instant de l'ordre que ma seule présence produit autour de vous ? Devrais-je vous craindre désormais ? Vous avez tant et tant appris grâce à moi en surface. Je vous ai tendu les bras afin que vous puissiez venir voir, mes chéris, afin que les ténèbres ne soient pas votre unique destin. Quel sacrifice de ma part ! Mais la lumière vous aurait-elle trop ébloui ? Et vous là-bas, proxénètes du pouvoir, qui croyez-vous donc vous permet d'être ici tels d'impatients esclaves et en-haut tels des puissants ? Et toi Zoé, ma dulcinée, mon entonnoir à foutre, mon adorable suceuse d'âmes, crois-tu que je craigne ta minable rébellion maintenant que je suis de retour, vipère ? Tout ce que vous produirez ne sera qu'un cataclysme et, franchement, j'aime les cataclysmes. Mais ma parole, on ne se révolte pas impunément contre le plus grand des rebelles !"

J'ai rugi vers la fin en les fixant un par un : ils attendaient de voir si j'étais autre chose que de la chair molle, qu'un feu à jamais emprisonné dans une peau élastique et futile. Ils attendaient de voir si mes paroles n'étaient vraiment plus que du vent, comme sans doute leur avait promis Zoé. Et il ne s'est rien passé. Je n'étais qu'un homme – j'avais fait ce choix, emprisonné pour eux.

Zoé m'a répondu en souriant largement, elle a saisi la caméra devant ses apôtres :

"Voilà, je vous l'avais annoncé. Ce n'est pas lui... Ce n'est que... Radio Barnes !"

Quelques uns rirent, dont surtout mon fils à l'intérieur de son scaphandre. Les frères Zorteil se relevèrent, me contournèrent pour se mettre du côté des autres.

"Venez mes amis... Nous aimons les traîtres ici."

Zoé a brandi la caméra dans ma direction.

"Et maintenant, Radio Barnes, il va falloir qu'on te range définitivement quelque part dans la mémoire collective. Car nous avons du pain sur la planche, vois-tu."

"Vous allez créer un déséquilibre qui ne sera pas toléré."

"Nous nous arrangerons, comme tu nous a toujours appris à le faire, maître du déséquilibre."

"Est-ce Aléas qui t'a arraché ce bras, ma chère et tendre ?"

Son geste, paralysé.

"Et tu aimerais bien savoir où elle se cache, n'est-ce pas Radio ?"

"Oh mais je sais maintenant : je lis en toi."

"J'en doute fort... Simulateur, simulation, virtualité, absurdité, essence retournée, un peu vide, surtout inutile, c'est tout ce qu'il te reste."

"Elle a du être très en colère, la petite. Elle ne devait pas être d'accord avec toi."

"Aléas n'est d'accord qu'avec une seule chose. Nous annihiler tous, aussi bien nous que toi."

"Mmm je vois. Très contemporaine en somme. Et elle s'est enfuie. Si loin... Les îles Falkland, au bout du monde, près des précipices du temps. a31... j'aurais du comprendre que c'était elle."

Tressaillement le long de la table, mais Zoé n'a pas désarmé :

"Oui. Et en premier lieu, le Directoire s'occupera d'elle. Tu vois Radio, en ce sens, tu devrais être content. En beaucoup de sens d'ailleurs : nous allons poursuivre le job que tu es désormais incapable d'accomplir."

"Bien bien. Mais dis-moi Zoé, comment leur expliqueras-tu à tous qu'en vérité tu veux prendre ma place ?"

"Je leur dirai que je suis une femme."

"Humeur archétypique des temps ?"

"Non, parce que c'est à la mode."

"Et tu te crois sexy ?"

"En toute-puissante ?"

"Oui en toute puissante."

"Et oui."

Et Zoé a appuyé sur le bouton "record".

M'emprisonner là-dedans était son unique possibilité. Ils auraient souhaité faire de moi une icône digitale, à ranger et à oublier. Quoique je fusse moi-même tenté par l'expérience de ma propre disparition, je ne le rendis pas possible. Tout simplement parce qu'ils étaient trop petits pour la confrontation avec a29, alias a31, alias Aléas. Mais ils ne

s'en rendaient pas compte, ils jouaient à tout comprendre parce que trop longtemps je n'avais rien compris. Ils n'allaient pas assumer.

J'ai été absorbé par les circuits digitaux quelques instants infinitésimaux, à crépiter de joie entre des 0 et des 1, assez longtemps cependant pour qu'au-dehors tous les esprits s'affaissent de soulagement.

Zoé fut la première à sentir que quelque chose clochait. Le bras qui lui restait et qui brandissait encore l'appareil devint lourd, lentement paralysé. Et puis son cou, et son corps, et sa tête furent pétrifiés, solidifiés. Je m'infiltrais en elle. Elle ne supportait pas le poids de mon éternité. Les autres assistèrent à sa transformation en une pierre friable, son effritement, "et tu retourneras en poussière". La caméra s'est brisée par terre. Zoé n'existait plus. Dans le nuage de poussière je me suis redressé à sa place. Seul mon fils eut encore l'affront de vouloir m'étrangler en me voyant, mais le même sort que Zoé accompagna son geste en me touchant, et il se fissura en deux blocs de pierre joliment veinée. Alors, ce fut la débâcle.

"Oui Rebelles ! Maintenant craignez ma colère !"

L'un après l'autre les puissants s'affaissèrent, débranchés. Et puis ma main, noire, parcourut le Cercle Intime des suppôts, et de Sismik à Sourette, ils furent changés en blocs de pierre grise.

"Crétins ! Je suis seul à pouvoir maudire et je maudis désormais ce lieu !"

Enthousiaste, je ne savais plus ce que je disais : maudire l'enfer allait me projeter moi-même dans un bannissement cette fois perpétuel parmi les hommes. Les amples rideaux s'enflammèrent, se tordant sur le sol tels des serpents fous, et chaque flamme dans tous les alphabètes dessinèrent des langues de feu en forme de a32, les blocs de pierre s'évanouirent dans le vide, de toutes les failles grondait ma colère, de toutes les entrailles palpitait mon désarroi incandescent, des bulbes de laves jaillirent des interstices dans la façade de marbre, les mortels encore branchés à leur scaphandre hurlèrent en se contorsionnant dans la roche en fusion, danse macabre et charmante. Des hordes d'anges investirent les lieux alors que le dragon jaillit du liquide en fusion, plus immense et vénérable que jamais, hilare, et le Sâdhu et son araignée sautillèrent entre les flaques rampantes de lave, jusqu'à moi. Mais l'ondin arriva avant lui, il me tapota l'épaule, sa main glaciale aurait pu d'un claquement doigt éteindre tous les feux de l'Univers; il me fixa, plein de réprobation. J'avais agis et j'avais des comptes à

rendre. J'ai entendu le grondement délirant de son universel "Capito ?"

:

"Barnes, Barnes, il va falloir reprendre les rennes maintenant, capito ?"
Mais j'ai refusé, comme je l'avais toujours fait de plus loin des origines du monde, de m'agenouiller devant cette trinité d'anges me surveillant : ils voulaient rétablir la balance dans sa totalité, qu'à nouveau je sois le banni des bannis, or je n'avais souhaité rien d'autre que ma propre destruction. Et j'ai fui encore une fois. A peine satisfait de cette générale annihilation, j'ai claqué des doigts afin que toute cette comédie s'évanouisse dans le néant.

Je me tins soudain sur la route en face de mon ancienne maison, la nuit était chaude et étoilée. Les gens sortaient de chez eux en pyjamas, à cause du vacarme provoqué par l'effondrement de l'érable sur la toiture. L'ondin, le Sâdhu et le dragon allaient bientôt me rejoindre, ma fuite ne serait pas si aisée. Percevant déjà leur grondement, j'ai couru et sauté dans le trou créé par le déracinement de l'érable : il y avait là un souterrain, que j'ai suivi hors du temps et de l'espace : vers Aléas, ma terreur et mon salut. Les anges eux-mêmes ne purent retenir ma disparition dans ce dédale, jusqu'au bout du monde.

III

Je suis arrivé à Rio Gallegos le jour du solstice d'hiver austral. Les vagues de l'Atlantique détruisaient la côte à mesure que le vent grossissait, selon sa coutume saisonnière, aplatissant les rares passants tels des ivrognes à la dérive, fouettant le port qui face aux éléments semblait vivre en sursis.

Le rhum local était bon marché.

Avec une bouteille à la main, j'ai tenu 13 heures face au vent, à fixer le large en direction des îles Falkland. La sagesse elle aussi peut être artificielle. L'alcool battait mes tempes au rythme des coups de la tempête. Je ne me suis pas envolé, pourtant j'étais léger, je devais avoir dans les 15 ans. Pour symboliser ce passage, un gros furoncle me démangeait le coin du sourcil.

J'ai marché le long des quais, il pleuvait sur le port, puis ça s'est mélangé avec de la neige et la neige a remplacé la pluie. Les vagues grises s'attaquaient à moi, soulevant les mâts, elles avalaient l'horizon, et le ciel aussi. Pendant un moment, je n'ai pas compris pourquoi j'étais là. J'ai vu des voitures défiler en accéléré puis s'arrêtant brusquement à un feu, comme ça par vagues se suivant, accélérant à nouveau, mauvais clip de mes souvenirs, mes souvenirs sont aussi clairs que 10 minutes sur MTV, par-dessus les quais déserts blanchissant. La tune, toujours la tune, j'ai ricané en pensant à toi Aléas sur ton île là-bas en face, au milieu des moutons et des pingouins.

Il m'en fallait justement ce jour-là, de la tune. De ma petite sacoche remplie de faux papiers faits sous Photoshop et imprimés à Paris en multicouches avec incrustations holographiques chez un imprimeur moustachu rue St-Anne, grassement payé, j'ai sorti une boîte de bonbons menthe dans laquelle je gardais les rectangles dorés des puces de cartes de crédit. Etre en Argentine et ne plus avoir de tunes, c'est ironique quand même. Un marchand de tabac m'a donné un vieux pot de colle, du côté de la rue centrale, et je me suis arrêté dans une cabine pour arracher la puce d'une ancienne carte et en remettre une neuve. A un autre coin de rue j'ai fait la file sous la neige devant un

distributeur, l'impression d'entendre l'océan gronder à mesure que je m'approchais de la machine. C'était bizarre de voir ces femmes de toutes les couleurs, paniers remplis de poules mortes ou attaché-case rempli de papiers morts, devant la cracheuse de billets. La cracheuse, elle a partout le même visage, comme une icône sur un ordinateur. J'insère ma carte improvisée, la machine l'avale, et je vois ce qu'elle fait, et je vois ce qu'elle pense ; son processeur s'accouple à la puce et cherche les chiffres du code qu'elle me demande soigneusement. Je lui donne les chiffres qu'elle attend, c'est moi qui les ai inventé, ressuscités des cartes coupées balancées négligemment dans une poubelle new-yorkaise près de Madison Square à côté de la Chemical Bank. Puis la machine, joviale, approuve ma requête, et son câble Ethernet va tout droit composer le numéro d'un certain centre mondial des cartes de crédit dans l'Arizona dont je tairai le nom par politesse, il suffit de revoir Fight Club, et de là-bas sa demande est redirigée vers le code de ma banque en France. Enfin, je dis ma banque, mais c'est la banque d'un autre bien sûr. Un autre qui, vers la fin du mois, recevra par mail la disponibilité de son relevé de compte sur le site de sa carte, pour voir, si seulement il en prend la peine, qu'étrangement le mois dernier il a dépensé beaucoup d'argent en Argentine alors qu'il n'y a jamais mis les pieds. La machine sourit, comme d'habitude, et recevant en quelques secondes la réponse positive de la base de données de la banque française pour le compte d'un autre riche épargnant, crache quelques billets qui n'ont pas plus de sens que l'écume moussant et gommant les caniveaux des quais.

Je ne dormais pas vraiment, je m'appuyais contre des portes et je m'assoupissais une dizaine de minutes par heure, de nuit ou de jour, pluie, soleil ou neige, lune australe à l'envers ou boréale. Parfois je me laissais aller longtemps et j'avais l'air d'un clochard, les pêcheurs du matin m'insultaient, me secouaient ou me donnaient de la monnaie, en me poussant gentiment ou me jetant, pour aller voir ailleurs. Ces mères nourricières du globe obéissant à l'appel des réveils quartz même jusqu'au bout du monde, elles rêvaient en attendant de se lever et se levaient en attendant de rêver. Je les respecte humblement, ces créatures horaires mondiales qui lèvent les bras comme dans un stade de fuseaux tranchés par heure, dire que je n'ai jamais pu supporter leurs cycles et que j'en suis l'origine, pour faire comme si ils participaient à "quelque chose". Mais j'aimais les hôtels et parfois aussi je profitais du papier symbolique gonflant ma sacoche pour me payer un quatre étoile du bout du monde. J'utilisais toujours une seule et

unique fois des cartes de crédit dont les crédits n'étaient que la surimpression scrupuleuse de mon imaginaire dans un souterrain mondial tissé de câbles et d'antennes et de bytes. Ce n'est pas de ma faute si les codes sont si clairs.

J'ai observé durant un temps indéterminé, contre les rafales de l'hiver débutant de ce mois de juillet, les flocons de neige barbouillant l'océan atlantique, j'ai observé le gris en direction des îles Falkland, porté comme par une vision de fibre optique vers Aléas là-bas sur l'île tondant des moutons quasi sauvages et décapitant des poules maigrichonnes. "nowhere@210.94.118.12-abin-net-utilities" est la dernière trace détournée sur un serveur de Earthlink que j'avais d'elle. A nouveau, devant les mats nerveux, je n'ai plus su qui j'étais et vers quoi j'allais. Durant deux jours d'une entrebâillure à l'autre en passant dans des bazars avec le net pour me réchauffer dans des cybercafés, je me suis lentement approché du prochain navire en partance pour les îles. Un navire illégal, comme tout ce que j'avais fait depuis le début : mon existence avait été illégale.

On aurait dit que les vagues essayaient d'avaloir les flancs noirs du bateau. Dans une salle ballottée, je me suis mis devant un ordinateur, les paraboles m'ont posées sur le réseau et encore une fois j'ai perdu de vue le sens de mes actes et la conduite de mon existence, bercé à chaque commande par les grincements du paquebot. J'ai eu peur soudain du clavier, de la souris, ces petits accessoires anodins qui me permettaient d'ouvrir béantes les portes les plus blindées, au cœur des sacro-saints durant quelques secondes, depuis nulle part. Il y avait forcément quelque chose qui clochait si moi, vagabond banni sur un paquebot au milieu d'une tempête au large de l'Argentine, j'étais en mesure de manipuler le compte de Monsieur Bosseur en train de faire la fête ce samedi soir quelque part à Amsterdam parce qu'il venait de retirer 100 euros à un distributeur dont je voyais l'adresse et qu'il lui restait 10356 euros sur son compte courant et beaucoup plus sur son épargne. Et je le voyais se dandiner – il se dandinait parce que la photo d'identité que j'avais trouvée sur le contrat scanné par sa banque m'avouait clairement qu'il était le genre de gars à se dandiner – dans une boîte de nuit où il avait offert une bouteille à une fille qu'il n'aura jamais. En prenant un peu plus de temps j'étais sûr de pouvoir trouver les caméras d'une boîte d'Amsterdam et en zoomant sur lui de le reconnaître cherchant à se frotter contre une nana qui lui tournerait le dos. Je suis là nulle part et je vois tout. Il doit y avoir quelque chose

qui cloche si je peux ouvrir la porte de n'importe qui et que le miracle de l'invisibilité, de l'omnipotence, s'accomplisse comme dans un film sur le FBI et la paranoïa. J'oubliais qui j'avais été depuis l'aube de l'humanité, profitant des acquis de l'homme pour les retourner contre lui dans un délicieux soupir de contentement immortel.

Mon identité n'avait plus aucun sens de toute manière, c'était une chose chimique se situant dans une zone particulièrement exacerbée de mon cerveau d'homme, un truc genre "je ne suis pas disponible pour le moment mais vous pouvez me laisser un message après le signal sonore", sauf que les signaux qui suivaient étaient vides. Vides et urgents.

J'avais 15 ans, je portais de nouveau un gilet de laine de mouton hirsute à 600 USD, un manteau de pluie Armani, des chaussures de marche Loewe et un Levi's griffé artificiellement vieilli, et une cagoule Carnhart. Depuis ma fuite devant les anges, je changeais de téléphone portable tous les jours, parce que les anges mine de rien utilisent les mêmes armes que moi, celles que les hommes leur donne. Mon Dell wireless dernière génération ultra mince ne pesait pas plus de 850 gr. J'avais tout ça. Plus un sac militaire de l'armée allemande avec imprimé dessus : « Arbeit Killers » et dedans une liasse de 1000 billets de cent dollars américains, dans une chaussette, à côté des caleçons de luxe. Dans ma fuite j'étais passé entre autres par Hong Kong avec deux mille dollars sur moi. J'avais ouvert un compte dans une banque et présenté les faux bulletins de salaire d'un informaticien sur 6 mois. J'avais obtenu tout de suite un crédit de 5000 dollars, sous le prétexte de rénover mon appartement. J'avais pris ces 7000 dollars et je les avais mis dans une autre banque où j'avais aussi demandé un crédit, de 10'000 dollars cette fois, avec un salaire un peu gonflé. Et j'avais pris ces 17'000 dollars pour aller ouvrir encore un autre compte à un autre nom et demander encore un autre crédit, de 30'000 dollars cette fois, et ainsi 7 ou 8 fois de suite, jusqu'à obtenir un crédit de 100'000 dollars pour m'acheter une maison, soi-disant. Encore à un autre nom j'avais ouvert un dernier compte (c'est fou plus le montant était élevé moins ils se souciaient de vérifier l'identité, je n'avais eu à présenter qu'une photocopie de passeport, inutile de préciser que Photoshop truque merveilleusement bien les photocopies de passeport, même à 150dpi), compte sur lequel j'avais déposé mes 170'000 dollars. Une semaine plus tard, tournoyant dans la ville par pur amour des fonctionnements administratifs universels (ils sont la copie conforme de l'administration

des émotions), j'étais allé retirer 95'950 dollars cash. L'heure suivante, j'étais déjà sur le LU 320 de Lufthansa en partance pour Buenos Aires. Je ne suis pas fier de moi. Je suis le roi des condamnés à être ce qu'ils sont.

J'avais laissé traîner derrière moi tant d'identités et tant de vieilles paperasses. Car l'identité est un digicode et les émotions, de la paperasse. Pour survivre aux anges, il suffit d'avoir un bon gestionnaire de mots de passe et un processeur qui travaille 24/24 quelque part sur le Net, réunissant les capacités de plusieurs PC dont les propriétaires ne savent rien, combinant des lettres et des chiffres et des clés de 256 bits, jusqu'à trouver les clés, provoquer un crash disk en spammant les disques durs de défragmentations inutiles et successives durant une nuit, et moi je sors d'un cybercafé à quelques milliers de kilomètres de là avec quelques mots de passe en plus. A travers des avocats intègres, les trois anges ont lancé les justices de plusieurs pays à mes trousses, mais celles-ci n'arrivent jamais à se mettre d'accord pour me tracer jusqu'au bout. Et le plus drôle, c'est que s'ils y arrivaient, ils me traceraient jusqu'à l'ordinateur d'un glandu de Mexico City chez un provider encore plus glandu, DataNet, qui est fier de la fréquentation surprenante de son serveur FTP.

Il n'y avait aucun touriste, surtout des camionneurs livrant les quelques épiceries des Iles Falkland ou allant chercher de la laine pour l'exporter en fraude. Sous les néons, ils étaient tous verts, certains allaient et venaient pour vomir dans l'obscurité de la tempête de neige, ensuite ils se rasseyaient, terminant les saucisses grasses vendues au self avec des frites et de la mayo. Les flots de béton irisé montaient et descendaient contre la coque comme un salut mou et froid au ciel. La nuit tombait vite mais ces considérations météorologiques n'avaient que peu d'importance pour moi : où mes yeux restaient fixés, sur l'écran, il faisait toujours nuit et il n'y avait ni température, ni vent, ni odeurs. C'est un monde pourtant, absolu, dont les sens sont exclus, et qui par conséquent, n'a pas de sens. Le reste, le périphérique, n'étaient que de petites arnaques afin de survivre en ayant un maximum de chance de retrouver Aléas.

Une voix toussota dans l'interphone que nous approchions des îles, que la mer était agitée sur Port Stanley, et les Malouines, les Malvinas, allaient m'accueillir. Plus exactement, une femme terrée dans les landes qui avait pris cette dépendance britannique comme résidence de guerre : je l'imaginai avec des paraboles cachées dans la broussaille autour

d'une ferme dont les moutons n'avaient d'autre rôle que de décorer le paysage, sa junte personnelle. Elle savait que j'arrivais.

Croisant ces gens dans les corridors métalliques du paquebot, ces ombres circulant de nulle part à nulle part, je me suis aperçu que mon cerveau était aussi séparé de moi que d'eux. La limite fatidique de la déconscience et du désamour du mal incarné, avait été atteinte. J'ai fait un drôle de rêve où je me voyais dans un vieux reportage des années 30 sur la crise en Allemagne avec tous ces gens bougeant par petites saccades, comme pris par les spasmes du temps. J'étais parmi eux dans une manifestation nazie et tout à coup je me suis retourné et j'ai observé la caméra, et l'instant d'après, je suis devenu cette caméra, cette œil unique observant le mal et l'irradiant. Toute la foule me fixait avec Hitler qui a continué à gesticuler un moment en arrière-plan puis, réalisant que plus personne ne l'écoutait, il a pointé son doigt sur moi à la manière de big brother is watching you, et ça finissait sur un gros plan sur sa moustache frémissante où restait accrochée une goutte de salive. J'étais ce gros plan. A Buenos Aires, un vieil homme croisé dans la gare, passionné par Borges et Lovecraft, m'avait expliqué que j'ai un pouvoir et que j'ai peur de la connaissance de ce pouvoir. Et pourquoi un vieux documentaire ?, avais-je demandé. Ce pouvoir remonte loin dans votre passé. J'avais bien ri. A mon rire, plusieurs femmes s'étaient retournées d'effroi, des enfants avaient cessé leurs jeux, des hommes avaient serré leurs poings, comme si d'anciens souvenirs de sifflements de bombes les avaient tendrement enveloppés l'espace d'une seconde. J'avais voulu leur promettre que bientôt ils n'auraient plus à me subir, que j'étais justement sur le chemin de ma propre destruction, j'avais voulu leur hurler que ma dernière descendante allait disparaître de mes propres mains et qu'aucun ange ne pourrait retenir mon geste. Mais j'étais juste monté dans le prochain train en direction de Rio Gallegos : mes hurlements attirent les anges.

Une sonnerie a annoncé que les passagers pouvaient descendre du bateau. J'étais resté couché dans ma cabine à essayer de comprendre les langoureux balancements de l'océan. Je n'ai rien compris. Quand j'ai voulu prendre mon sac j'ai constaté qu'il y avait un problème. Impossible de le soulever, le sac avait pratiquement ma taille. Les habits que je portais avaient rétréci avec moi durant la traversée. A cette échelle, mon jeans dévalé paraissait presque vulgaire, ma peau de mouton, la peau d'un animal de foire. J'ai dû grimper sur la cuvette pour chercher mon reflet dans le miroir. L'avantage c'est que j'avais

des jolies dents de lait, toute blanches. Mes yeux jaillissaient du visage, ils paraissaient trop grands, inadaptés au regard d'un enfant. Je devais avoir cinq ou six ans.

Je suis un homme comme les autres, me répétais-je en descendant du bateau. Je suis un homme comme les autres : c'est juste que ma vie n'est pas la mienne.

"Gamin ! Hé gamin !"

Je n'ai pas tout de suite compris qu'on s'adressait à moi. Un matelot courait sur le quai :

"Dis donc, on t'a pas vu toi durant la traversée. Et il est passé où ton grand frère ?"

"Je n'ai pas de grand frère, Monsieur."

"Comment ça ? T'as pas pu monter seul dans le bateau ! Le gaillard là, tout boutonneux, avec son ordinateur portable... Tiens d'ailleurs, le voilà."

Il me tendit le sac "Arbeit Killers", l'air de croire que j'aurais su quoi en faire. Puis il me tendit l'enveloppe remplie d'argent. Je l'ai fixé comme jamais aucun enfant n'a fixé un adulte. Il eut peur soudain, croyant voir à ma place un vieil indien tout emplumé à l'expression farouche. Ce matelot serait donc le dernier être humain auquel j'adresserai la parole, pensai-je, ce type un peu joufflu, innocent, avec ses mains calleuses et son ventre rempli de saucisses grasses et de mayonnaise, ce gars du bout du monde. Je cherchai à deviner si un symbole se cachait derrière lui, si d'une manière ou d'une autre l'incommensurable force de la vie avait pu prévoir que j'arriverai jusqu'ici. Mais aucune vérité métaphysique ne se terrait derrière lui non plus.

"Gardez l'enveloppe, Monsieur. Elle ne m'est plus d'aucune utilité. Et le sac, et l'ordinateur, vous pourrez toujours les revendre."

J'articulais précisément, les mots sortaient avec trop de délicatesse de ma bouche. Le marin passa de l'effroi à la terreur. Il s'est enfui. Avec l'enveloppe. En fermant les yeux je l'ai vu mourir noyé dans une villa floridienne trois ans plus tard; l'argent qu'il avait accumulé grâce à l'enveloppe lui aura permis d'importer de la cocaïne aux USA, jusqu'à ce que la concurrence vienne l'aider à mourir dans sa piscine. J'ai abandonné le sac sur le quai, rapidement les vagues poussées par un vent toujours plus violent inondèrent le quai : l'océan savait sans doute quoi faire d'un Dell dernière génération.

Les 3000 âmes errant sur les Iles Falkland se concentraient surtout à Port Stanley, mais entre les vieilles bâtisses britanniques il n'y avait personne. Une Jeep fusait de temps en temps pour aller quelque part, comme si ici le temps avait de l'importance. J'ai croisé des soldats ivres sortant d'un pub. Ils crurent que ce petit bout d'homme vacillant sous les bourrasques était une hallucination au rhum. Ils en ont ri longtemps, mais le lendemain, glauques dans leurs toilettes, ils en vomirent.

Le paysage se contentait de nuances de gris et de brun, brûlé par un ciel au sommet de son indifférence. En avançant le long du chemin de terre sortant de la ville en direction du hameau où vivait ma fille, j'ai trouvé suspect qu'aucun des trois anges ne se montrât. Pour la première fois depuis ma fuite devant eux, je craignis qu'ils n'attendissent de moi rien d'autre que ce chemin désert menant à elle. Voir l'impossible à voir, ils savaient trop bien le faire. Mais l'époque n'était plus aux simagrées. La nuit était tombée lorsque je suis arrivé. L'époque respirait l'acte définitif de ma plus totale libération. Quel comique je faisais.

La maison était bâtie en pierre de tailles, tassée sous le vent, avec de petites lumières chaudes coulant des fenêtres enfoncées dans les murs, comme dans les contes de fée. De nombreux moutons paissaient comme prévu aux alentours, taches claires dans la lande disparaissant dans la nuit tel un inutile décor. Par contre aucun signe de paraboles sur la toiture. Un instant avant de tourner la poignée, je craignis le pire. Et j'avais raison.

Aléas était en train de mettre la table. Elle avait allumé un feu qui puait le bois mouillé, au fond de l'unique pièce. Une ampoule nue éclairait la table de bois brut, épineux. Aléas mettait la table pour deux. Jupe rêche, t-shirt kaki, chignon sévère, bras longilignes vadrouillant au-dessus de la table pour disposer les services dans une parfaite symétrie, la pâleur de sa peau ravivée par l'éclat de l'unique ampoule ballottée par les coups sourds du vent sur le toit. Elle s'est immédiatement redressée pour m'observer de haut, alors que je restais immobile sur le seuil. Fichtre comme elle était grande, vue d'un si bas âge. La lumière déposait des ombres trop grandes sur son visage, de sorte que je ne la distinguai pas bien pendant un moment. Par contre je reconnus tout de suite cet éclat fébrile au fond de ses grands yeux. La biche. La biche dans la forêt, sur le point de se faire éclater la cervelle par un chasseur, sous mes yeux. Alors elle a fermement croisé les bras, reculant un peu,

et là j'ai vu quelqu'un d'autre, quelqu'un que je n'attendais vraiment pas ici. Mais alors vraiment pas.

Ma femme.

"C'est à cette heure-ci que tu rentres ?"

Le lendemain, Aléas a du m'acheter de nouvelles chaussures, je grandissais trop vite, se plaignit-elle. J'avais recommencé à grandir. Elle avait de grands projets pour moi : elle voulait que je devienne prof de lycée.

Je suis comme une mouche, on croit m'écraser, mais quelques minutes plus tard je zèbre à nouveau l'air autour du front de l'humanité.

Parfois quand je me balade dans le paysage lunaire après l'école, j'entends les rires cordiaux et repus des trois anges. Pas de doute qu'un jour ils recommenceront à me guider. Le mal leur est indispensable.